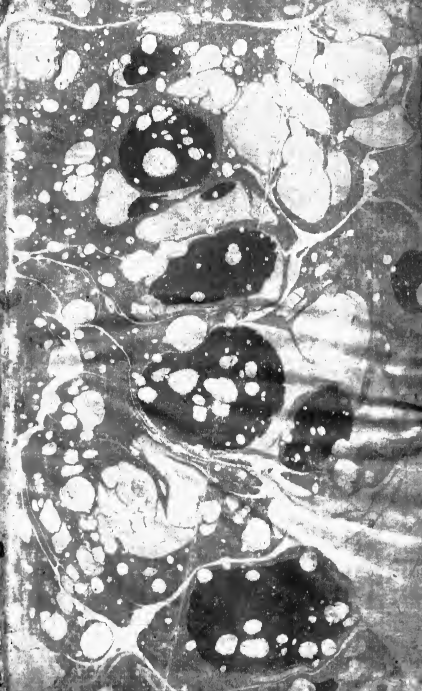
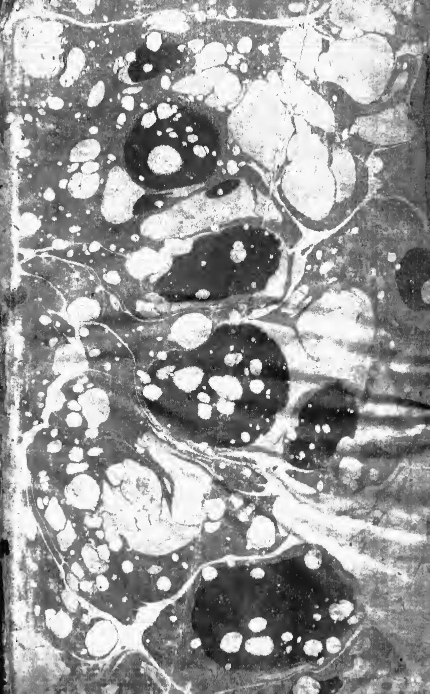






VOYAGES

DANS LA MER DU SUD.

RELATION

DES VOYAGES

ENTREPRIS par ordre de SA MAJESTÉ BRITANNIQUE, pour faire des découvertes dans l'hémisphere méridional,

Et successivement exécutés par le Commodore BYRON, le Capitaine CARTERET, le Capitaine WALLIS & le Capitaine COOK, dans les vaisseaux le Dauphin, le Swallow & l'Endeavour :

RÉDIGÉE d'après les Journaux tenus par les différens Commandans, & les papiers de M. BANKS.

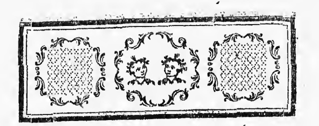
Par J. HAWKESWORTH, Docteur en Droit.

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

TOME SECOND.

A LAUSANNE ET A NEUCHATEL,
AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

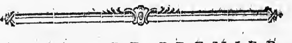
M. DCC. LXXIV.



RELATION
D'UN VOYAGE
FAIT AUTOUR DU MONDE;

Dans les années 1766, 1767 & 1768.

Par Samuel WALLIS, commandant le vaisseau du Roi le Dauphin. (*a*)



CHAPITRE PREMIER.

Passage à la côte des Patagons, avec quelques détails sur les naturels du pays.

APRÈS avoir reçu ma commission, datée du 19 juin 1766, j'allai à bord le même jour; 1766.

(*a*) Comme la traduction de ces voyages a été faite par différens écrivains, il a été impossible, malgré tous les soins que les éditeurs ont pris pour y mettre de l'u-

1766. j'arborai la flamme, & je commençai à faire enregiſtrer les matelots. En conſéquence des ordres que j'avois, je ne voulus point recevoir de mouſſes, ni pour mon ſervice, ni pour celui d'aucun officier.

Le vaiſſeau fut mis en état de partir avec toute la célérité poſſible, & dans cet intervalle on lut à l'équipage les articles du code militaire & l'acte du parlement. Le 26 juillet, nous deſcendîmes la riviere, & le 16 août à huit heures du matin nous jetâmes l'ancre à la rade de Plymouth.

Le 19, je reçus mes ordres de départ, avec des inſtructions pour prendre ſous mon commandement le sloup le Swallow (*a*), & la flûte

niformité, d'éviter quelque différence dans la maniere d'exprimer les mêmes choſes. Par exemple, dans le voyage du capitaine Wallis, on a traduit littéralement la maniere dont les Anglois expriment certaines diviſions de la roſe du compas. Ce que nous entendons par *Nord ¼ Nord-Eſt*, ils l'expriment *Nord par Eſt*, & on a traduit dans le voyage de Wallis, Nord ¼ Eſt. Ainſi dans tous les endroits de ce voyage où l'on trouvera N. ¼ E. — S. ¼ E. — N. ¼ O. — S. ¼ O. — E. ¼ N. — E. ¼ S. — O. ¼ N. — O. ¼ S. &c. il faudra entendre N. ¼ N. E. — S. ¼ S. E. — N. ¼ N. O. — S. ¼ S. O. — E. ¼ N. E. — E. ¼ S. E. — O. ¼ N. O. — O. ¼ S. O. &c.

(*a*) Ce mot ſignifie *Hirondelle*.

le Prince Fréderic. Le même jour je pris à bord, parmi plusieurs autres choses, trois milliers pesant de tablettes de bouillon & une balle de jaquettes de liege. Le vaisseau étoit par-tout encombré de provisions de toute espece, jusqu'à la salle à manger & à la chambre du conseil. Le chirurgien proposa d'acheter une quantité extraordinaire de remedes & de choses propres à la médecine, qu'il jugeoit devoir être d'une grande utilité dans les maladies auxquelles l'équipage pouvoit être exposé, si l'on avoit de la place pour les recevoir. Il y en avoit trois grands coffres, que je permis de placer dans ma chambre, le seul endroit du vaisseau qui restât libre. 1766.

Le 22, à quatre heures du matin, je levai l'ancre, & je fis voile, de conserve avec le Swallow & le Prince Fréderic; nous eûmes bientôt la mortification de voir que le Swallow étoit très-mauvais voilier.

Nous continuâmes notre route sans aucun événement remarquable, jusqu'au 7 septembre, où nous vîmes vers les huit heures du matin l'isle de Porto-Santo, gisant à l'ouest. Vers le midi nous reconnûmes la pointe orientale de l'isle de Madere.

Vers les cinq heures, nous passâmes entre cette partie de l'isle & les Déserteurs. Dans la partie qui est voisine des Déserteurs, il y a une isle basse & plate, & tout près un rocher en aiguille; la partie qui est près de Madere est

pleine de roches briſées, & il n'y a pas de ſû-
1766. reté à s'en approcher à plus de deux milles.

A ſix heures du ſoir, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Madere, à environ deux tiers de mille du rivage, ſur un fond vaſeux de 24 braſſes. Vers les huit heures, le Swallow & le Prince Fréderic mouillerent auſſi. J'envoyai un officier à terre, pour informer le gouverneur que je le ſaluerois, s'il vouloit me rendre le même nombre de coups de canon, ce qu'il me promit de faire. En conſéquence, le lendemain au matin à ſix heures, je le ſaluai de treize coups, qu'il me rendit.

Je pris en cet endroit une quantité ſuffiſante d'eau, avec quatre pipes & dix poinçons de vin, du bœuf frais, & une grande quantité d'oignons; après quoi nous levâmes l'ancre le 12, & nous pourſuivîmes notre route.

Le 16, à ſix heures du matin, nous vîmes l'isle de Palme, & nous trouvâmes que le vaiſſeau étoit à ſeize milles au ſud de ſon eſtime. Nous longions cette isle, avec un vent d'eſt qui nous faiſoit faire juſqu'à huit milles par heure; mais tout-à-coup le vent tomba, de ſorte qu'en moins de deux minutes le vaiſſeau ſe trouva ſans mouvement, quoique nous fuſſions encore au moins à quatre lieues de la côte. Palme eſt par 28° 40′ de latitude boréale & 17° 48′ de longitude occidentale (a)

(a) Dans le cours de ce voyage, la longitude eſt toujours comptée du méridien de Londres.

Le 20 nous estimâmes le courant, & nous trouvâmes qu'il étoit S. O. $\frac{1}{4}$ O. faisant un mille par heure. Ce même jour, nous vîmes deux hérons volans à l'est, & un grand nombre de bonites autour du vaisseau: nous primes huit de ces poissons. 1766.

Dans la nuit du 21 au 22, nous perdîmes de vue le Swallow, & vers les huit heures du matin nous vîmes l'isle de Sel, gisante au S. $\frac{1}{2}$ O.; à midi, elle nous restoit au S. $\frac{3}{4}$ O., à trois lieues de distance. Le 23 à midi, la terre la plus voisine de l'isle de Bonavista couroit du S. à l'O. S. O., à sept ou huit milles de distance; la pointe orientale étant en même tems à l'ouest, éloignée de deux lieues. Nous sondâmes en un endroit, & nous ne trouvâmes que quinze brasses sur un fond de roches. Nous vîmes en même tems un très-grand remoût, que nous supposâmes être causé par un récif, s'alongeant dans l'E. S. E. de la pointe environ trois milles au large, & par des brisans dans le S. E. à la même distance.

Nous gouvernâmes entre le remoût & les brisans; mais après avoir fait environ un demi-mille, nous ne trouvâmes plus de fond. Le Prince Fréderic passa très-près des brisans, au S. E.; mais il ne trouva point de fond: cependant ces brisans sont regardés comme dangereux. Le milieu de l'isle de Sel est par les 16° 55′ de latitude boréale, & les 21° 59′

de longitude. Le milieu de Bonavifta eft au
1766. 16° 10′ de latitude & au 23° de longitude O.

Le lendemain, à fix heures du matin, l'isle de May gifoit à fix lieues, de l'O. au S. O. Bientôt après le Swallow nous rejoignit. A dix heures & demie, la pointe occidentale de cette isle couroit par le nord à la diftance de cinq lieues; & nous y découvrîmes un courant portant au fud, & faifant vingt milles en vingt-quatre heures. L'isle de May eft par 15° 10′ de latitude S. & 22° 25′ de longitude O.

A midi, la pointe méridionale de l'isle de Santiago gifoit par le S. O. $\frac{1}{4}$ O., à la diftance de quatre lieues; & la pointe feptentrionale paroiffoit au nord-oueft à cinq lieues de diftance. A trois heures & demie nous jetâmes l'ancre au port Praya, de compagnie avec le Swallow & le Prince Fréderic, ayant huit braffes d'eau fur un fond de fable. Nous eûmes beaucoup de pluie & du tonnerre pendant la nuit. Le lendemain au matin j'envoyai de très-bonne heure demander à l'officier qui commandoit dans le fort, la permiffion de faire un peu d'eau & de prendre quelques rafraîchiffemens; il me l'accorda.

Nous apprîmes bientôt que nous étions dans la faifon des maladies, & que les grandes pluies nous feroient trouver beaucoup de difficultés à faire tranfporter quelque chofe de l'intérieur du pays fur les vaiffeaux. Pour comble de malheur, il arriva que la petite vérole

étoit alors épidémique dans cette isle, où elle fait d'ordinaire de très-grands ravages; de 1766.
forte que je ne permis à aucun de ceux qui n'avoient pas eu cette maladie, de defcendre à terre; je ne voulus pas même que ceux qui l'avoient eue, entraffent dans aucune maifon de l'isle.

Nous nous procurâmes cependant de l'eau & quelques beftiaux; & nous prîmes beaucoup de poiffons avec la feine, que nous jetions deux fois par jour. Nous trouvâmes auffi dans la vallée où nous faifions de l'eau, une efpece de pourpier fauvage qui y croiffoit en abondance; ce fut pour nous un rafraîchiffement très-utile, foit pour le manger crud en falade, foit pour le faire bouillir avec du bouillon & des pois: lorfque nous quittâmes l'isle, nous en emportâmes une qantité fuffifante pour fervir à notre ufage pendant une femaine.

Le 28, à midi & demi, nous levâmes l'ancre & mîmes à la mer. A fix heures & demie du foir, le pic de Fuego étoit à l'O. N. O. à douze lieues de diftance, & dans la nuit nous apperçûmes diftinctement le volcan.

Ce même jour je fis donner à tout l'équipage des hameçons & des lignes, afin que chacun pût prendre du poiffon pour fon propre compte; mais j'ordonnai en même tems que perfonne ne pourroit garder le poiffon qu'il auroit pris, plûs de vingt-quatre heures fans le manger; j'avois obfervé que le poiffon gâté, & même

celui qui étoit féché, avoit occaſionné des ma-
1766. ladies & avoit corrompu l'air dans le vaiſſeau.

Le premier octobre, étant à 10° 37′ de latitude N., nous perdîmes le vent aliſé, & n'eûmes plus que des bouffées légeres & variables. Nous trouvâmes ce même jour que le vaiſſeau avoit été entraîné par un courant à ſeize milles au nord. Le 3, nous trouvâmes un courant qui portoit au S. $\frac{1}{4}$ E, faiſant ſix braſſes par heure, ou environ vingt milles & demi par jour. Le 7, nous trouvâmes le vaiſſeau à dix-neuf milles au ſud de ſon eſtime.

Le 20, notre beurre & notre fromage étant entiérement conſommés, nous commençâmes à faire donner de l'huile à l'équipage, & j'ordonnai en même tems qu'on lui donnât de la moutarde & du vinaigre, une fois tous les quinze jours, pendant le reſte du voyage.

Le 22, nous vîmes une multitude incroyable d'oiſeaux, & entr'autres une frégate : ce qui nous fit juger qu'il y avoit quelque terre à moins de ſoixante lieues de diſtance. Ce même jour nous traverſâmes l'équateur au 23° 40′ de longitude O.

Le 24, je fis donner en ration de l'eau-de-vie à l'équipage, & je réſervai le vin pour les malades & les convaleſcens. Le 26, le Prince Fréderic fit des ſignaux d'incommodité ; nous allâmes à lui, & nous trouvâmes qu'il avoit perdu ſa vergue de petit perroquet ;

pour y suppléer, nous lui donnâmes notre vergue de fausse civadiere, dont nous pouvions nous passer; on la gréa sur-le-champ. 1766.

Le 27, le Prince Fréderic fit de nouveau signal d'incommodité : je m'en approchai, & j'envoyai à son bord le charpentier, qui me rapporta que ce navire avoit une voie d'eau sous la joue de bas-bord en avant, & qu'il étoit impossible d'y remédier avant que le tems fût meilleur. En parlant avec le lieutenant Brine, qui commandoit le vaisseau, il m'apprit qu'il y avoit beaucoup de maladie dans son équipage; qu'il étoit épuisé de fatigue par les manœuvres des pompes & des voiles; que les provisions n'étoient pas bonnes; qu'ils n'avoient à boire que de l'eau, & qu'il craignoit qu'il ne lui fût impossible de me suivre, à moins que je ne lui donnasse du secours. Quant au mauvais état des provisions, je n'avois point de remede à lui offrir; mais j'envoyai à bord de ce navire un charpentier & six matelots pour aider à la pompe & à la manœuvre.

Le 8 novembre, étant par le 25° 52′ de latitude S. & 39° 38′ de longitude, nous jetâmes la sonde, mais nous ne trouvâmes point de fond à 160 brasses. Le 9, ayant vu un grand nombre d'oiseaux appellés albatres, nous sondâmes encore sans trouver de fond, avec 180 brasses de ligne dehors.

Le 11, je fis signal à la flûte de venir sous notre poupe, & j'y envoyai à bord le char-

1766. pentier avec des aides pour étancher la voie d'eau ; mais ils y travaillerent avec peu de succès. Alors je pris le parti d'en tirer de quoi compléter nos provisions & celles du Swallow, & je fis passer à bord de ce navire nos douilles de barriques, nos cercles de fer, & nos jarres d'huile vuides. Plusieurs des gens du Prince Fréderic paroissant attaqués du scorbut, j'y envoyai aussi le chirurgien avec des remedes pour les malades. Ce même jour, ayant apperçu des albatrès, des tourterelles & quelques herbes, nous sondâmes encore, & ne trouvâmes point de fond à 180 brasses.

Le 12, étant au 30° de latitude S., nous commençâmes à éprouver un froid très-vif ; nous tendîmes nos pavois, & les matelots mirent leurs grosses jaquettes. Nous vîmes le même jour une tourterelle & plusieurs albatres ; mais nous ne pûmes point trouver de fond en filant 180 brasses de ligne.

Nous continuâmes de voir des herbes & des oiseaux ; mais nous ne trouvâmes de fond que le 18, où nous eûmes un fond de vase molle, à 54 brasses de profondeur. Nous étions alors par 35° 40′ de latitude S. & 49° 54′ de longitude O. Ce fut le premier fond que nous eûmes depuis notre route sur la côte du Brésil.

Le 19, à environ huit heures du soir, nous vîmes au N. E. un météore d'une apparence très-extraordinaire, & qui, peu de tems après que nous l'eûmes observé, courut avec une

prodigieuse rapidité dans une ligne horizontale vers le S. O. Il fut près d'une minute dans sa marche, & laissa derriere lui une traînée de lumiere si vive que le tillac en fut éclairé comme en plein midi. Nous vîmes le même jour une grande quantité de veaux marins autour du vaisseau; & ayant jeté la sonde, nous trouvâmes à 55 brasses un fond de vase. Le lendemain nous vîmes encore les veaux marins, & nous trouvâmes à 53 brasses de sonde un fond de sable d'un brun foncé; ce qui nous détermina à préparer nos cables. 1766.

Le 21, nous ne trouvâmes point de fond à 150 brasses de ligne dehors. Nous étions à midi par 37° 40′ de latitude S. & 51° 24′ de longitude O.

Le 22, nous retrouvâmes le fond à 70 brasses; & nous vîmes beaucoup de baleines & de veaux marins, avec un grand nombre de papillons & d'oiseaux, parmi lesquels nous apperçûmes des becassines & des pluviers. A midi, nous étions par 38° 55′ de latitude australe, & 56° 47′ de longitude.

Nous continuâmes de sonder de 40 à 70 brasses jusqu'au 8 décembre, où vers les six heures du matin, nous reconnûmes une terre qui couroit du S. O. à l'O. $\frac{1}{4}$ S. & ressembloit à un grouppe de petites isles. A midi, elle nous restoit de O. $\frac{1}{4}$ S. à S. S. O. à huit lieues de distance. Vers les trois heures, le cap Blanc gisoit à l'O. N. O. à six lieues de distance,

1766. & nous vîmes une terre remarquable, en forme de double selle, à l'O. S. O. à la distance d'environ trois lieues. Nous eûmes alors des fonds de 20 à 16 brasses, tantôt avec du gravier & du gros sable, tantôt avec des coquillages & de petites pierres noires.

Le 8 au soir, le rocher de la Tour au port Desiré, gisoit au S. O. $\frac{1}{4}$ O. à la distance d'environ trois lieues, & les dernieres terres couroient du S. $\frac{1}{4}$ E. au N. O. $\frac{1}{4}$ N. A neuf heures, l'isle des Pingoins gisoit au S. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O., éloignée de deux lieues; & le 9, à quatre heures du matin, la terre vue du grand hunier couroit du S. O. à l'O. $\frac{1}{4}$ N.

A midi, l'isle des Pingoins nous restoit au S. $\frac{1}{4}$ O. à cinquante-sept milles de distance; nous étions par 48° 56′ de latitude S. & 65° 6′ de longitude O. Nous vîmes le même jour une si grande quantité de chevrettes rouges autour du vaisseau, que la mer en étoit colorée.

Le lendemain 10, à midi, les dernieres terres couroient du S. O. au N. O.; & la montagne de Wood, près de l'entrée de Saint-Julien, couroit au S. O. $\frac{1}{4}$ O. à la distance de trois ou quatre lieues. Nous étions par 49° 16′ de latitude S. & 66° 48′ de longitude O. La sonde nous donnoit de 40 à 45 brasses, sur un fond quelquefois de sable fin, quelquefois de vase molle.

Le 11 à midi, l'isle des Pingoins gisoit au N. N. E. à cinquante-huit lieues de distance,

La latitude étoit de 50° 48′, & la longitude de 67° 10′. 1766.

Nous continuâmes notre route jusqu'au samedi 13. Ce jour-là, étant à 50° 34′ de latitude S. & 68° 15′ de longitude O., les dernieres terres couroient du N. ½ E. au S. S. O. ½ O., & le vaisseau étoit éloigné de cinq à six milles du rivage. Le cap *Beachy-Head*, qui est le cap le plus au nord, fut reconnu à 50° 16′ de latitude S.; & le cap Beautems, qui est le plus au sud, parut au 60° 50′ de latitude.

Le 14, à quatre heures du matin, le cap Beachy-Head gisoit au N. O. ½ N. éloigné d'environ huit lieues; & à midi nous étions par 50° 52′ de latitude S. & 68° 10′ de longitude O. Nous étions à six lieues du rivage, & les dernieres terres étoient du N. O. à l'O. S. O.

Le lundi 15, à huit heures du matin, étant à environ six milles du rivage, les dernieres terres couroient du S. ¼ E. au N. ¼ E., & l'entrée de la riviere de Sainte-Croix étoit S. O. ½ O. Nous trouvâmes 20 brasses d'eau dans le travers de l'ouverture, la distance d'un cap à l'autre étant d'environ sept milles; en nous tenant ensuite à la distance d'environ quatre milles de chaque cap, nous trouvâmes de 22 à 24 brasses. La terre est élevée au côté du nord, & forme trois caps; elle est basse & plate au côté du sud. A sept heures du soir, le cap Beautems nous restoit au S. O. ½ S., à la distance d'environ quatre lieues; ayant une

1766. pointe plus basse qui couroit au S. S. O. $\frac{3}{4}$ O. Nous passâmes la nuit sur les bords, ayant de 30 à 32 brasses d'eau sur un fond de sable & de vase. Le lendemain 16, à sept heures du matin, nous descendîmes par degrés à 12 brasses, sur un fond de sable fin, & nous tombâmes bientôt à 6 brasses; alors nous portâmes au S. E. $\frac{1}{4}$ S., un peu plus d'un mille; après quoi nous gouvernâmes à l'est cinq milles, & ensuite à l'E. $\frac{1}{4}$ N., & nous trouvâmes 12 brasses d'eau. Le cap Beautems gisoit alors O. $\frac{1}{2}$ S. à quatre lieues, & la pointe septentrionale de la terre couroit à l'O. N. O. Quand nous entrâmes d'abord dans les bas-fonds, le cap Beautems étoit O. $\frac{1}{2}$ N. ayant au-dehors une pointe de terre basse, à l'O. S. O. à environ quatre milles de distance. A midi, nous avions le cap Beautems à l'O. N. O. $\frac{1}{2}$ O. éloigné de six lieues, & un mondrain assez considérable à sept lieues au S. O. $\frac{1}{2}$ O. Nous étions alors par 51° 52′ de latitude australe, & 68′ de longitude.

A une heure, étant à environ deux lieues du rivage, les extrêmités de trois collines rondes & remarquables couroient du S. O. $\frac{1}{4}$ O. au S. O. A quatre heures, le cap de la Vierge Marie étoit à environ quatre lieues S. E. $\frac{1}{4}$ S. A huit heures, nous étions très-près du cap, & nous vîmes sur la pointe plusieurs hommes à cheval, qui nous faisoient signe de descendre à terre. Dans une demi-heure, nous

mouillâmes dans une baie, sous la côte méridionale du cap, à dix brasses d'eau, sur un fond de gravier. Le Swallow & le Prince Fréderic jeterent l'ancre bientôt après, entre nous & le cap, qui gisoit alors N. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O., & ayant une pointe de terre basse & sablonneuse au S. $\frac{1}{4}$ O. Il y a un bas-fond qui s'étend du cap à environ une demi-lieue, & qu'on peut reconnoître aisément aux goëmons qui le couvrent. Nous trouvâmes la marée à onze heures & demie, & le flot s'élevoit de vingt pieds. 1766.

Les naturels du cap resterent toute la nuit vis-à-vis du vaisseau, allumant des feux & poussant souvent de grands cris. Le 17 au matin, dès qu'il fut jour, nous en vîmes un grand nombre en mouvement, qui nous faisoient signe d'aller à terre. Vers les cinq heures, je donnai le signal pour faire venir à bord les canots du Swallow & du Prince Fréderic, & en même tems je fis mettre le mien à la mer. Ces bateaux étant tous équipés & armés, je pris un détachement de soldats de marine, & je marchai vers le rivage, après avoir donné ordre au maître de présenter le côté du navire au rivage pour protéger le débarquement, & de charger les canons à mitraille. Nous fûmes au rivage vers les six heures, & avant de sortir des bateaux je fis signe aux habitans de se retirer à quelque distance. Ils obéirent sur-le-champ. Je descendis alors avec le capitaine du Swallow & plusieurs officiers : les soldats de

1766. marine furent rangés en bataille, & les canots furent tenus à flot ſur leurs grappins près de la côte.

Je fis ſigne aux habitans de s'approcher, & de s'aſſeoir en demi-cercle, ce qu'ils firent avec beaucoup d'ordre & de gaîté. Alors je leur diſtribuai des couteaux, des ciſeaux, des boutons, des grains de verre, des peignes & d'autres bagatelles; je donnai ſur-tout quelques rubans aux femmes, qui les reçurent avec un mêlange décent de plaiſir & de reſpect. Après avoir fait la diſtribution de mes préſens, je leur fis entendre que j'avois d'autres choſes à leur donner, mais que je voulois avoir quelques proviſions en échange. Je leur fis voir des haches & des ſerpes que j'avois, & je leur montrai en même tems des guanaques & des autruches mortes que je voyois près d'eux, en leur faiſant ſigne que je voulois manger: mais ils ne purent ou ne voulurent pas me comprendre; car, quoiqu'ils paruſſent avoir grande envie des haches & des ſerpes, ils ne donnerent pas à entendre qu'ils fuſſent diſpoſés à nous céder de leurs proviſions. Nous ne fîmes donc aucun trafic avec eux.

Ces Américains, les femmes comme les hommes, avoient chacun un cheval, avec une ſelle aſſez propre, une bride & des étriers. Les hommes avoient des étriers de bois, à l'exception d'un ſeul qui avoit une paire de grands éperons à l'eſpagnole, des étriers de bronze

bronze, & un ſabre eſpagnol ſans fourreau; mais, malgré ces diſtinctions, il ne paroiſſoit avoir aucune eſpece d'autorité ſur les autres. Les femmes ne portoient point d'éperons. Les chevaux paroiſſoient bien faits, légers, & hauts d'environ quatorze palmes (*a*). Ces Américains avoient auſſi des chiens qui paroiſſoient être, ainſi que les chevaux, de race eſpagnole. 1766.

Nous prîmes la meſure de ceux qui étoient les plus grands : l'un d'eux avoit ſix pieds (*b*) ſept pouces; pluſieurs autres avoient ſix pieds cinq pouces; mais la taille du plus grand nombre étoit de cinq pieds dix pouces à ſix pieds.

Leur teint eſt d'une couleur de cuivre foncé, comme celui des naturels de l'Amérique ſeptentrionale; ils ont des cheveux droits, preſqu'auſſi durs que les ſoies de cochon, & qu'ils nouent avec une ficelle de coton. Les hommes & les femmes n'ont rien ſur leurs têtes. Ils ſont bien faits & robuſtes; ils ont de gros os, mais leurs pieds & leurs mains ſont d'une petiteſſe remarquable. Ils ſont vêtus de peaux de guanaques, couſues enſemble par pieces d'environ ſix pieds de longueur ſur cinq de largeur, dont ils s'enveloppent le corps, & qu'ils attachent avec une ceinture, en mettant le poil en-dedans. Quelques-uns d'entre eux

(*a*) La palme eſt de quatre pouces.

(*b*) Le pied anglois a environ 8 lignes de moins que notre pied-de-roi.

1766. avoient auſſi ce que les Eſpagnols appellent un *puncho*, c'eſt-à-dire une piece quarrée d'étoffe, faite avec le duvet de guanaque, à travers laquelle ils font une ouverture pour y paſſer la tête, & qui deſcend autour du corps juſqu'aux genoux.

Le guanaque eſt un animal qui, pour la grandeur, la forme & la couleur, reſſemble à un daim; mais il a une boſſe ſur le dos, & n'a point de cornes.

Ces Américains portent auſſi une eſpece de caleçon qu'ils tiennent fort ſerré, & des brodequins qui deſcendent du milieu de la jambe juſqu'au cou-de-pied par-devant, & par-derriere paſſent ſous le talon; le reſte du pied eſt découvert.

Nous remarquâmes que pluſieurs des hommes avoient un cercle rouge peint autour de l'œil gauche, & que d'autres s'étoient peint les bras & différentes parties du viſage: toutes les jeunes femmes avoient leurs paupieres peintes en noir.

Ils parloient beaucoup; quelques-uns d'entr'eux prononcerent le mot *ca-pi-ta-ne*; mais quand on leur parla en eſpagnol, en portugais, en françois & en hollandois, ils ne firent aucune réponſe. Nous ne pûmes diſtinguer dans leur langage que le ſeul mot de (*a*) *chevow*; nous ſuppoſâmes que c'étoit une ſalu-

(*a*) M. de Bougainville écrit ce même mot *Chaoua*.

tation, parce qu'ils le prononçoient toujours quand ils nous frappoient dans la main, & quand ils nous faisoient signe de leur donner quelque chose. Lorsque nous leur parlions en anglois, ils répétoient après nous les mêmes mots, comme nous aurions pu le faire; & ils eurent bientôt appris par cœur ces mots: *Englishmen come on shore.* (Anglois, venez à terre.) 1766.

Chacun avoit à sa ceinture une arme de trait d'une espece singuliere : c'étoient deux pierres rondes, couvertes de cuir, & pesant chacune environ une livre, qui étoient attachées aux deux bouts d'une corde d'environ huit pieds de long. Ils s'en servent comme d'une fronde, en tenant une des pierres dans la main & en faisant tourner l'autre autour de la tête jusqu'à ce qu'elle ait acquis une force suffisante; alors ils la lancent contre l'objet qu'ils veulent atteindre. Ils sont si adroits à manier cette arme, qu'à la distance de quinze verges ils peuvent frapper, des deux pierres à la fois, un but qui n'est pas plus grand qu'un schelin. Ce n'est cependant pas leur usage d'en frapper le guanaque ni l'autruche, quand ils font la chasse de ces animaux; mais ils lancent leur fronde de maniere que la corde rencontrant les deux jambes de l'autruche ou deux de celles du guanaque, les enveloppe aussi-tôt par la force & le mouvement de rotation des pierres, & arrête l'animal, qui devient alors aisément la proie du chasseur.

Tandis que nous étions à terre, nous les vîmes manger de la chair crue, entr'autres, le
1766. ventre d'une autruche, sans autre préparation que de le retourner en mettant le dedans en-dehors & de le secouer.

Nous remarquâmes aussi qu'ils avoient plusieurs grains de verre, comme ceux que je leur avois donnés, & deux morceaux d'étoffe rouge; nous supposâmes que le commodore Byron les avoit laissés en cet endroit, ou dans quelque canton voisin.

Après avoir passé environ quatre heures avec ces Américains, je leur fis entendre par signes que j'allois retourner à bord, & que j'en emmenerois quelques-uns d'entr'eux avec moi, s'ils le desiroient. Dès qu'ils m'eurent compris, plus de cent se présenterent avec empressement pour aller sur le vaisseau; mais je ne voulus pas en recevoir plus de huit. Ils sauterent dans les canots avec la joie qu'auroient des enfans qui vont à la foire; comme ils n'avoient aucune mauvaise intention, ils ne nous en soupçonnoient aucune. Pendant qu'ils étoient dans les canots, ils chanterent plusieurs chansons de leur pays; lorsqu'ils furent sur le vaisseau, ils n'exprimerent pas les sentimens d'étonnement & de curiosité que paroissoient devoir exciter en eux tant d'objets extraordinaires & nouveaux qui venoient frapper à la fois leurs yeux. Je les fis descendre dans ma chambre, ils regardoient autour d'eux avec une indiffé-

rence inconcevable, jusqu'à ce qu'un d'entr'eux eut jeté les yeux sur un miroir ; mais cet objet ne leur causa pas plus d'étonnement que les prodiges qui s'offrent à notre imagination dans un songe, lorsque nous croyons converser avec les morts, voler dans l'air, marcher sur la mer, sans réfléchir que les loix de la nature sont violées. Cependant ils s'amuserent beaucoup de ce miroir ; ils avançoient, reculoient & faisoient mille tours devant la glace, riant avec éclat & se parlant avec beaucoup de chaleur les uns aux autres. 1766.

Je leur donnai du bœuf, du porc, du biscuit & d'autres provisions du vaisseau : ils mangerent indistinctement de tout ce qu'on leur offrit ; mais ils ne voulurent boire que de l'eau.

De ma chambre je les menai dans toutes les parties du vaisseau ; ils ne regarderent avec attention que les animaux vivans que nous avions à bord. Ils examinerent avec assez de curiosité les cochons & les moutons, & s'amuserent infiniment à voir les poules de Guinée & les dindons.

Ils ne parurent desirer de tout ce qu'ils voyoient, que nos vêtemens ; & un vieillard fut le seul d'entr'eux qui nous en demanda ; nous lui fîmes présent d'une paire de souliers avec des boucles, & je donnai à chacun un sac de toile, dans lequel je mis quelques aiguilles tout enfilées, des morceaux de drap, un

couteau, une paire de ciſeaux, du fil, de la
1766. raſſade, un peigne, un miroir, & quelques pieces de notre monnoie, qu'on avoit percées par le milieu, afin de pouvoir les ſuſpendre au col avec un ruban.

Nous leur offrîmes des feuilles de tabac roulées ; ils en fumerent un peu, mais ne parurent pas y prendre plaiſir.

Je leur montrai les canons ; ils ne témoignerent avoir aucune connoiſſance de leur uſage. Lorſqu'ils eurent parcouru tout le vaiſſeau, je fis mettre ſous les armes les ſoldats de marine, & leur fis exécuter une partie de l'exercice. A la premiere décharge de la mouſqueterie, nos Américains furent frappés d'étonnement & de terreur ; le vieillard en particulier ſe jeta à terre ſur le tillac, & montrant les fuſils, ſe frappa le ſein avec la main, & reſta enſuite quelque tems ſans mouvement, les yeux fermés. Nous jugeâmes qu'il vouloit nous faire entendre qu'il connoiſſoit les armes à feu & leurs terribles effets. Les autres voyant que nos gens étoient de bonne humeur, & n'ayant reçu aucun mal, reprirent bientôt leur gaîté, & entendirent ſans beaucoup d'émotion la ſeconde & la troiſieme décharge ; mais le vieillard reſta proſterné ſur le tillac pendant quelque tems, & ne reprit ſes eſprits qu'après que la mouſqueterie eut ceſſé.

Vers le midi, la marée reverſant, je leur fis connoître par ſignes que le vaiſſeau alloit

s'éloigner, & qu'ils devoient aller à terre. Je m'apperçus bientôt qu'ils n'avoient pas envie de s'en aller; cependant on les fit entrer sans beaucoup de peine dans la chaloupe, à l'exception du vieillard & d'un autre, qui voulurent rester. Ces deux-ci s'arrêterent à l'endroit où l'on descend du vaisseau; le plus vieux tourna autour, & alla par la poupe à l'échelle qui conduit à la chambre du capitaine; là, il resta quelque tems sans dire un mot; puis il prononça un discours que nous prîmes pour une priere; car plusieurs fois il éleva les mains & les yeux vers le ciel, & parla avec des accens, un air & des gestes, fort différens de ce que nous avions observé dans leur conversation. Il paroissoit plutôt chanter que prononcer ce qu'il disoit, de sorte qu'il nous fut impossible de distinguer un mot d'un autre. Je lui fis entendre qu'il étoit à propos qu'il descendît dans la chaloupe; alors il me montra le soleil; puis faisant mouvoir sa main en la tournant vers l'ouest, il s'arrêta, me regarda en face, se mit à rire, & me montra ensuite le rivage. Il nous fut aisé de comprendre par ces signes, qu'il desiroit de rester à bord jusqu'au coucher du soleil, & je n'eus pas peu de peine à lui persuader que nous ne pouvions pas rester si long-tems sur cette partie de la côte. Enfin il se détermina à sauter dans la chaloupe avec son compagnon; lorsque la chaloupe s'éloigna, ils se mirent tous à chanter, & continuerent à

1766.

donner des signes de joie jusqu'à ce qu'ils fu-
1766. rent arrivés à terre. Lorsqu'ils débarquerent, plusieurs de leurs compagnons qui étoient sur le rivage voulurent se jeter avec empresse-ment dans la chaloupe ; l'officier qui étoit à bord, ayant des ordres positifs de n'en recevoir aucun, eut beaucoup de peine à les empêcher d'entrer dans le bâtiment, ce qui parut les mortifier extrêmement.

La chaloupe étant revenue, je la renvoyai avec le maître pour sonder le bas fond qui s'alonge depuis le cap : il le trouva d'environ trois milles de large du nord au sud, & il jugea que, pour l'éviter, il falloit se ranger à quatre milles hors du cap, sur 12 ou 13 brasses de fond.



CHAPITRE II.

Passage du détroit de Magellan, avec quelques nouveaux détails sur les Patagons, & une description des côtes opposées & de leurs habitans.

Le 17 décembre, vers une heure, je fis signal de lever l'ancre, & j'ordonnai au Swallow de marcher en avant, & au Prince Fréderic de le suivre. Nous avions le vent debout, & il souffloit avec assez de force ; de sorte que

nous fûmes obligés de louvoyer, en profitant de la marée, dans le détroit de Magellan, entre le cap de la Vierge Marie & la pointe de fable qui reffemble à Dungenefs. Quand nous fûmes en travers de cette pointe, nous reftâmes près de la côte, où nous vîmes deux guanaques, plufieurs Américains à cheval à la pourfuite de ces animaux qui couroient avec une grande vîteffe; les chaffeurs les fuivoient de près, tenant leurs frondes prêtes à être lancées, mais ils ne purent les atteindre tant qu'ils furent à portée de notre vue. 1766.

Nous étions à environ deux lieues de Dungenefs, & nous prenions le large, lorfque nous tombâmes fur un bas-fond où nous n'avions que fept braffes d'eau à demi-flot; ce qui nous obligea de faire des bordées courtes en fondant continuellement.

A huit heures & demie du foir, nous jetâmes l'ancre à environ trois milles de la côte, ayant vingt braffes d'eau fur un fond vafeux. Le cap de la Vierge Marie nous reftoit alors N. E. $\frac{1}{4}$ E. $\frac{1}{2}$ E.; & le cap de Poffeffion O. $\frac{1}{2}$ S. à environ cinq lieues de diftance.

A peine y avoit-il une demi-heure que nous avions jeté l'ancre, lorfque les naturels allumerent plufieurs grands feux en face du vaiffeau; & à la pointe du jour nous en vîmes environ quatre cents qui campoient dans un vallon d'un très-beau verd, fitué entre deux collines; leurs chevaux paiffoient derriere eux.

1766. Vers les six heures du matin nous remîmes sous voiles, après la marée qui y monte & baisse de trente pieds, & dont la vîtesse est d'environ trois nœuds par heure. Vers le midi, n'ayant que peu de vent, & le jusant courant avec beaucoup de force, le Swallow qui étoit à l'avant, fit signal & jeta une ancre ; j'en fis de même, ainsi que le Prince Fréderic qui marchoit à l'arriere.

Comme nous vîmes un grand nombre d'Américains sur le rivage, & que le capitaine Carteret m'avoit dit que c'étoit là l'endroit où le commodore Byron avoit trouvé les grands Patagons, j'envoyai les lieutenans du Swallow & du Prince Fréderic au rivage, mais avec ordre de ne pas descendre à terre, parce que les vaisseaux étoient trop éloignés de la côte pour être à portée de les protéger. Ces officiers étant revenus, ils nous dirent que la chaloupe s'étant avancée à la rade très-près de la plage, les habitans y étoient venus en très-grand nombre, & que c'étoient les mêmes que nous avions vus la veille, avec plusieurs autres qui n'avoient pas paru, particuliérement des femmes & des enfans; que lorsque ces Américains avoient vu que nos gens n'avoient pas envie de débarquer, ils en avoient montré beaucoup de chagrin; que ceux qui avoient été sur le vaisseau s'étoient avancés à gué près du canot, lui faisant signe d'approcher, & prononçant très-haut & à diverses reprises les mots

anglois qu'on leur avoit appris : *Anglois*, *venez à terre*; que voyant leurs invitations inutiles, ils avoient voulu entrer dans la chaloupe, & qu'on avoit eu beaucoup de peine à les en empêcher; que ces deux officiers avoient présenté aux Américains du pain, du tabac & quelques bagatelles, faisant signe en même tems qu'ils desiroient en échange, des guanaques & des autruches qu'ils voyoient; mais qu'ils ne purent jamais se faire comprendre; enfin, que ne pouvant point obtenir de rafraîchissemens, ils avoient longé le rivage à la rame pour chercher de l'eau douce; mais que ne voyant aucune apparence de ruisseau, ils étoient revenus à bord.

1766.

Le lendemain, à six heures du matin, nous levâmes l'ancre, le Swallow marchant toujours à l'avant, & à midi nous mouillâmes dans la baie de Possession, ayant douze brasses d'eau sur un fond de sable net. Le cap de Possession étoit alors à l'est, éloigné de trois lieues, les Oreilles-d'âne à l'ouest, & l'entrée des Goulets au S. O. $\frac{1}{2}$ O. Le fond de la baie, qui étoit la terre la plus voisine du vaisseau, étoit à environ trois milles. Nous vîmes un grand nombre d'Américains sur le cap, & le soir de grands feux allumés sur la côte de la terre de Feu.

Depuis ce jour jusqu'au 22, nous eûmes des coups de vent & une grosse mer, & nous ne pûmes avancer que lentement: le 22, nous

jetâmes l'ancre à 18 brasses, fond de vase. Les
1766. Oreilles-d'âne nous restoient N. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O., le cap de Possession N. E. $\frac{1}{4}$ E.; & la pointe des Goulets, du côté du sud, étoit à trois ou quatre lieues de distance, S. S. O. Suivant notre observation, nous étions par 70° 20′ de longitude O. & 52° 30′ de latitude S. La marée en cet endroit court de S. E. $\frac{1}{4}$ E., & N. E. $\frac{1}{4}$ N., faisant environ trois nœuds par heure. L'eau monte de vingt-quatre pieds, & nous trouvâmes alors la haute marée à quatre heures du matin.

Le 23 au matin, nous mîmes à la voile, en tenant le plus près; mais la marée étoit si forte que le Swallow prit une route, le Dauphin une autre, & le Prince Fréderic une troisieme. Nous avions un vent frais, mais aucun des vaisseaux ne sentoit son gouvernail. La sonde nous donnoit des profondeurs différentes, & nous voyions le bouillonnement dans le milieu. Dans cette situation nous entrâmes dans le premier goulet, tantôt en coëffant les voiles, tantôt en faisant servir. Vers les six heures du soir, la mer étant retirée, nous mouillâmes sur la rive occidentale, à quarante brasses d'eau, fond de sable. Le Swallow mouilla sur la rive du nord; & la flûte à moins d'une encablure d'un banc de sable qui se trouvoit à environ deux milles à l'est. Le détroit, en cet endroit, n'a que deux milles de large. A minuit la marée étant baissée,

nous levâmes l'ancre & touâmes le navire. Il s'éleva bientôt après, une brise qui dura jusqu'à sept heures du matin & tomba. Nous gouvernâmes du premier goulet au second, par S. O. ayant 19 brasses d'eau, fond de vase. A huit heures, nous mouillâmes à deux lieues de la côte, à 24 brasses, le cap Grégoire gisant à l'O. $\frac{1}{2}$ N., & la pointe de Sweepstakes au S. O. $\frac{1}{2}$ O. La marée y filoit sept nœuds par heure, & son courant étoit quelquefois si rapide & entraînoit des quantités si prodigieuses d'herbes, que nous nous attendions à tous momens à être emportés à la dérive. 1766.

Le lendemain, jour de noël, nous traversâmes le second goulet. En tournant dans cette partie du détroit, nous eûmes 12 brasses d'eau à un demi-mille du rivage; & dans le milieu, nous trouvâmes de 17 à 22 brasses, & quelquefois point de fond. A cinq heures du soir, le vaisseau tomba tout-à coup de 17 brasses à 5, l'isle Saint-Barthelemi restant alors S. $\frac{1}{2}$ O. à trois ou quatre milles de distance, & l'isle Sainte-Elizabeth S. S. O. $\frac{1}{2}$ O. à cinq à six milles. Vers les huit heures & demie, le tems étant orageux & pluvieux, nous mouillâmes vers l'isle Sainte-Elizabeth à 24 brasses, fond de gravier dur. Nous trouvâmes dans cette isle une grande quantité de céleri, que le chirurgien conseilla de donner tous les matins à l'équipage, avec du froment bouilli & des tablettes de bouillon. Quelques officiers, étant

descendus à terre avec leurs fusils, virent deux
1766. petits chiens; ils remarquerent différens endroits où il n'y avoit pas long-tems qu'on avoit fait du feu, & près desquels étoient plusieurs coquilles encore fraîches de moules & de lépas. Ils trouverent plusieurs huttes, formées de jeunes arbres qui avoient été aiguisés par un bout & enfoncés dans la terre dans une forme circulaire, & dont on avoit rapproché & attaché les extrêmités supérieures; mais ils n'apperçurent aucun habitant.

Nous vîmes de cet endroit plusieurs hautes montagnes, courant de S. à O. S. O. Quelques-unes étoient couvertes de neige à leur sommet, quoique ce fût le milieu de l'été pour cette partie du globe. Ces montagnes étoient boisées à environ les trois quarts de leur hauteur; plus haut, elles étoient couvertes d'herbes, excepté dans les endroits où la neige n'étoit pas encore fondue. C'étoit le premier endroit de toute l'Amérique méridionale où nous avions vu du bois.

Le 26, à deux heures du matin, nous levâmes l'ancre; & le vent étant bon, nous fûmes à trois heures en travers de l'extrêmité septentrionale de l'isle Sainte-Elizabeth. A cinq heures & demie, étant entre l'isle Sainte-Elizabeth & l'isle Saint-George, à une égale distance de l'une & de l'autre, nous tombâmes tout-à-coup de 17 brasses d'eau à 6, & nous touchâmes une fois; mais en refondant

ensuite, nous ne trouvâmes point de fond à 20 brasses. Pendant que nous étions sur cette batture, le cap Purpoise gisoit O. S. O. ½ O.; l'extrêmité méridionale de l'isle Sainte-Elizabeth, O. N. O. ½ O. à trois lieues de distance, & celle de l'isle Saint-George, N. E. à quatre lieues. Le Prince Fréderic, qui étoit à environ une demi-lieue de nous au sud, n'eut un moment que quatre brasses d'eau, & pendant assez long-tems n'en trouva que sept. Le Swallow, qui étoit à trois ou quatre milles au sud, avoit beaucoup d'eau; il se tenoit près de l'isle Saint-George. Suivant mon opinion, il y a plus de sûreté à courir en descendant de la pointe septentrionale de l'isle Sainte-Elizabeth, à environ deux ou trois milles de la côte, & de même tout le long de la côte jusqu'au port Famine. 1766.

A midi, nous avions une pointe de terre basse à l'E. ½ N.; la baie d'Eau-douce au S. O. ½ O. Nous étions alors à environ trois milles de la côte septentrionale, & nous ne trouvâmes point de fond à 80 brasses de la sonde. Suivant l'observation que nous fîmes sur la batture, notre longitude étoit 71° 20′ O., & notre latitude 53° 12′.

Vers les quatre heures, nous mouillâmes dans la baie du port Famine, à 13 brasses; & comme il y avoit peu de vent, nous mîmes dehors tous les canots pour touer le Swallow & le Prince Fredéric.

Le lendemain au matin, le vent soufflant, 1766. par raffales, nous remarquâmes le vaisseau plus avant dans le havre, & l'amarrâmes avec un cable de chaque côté, à neuf brasses de fond. J'envoyai alors un détachement pour dresser deux grandes tentes au fond de la baie, pour les malades, les coupeurs de bois & les voiliers, que je fis passer ensuite à terre, avec le chirurgien, le canonnier, & quelques bas-officiers. Le cap Sainte-Anne gisoit alors N. E. $\frac{1}{4}$ E. à trois quarts de mille, & la riviere Sedger S. $\frac{1}{2}$ O.

Le 28, nous détachâmes toutes les voiles, & les renvoyâmes à terre pour les faire réparer; nous dressâmes des tentes sur les rives de la Sedger, & nous renvoyâmes toutes les futailles vuides avec les tonneliers pour les raccommoder, & avec un contre-maître & des matelots pour les nétoyer & les remplir. Nous jetâmes la seine, & prîmes une grande quantité de poissons; quelques-uns ressembloient à des mulets, mais la chair en étoit très-molle; il s'y trouvoit aussi des éperlans, dont quelques-uns avoient vingt pouces de long & pesoient vingt-quatre onces.

Tant que nous restâmes en cet endroit, nous y prîmes assez de poisson pour en faire un repas chaque jour, tant aux malades qu'à ceux qui se portoient bien. Nous y trouvâmes aussi une grande abondance de céleri & de tiges de pois, qu'on faisoit bouillir avec des

des pois & les tablettes de bouillon ; nous cueillîmes outre cela une espece de fruit qui y étoit très-abondante & qui ressemble à la canneberge, ainsi que des feuilles d'un arbuste assez semblable à l'épine, lesquelles étoient extrèmement acides. Quand nous arrivâmes dans cette baie, tous nos gens commençoient à être fort pâles & fort maigres ; plusieurs étoient violemment attaqués du scorbut, & d'autres étoient visiblement menacés d'en être bientôt malades. Dans quinze jours il n'y eut pas un seul scorbutique sur nos trois bâtimens. Ils se guérirent en respirant l'air de terre, en mangeant beaucoup de végétaux, en lavant eux-mêmes leur linge & en se baignant tous les jours dans la mer pour se tenir propres. 1766.

Le lendemain, nous établîmes la forge à terre ; & dès ce moment les armuriers, les charpentiers & le reste de nos gens furent employés à radouber le vaisseau & à le mettre en état de tenir la mer.

Nous coupâmes en même tems une grande quantité de bois, que je fis mettre à bord du Prince Fréderic, pour le transporter à l'isle Falkland. Comme je savois qu'il n'y croissoit point de bois, je fis arracher avec soin plusieurs milliers de jeunes arbres, avec leurs racines & une portion de terre suffisante pour les conserver ; on les porta & on les arrangea le mieux que l'on put sur la flûte, que je ré-

1766. folus de faire partir par le premier bon vent pour le port Egmont, avec ordre de remettre ces arbres à l'officier qui commandoit dans le fort. Je fis auffi paffer fur ce navire deux de mes matelots, qui étant déjà malades lorfqu'ils s'étoient embarqués, étoient alors entiérement hors d'état de continuer le voyage.

1767. Le 14 janvier, nous rembarquâmes tout notre équipage & nos tentes. Nous prîmes foixante & quinze barriques d'eau douce, & nous tirâmes du Prince Fréderic des provifions de toute efpece pour notre ufage pendant une année entiere, & pour le Swallow pendant dix mois. J'envoyai enfuite le maître dans le canot, avec des provifions pour une femaine, afin de chercher des mouillages fur la côte feptentrionale du détroit.

Après plufieurs tentatives inutiles pour mettre à la voile, nous fûmes obligés de refter dans notre ftation jufqu'au 17; ce jour-là le Prince Fréderic partit pour l'isle Falkland, & le maître revint de fon expédition. Il rapporta qu'il avoit trouvé entre le lieu où nous étions & le cap Froward, quatre endroits où l'on pouvoit mouiller en fûreté; qu'il étoit defcendu à terre fur plufieurs parties de la côte, où il avoit trouvé beaucoup de bois & d'eau très-près de la plage, avec une grande quantité de canneberges & de céleri fauvage. Il dit auffi qu'il avoit vu beaucoup de grofeillers couverts de fruits qui, à la vérité, n'étoient

pas encore mûrs ; un grand nombre de beaux arbustes en pleine fleur, portant des fleurs de couleur différente, mais particuliérement rouge, pourpre, jaune & blanche ; & une grande quantité d'écorce de *Winter*, épicerie agréable, bien connue des botanistes d'Europe. Il avoit tué aussi des canards sauvages, des oies, des mouettes, un faucon, & deux ou trois oiseaux que nos matelots appellent *race-horse*. 1767.

Le 18, à cinq heures du matin, nous mîmes à la voile ; & à midi, étant à deux milles du rivage, le cap Froward gisoit N. $\frac{1}{4}$ E., une pointe de terre N. N. O., & le cap Holland O. $\frac{1}{2}$ S. La latitude en cet endroit étoit, suivant notre observation, 50° 3′ S., & le détroit avoit environ six milles de large. Peu de tems après, j'envoyai un canot dans la baie de Snug, pour y chercher un mouillage ; mais le vent venant de terre, je me tins encore au large toute la nuit. A un mille du rivage nous n'avions point de fond à 140 brasses.

Le 19 au matin, le Swallow ayant fait signal pour mouiller sous le cap Holland, nous y courûmes, & jetâmes l'ancre à 10 brasses, sur un fond de sable clair. Ayant envoyé les canots plus loin pour sonder, nous reconnûmes que nous étions très-près d'une bande de rochers ; en conséquence, nous retirâmes l'ancre & la mouillâmes un peu plus loin à 12 brasses de fond : nous étions à environ un

demi-mille de la côte, précisément vis-à-vis d'un
1767. courant d'eau assez considérable, qui tombe des montagnes avec beaucoup de rapidité ; car la terre est en cet endroit d'une hauteur prodigieuse. Le cap Holland nous restoit à l'O. S. O. ½ O., & le cap Froward à l'est. Nous étions, suivant l'observation, par 53° 58′ de latitude S.

Le lendemain au matin, nous fîmes un peu d'eau, & cueillîmes beaucoup de céleri sauvage; mais nous ne pûmes point prendre de poisson, excepté quelques moules. J'envoyai les canots pour sonder, & je reconnus qu'il y avoit un très-bon mouillage à environ un demi-mille de terre, depuis le cap jusqu'à quatre milles au-dessous; & tout à côté du cap un bon havre, où un vaisseau pouvoit se rafraîchir avec plus de sûreté qu'au port Famine; parce qu'il s'y trouvoit une grande riviere d'eau douce, avec beaucoup de bois, de céleri & de canneberges; mais on n'y pouvoit avoir d'autres poissons que des moules.

Après nous être pourvus d'eau & de bois, nous quittâmes cet endroit, le 22, vers les trois heures après midi. A neuf heures du soir, le vaisseau étant à deux milles de la côte, le cap Galand gisoit O. ½ N. à deux lieues de distance, le cap Holland E. ¼ N. à six lieues; ces deux caps étant à-peu-près sur la même ligne. Nous voyions une tache blanche de l'isle Monmouth au S. S. O. ¾ O., & l'isle

Rupert étoit O. S. O. Le détroit n'a pas plus de cinq milles en cet endroit ; & nous trouvâmes une marée qui produisoit un effet extraordinaire, car il étoit impossible de tenir le cap sur aucun point. 1767.

Le lendemain au matin à six heures, le Swallow fit signal qu'il avoit trouvé un mouillage ; & à huit heures nous jetâmes l'ancre dans une baie sous le cap Galand, à 10 brasses, fond vaseux. La pointe orientale du cap Galand couroit au S. O. 12° 30′ O. ; la pointe de la terre la plus orientale E. $\frac{1}{4}$ S. E. ; une pointe faisant l'embouchure d'une riviere, N. $\frac{1}{4}$ N. O. ; & la tache blanche de l'isle Charles, S. O. Les canots ayant été envoyés pour sonder, trouverent par-tout un bon mouillage, excepté à la distance de deux encablures au S. O. du vaisseau, où le fond étoit de corail, à 16 brasses de ligne. L'après-midi j'envoyai le maître pour examiner la baie & un lagon considérable ; il rapporta que le lagon étoit le havre le plus commode que nous eussions encore trouvé dans le détroit, ayant 5 brasses de fond à l'entrée, & de 4 à 5 dans le milieu ; qu'il étoit capable de recevoir un grand nombre de navires, & qu'il y avoit trois grandes rivieres d'eau douce, avec beaucoup de céleri. Nous eûmes le malheur d'y déchirer un filet de seine, qui s'embarrassa dans des bois arrêtés à l'embouchure de ces rivieres. Nous ne pêchâmes que très-peu de poisson ; mais nous

en fûmes bien dédommagés par un nombre
1767. incroyable de canards sauvages, que nous primes.

Les montagnes de cette côte sont très-élevées; le maître du Swallow grimpa sur une des plus hautes, espérant que du sommet il pourroit découvrir la mer du Sud; mais il trouva que la vue étoit interceptée par des montagnes encore plus hautes, situées sur la côte méridionale. Cependant, avant de descendre, il éleva sur cette montagne une pyramide, dans laquelle il déposa une bouteille contenant un chelin, & un papier sur lequel étoient écrits le nom du vaisseau & la date de l'année: monument qui peut-être restera dans ce lieu sauvage jusqu'à la destruction du globe.

Le 24 au matin, nous prîmes deux canots, & nous examinâmes la baie Descordes, que nous trouvâmes très-inférieure à celle où le vaisseau mouilloit. Elle avoit, à la vérité, un lagon plus étendu; mais l'entrée en étoit très-étroite, & barrée par une batture où il n'y avoit pas assez d'eau pour mettre à flot un vaisseau de grand port. L'entrée de la baie avoit d'ailleurs un fond de roches, & plus avant le fond étoit sale.

Nous vîmes en cet endroit un animal qui ressembloit à un âne; mais il avoit le pied fourchu, comme nous le découvrîmes ensuite en suivant ses traces, & il couroit avec autant de vitesse qu'un daim. C'étoit le premier qua-

drupede que nous eussions vu dans le détroit, excepté à l'entrée, où nous apperçûmes les guanaques que nous ne pûmes obtenir en échange des Patagons. Nous tirâmes cet animal, mais sans pouvoir l'atteindre ; il est vraisemblablement inconnu aux naturalistes d'Europe. 1767.

Le pays qui se trouve dans les environs, présente l'aspect le plus aride & le plus sauvage ; les montagnes de chaque côté du détroit, sont d'une élévation prodigieuse : du pied, jusqu'à un quart de leur hauteur, elles sont couvertes de gros arbres ; de là, jusqu'au milieu, on ne voit plus que des arbustes desséchés ; plus haut, on apperçoit des tas de neige, & des fragmens de roc brisé ; le sommet est entiérement nu, & s'éleve au-dessus des nuages, en morceaux de rochers entassés les uns sur les autres, qui ressemblent à des ruines de la nature dévouées à une éternelle stérilité.

Nous allâmes sur deux bateaux aux Isles Royales, & nous y sondâmes sans trouver de fond. Le courant de la marée étoit très-rapide par-tout où il y avoit une ouverture, & un vaisseau ne peut pas en approcher sans le plus grand danger. Quiconque navigue dans cette partie du détroit, doit constamment ranger de près la côte du nord, & ne pas s'en écarter à plus d'un mille, jusqu'à ce qu'il ait dépassé les Isles Royales. Le courant porte à l'est pendant les vingt-quatre heures entieres, & il

faut abſolument l'éviter. La rade du cap Ga-
1767. land eſt à 53° 50′ de latitude S.

Nous reſtâmes à cette place, faiſant de l'eau & du bois, & ramaſſant des moules & des herbages, juſqu'au 27 au matin, lorſqu'une des chaloupes qui avoit été envoyée pour eſtimer le courant, revint, & nous rapporta que ſa viteſſe étoit de deux milles par heure; mais que le vent étant nord, nous pouvions vraiſemblablement tourner avant la nuit la baie d'Elizabeth & la rade d'York: en conſéquence, nous nous hâtâmes de lever l'ancre. Le 28, à midi, la pointe occidentale du cap Galand étoit O. N. O. à un demi-mille de diſtance, & la tache blanche de l'isle Saint-Charles étoit S. E. ¼ S. Le vent ſouffloit de terre avec violence & par raffales; à deux heures nous avions la pointe occidentale du cap Galand à l'eſt, éloignée de trois lieues; & la pointe d'York à O. N. O. éloignée de cinq lieues. A cinq heures nous arrivâmes à la rade d'York, la pointe giſant au N. E. à la diſtance d'un demi-mille: alors le vaiſſeau fut pris en poupe; un fort courant avec une peſante raffale nous chaſſa avec tant de violence ſous le vent, que nous eûmes beaucoup de peine à gagner la baie d'Elizabeth, où nous mouillâmes à 12 braſſes de fond, près d'une riviere. Le Swallow étant à l'ancre vis-à-vis de la pointe de la baie & très-près des rochers, j'envoyai à ſon ſecours tous les canots avec des ancres & des hanſieres;

nous parvînmes à le remorquer contre le vent, & à l'amener dans un bon mouillage. La pointe d'York restoit alors O. $\frac{1}{4}$ de N.; nous avions un bas-fond avec des herbes dessus, O. N. O. à un cable de distance; la pointe de Passage, S. E. $\frac{1}{2}$ E. à un demi-mille; un rocher près de l'isle Rupert S. $\frac{1}{2}$ E. & un ruisseau qui étoit sur la baie, N. E. $\frac{1}{4}$ E., à environ trois encablures. Peu de tems après le coucher du soleil, nous vîmes une grande fumée sur la côte méridionale, & une autre sur l'isle du Prince Rupert. 1767.

Le 29 de grand matin, j'envoyai les chaloupes à terre pour faire de l'eau; peu de tems après que nos gens furent descendus, trois pirogues partirent de la côte méridionale, & débarquerent 16 Américains sur la pointe orientale de la baie. Lorsqu'ils furent à environ cent verges de distance de nos gens, ils s'arrêterent, appellerent ceux-ci, & leur firent des signes d'amitié; nos matelots leur en firent de leur côté, en leur montrant quelques fils de rassade & d'autres bagatelles. La vue de ces objets parut faire beaucoup de plaisir aux Américains, qui pousserent des cris de joie; nos gens imiterent ces cris; les Américains s'avancerent alors, continuant leurs cris avec de grands éclats de rire. Les deux troupes s'étant jointes, on se frappa mutuellement dans les mains, & nos gens donnerent aux Américains plusieurs des bagatelles qu'ils leur

avoient montrées de loin. Ces Américains
1767. étoient couverts de peaux de veaux marins, & exhaloient une horrible puanteur; quelques-uns mangeoient de la viande pourrie & du poiſſon crud, avec l'air d'un appétif très-vif & d'un très-grand plaiſir. Ils avoient le même teint que ceux que nous avions déjà vus, mais ils étoient d'une taille beaucoup plus petite; le plus grand de ceux-ci n'avoit pas plus de cinq pieds ſix pouces. Ils paroiſſoient tranſis de froid, & ils ſe hâterent d'allumer de grands feux. Il n'eſt pas aiſé de concevoir comment ils peuvent vivre en hiver; car la ſaiſon étoit déjà ſi dure, qu'il tomboit fréquemment de la neige. Ils étoient armés d'arcs, avec des fleches & des javelines, dont la pointe étoit de caillou aiguiſé en forme de langue de ſerpent; ils lancoient les unes & les autres avec beaucoup de force & d'adreſſe, ne manquant preſque jamais un but placé à une diſtance aſſez conſidérable. Lorſqu'ils voulurent allumer du feu, ils frapperent d'un caillou contre un morceau de mondic, en tenant au-deſſous, pour recevoir les étincelles, un peu de mouſſe ou de duvet, mêlé avec de la terre blanchâtre, qui prenoit feu comme de l'amadou. Ils prirent enſuite de l'herbe ſeche, qui étoit fort abondante en cet endroit, & y mettant la mouſſe allumée, l'enflammerent dans une minute en l'agitant dans l'air.

La chaloupe étant revenue, amena trois de

ces Américains, qui ne parurent examiner avec quelque empreſſement que nos habits & un miroir : ce miroir leur fit autant de plaiſir qu'aux Patagons, & parut les ſurprendre encore davantage. Lorſqu'ils y jeterent les yeux pour la premiere fois, ils ſe retournerent auſſi-tôt, nous regardant d'abord, puis ſe regardant les uns les autres ; ils y reporterent enſuite la vue bruſquement & comme par ſurpriſe, ſe retournant comme auparavant ; après quoi ils alloient regarder derriere le miroir avec un air d'empreſſement. Lorſqu'ils ſe furent familiariſés par degrés avec cet objet, ils ſourioient devant la glace ; & voyant l'image ſourire auſſi, ils témoignoient leur joie par les plus bruyans éclats de rire. Ils parurent cependant quitter tout ce qu'ils avoient vu, avec une parfaite indifférence ; vraiſemblablement le peu qu'ils poſſédoient, ſuffiſoit à leurs deſirs. Ils mangerent de tout ce qu'on leur offrit, mais ne voulurent boire que de l'eau.

1767.

Lorſqu'ils quitterent le vaiſſeau, j'allai à terre avec eux, & je trouvai pluſieurs de leurs femmes & de leurs enfans qui étoient venus à l'endroit où nous faiſions de l'eau. Je leur diſtribuai quelques bagatelles, dont ils parurent s'amuſer un moment ; ils nous donnerent en échange quelques-unes de leurs armes & pluſieurs morceaux de mondic, tel qu'on en trouve dans les mines d'étain de Cornouailles. Ils nous firent entendre qu'ils le ramaſſoient ſur

les montagnes, qui probablement renferment
1767. des mines d'étain, & peut-être des métaux plus précieux. Comme ce pays semble être le plus sauvage & le plus inhabitable qu'il y ait au monde, sans excepter les parties les plus désertes de la Suede & de la Norwege, les habitans paroissent être les plus misérables de l'espece humaine : leur entiere indifférence pour tous les objets nouveaux qu'ils voyoient & qui marquoient la supériorité de notre état sur le leur, pouvoit bien les préserver des regrets qui accompagnent les desirs non satisfaits : mais ce ne pouvoit être cependant que l'effet de leur stupidité ; car des êtres qui se contentent des jouissances communes à tous les animaux, ne peuvent pas prétendre aux prérogatives de l'espece humaine.

Lorsque ces Américains nous quitterent & s'embarquerent dans leurs pirogues, ils y éleverent une peau de veau marin pour servir de voile, & cinglerent vers la côte méridionale, où nous apperçûmes plusieurs de leurs huttes. Nous observâmes qu'aucun d'eux, en s'en allant, ne retourna la tête pour regarder le vaisseau ou nous; tant étoit foible l'impression qu'avoient faite sur eux les merveilles qu'ils avoient vues, & tant ils paroissoient absorbés par la sensation du moment présent, sans aucune habitude de réfléchir sur le passé.

Nous restames en cet endroit jusqu'au 3 février. Vers une heure nous levâmes l'ancre;

un coup de vent subit nous prit en poupe, avec tant de violence que les deux bâtimens furent dans le danger le plus imminent d'être chassés à terre sur une chaîne de rochers. Heureusement le vent changea tout-à-coup, & nous reprîmes le large sans avoir reçu de dommage. 1767.

A cinq heures après-midi, la marée étant finie & le vent tournant à l'ouest, nous gouvernâmes vers la rade d'York, & à la fin nous y jetâmes l'ancre. En même tems le Swallow, qui étoit fort près de la baie des Isles, sous le cap Quade, tâcha d'y entrer; mais la marée l'obligea de revenir à la rade d'York. Dans cette situation, nous avions le cap Quade à l'O. ½ S. à neuf milles de distance; la pointe d'York, à l'E. S. E. à la distance d'un mille; la riviere de Batchelor au N. N. O. à trois quarts de mille; l'entrée du canal Saint-Jerôme au N. O. ¼ O. & une petite isle sur la côte méridionale à l'O. ¼ S. Le courant de la marée y étoit rapide & incertain : il couroit en général à l'est; mais quelquefois, quoique rarement, il portoit à l'ouest six heures de suite. Le même soir, nous vîmes cinq canots américains sortir de la riviere de Batchelor, & remonter le canal de Saint-Jerôme.

Les bateaux que j'avois envoyés pour sonder les deux rives du détroit & toutes les parties de la baie, revinrent le 4 au matin, & rapporterent qu'il y avoit un bon mouillage dans

le canal Saint-Jerôme, & dans toute la
1767. route, depuis la ftation du vaiffeau jufqu'à environ un demi-mille de la côte; de même qu'entre la pointe d'Elizabeth & la pointe d'York, près de celle-ci, à la diftance d'une encablure & demie des goëmons, où l'on trouve 16 braffes d'eau fond de vafe. Il y avoit encore d'autres endroits au-deffous des isles, du côté du fud, où un vaiffeau pouvoit mouiller; mais la force & l'incertitude des marées, & les violentes raffales qui venoient des hautes terres dont ces endroits étoient entourés, les rendoient trop peu fûrs. Dès que les chaloupes furent revenues, j'y fis paffer de nouveaux rameurs, & j'y entrai moi-même pour remonter la riviere de Batchelor; nous trouvâmes à l'entrée une barre, qui, en certains tems de la marée, doit être dangereufe. Nous jetâmes la feine; & nous aurions pris une grande quantité de poiffons, fi les herbes & les troncs d'arbres qui étoient au fond de la riviere, n'avoient pas embarraffé notre filet. Nous defcendîmes enfuite à terre, où nous vîmes plufieurs huttes des habitans, & quelques-uns de leurs chiens qui s'enfuirent dès qu'ils nous apperçurent. Nous vîmes auffi des autruches; mais elles étoient hors de la portée du fufil. Nous ramaffâmes des moules, des lépas, des œufs de mer, & nous cueillîmes une grande quantité de céleri & d'orties.

En remontant cette riviere à trois milles,

entre le mont de Misere & une autre montagne d'une hauteur prodigieuse, il y a sur la côte de l'ouest une cataracte d'un effet très-frappant. Elle se précipite d'environ 400 verges de haut; dans la moitié de sa course elle roule sur un plan très-escarpé; l'autre moitié forme une chûte absolument perpendiculaire, & le bruit n'en est pas moins imposant que la vue. 1767.

Les vents contraires nous retinrent en cet endroit jusqu'au 14 au matin, où nous levâmes l'ancre, & en moins d'une demi-heure le courant porta le vaisseau vers la riviere de Batchelor. Nous mîmes alors le navire sur ses étais; & tandis qu'il tournoit, ce qui fut assez long, nous tombâmes sur une batture où nous n'avions guere que 16 pieds d'eau avec un fond de roches; de sorte que nous étions dans un très-grand danger, car le navire tiroit 16 pieds 9 pouces d'eau à la poupe & 15 pieds 1 pouce à l'avant. Le vaisseau ayant fait un peu de chemin, descendit à 3 brasses; à deux encablures plus loin, nous en eûmes 5, & en très-peu de tems nous trouvâmes une mer profonde. Nous continuâmes de manœuvrer au vent jusqu'à quatre heures après midi; & trouvant alors que nous n'avions plus de fond, nous retournâmes à notre station, & mouillâmes de nouveau à la rade d'York.

Nous y restâmes jusqu'au 17 à cinq heures du matin, où nous levâmes l'ancre & touâmes

le vaiſſeau hors de la rade. A neuf heures, 1767. quoique nous euſſions un vent frais d'oueſt, le vaiſſeau fut emporté par un courant avec beaucoup de violence vers la côte du ſud ; toutes les chaloupes remorquoient à l'avant, & les voiles étoient ſans mouvement : cependant nous approchâmes ſi près de terre, que les rames des chaloupes s'embarraſſerent dans les herbes. Nous fûmes ainſi entraînés pendant près de trois quarts d'heure, & nous nous attendions à chaque inſtant à être briſés contre le rocher, dont nous étions rarement à une plus grande diſtance que la longueur du vaiſſeau, & dont ſouvent nous n'étions pas à la moitié de cette diſtance. Nous jetâmes la ſonde des deux côtés, & nous trouvâmes que du côté de terre il y avoit de 14 à 20 braſſes, tandis que de l'autre bord nous ne trouvions point de fond. Comme tous nos efforts étoient inutiles, nous nous réſignâmes à notre deſtinée, & nous attendîmes l'événement dans un état d'incertitude qui différoit peu du déſeſpoir. A la fin cependant nous entrâmes dans la rade de Saint-David, & un courant qui en partoit nous remit au milieu du canal. Pendant ce tems-là, le Swallow étoit ſur la côte du nord, & il ne put apprendre notre danger que lorſqu'il fut paſſé. Nous envoyâmes alors les chaloupes pour chercher un mouillage ; à midi, le cap Quade nous reſtoit au N. N. E., & la pointe de Saint-David au S. E.

Les

Les chaloupes revinrent à environ une heure, après avoir trouvé un mouillage dans une petite baie, que nous appellâmes baie de Butler, du nom d'un de nos contre-maîtres, qui l'avoit découverte. Elle gît à l'oueſt de la baie de Rider ſur la côte méridionale du détroit, qui en cet endroit a environ deux milles de largeur. Nous y entrâmes avec la marée qui portoit à l'oueſt avec rapidité, & nous jetâmes l'ancre à 16 braſſes d'eau. Les extrêmités de la baie de l'O. $\frac{1}{4}$ N. au N. $\frac{1}{2}$ O. ſont ſéparées d'environ un quart de mille; nous avions, à la diſtance d'un peu moins de deux cables, un ruiſſeau giſant au S. $\frac{1}{2}$ O., & le cap Quade au nord, éloigné de quatre milles. Le Swallow étoit alors mouillé dans la baie des Isles, ſur la côte ſeptentrionale, à environ ſix milles de diſtance. J'envoyai tous les canots pour ſonder autour du vaiſſeau & dans les baies voiſines: ils revinrent, & nous rapporterent qu'ils n'avoient pu trouver aucun endroit propre à recevoir le vaiſſeau, & qu'on n'en pourroit trouver aucun entre le cap Quade & le cap Notch. 1767.

Nous reſtâmes dans cette ſtation juſqu'au 20; vers le midi de ce jour-là les nuages s'épaiſſirent à l'oueſt; à une heure il s'éleva une tempête, & il tomba une quantité prodigieuſe de pluie & de grêle. Nous amenâmes ſur-le-champ les vergues & les perroquets, & ayant accroché deux cables à un rocher, nous y ha-

1767. lâmes le vaiſſeau; nous lâchâmes alors la petite ancre d'affourche, & jetâmes deux cables en avant; en même tems nous mîmes dehors deux autres hanſieres que nous amarrâmes à deux autres rochers, & nous fîmes tout ce qui étoit en notre pouvoir pour retenir & aſſurer le vaiſſeau. Le vent continua à augmenter juſqu'à ſix heures du ſoir, & à notre grande ſurpriſe, la mer monta par-deſſus le château-d'avant juſques ſur le tillac: ce que nous aurions jugé impoſſible, vu le peu de largeur du détroit & la petiteſſe de la baie où nous étions. Nous courûmes le plus grand danger; car ſi les cables s'étoient rompus, nous n'aurions pas pu ſortir à voile, & nous n'avions pas aſſez de place pour jeter une autre ancre; de ſorte que nous aurions été briſés en pieces dans peu de minutes, & vraiſemblablement perſonne n'auroit pu échapper. Heureuſement vers les huit heures le vent devint moins violent; & ayant diminué par degrés pendant la nuit, nous eûmes un tems paſſable le lendemain au matin.

En levant notre ancre, nous vîmes avec plaiſir que le cable en étoit ſain; cependant les hanſieres en frottant contre le rocher avoient été endommagées, quoiqu'elles fuſſent garnies de morceaux de toiles à voiles & d'autres choſes.

La premiere choſe que je fis, après les opérations néceſſaires qu'exigeoit le vaiſſeau, fut

d'envoyer une chaloupe au Swallow, pour savoir comment il s'étoit trouvé pendant la tempête. J'appris qu'il avoit très-peu souffert du vent, mais qu'il avoit manqué de périr par la rapidité de la marée, en passant à travers les isles deux jours auparavant; que, malgré la réparation qui avoit été faite à son gouvernail, il gouvernoit & manœuvroit si mal, que toutes les fois qu'il quittoit une rade, il y avoit à craindre que le bâtiment ne pût pas mouiller ailleurs en sûreté. Le capitaine me fit prier en conséquence, de considérer que son navire ne pouvoit plus être utile à l'expédition; & de lui prescrire ce qu'il jugeroit de plus convenable pour le service public. Je répondis que les lords de l'amirauté ayant nommé le Swallow pour accompagner le Dauphin, il devoit continuer de l'accompagner tant qu'il pourroit le faire; que son état le rendant mauvais voilier, je prendrois son tems & suivrois ses mouvemens, & que, s'il arrivoit à l'un de nous quelque accident, l'autre lui donneroit l'assistance qui seroit en son pouvoir. 1767.

Nous restâmes là huit jours, pendant lesquels nous complétâmes notre provision de bois & d'eau, nous séchâmes nos voiles, & nous envoyâmes une partie de nos gens à terre, pour y laver leur linge & dégourdir leurs jambes; ce qui étoit d'autant plus nécessaire que le froid, la neige & la tempête les avoient retenus trop long-tems dans le bas du vaisseau.

1767. Nous prîmes des moules & des lépas, & cueillîmes une grande quantité de céleri & d'orties. Les moules étoient les plus grandes que j'euſſe jamais vues; il y en avoit de cinq à ſix pouces de longueur. Nous prîmes auſſi une grande quantité d'un beau poiſſon, rouge & ferme, aſſez ſemblable au gurnet; quelques-uns de ces poiſſons peſoient de quatre à cinq livres. Nous nous occupâmes en même tems une partie du jour à ſonder le courant, que nous trouvâmes conſtamment dirigé à l'eſt.

Le maître du vaiſſeau ayant été envoyé pour chercher des mouillages, rapporta qu'il n'avoit pas pu trouver d'abri, excepté près du rivage, où il ne faudroit le chercher que dans les cas de la plus urgente néceſſité. Il avoit débarqué dans une grande isle ſur la côte ſeptentrionale du canal de Snow; & là, preſque mourant de froid, il ſe hâta de faire un grand feu avec de petits arbres qu'il trouva. Il grimpa enſuite ſur une montagne de roche, avec un officier de poupe & un des matelots, pour obſerver le détroit & les triſtes régions qui l'environnent. Il trouva que le canal, à ſon entrée, étoit tout auſſi large que pluſieurs parties du détroit, & ne devenoit guere plus étroit dans un eſpace de pluſieurs milles ſur le côté de la terre de Feu. Il trouva le pays qui bordoit la côte du ſud plus horrible & plus ſauvage qu'aucun qu'il eût jamais vu; c'étoient des montagnes raboteuſes, plus hautes que les

nues, absolument dépouillées depuis leur base jusqu'à leur sommet, & où l'on n'appercevoit pas un seul arbrisseau ni un seul brin d'herbe. Les vallées ne présentoient pas un aspect moins affreux; elles étoient entiérement couvertes de couches profondes de neige, excepté en quelques endroits où elle avoit été emportée ou glacée par les torrens qui s'échappent des crevasses de la montagne, & se précipitent des hauteurs où ils se forment par la fonte des neiges; ces vallées, dans les endroits même où elles ne sont pas couvertes par la neige, sont aussi dépourvues de verdure que les rochers qui les environnent. 1767.

Le premier mars, à quatre heures & demie du matin, nous vîmes le Swallow sous voiles, sur la côte septentrionale du cap Quade. A sept heures nous levâmes l'ancre, & sortîmes de la baie de Butler; mais un calme qui survint peu de tems après, nous obligea de faire touer le vaisseau par les chaloupes, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous parvînmes à éviter les rochers. Comme le parage étoit très-étroit, nous envoyâmes les chaloupes vers le midi, pour chercher un mouillage sur la côte du nord. Le cap Notch étoit alors O. $\frac{1}{4}$ N. $\frac{1}{2}$ N. entre trois & quatre lieues, & le cap Quade étoit E. $\frac{1}{2}$ N. à trois lieues de distance.

Vers les trois heures après midi, le vent étant très-petit, nous mouillâmes avec le Swallow, sous la côte du nord, dans une petite

baie, où eſt une montagne de roche haute &
1767. eſcarpée, dont le ſommet reſſemble à la tête d'un lion; pour cette raiſon nous nommâmes la baie l'anſe du Lion. Nous y avions 40 braſſes; l'eau étoit très-profonde ſur les bords même de la côte, & à un demi-cable du vaiſſeau il n'y avoit plus de fond.

Nous envoyâmes les chaloupes à l'oueſt pour chercher d'autres mouillages; elles revinrent à minuit, & rapporterent qu'il y avoit une baie à la diſtance d'environ quatre milles, & que la baie de Goodluck étoit à trois lieues vers l'oueſt.

Le lendemain à midi & demi, le vent étant au nord, nous partîmes de l'anſe du Lion, & à cinq heures nous jetâmes l'ancre dans celle de Goodluck, à 28 braſſes de fond, éloignée des rochers d'environ un demi-cable. Une isle de rocher, à l'extrêmité occidentale de la baie, giſoit N. O. $\frac{1}{4}$ O., à environ un cable & demi de diſtance; & une pointe baſſe, qui fait l'extrêmité orientale de la baie, giſoit E. S. E., à la diſtance d'environ un mille. Il y avoit entre cette pointe & le vaiſſeau, pluſieurs battures, & au fond de la baie, deux rochers, dont le plus grand giſoit N. E. $\frac{1}{4}$ N., & le plus petit N. $\frac{1}{4}$ E. Il partoit de ces rochers des basfonds qui couroient au S. E., & qu'on pouvoit connoître par les herbes dont ils ſont couverts; le vaiſſeau n'en étoit qu'à un demi-cable de diſtance. Quand il tournoit la poupe

vers la côte, nous avions seize brasses d'eau sur un fond de roche; quand il portoit le cap 1767. à terre, nous avions cinquante brasses sur un fond de sable. Le cap Notch nous restoit à l'O. $\frac{1}{4}$ S. $\frac{1}{2}$ O., éloigné d'environ une lieue; dans l'espace intermédiaire, il y avoit un grand lagon que nous ne pûmes pas sonder, parce que le vent étoit trop fort pendant tout le tems que nous y restâmes. Après que nous eûmes amarré le vaisseau, nous envoyâmes deux bateaux au secours du Swallow, & un autre pour chercher un mouillage au-delà du cap Notch. Les deux premieres touerent le Swallow dans une petite baie, où il courut un grand danger, parce que le vent souffloit du sud avec assez de violence, & que l'anse étoit non-seulement petite, mais encore pleine de rochers & ouverte aux vents de S. E.

Tout le jour suivant & toute la nuit, nous eûmes des coups de vents, une grosse mer, & beaucoup de grêle & de pluie. Le lendemain au matin les bouffées de vent furent si violentes, qu'il étoit impossible de rester sur le tillac. Elles ne duroient pas plus d'une minute, mais elles étoient si fréquentes que les cables étoient constamment tendus avec force, & qu'il y avoit tout lieu de craindre qu'ils ne rompissent. Tout le monde croyoit que le Swallow ne pourroit pas se tirer d'où il étoit; & plusieurs personnes étoient si fortement persuadées que le bâtiment alloit périr, qu'elles

croyoient déjà voir quelques-uns des matelots
1767. paſſer ſur les rochers pour venir joindre le vaiſſeau. Ce mauvais tems dura juſqu'au 7, ſans que nous puſſions envoyer de bateaux pour s'informer de ſon état. Le vent ayant enfin diminué le 7, nous dépêchâmes vers les quatre heures du matin un canot qui nous rapporta que le bâtiment étoit en ſûreté, mais que la fatigue des gens avoit été incroyable, tout l'équipage ayant été obligé d'être conſtamment ſur le tillac près de trois jours & de trois nuits. A minuit, les raffales ſoufflerent de nouveau, mais avec un peu moins de violence, & furent accompagnées de neige, de pluie & de grêle. Comme le tems étoit alors extrêmement froid, & que l'équipage n'avoit pas le tems de ſécher ſes habits, je fis tirer des coffres, le lendemain au matin, onze balles de groſſe étoffe de laine, appellée *fearnougth*, qui avoient été données par le gouvernement; & je fis travailler tous les tailleurs, pour en faire ſur-le-champ des capots à chacun des mariniers.

Je donnai deux verges trente-quatre pouces d'étoffe pour chacun de ces capots, parce que je voulus qu'on les fit très-grands. J'envoyai ſept balles de la même étoffe au Swallow. Le capitaine en fit faire de même des capots pour ſes gens. Je pris auſſi trois balles d'étoffe plus fine, dont je fis faire des capots pour chaque officier des deux bâtimens, & j'eus le plaiſir

de voir que ce secours leur étoit très-agréable.

Nous fûmes obligés de rester une semaine 1767.
entiere dans cette situation ; & pendant ce tems-là je réduisis mon vaisseau, ainsi que le Swallow, aux deux tiers de la portion, à l'exception de l'eau-de-vie ; mais je continuai le déjeûné tant que nous eûmes les légumes & l'eau en abondance.

Le 15, vers midi, nous vîmes le Swallow sous voiles ; & le tems étant calme, nous envoyâmes à son secours notre chaloupe, qui la remorqua dans un très-bon havre sur la côte du sud, vis-à-vis de l'endroit où nous étions, & revint le soir. Le rapport qu'on nous fit de ce havre nous détermina à y entrer aussi-tôt que nous le pourrions. En conséquence, le lendemain, à huit heures du matin, nous quittâmes la baie de Goodluck & nous nous trouvâmes fort heureux d'en sortir sains & saufs. Quand nous fûmes en travers du havre où étoit le Swallow, nous tirâmes plusieurs coups de canon, afin de lui faire signal d'envoyer ses bateaux pour nous aider à entrer ; sur-le-champ le maître vint à bord de notre vaisseau, & nous conduisit dans une station très-commode, où nous mouillâmes à 28 brasses sur un fond vaseux. Ce havre est à l'abri de tous les vents, & excellent à tous égards ; nous lui donnâmes le nom de havre du Swallow. Il s'y trouve deux canaux, l'un & l'autre très-étroits, mais qui ne sont pas dangereux, parce

que les rochers se reconnoissent aisément par
1767. les herbes qui s'élevent dessus.

Le lendemain au matin, à neuf heures, le vent soufflant de l'est, nous levâmes l'ancre, & mîmes à la voile. A midi, nous prîmes le Swallow à la remorque; mais à cinq heures, le vent étant très-foible, nous cessâmes de touer. A huit heures du soir, les bateaux que nous avions envoyés pour chercher un mouillage, revinrent sans en avoir trouvé aucun. A neuf heures nous eûmes des vents frais, & à minuit le cap Upright nous restoit S. S. O. ½ O.

Le lendemain à sept heures du matin, nous reprîmes le Swallow à la toue; mais nous fûmes encore obligés de l'abandonner & de faire des bords, attendu que le tems s'obscurcit, que la mer s'enfla, & que nous voyions la terre tout près du bord opposé au vent. Comme on ne pouvoit point trouver d'endroit pour jeter l'ancre, le capitaine Carteret me conseilla d'arriver sur la baie d'Upright, & j'y consentis: comme il connoissoit la route, il marcha à l'avant; les bateaux eurent ordre d'aller entre lui & la côte, & nous suivîmes. A onze heures, n'ayant que peu de vent, nous arrivâmes en travers d'un grand lagon; comme il y avoit un courant qui y portoit avec force, le Swallow fut chassé parmi les brisans, tout près de la côte opposée au vent. Pour comble de malheur, le tems étoit obscurci par un brouil-

lard épais, il n'y avoit point de mouillage & la houle étoit très-forte. Dans cette périlleuſe 1767.
ſituation, le Swallow fit ſignal d'incommodité, & nous envoyâmes ſur-le-champ à ſon ſecours notre chaloupe & d'autres bateaux. Les bateaux le remorquerent; mais leurs efforts auroient été inutiles, ſi un vent frais qui ſouffla tout-à-coup de terre, n'avoit pas chaſſé le bâtiment au large.

La mer étant devenue fort groſſe vers le midi, nous tournâmes le cap vers la côte ſeptentrionale. Nous nous trouvâmes bientôt entourés d'isles; mais le brouillard étoit ſi épais que nous ne ſavions ni où nous étions, ni quelle route nous devions prendre. Nous envoyâmes les bateaux jeter la ſonde parmi ces isles, mais on ne put point trouver de mouillage; nous conjecturâmes alors que nous étions dans la baie des isles, & qu'il ne nous reſtoit de moyen pour échapper au naufrage, que de porter ſur-le-champ au large: mais cela n'étoit pas aiſé, car j'étois preſque continuellement obligé de louvoyer pour éviter une isle ou un rocher. A quatre heures après-midi, le tems s'éclaircit heureuſement pendant une minute; & ce fut aſſez pour nous faire reconnoître le cap Upright, où nous cinglâmes ſur-le-champ, & à cinq heures & demie nous mouillâmes, ainſi que le Swallow, dans la baie. Quand nous laiſsâmes tomber l'ancre, nous avions 24 braſſes d'eau; & après avoir

viré la longueur d'un cable, nous trouvâmes
1767. 46 brasses sur un fond vaseux. Dans cette station, nous avions un mondrain sur la côte septentrionale au N. O. $\frac{1}{2}$ N., à cinq lieues de distance, & une petite isle près de nous, au S. E. 14° à l'E.

Peu de tems après que nous eûmes jeté l'ancre, le Swallow chassa à la dérive, quoiqu'il eût deux ancres à l'avant; mais il fut à la fin ramené à 70 brasses de fond, à environ un cable de notre poupe. A quatre heures du matin, j'envoyai les chaloupes à son bord, avec un nombre considérable de matelots, des ancres & des hansieres, pour lever ses ancres & le remorquer contre le vent. Quand on voulut lever sa grande ancre d'affourche, on trouva qu'elle étoit embarrassée avec la petite; je jugeai qu'il étoit nécessaire d'envoyer à bord le cable de toue, qui servit à tirer le navire; il fallut un jour entier pour débarrasser les ancres & touer le Swallow jusques dans un lieu sûr; & ce ne fut qu'avec beaucoup de travail & de peine que nous en vînmes à bout.

Le 18, nous eûmes des vents frais, & nous envoyâmes les chaloupes pour sonder à travers le détroit. A un demi-mille du vaisseau, on trouva 40, 45, 50, 70, 100 brasses, & ensuite il n'y eut point de fond jusqu'à une encablure du rivage, où il y avoit 90 brasses. Nous amarrâmes le vaisseau à 78 brasses avec l'ancre de toue.

Le lendemain au matin, tandis que nos gens étoient occupés à faire de l'eau & du bois, & à ramasser du céleri & des moules, deux canots pleins d'Américains arriverent sur les flancs du vaisseau. Ils avoient l'air aussi grossiers & aussi misérables que ceux que nous avions vus auparavant dans la baie d'Elizabeth. Ils avoient dans leurs canots de la chair de veaux marins, de blubbers & de pingoins, qu'ils mangeoient toute crue. Un de nos gens qui pêchoit à la ligne, donna à un de ces Américains un poisson vivant qu'il venoit de prendre, & qui étoit un peu plus gros qu'un hareng; l'Américain le prit avec l'avidité d'un chien à qui on donne un os; il tua d'abord le poisson, en lui donnant un coup de dent près des ouïes, & se mit à le manger, en commençant par la tête & en allant jusqu'à la queue, sans rejeter les arêtes, les nageoires, les écailles, ni les boyaux. 1767.

Ces Américains mangerent indistinctement tout ce qu'on leur présenta, crud ou cuit, salé ou frais; mais ils ne voulurent boire que de l'eau. Ils étoient tremblans de froid, & n'avoient pour se couvrir qu'une peau de veau marin, jetée simplement sur leurs épaules, & qui ne descendoit pas jusqu'à la ceinture; nous remarquâmes même qu'en ramant ils laissoient cette peau à côté d'eux & restoient absolument nus; ils avoient quelques javelines grossiérement armées d'un os à la pointe, & dont

ils se servoient pour percer les veaux marins,
1767. les poissons & les pingoins; nous observâmes que l'un d'eux avoit un morceau de fer de la grandeur d'un ciseau ordinaire, qui étoit attaché à une piece de bois, & paroissoit destiné à servir d'outil plutôt que d'arme.

Ils avoient tous les yeux malades; ce que nous attribuâmes à l'habitude d'avoir le visage sur la fumée de leurs feux. Ils exhaloient une odeur plus désagréable que celle des renards; c'étoit vraisemblablement l'effet de leur malpropreté autant que de leur maniere de se nourrir.

Leurs canots avoient environ quinze pieds de long sur trois de largeur, & près de trois de profondeur. Ils étoient faits d'écorces d'arbres, cousues ensemble, soit avec des nerfs de quelques animaux, soit avec des lanieres de cuir. Ils avoient bouché les jointures avec une espece de jonc, & le dehors étoit enduit de résine ou de gomme, qui empêchoit l'eau de pénétrer dans l'écorce. Quinze petites branches, courbées en arcs, étoient cousues transversalement dans le fond & sur les côtés, & des pieces droites étoient placées au sommet en travers du bateau, & solidement attachées à chaque bout. Mais tout cela étoit mal construit, & nous ne vîmes rien de ces Américains, qui annonçât la moindre industrie. Je leur donnai une hache ou deux, avec quelques grains de verre & d'autres bagatelles qu'ils

emporterent : ils tournerent vers le ſud, & nous n'en vîmes plus aucun. 1767.

Pendant que nous étions dans cette ſtation, nous envoyâmes les bateaux, comme à l'ordinaire, pour chercher des mouillages; ils allerent juſqu'à dix lieues à l'oueſt, & ne trouverent que deux endroits propres à y jeter l'ancre : l'un étoit à l'oueſt du cap Upright, dans la baie des isles; mais il étoit difficile d'y entrer & d'en ſortir ; l'autre fut appellé la baie Dauphin; c'étoit un bon havre avec un fond égal par-tout. Nos gens virent pluſieurs petites anſes qui étoient toutes dangereuſes; parce qu'en y étant, il eût été néceſſaire de laiſſer tomber l'ancre à un demi-cable de diſtance d'une côte oppoſée au vent, & d'aſſurer le vaiſſeau avec des hanſieres attachées aux rochers. Les gens qui appartenoient à un des bateaux, paſſerent une nuit ſur une isle, où ils virent arriver ſix pirogues qui débarquerent environ trente Américains. Ceux-ci coururent ſur-le-champ au bateau, & commençoient à en emporter tout ce qu'ils y trouvoient ; mais nos gens s'en apperçurent aſſez à tems pour s'y oppoſer. Lorſque ces Américains ſe virent ainſi contrariés dans leur entrepriſe, ils ſe retirerent dans leurs canots & s'armerent de longues perches & de javelines dont la pointe étoit faite d'os de poiſſon. Ils ne jugerent pas à propos de commencer un combat; nos gens, qui étoient au nombre de vingt-

1767. deux, ſe tinrent ſeulement ſur la défenſive; enſuite, au moyen de quelques bagatelles qu'ils donnerent aux Américains, ils ſe rapprocherent les uns des autres, & vécurent en paix tant qu'ils furent enſemble.

Nous eûmes pendant pluſieurs jours de la grêle, du tonnerre, de la pluie, des coups de vent très-forts & une groſſe mer; nous jugeâmes que le vaiſſeau ne pourroit pas tenir, quoiqu'il eût deux ancres à l'avant & deux cables à chaque bout. Les matelots alloient cependant fréquemment à terre pour faire de l'exercice, ce qui contribuoit d'une maniere ſenſible à entretenir leur ſanté, & ils y trouvoient preſque chaque jour des proviſions ſuffiſantes de moules & de légumes.

Parmi les différens dommages que nous avons ſoufferts, nous avons eu notre cheminée briſée en pieces; ce qui nous a obligés d'établir la forge & d'employer les armuriers à y faire une nouvelle plaque; nous fîmes auſſi de la chaux avec des coquilles brûlées, & nous parvînmes à remettre la cheminée en état de ſervir.

Le 30, nous eûmes pour la premiere fois un tems plus doux; nous en profitâmes pour ſécher les voiles, qui étoient gâtées par l'humidité, mais que nous n'avions pas encore pu déployer, dans la crainte de tomber à la dérive; nous mîmes auſſi à l'air les voiles de rechange, que nous trouvâmes fort maltraitées

tées

tées par les rats, & nous employâmes les voiliers à les raccommoder. 1767.

Le capitaine Carteret ayant représenté que sa cheminée avoit été brisée, ainsi que la nôtre, nos armuriers lui firent une nouvelle plaque, & la monterent de même avec la chaux que nous fîmes sur le lieu.

Le même jour nous vîmes plusieurs canots pleins d'Américains, descendre sur la côte orientale de la baie; le lendemain au matin plusieurs de ces Américains vinrent à bord, & furent reconnus pour les mêmes que nos gens avoient trouvés dans une isle quelques jours auparavant. Ils se comporterent très-paisiblement, & nous les renvoyâmes, comme de coutume, en leur donnant quelques bagatelles.

Le lendemain, premier avril, d'autres Américains vinrent au vaisseau, apportant avec eux quelques oiseaux, de ceux qu'on appelle *race-horses*. Nos gens acheterent ces oiseaux pour quelque chose de peu de valeur, & je fis présent aux Américains de quelques haches & de quelques couteaux.

Le jour suivant, le maître du Swallow, qui avoit été envoyé pour chercher des mouillages, rapporta qu'il en avoit trouvé trois très-bons sur la côte du nord; l'un à environ quatre milles à l'ouest du cap de la Providence, un autre sous la côte orientale du cap Tamer, & le troisieme à environ quatre milles à l'ouest

de ce dernier cap ; mais il dit qu'il n'y avoit
1767. aucun endroit ſous le cap de la Providence où l'on pût jeter l'ancre, parce que le fond étoit de rocher.

Nous vîmes ce même jour venir à bord du vaiſſeau deux canots, avec quatre hommes & trois petits enfans dans chacun. Les hommes étoient plus vêtus que les Américains que nous avions vus auparavant ; mais les enfans étoient entiérement nus ; ils étoient un peu plus blonds que les hommes, qui paroiſſoient avoir beaucoup d'attention & de tendreſſe pour eux, & s'occupoient ſur-tout à les lever en l'air, tantôt en-dedans, tantôt en-dehors des canots. Je donnai à ces enfans des colliers & des bracelets, qui parurent leur faire beaucoup de plaiſir. Pendant que quelques-uns de ces Américains étoient à bord du vaiſſeau, & que les autres reſtoient autour dans leurs canots, il arriva que la chaloupe fut envoyée à terre pour faire de l'eau & du bois. Les Américains qui étoient dans les canots tinrent les yeux fixés ſur la chaloupe pendant qu'on l'équipoit ; & dès le moment qu'elle s'éloigna du vaiſſeau, ils appellerent avec de grands cris ceux qui étoient à bord, & qui paroiſſant vivement alarmés, ſauterent à la hâte dans leurs canots, après y avoir fait deſcendre leurs enfans, & s'éloignerent ſans prononcer une parole. Aucun de nous ne pouvoit deviner la cauſe de cette émotion ſoudaine ; mais nous

vîmes ces Américains dans leurs canots, ramer après la chaloupe, pouſſant de grands cris, avec des marques extraordinaires de trouble & d'effroi. La chaloupe marchoit plus vîte qu'eux; lorſqu'elle approcha du rivage, nos gens apperçurent quelques femmes qui ramaſſoient des moules parmi les rochers. Cela expliqua ſur-le-champ le myſtere; les pauvres Américains craignoient que des étrangers n'attentaſſent, ſoit par force, ſoit par ſéduction, aux droits des maris: droits dont ils paroiſſoient plus jaloux que les habitans de beaucoup d'autres pays, en apparence moins ſauvages & moins groſſiers que ceux-ci. Pour les tranquilliſer, nos gens reſterent dans la chaloupe ſans ramer, & ſe laiſſerent devancer par les canots. Les Américains, de leur côté, ne ceſſerent de crier pour ſe faire entendre de leurs femmes, juſqu'à ce qu'enfin elles prirent l'alarme elles-mêmes, & s'enfuirent hors de la portée de la vue; dès que leurs maris furent à terre, ils tirerent leurs canots ſur la plage, & ſuivirent leurs femmes avec la plus grande célérité. 1767.

Nous continuâmes de ramaſſer des moules tous les jours juſqu'au 5 avril; mais pluſieurs perſonnes de l'équipage ayant été attaquées de la dyſenterie, le chirurgien demanda qu'on n'apportât plus de moules à bord.

Comme le tems étoit toujours orageux & incertain, nous reſtâmes à l'ancre juſqu'au 10;

ce jour-là, à dix heures du matin, nous mîmes à la voile de compagnie avec le Swallow.
1767. A midi, le cap de la Providence nous restoit au N. N. O. à quatre ou cinq milles. A quatre heures après-midi, nous avions le cap Tamer au N. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O. à trois lieues de distance, le cap Upright E. S. E. $\frac{1}{2}$ S. à trois lieues aussi, & le cap Pillar O. à la distance de dix lieues. Nous gouvernâmes toute la nuit à-peu-près à l'O. $\frac{1}{2}$ N., & à huit heures du matin nous avions fait trente-huit milles, suivant le loc. Alors le cap Pillar étoit à un demi-mille au S. O., & le Swallow étoit à environ trois milles derriere nous. Comme nous n'eûmes plus que peu de vent, nous fûmes obligés de faire autant de voile que nous pûmes, afin de sortir de l'embouchure du détroit. A onze heures, je voulois faire moins de voile à cause du Swallow; mais cela ne me fut pas possible, parce qu'un courant nous chassoit avec force sur les isles de Direction, & que le vent étant à l'ouest, il m'étoit indispensable de porter de la voile pour les éviter. Peu de tems après, nous perdîmes de vue le Swallow, & nous ne l'avons plus revu depuis. Je fus d'abord tenté de rentrer dans le détroit; mais il s'éleva du brouillard, & la mer devint très-grosse; nous fûmes unanimement d'avis qu'il étoit absolument nécessaire de gagner le large le plutôt qu'il seroit possible, parce qu'à moins de forcer de voiles avant que la mer devînt plus

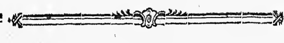
haute, il nous auroit été impoſſible de doubler la terre de Feu ſur un bord, ou le cap Victoire ſur l'autre. A midi nous avions les isles de Direction au N. 21′ O. à trois lieues de diſtance, la coupole de Saint-Paul & le cap Victoire ſur la même ligne au nord à ſept lieues, & le cap Pillar à l'eſt, éloigné de ſix lieues. 1767.

Nous étions, ſuivant l'obſervation, par 52° 38′ de latitude S. & 76° de longitude O.

Nous quittâmes ainſi cette ſauvage & inhabitable région, où, pendant près de quatre mois, nous fûmes preſque ſans ceſſe en danger de faire naufrage; où, au milieu de l'été, le tems étoit nébuleux, froid & orageux; où, preſque par-tout, les vallées étoient ſans verdure & les montagnes ſans bois; enfin, où la terre qui ſe préſente à la vue reſſemble plus aux ruines d'un monde qu'à l'habitation d'êtres animés.

Nous étions entrés dans le détroit le 17 décembre 1766; nous en ſortîmes le 11 avril de l'année ſuivante.





1767.

CHAPITRE III.

Description particuliere des endroits où nous avons mouillé pendant notre passage dans le détroit, ainsi que des battures & des rochers qui se trouvent dans le voisinage.

APRÈS avoir débouqué le détroit, nous cinglâmes à l'ouest. Mais avant que de continuer le récit de notre voyage, je donnerai un détail plus circonstancié des endroits où nous avons jeté l'ancre, & dont les plans sont déposés au bureau de l'amirauté pour l'usage des navigateurs; je parlerai aussi des battures & des rochers qui se trouvent près de ces mouillages, ainsi que de la latitude & de la longitude, des marées & de la variation de la boussole.

I. CAP DE LA VIERGE MARIE. La baie au-dessous de ce cap est un bon havre, quand le vent est à l'ouest. Il y a un bas-fond à la hauteur du cap; mais on le distingue aisément par les goëmons qui le couvrent. Le cap est un rocher blanc & escarpé, assez semblable au cap du Sud. La latitude est, suivant l'observation, de 52° 24′ sud; & sa longitude, suivant notre estime, est de 68° 22′ ouest. La variation de l'aiguille, par le moyen de cinq azi-

muths & d'une amplitude, étoit de 24° 30′ à l'eſt. Nous ne vîmes en cet endroit aucune apparence de bois ni d'eau. Nous jetâmes l'ancre à 10 braſſes, fond de gros ſable, à environ un mille de la côte, le cap de la Vierge Marie nous reſtant au N. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O. à la diſtance d'environ deux milles, & la pointe de Dungeneſs au S. S. O. à quatre milles de diſtance. Nous y mouillâmes le 17 décembre, & mîmes à la voile le lendemain. On y débarque aiſément tout le long de la côte ſur une greve de ſable fin. 1767.

II. BAIE DE POSSESSION. En entrant dans cette baie, il eſt néceſſaire de naviguer avec beaucoup de précaution, parce qu'il y a un récif qui commence droit à la pointe & s'étend à près d'un mille. Les ſondes ſont très-irrégulieres dans toute la baie; mais le fond eſt par-tout de vaſe molle & d'argille, de ſorte que les cables ne peuvent pas y être endommagés. La pointe eſt par 52° 23′ de latitude S., & 68° 57′, ſuivant notre eſtime, de longitude O. La variation eſt de deux pointes à l'eſt. Dans la baie, la marée monte & baiſſe de 4 à 5 braſſes, & la force de ſon courant eſt d'environ un mille par heure; dans le milieu du canal, hors de la baie, elle fait près de trois milles par heure. Nous ne vîmes non plus en cet endroit aucune apparence de bois ni d'eau. La place de débarquement parut être commode, mais nous ne deſcendîmes pas à

terre ; nous y mouillâmes le 19 décembre, & nous en partîmes le 22.

1767.

III PORT FAMINE. En 1581, les Espagnols bâtirent en cet endroit une ville, qu'ils appellerent Philippeville, & y laisserent une colonie, composée de 400 personnes. Quand notre célebre navigateur Cavendish y arriva, en 1587, il trouva sur la greve un de ces malheureux Espagnols, le seul qui fût resté des 400. Ils avoient tous péri, faute de subsistance, à l'exception de vingt-quatre : vingt-trois de ceux-ci s'embarquerent pour la riviere de Plata, & l'on n'en a jamais entendu parler depuis. Le dernier, nommé Hernando, fut amené en Angleterre par Cavendish, qui donna à l'endroit où il l'avoit trouvé, le nom de Port Famine. C'est une très-belle baie, dans laquelle plusieurs vaisseaux peuvent mouiller commodément & en sûreté. Nous amarrâmes à 9 brasses d'eau, ayant mis le cap Sainte-Anne au N. E. ¼ E. & la riviere de Sedger au S. ½ O. ; ce qui est peut-être la meilleure situation qu'on puisse prendre, quoique le fond soit bon dans toute la baie. On trouve en cet endroit de quoi faire commodément du bois & de l'eau. Nous prîmes une grande quantité d'un petit poisson très-bon, en jetant la ligne par les bords du vaisseau ; nous jetâmes aussi la seine avec beaucoup de succès, dans une baie de sable fin, un peu au sud de la riviere de Sedger. Nous tuâmes un grand nombre

d'oiseaux de différentes especes, & particuliérement des oies, des canards, des sarcelles, des becaffines, des pluviers & des race-horses; nous y trouvâmes aussi du céleri en grande abondance. Cet endroit est par 53° 42′ de latitude S. & 71° 28′, suivant l'observation, de longitude O. Nous y jetames l'ancre le 27 décembre 1766, & nous en partîmes le 18 janvier 1767. 1767.

IV. BAIE DU CAP HOLLAND. Il n'y a aucun danger à entrer dans cette baie, qui a par-tout un fond très-bon pour y jeter l'ancre. Nous mouillâmes à environ trois encablures du rivage, sur 10 brasses, fond de gros sable & de coquillages. Le cap Holland nous restoit à l'O. S. O. ½ O. éloigné de trois milles, & le cap Froward un peu au N. de l'E. Il y avoit précisément en face du vaisseau un très joli ruisseau, & sous le cap Holland une grande riviere, navigable pour les chaloupes jusqu'à plusieurs milles. On trouve aussi sur la côte une grande quantité de bois à brûler. Nous trouvâmes des moules & des lépas; du céleri & des canneberges en abondance; mais nous ne prîmes que très-peu de poisson, soit à la ligne, soit au filet. Nous tuâmes des oies, des canards, des sarcelles & des race-horses, mais en petite quantité. Cette baie est par 53° 57′ de latitude S. & 72° 34′ de longitude O. suivant notre estime. La variation étoit de deux pointes à l'est. L'eau montoit à environ huit

pieds; nous ne trouvâmes cependant point
1767. de marée réguliere, mais un fort courant portant à l'eſt. Nous y jetâmes l'ancre le 19 janvier, & nous en partîmes le 23.

V. BAIE DU CAP GALAND. Dans cette baie, où l'on peut entrer avec beaucoup de ſûreté, il y a un beau & grand lagon, où une flotte pourroit mouiller ſans aucun danger, & qui a, dans toute ſon étendue, quatre braſſes d'eau avec un fond de vaſe molle. Le meilleur mouillage dans la baie, eſt ſur le côté de l'eſt, où il y a de 6 à 10 braſſes de fond. On y trouve deux rivieres pour faire de l'eau, & beaucoup de bois. Le lagon abondoit en poules ſauvages, en céleri, en moules & en lépas. Nous ne jetâmes pas la ſeine, parce que nous en avions une miſe en pieces, & que l'autre n'étoit pas déballée; mais, ſi nous en avions fait uſage, il y a lieu de croire que nous aurions pris beaucoup de poiſſon. Le débarquement y eſt commode. La baie & le lagon ſont par 53° 50′ de latidude S. &, ſuivant notre eſtime, 73° 9′ de longitude O. La variation eſt de deux pointes à l'eſt. J'ai obſervé que l'eau montoit & baiſſoit de neuf pieds; mais la marée étoit fort irréguliere. Nous y mouillâmes le 23 janvier, & nous en partîmes le 28.

VI. BAIE D'ELIZABETH. A l'entrée de cette baie, il y a deux petites roches qui paroiſſent au-deſſus de l'eau. La plus dangereuſe eſt à

la hauteur de la pointe orientale de la baie; mais il eſt aiſé de l'éviter, en ſe tenant à la 1767. diſtance d'environ deux cables de la pointe. Le débarquement eſt très-commode tout autour de la baie, mais on eſt fort expoſé aux vents d'oueſt. Le meilleur mouillage eſt à la pointe de paſsage, à un demi-mille de diſtance, giſant au S. E. & la riviere étant N. E. $\frac{1}{4}$ E. à trois encablures. Dans cette ſituation, un banc ou bas-fond, qu'on peut reconnoître aux herbes, gît à l'O. N. O. à un cable de diſtance; le fond eſt de gros ſable avec des coquillages. On peut s'y procurer aſsez de bois pour l'uſage des vaiſseaux, & il y a une petite riviere où l'on peut aiſément ſe pourvoir d'eau. Nous y cueillîmes un peu de céleri & quelques canneberges, mais nous ne trouvâmes ni poiſsons, ni oiſeaux de mer. Cet endroit eſt par 53° 43′ de latitude S., & 73° 24′ de longitude O. ſuivant notre eſtime. La variation eſt de deux pointes à l'eſt. Nous y mouillâmes le 29 janvier, & nous en partîmes le 4 février.

VII. RADE D'YORK. Le ſeul danger qu'il y ait à entrer dans la baie, qui eſt formée par deux pointes dans cette rade, vient d'un récif qui s'étend juſqu'à la longueur d'un cable de la pointe occidentale; mais, quand on le connoît, il eſt aiſé de l'éviter. Pour mouiller dans cette baie, le plus ſûr eſt de porter la pointe d'York à l'E. S. E. la riviere de Batchelor

1767. au N. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O., la pointe occidentale de la baie ou du récif au N. O. $\frac{1}{2}$ O., & le canal de Saint-Jérôme à l'O. N. O. à un demi-mille de distance du rivage. Il est aisé de se pourvoir d'eau, en remontant d'un mille la riviere de Batchelor; & l'on trouve du bois tout autour de la baie, qui est d'ailleurs très-commode par-tout pour le débarquement. Nous trouvâmes une grande quantité de céleri, de canneberges, de moules & de lépas, plusieurs poules sauvages & un peu de poisson, mais pas assez pour fournir à l'équipage un seul repas de nourriture fraîche. Cette rade est par 53° 39′ de latitude S., & suivant notre estime, 73° 52′ de longitude O. La variation de l'aiguille est de deux pointes à l'est. L'eau monte & baisse d'environ huit pieds, mais la marée est irréguliere. Le maître du vaisseau, qui a plusieurs fois traversé le détroit pour en examiner les baies, a trouvé fréquemment que le courant avoit trois directions différentes. Nous y mouillâmes le 4 février, & nous en partîmes le 11.

VIII. Baie de Butler. C'est une petite baie entiérement environnée de rochers, de sorte qu'aucun vaisseau ne doit y mouiller s'il lui est possible de l'éviter. Nous y trouvâmes cependant assez de bois & d'eau pour entretenir notre provision; des moules & des lépas en abondance, un fort bon poisson & quelques poules sauvages; mais le céleri & les

canneberges y étoient très-rares. Cette baie
eſt par 53° 37′ de latitude S., &, ſuivant 1767.
notre eſtime, 74° 9′ de longitude O. La variation eſt de deux pointes à l'eſt. L'eau y monte & baiſse d'environ quatre pieds, mais le courant porte toujours à l'eſt. Nous y mouillâmes le 18 février, & nous en partîmes le premier mars.

IX. ANSE DU LION. C'eſt une petite baie entourée de rochers. L'eau eſt profonde, mais le fond eſt bon. La place n'eſt pas mauvaiſe pour un vaiſseau, & n'eſt pas bonne pour deux. Il y a une bonne aiguade au fond d'une petite crique, mais on ne trouve point de bois. Il n'y a point d'endroit commode pour débarquer qu'à l'endroit où l'on fait de l'eau. Nous n'y trouvâmes d'autres rafraîchiſsemens qu'un petit nombre de moules, de lépas, de rock-fish & un peu de céleri: on y eſt par 35° 26′ de latitude S., & 74° 25′ de longitude O. ſuivant notre eſtime. La variation de l'aiguille eſt de deux pointes à l'eſt. La marée, autant que nous avons pu en juger par l'aſpect des rochers, monte & baiſse d'environ cinq pieds, & la vîteſse des courans eſt d'environ deux nœuds par heure. Nous y mouillâmes le 2 mars, & nous en partîmes le lendemain.

X. BAIE DE GOODLUCK. C'eſt une petite baie, qui eſt, comme pluſieurs autres dans le détroit, toute entourée de rochers. Le fond

y eſt très-mauvais, & le cable de notre ſe-
1767. conde ancre y fut tellement endommagé, que nous fûmes obligés d'y en ſubſtituer un neuf. On trouve en cet endroit beaucoup de bonne eau, mais les rochers en rendent l'abord très-difficile. En voyant cette partie de la côte, on ne peut eſpérer d'y trouver aucune eſpece de rafraîchiſsement; & en effet nous n'y trouvâmes que quelques rockfish que nous prîmes à la ligne. Il peut y avoir des circonſtances où il ſcroit avantageux d'entrer dans cette baie; mais nous trouvâmes qu'il étoit fort heureux d'en ſortir. Elle eſt par 53° 23′ de latitude S., &, ſuivant notre eſtime, 74° 33′ de longitude O. La variation eſt de deux pointes à l'eſt. La marée monte & baiſse de trois à quatre pieds; quoique nous n'euſſions eu aucune occaſion de ſonder le courant, nous reconnûmes qu'il portoit à l'eſt. Nous y jetâmes l'ancre le 3 mars, & nous en ſortîmes le 15.

XI. HAVRE DU SWALLOW. Ce havre, quand une fois on y eſt entré, eſt très-ſûr, attendu qu'il eſt à l'abri de tous les vents; mais l'entrée en eſt étroite & embarraſſée de rochers : il ſera aiſé d'éviter ces rochers, en ayant une bonne ſentinelle, parce qu'il y a conſtamment au-deſſus de grands amas d'herbes. Nous y fîmes une proviſion ſuffiſante de bois & d'eau, mais le bois étoit très-petit. Comme la mer en cet endroit eſt toujours unie, il eſt aiſé de débar-

quer par-tout; mais nous n'y trouvâmes aucuns rafraîchissemens, excepté quelques moules & des rockfish. Les montagnes qui sont autour présentent l'aspect le plus horrible, & semblent être désertées par tout ce qui a vie. La latitude est de 53° 29′ au sud, & la latitude, suivant notre estime, de 74° 35′ à l'ouest. La variation est de deux pointes à l'est. La marée monte & baisse de quatre à cinq pieds. Nous mouillâmes dans ce havre le 15 mars, & nous en partîmes le lendemain. 1767.

XII. BAIE UPRIGT. On peut en sûreté entrer dans cette baie, parce qu'il ne s'y trouve d'obstacle que ce qui paroît au-dessus de l'eau. Le bois y est très-petit; mais nous y en trouvâmes une assez grande quantité pour entretenir notre provision: l'eau y est excellente & en grande abondance. Quant aux rafraîchissemens, nous n'y prîmes que quelques poules sauvages, des rockfish & des moules. Il ne s'y trouve point d'endroit commode pour descendre à terre. Cette baie est par 53° 8′ de latitude S., & 75° 35′ de longitude à l'O. La variation de l'aiguille est de deux pointes à l'est. L'eau monte & baisse d'environ cinq pieds; mais la marée est très-irréguliere. Nous y mouillâmes le 18 mars, & nous en partîmes le 10 Avril.

Il y a, un peu au-delà du cap Shut-up, trois baies très-bonnes, que nous appellâmes baie de la Riviere, baie de Logement, & baie de Wallis. La derniere est la meilleure.

1767. Environ à moitié chemin, entre la baie Elizabeth & la rade d'York, est la baie des Moules, où il y a un très-bon mouillage par le vent d'ouest. Il y a aussi une baie, avec un bon ancrage, vis-à-vis la rade d'York, & une autre à l'est du cap Cross-tide ; mais celle-ci ne peut tenir qu'un seul vaisseau. Entre le cap Cross & la pointe Saint-David, est le goulet de Saint-David, sur le côté méridional duquel nous avons trouvé un banc de gros sable & de coquillages, avec une profondeur de 19 à 30 brasses d'eau, où un vaisseau pourroit mouiller en cas de nécessité. Le maître du Swallow trouva aussi une très-bonne petite baie un peu à l'est de la pointe de Saint-David. Un peu à l'est du cap Quade est la baie des Isles, où le Swallow a resté quelque tems ; mais ce n'est pas une station commode. La baie de Hazard a un fond très-rocailleux & très-inégal, & pour cette raison on doit l'éviter.

Comme les violens coups de vents, qui nous ont incommodés dans notre navigation, souffloient tous de l'ouest, il est à propos de porter environ cent lieues ou plus à l'ouest, après être sorti du détroit, afin que le vaisseau ne s'expose pas à tomber sur une côte sous le vent, qui est encore totalement inconnue.

La table suivante fera connoître les routes & les distances d'une pointe à l'autre dans le détroit de Magellan.

Route

*Route de l'*Endeavour *dans le détroit de Magellan, avec la distance des différens lieux que ce vaisseau a parcourus, mesurée par la boussole.*

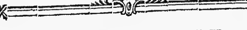
Le cap de la Vierge Marie, appellé par nos navigateurs cap des Vierges, est situé au 52° 24′ de latitude S. & au 68° 22′ de longitude O.

	Route du vaisseau.	*Mil.*	*Latit.*	*Longit.*
Du cap de la Vierge Marie à la pointe Dungeness.	S. ¼ O. . .	5	52° 28′	68° 28′
De la pointe Dungeness à la pointe de Possession	O. ¾ S. . .	18	52 23	68 57
De la pointe de Possession au côté méridional du premier Goulet. . . .	S. O. ¼ S. .	27	52 35	69 38
De l'extrêmité septentrionale à l'extrêmité méridionale du Goulet.	S. S. O. .	9	— —	— —
De l'extrêmité septentrionale du Goulet au cap Grégoire. . .	O.S.O.¼O.	25	52 39	70 31
Du cap Grégoire à la pointe de Sweepstakes.	S. 30° O. . .	12⅓	— —	— —
Du cap Grégoire à la pointe de l'isle du Dauphin.	S. O. ½ O.	14	52 43	70 53
Du cap de l'isle du Dauphin à l'extrêmité septentrionale de l'isle d'E-				

	Route du vaisseau.	Mil.	Latit.	Longit.
lizabeth.	S. ½ O. . .	14⅔	52°56′	71° 6′
De l'extrêmité septentrionale de l'isle d'Elizabeth à l'isle Saint-Barthelemi. . . .	E. N. E. .	1½	52 56	71 4
De l'extrêmité septentrionale de l'isle d'Elizabeth à l'isle Saint-George.	S. E. . .	8	— —	— —
De l'extrêmité septentrionale de l'isle d'Elizabeth à la pointe Porpass.	S. ¼ O. .	12	53 6	71 1
De la pointePorpass à la baie d'Eau-douce. . .	S. ½ E. . .	22⅔	— —	— —
De la baie d'Eau-douce au cap Sainte-Anne, ou port Famine. . . .	S.S.E. ¼ E.	13⅔	53 42	71 28
Du cap Sainte-Anne à l'entrée d'un grand canal sur la côte méridionale.	N. E. . .	—	— —	— —
Du cap Sainte-Anne au cap Shut-up. . . .	S. ¼ E. . .	12	53 54	71 32
Du cap Shut-up à l'isle du Dauphin. . .	S. S. O. .	7	53 55	71 41
De l'isle du Dauphin au cap Froward, le cap le plus méridional de toute l'Amérique. . .	S. 47 O. .	11	54 3	71 59
Du cap Froward à la				

	Route du vaiſſeau.	Mil.	Latit.		Longit	
pointe de la baie de Snug.	O. $\frac{1}{2}$ N. . .	8	—	—	—	—
De la pointe de la baie de Snug au cap Holland	O. $\frac{1}{4}$ S. . .	13$\frac{1}{3}$	53	57	72	34
Du cap Holland au cap Gallant.	O. $\frac{1}{4}$ S. . .	21$\frac{1}{2}$	53	50	73	9
Du cap Gallant à la baie d'Elizabeth. . . .	O.N.O. $\frac{1}{2}$ O.	11$\frac{2}{3}$	53	43	73	24
De la baie d'Elizabeth à la pointe d'Yorck.	O.N.O. $\frac{1}{2}$ O.	6$\frac{1}{3}$	53	39	72	32
De la rade d'York au cap Croſſ-tide. . . .	O. $\frac{3}{4}$ S. . .	10	—	—	—	—
De la rade d'York au cap Quade. . . .	O. $\frac{1}{2}$ S. . .	21	53	33	74	6
Du cap Quade au cap Saint-David. . .	S. E. . . .	4$\frac{1}{2}$	—	—	—	—
Du cap Quade à la baie de Butler. . . .	S. $\frac{1}{4}$ O. . .	4	53	37	74	9
Du cap Quade à la baie de Hazard (Chance bay)	S. S. O. . .	5	—	—	—	—
Du cap Quade à la baie de Great-Muſſel. . . .	S. O. $\frac{1}{4}$ S. . .	6	—	—	—	—
Du cap Quade au canal de Snow. . . .	O.S.O. $\frac{1}{2}$ O.	10	—	—	—	—
Du cap Quade à l'anſe du Lion. . . .	O.N.O. $\frac{1}{4}$ O.	12	53	26	74	29
Du cap Quade au port Heureux (Good-Luck bay).	O.N.O. $\frac{3}{4}$ O.	6	53	23	74	33
Du cap Quade au cap Noth.	O.N.O. $\frac{3}{4}$ O.	[illegible]	53	22	74	36

	Route du vaiſſeau.	Mil.	Latit.	Longit.
Du cap Notch au havre du Swallow.	S. S. E.	7	53 29	74 36
Du cap Notch à la baie Piſſ-Pot.	O. ¼ S.	23	— —	— —
Du cap Notch au cap Monday (lundi).	O.	28	53 12	75 20
Du cap Monday au cap Upright.	O. ¼ N.	13	53 6	75 38
Du cap Monday à un grand détroit ſur la côte ſeptentrionale.	N.	7	— —	— —
Du cap Upright au cap de la Providence.	N. ¼ O. ½ O.	9	52 57	75 37
Du cap Uprigt au cap Tamar.	N. ¼ O. ½ O.	18	— —	— —
Du cap Uprigt au cap Pillar.	O. ½ N.	50	52 43	76 52
Du cap Pillar à l'isle Weſtminſter.	N. E. ½ N.	15	— —	— —
Du cap Pillar au cap Victoire.	N. O. ½ N.	28	— —	— —
Du cap Pillar aux isles de Direction.	O. N. O.	23	52 27	77 19



1767.

CHAPITRE IV.

Paſſage du détroit de Magellan *à l'isle de* George III, *appellée* Otahity, *&* *ſituée dans la mer du Sud; avec un récit de la découverte de pluſieurs autres isles, & la deſcription de leurs habitans.*

EN continuant notre route à l'oueſt, après être ſortis du détroit, nous vîmes un grand nombre de mouettes, de pintades & d'autres oiſeaux voler autour du vaiſſeau. Nous eûmes preſque toujours des vents impétueux, des brouillards & une groſſe mer; de ſorte que nous fûmes ſouvent obligés de naviguer ſous nos baſſes voiles, & que, pendant pluſieurs ſemaines de ſuite, il n'y eut pas un ſeul endroit ſec ſur le vaiſſeau.

Le 22 à huit heures du matin, nous fîmes une obſervation par laquelle nous trouvâmes que notre longitude étoit 95° 46′ à l'oueſt; notre latitude étoit à midi de 42° 24′ S., & la variation de l'aiguille, par l'azimuth, étoit de 11° 6′ à l'eſt.

Vers le 24, les matelots commencerent à être attaqués très-vivement de rhumes & de fievres, parce que les œuvres mortes étoient ouvertes, & que leurs habits & leurs lits étoient continuellement mouillés.

1767. Le 26, à quatre heures après-midi, la variation, par l'azimuth, étoit de 10° 20′ à l'eſt; & à ſix heures du ſoir, le lendemain, de 9° 8′. Le 27 à midi, nous étions par 36° 54′ de latitude S., & 100°, ſuivant notre eſtime, de longitude O. Ce même jour, le tems étoit doux & beau : nous fîmes ſécher les habits de l'équipage, & tranſporter ſur le tillac les malades, à qui on donna tous les matins pour déjeûné, du ſalep & du bled, boullis avec des tablettes de bouillon portatif. Tout l'équipage eut auſſi du vinaigre & de la moutarde autant qu'il en put conſommer, & l'on fit bouillir conſtamment des tablettes portatives dans les pois & le gruau des matelots.

Les grands vents, avec de fréquentes & violentes raffales, & une groſſe mer, revinrent peu de tems après, & continuerent preſque ſans intervalles. Le vaiſſeau tangua ſi fort que nous craignîmes de voir ſes mâts emportés, & les gens de l'équipage furent de nouveau mouillés dans leurs lits.

Le 30, la variation de l'aiguille étoit, par l'azimuth, de 8° 30′ à l'eſt; notre latitude de 32° 50′ au ſud, & notre longitude, ſuivant notre eſtime, de 100° à l'oueſt. Je commençai alors à porter le cap au nord, attendu que nous ne riſquions pas d'être jetés vers l'oueſt, dans cette latitude. Le chirurgien fut d'avis qu'en peu de tems les maladies augmenteroient au point que nous manquerions de bras pour

la manœuvre, si nous n'avions pas bientôt un meilleur tems. 1767.

Le 3 mai, à quatre heures après-midi, nous fimes une observation du soleil & de la lune, & nous trouvames notre longitude à 96° 26′ à l'ouest; la variation, par l'azimuth, étoit, à six heures du soir, de 5° 44′ à l'est, & le lendemain, à six heures du matin, 5° 58′. Ce même jour, à midi, nous étions par 28° 20′ de latitude S. A quatre heures après-midi, nous fimes plusieurs observations pour la longitude, que nous trouvâmes de 96° 21′ à l'ouest. A sept heures du soir, la variation étoit, par l'azimuth, de 6° 40′ à l'est; le lendemain, à dix heures du matin, elle étoit, par l'amplitude, de 5° 48′; & à trois heures après-midi, elle étoit de 7° 40′. Le même jour nous vîmes un oiseau du tropique.

Le 8 mai, à six heures du matin, la variation de l'aiguille étoit, par l'amplitude, de 7° 11′ à l'est. Dans l'après-midi, nous vîmes plusieurs marsouins & des hirondelles de mer. Le 9, à huit heures du matin, la variation, par l'azimuth, étoit de 6° 34′ à l'est; & le 11 au matin, elle étoit par l'azimuth & l'amplitude, de 4° 40′. Notre latitude étoit de 27° 20′ au sud, & notre longitude, suivant notre estime, de 106° à l'ouest. Ce jour-là & le suivant, nous vîmes près du vaisseau des hirondelles de mer & quelques marsouins.

Le 14 mai, la variation de l'aiguille, par

quatre azimuths, étoit de 2° à l'eft. Vers les
1767. quatre heures après-midi, nous vîmes une grande troupe d'oifeaux bruns, volans à l'eft, & quelque chofe du même côté, qui avoit l'apparence d'une terre haute. Nous portâmes deffus jufqu'au foleil couché ; & l'apparence étant toujours la même, nous continuâmes cette route ; mais, à deux heures du matin, ayant fait dix-huit lieues fans trouver la terre, nous ferrâmes le vent, & à la pointe du jour nous ne vîmes plus rien. Nous connûmes alors avec plaifir, que nos malades fe trouvoient mieux, à mefure que nous avancions Nous étions par 24° 50′ de latitude S., & fuivant notre eftime, au 106° de longitude O. Pendant ce tems nous cherchions à découvrir le Swallow.

Le 16, à quatre heures après-midi, la variation de l'aiguille, par l'azimuth & l'amplitude, étoit de 6° à l'eft, & le lendemain à fix heures du matin, elle étoit, par quatre azimuths, 3° 20′.

Les charpentiers furent alors employés à radouber les œuvres mortes du vaiffeau, & à réparer & peindre les canots. Le 18, je donnai un mouton pour ceux de nos gens qui étoient malades & convalefçens.

Le 20, nous nous trouvâmes, par l'obfervation, à 106° 47′ de longitude O., & 20° 52′ de latitude S. Le lendemain nous vîmes plufieurs poiffons volans, les premiers que nous euffions apperçus dans ces mers.

Le 22, l'obfervation nous donna 111° de

longitude O., & 20° 18′ de latitude S. Nous vîmes le même jour des bonnites, des dauphins & des oiseaux du tropique. 1767.

Ceux de nos gens qui avoient été malades de la fievre ou du rhume, commencerent à être attaqués du scorbut ; sur la représentation du chirurgien, on leur donna du vin ; on leur fit aussi du moût avec de la dreche, & chaque matelot eut une demi-pinte de chou mariné chaque jour. La variation fut de 4 à 5° à l'est.

Nous vîmes le 26 deux grampuses, & le 28, une troisieme; le 29, nous vîmes plusieurs oiseaux, parmi lesquels il y en avoit un de la grosseur d'une hirondelle, que quelques-uns d'entre nous crurent être un oiseau de terre.

Nos matelots commencerent alors à devenir pâles & malades; & le scorbut fit de grands progrès dans l'équipage, malgré toutes nos précautions pour le prévenir. On leur donna du vinaigre & de la moutarde à discrétion, du vin à la place d'eau-de-vie, du moût de biere & du salep. On fit constamment bouillir des tablettes de bouillon dans leurs pois & leur gruau d'avoine, & l'on eut soin de tenir très-propres leurs habits, ainsi que l'endroit où ils couchoient. Les hamacs furent constamment apportés sur le tillac à huit heures du matin, & descendus à quatre heures après-midi ; on lava tous les jours une partie des lits & des hamacs ; l'eau fut rendue saine par le moyen de la ventilation, & tout ce qui étoit entre les

ponts fut arrosé fréquemment de vinaigre.

1767. Le 31 mai, nous nous trouvâmes, suivant l'observation, par 127° 45′ de longitude O., & 29° 38′ de latitude S. La variation étoit, par l'azimuth & l'amplitude, de 5° 9′ à l'est.

Le lendemain, à trois heures après midi, nous étions, par l'observation, à 129° 15′ de longitude O. & au 19° 34′ de latitude S. Nous eûmes de grands coups de vents, avec beaucoup de tonnerre & de pluie; nous vîmes plusieurs oiseaux appellés frégates.

Le 3, nous vîmes un grand nombre de mouettes: ce qui, joint à l'incertitude du tems, nous fit espérer que nous n'étions pas très-loin de terre. Le lendemain, une tortue vint nager tout près du vaisseau. Le 5, nous apperçûmes plusieurs oiseaux, qui nous confirmerent dans l'espérance que nous approchions de terre. Le 6, à onze heures du matin, un matelot, nommé Jonathan Puller, cria de la grande hune, *terre à l'ouest-nord-ouest*. A midi on la vit distinctement du tillac, & l'on reconnut que c'étoit une isle basse, à environ cinq à six lieues de distance. La joie que tout le monde ressentit à cette découverte, ne peut être connue que par ceux qui ont éprouvé les dangers, les fatigues & les peines d'un voyage tel que celui que nous avions fait.

Lorsque nous fûmes à environ cinq milles de l'isle que nous venions de découvrir, nous en vîmes une autre, gisant au N. O. $\frac{1}{4}$ O. Vers

les trois heures après-midi, étant très-près de la premiere, nous nous en approchâmes. 1767.
Comme mon premier lieutenant étoit fort malade, je chargeai M. Furneaux, mon second lieutenant, d'aller à terre avec les bateaux armés & équipés. Comme il approchoit de l'isle, je vis deux pirogues en sortir & ramer avec beaucoup de vîtesse vers l'isle qui étoit sous le vent. A sept heures du soir, les bateaux revinrent & rapporterent plusieurs cocos, une grande quantité de plantes anti-scorbutiques, & quelques hameçons faits d'écailles d'huîtres, avec quelques-unes des coquilles dont on les faisoit. Ils rapporterent qu'ils n'avoient point vu d'habitans, mais qu'ils avoient visité trois huttes, ou plutôt trois hangards, composés seulement d'un toît proprement couvert de cocos & de feuilles de palmier, soutenu sur des piliers, & ouvert par-dessous tout autour. Ils avoient vu aussi quelques canots qu'on construisoit; mais ils n'avoient point trouvé d'eau douce, ni d'autres fruits que des cocos. Ils avoient jeté la sonde en différens endroits, sans trouver de mouillage; & ils avoient eu beaucoup de peine à aborder, parce que la houle étoit très-forte. Sur cette information, je louvoyai toute la nuit, & le lendemain au matin j'envoyai de bonne-heure les bateaux pour sonder de nouveau, en leur recommandant de trouver, s'il étoit possible, un endroit où le vaisseau pût mettre à l'ancre; mais à

onze heures ils revinrent, après avoir eu aussi
1767. peu de succès que la premiere fois. Ils me dirent que toute l'isle étoit entourée d'un récif, & que, quoiqu'il y eût au vent une ouverture par laquelle on entroit dans un large bassin qui s'enfonçoit vers le milieu de l'isle, cependant ils l'avoient trouvée tellement pleine de brisans qu'ils n'avoient pas osé s'y hasarder, & qu'ils n'avoient pu non plus débarquer dans aucune partie de l'isle, la houle étant plus haute encore qu'elle ne l'étoit le jour précédent. Comme il ne pouvoit y avoir aucun avantage à rester en cet endroit, je fis remettre les bateaux à bord, & je portai sur l'autre isle qui nous restoit au S. 22° E. à environ quatre lieues de distance. L'isle que je venois de quitter ayant été découverte la veille de la pentecôte, je lui en donnai le nom. Elle avoit environ quatre milles de long sur trois de large. Sa latitude est de 19° 26' S., & sa longitude, suivant l'observation, de 137° 56' ouest.

Quand nous arrivâmes sous le vent de l'autre isle, j'envoyai à terre le lieutenant Furneaux, avec les bateaux équipés & armés; je vis sur le rivage une cinquantaine d'habitans armés de longues piques, & plusieurs d'entr'eux courant avec des torches allumées dans leurs mains. Je donnai ordre à M. Furneaux d'aller à l'endroit de la greve où nous voyions ces insulaires, de tâcher d'obtenir d'eux

en échange, des fruits & de l'eau, ou toute autre chose qui pût nous être utile, & en même tems d'observer soigneusement de ne rien faire qui pût les offenser. Je lui recommandai d'employer les bateaux à sonder pour chercher un mouillage. Vers les sept heures, il revint & me dit qu'il n'avoit pu trouver de fond avec la sonde qu'à un demi-cable de distance du rivage, où le fond étoit de roches aiguës à une grande profondeur. 1767.

Lorsque le bateau approcha de la côte, les habitans se portoient en foule vers la greve, & se mettoient en défense avec leurs piques, comme pour disputer le débarquement. Nos gens s'arrêterent alors, & firent des signes d'amitié, montrant en même tems des colliers de grains de verre, des rubans, des couteaux & d'autres bagatelles. Les insulaires leur firent signe de s'éloigner; mais en même tems, ils regarderent ce qu'on leur présentoit avec un air de curiosité & de desir. Bientôt quelques-uns d'entre eux s'avancerent quelques pas dans la mer : nos gens leur faisant signe qu'ils desiroient des noix de cocos & de l'eau, plusieurs de ces insulaires en allerent chercher une petite quantité, & se hasarderent à l'apporter jusqu'aux bateaux : l'eau étoit dans les coques des cocos, & le fruit étoit dépouillé de son écorce extérieure, qu'on employoit vraisemblablement à différens usages. On leur donna en échange de ces provisions, les

bagatelles qu'on leur avoit montrées, & quel-
1767. ques clous, auxquels ils parurent attacher encore plus de prix qu'au reste. Pendant cette petite négociation de commerce, un des insulaires trouva moyen de voler un mouchoir de soie, dans lequel notre petite marchandise étoit enveloppée, & l'enleva, ainsi que ce qui étoit dedans, avec tant d'adresse que personne ne s'en apperçut. Nos gens eurent beau faire signe ensuite qu'on leur avoit volé un mouchoir; lés insulaires ou ne purent pas, ou ne voulurent pas les comprendre. Le bateau continua de sonder autour de la greve, jusqu'à la nuit, pour trouver un mouillage; M. Furneaux tâcha aussi plusieurs fois d'engager les naturels à lui apporter des plantes anti-scorbutiques; mais n'ayant pu se faire entendre, il revint à bord.

Je louvoyai toute la nuit, & dès que le jour parut, j'envoyai de nouveau les bateaux, avec ordre de descendre à terre, mais sans faire aucun mal aux habitans, à moins qu'on n'y fût forcé par la nécessité. Lorsque les bateaux approcherent de la côte, l'officier qui les commandoit fut bien étonné de voir sept grandes pirogues, ayant chacune deux gros mâts, & tous les insulaires sur la greve, prêts à s'embarquer. Ils firent signe à nos gens de monter un peu plus haut; nos gens y consentirent volontiers, & dès qu'ils furent descendus a terre, tous les Indiens s'embarque-

rent & cinglerent à l'oueſt. Ils furent joints par deux autres canots à l'extrêmité occidentale de l'isle. 1767.

Nos bateaux revinrent vers midi, chargés de noix de cocos, de fruits de palmiers & de plantes anti-ſcorbutiques. M. Furneaux, qui commandoit l'expédition, me dit que les Indiens n'avoient rien laiſſé derriere eux que quatre ou cinq pirogues. Il avoit trouvé une cîterne de très-bonne eau; il nous fit la deſcription de l'isle comme d'un terrein uni & ſablonneux, plein d'arbres, ſans brouſſailles, & abondant en végétaux anti-ſcorbutiques. Les canots des Indiens cinglerent à l'O. S. O. tant qu'on put les appercevoir de la grande hune : ils paroiſſoient avoir environ trente pieds de long, quatre de large, & trois & demi de profondeur. Deux de ces canots étoient joints enſemble, de maniere que leurs côtés, rapprochés parallélement à la diſtance d'environ trois pieds, étoient attachés par des traverſes qui paſſoient du ſtribord de l'un au bas-bord de l'autre, tant au milieu que vers les extrêmités.

Les habitans de cette isle étoient d'une taille moyenne; leur teint étoit brun, & ils avoient de longs cheveux noirs épars ſur leurs épaules. Les hommes étoient bien faits & les femmes belles. Leur vêtement étoit une eſpece d'étoffe groſſiere, attachée à la ceinture, & qui paroiſſoit faite pour être relevée autour des épaules.

L'après-midi, je renvoyai à terre le lieute-
1767. nant Furneaux avec les canots. Il avoit avec lui un contre-maître & vingt matelots, qui devoient porter les barriques d'eau de la citerne au rivage. Je leur ordonnai de prendre possession de l'isle, au nom du roi George III, & je la nommai l'isle de la reine Charlotte, à l'honneur de la reine. Les bateaux revinrent chargés de cocos & de plantes anti-scorbutiques; & l'officier me dit qu'il avoit trouvé, à peu de distance de la greve, deux nouvelles citernes de bonne eau. J'étois alors très-malade, cependant j'allai à terre avec le chirurgien & plusieurs de ceux qui étoient affoiblis par le scorbut, afin de faire une promenade. Je trouvai deux citernes si commodes, que je laissai le contre-maître & vingt matelots sur le rivage pour faire la provision d'eau; & je leur fis envoyer du vaisseau, des provisions pour une semaine: ils étoient pourvus d'armes & de munitions. Je retournai à bord le soir avec le chirurgien & les malades, ne laissant à terre que ceux qui étoient chargés de faire de l'eau. Comme nous n'avions pas pu trouver de mouillage, je louvoyai toute la nuit.

Le lendemain au matin, 9, j'envoyai à terre tous les tonneaux vuides, pour les remplir d'eau. Le chirurgien & les malades y allerent aussi pour prendre l'air; mais je donnai des ordres précis qu'ils se tinssent du côté de l'eau & à l'ombre, qu'ils n'abattissent ni n'endommageassent

ménageassent aucune des maisons, & que, pour avoir le fruit des cocotiers, ils ne détruisissent pas les arbres, sur lesquels je chargeai certaines personnes de monter pour cueillir les cocos. A midi, la provision d'eau fut faite & le canot revint à bord; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put s'éloigner de la plage, parce qu'elle est toute de rochers, & la houle qui bat dessus est souvent très-forte. A quatre heures, je reçus un autre bateau chargé d'eau, & une nouvelle provision de cocos, de dattes & devégétaux anti-scorbutiques. Le chirurgien revint aussi avec les malades, à qui la promenade avoit fait beaucoup de bien. 1767.

Le lendemain au matin, 10, dès qu'il fut jour, j'envoyai ordre au contre-maître de faire passer à bord tous les tonneaux pleins d'eau, de se tenir prêt à se rembarquer avec ses gens quand les bateaux reviendroient, & de rapporter autant de cocos & de plantes anti-scorbutiques qu'il pourroit s'en procurer. Vers les huit heures, les bateaux revinrent à bord avec l'eau & les rafraîchissemens; mais le canot, en partant de terre, reçut un coup de mer qui le remplit presqu'entiérement d'eau; heureusement la berge se trouva assez près pour lui donner du secours, en prenant à bord une grande partie de son équipage; & ceux qui resterent dans le canot parvinrent à se débar-

raſſer, ſans autre dommage que la perte des co-
1767. cos & des légumes qu'ils avoient à bord. A midi, je fis remonter les bateaux; & comme la mer étoit groſſe, que la houle rouloit avec violence ſur la côte, & que nous n'avions point de mouillage, je jugeai qu'il étoit prudent de quitter cet endroit avec les rafraîchiſſemens que nous nous étions procurés.

Ceux de nos gens qui avoient ſéjourné à terre n'y trouverent point de métaux d'aucune eſpece, ils virent ſeulement des outils faits de coquilles & de pierres aiguiſées & façonnées, & emmanchées, en forme de doloires, de ciſeaux, d'alenes. Ils virent auſſi pluſieurs canots qui n'étoient pas achevés, & qui étoient faits avec des planches couſues enſemble & attachées à pluſieurs pieces de bois, qui coupent tranſverſalement le fond & remontent le long des côtés. Ils remarquerent pluſieurs eſpeces de tombeaux, où les cadavres étoient expoſés ſous un dais, & où ils pourriſſent ſans être jamais enterrés.

Quand nous appareillâmes, nous laiſſâmes un pavillon anglois flottant ſur l'isle, avec le nom du vaiſſeau & la date de notre arrivée; nous gravâmes ſur un morceau de bois & ſur l'écorce de pluſieurs arbres le détail de la priſe de poſſeſſion de l'isle, ainſi que de celle de la Pentecôte, au nom de Sa Majeſté Britannique. Nous laiſsâmes auſſi

des haches, des clous, des bouteilles & de petits grains de verre, des chelins, des demi-chelins & demi-sous; c'étoit un petit présent que nous faisions aux habitans, & un dédommagement pour l'incommodité que nous avions pu leur occasionner. L'isle de la reine Charlotte a environ six milles de long sur un de large; elle gît par le 19° 18′ de latitude S. & 138° 4′ de longitude O. suivant l'observation. Nous trouvâmes que la variation de l'aiguille étoit de 4° 46′ à l'est. 1767.

Nous fîmes voile par un vent frais; &, vers une heure, nous eûmes connoissance d'une isle à l'O. ¼ S. de celle de la reine Charlotte, qui nous restoit alors à quinze milles de distance E. ¼ N. A trois heures & demie, nous nous trouvâmes à environ trois quarts de mille de la pointe occidentale de la nouvelle isle; nous rangeâmes la côte de près, mais nous ne trouvâmes point de fond. L'extrêmité de l'est est jointe à celle de l'ouest par une chaîne de rochers, sur lesquels la mer se brise & forme un lagon dans le milieu de l'isle; ce qui présentoit l'apparence de deux isles, & paroissoit avoir environ six milles de long sur quatre de large. C'est une terre basse, couverte d'arbres; mais nous n'y vîmes ni cocotiers, ni cabanes. Nous apperçûmes cependant, à la pointe occidentale de cette isle, tous les canots & les Indiens qui, à notre approche, avoient abandonné l'isle de la reine Charlotte, avec d'au-

tres Indiens qui s'étoient joints aux premiers.
1767. Nous comptâmes huit doubles canots, & environ quatre-vingt hommes, femmes ou enfans. Les canots avoient été retirés sur la greve; les femmes & les enfans étoient placés tout autour, les hommes s'avançoient avec leurs piques & leurs torches, faisant un grand bruit & dansant d'une maniere fort étrange. Nous remarquâmes que cette isle étoit sablonneuse, & que sous les arbres il n'y avoit point de verdure. Comme la côte étoit toute de rochers, qu'il ne s'y trouvoit point de mouillage, & que nous n'avions point d'espérance de nous y procurer aucun rafraîchissement, je m'éloignai, à six heures du soir, de cette isle, que je nommai l'isle d'Egmont, en l'honneur du comte d'Egmont, qui étoit alors premier lord de l'amirauté. Elle gît par le 19° 20′ de latitude S., & 138° 30′ de longitude O. suivant l'observation.

Le 11, à une heure, nous vîmes une isle à l'O. S. O., & nous y courûmes. A quatre heures, nous étions à un quart de mille de la côte, que nous rangeâmes, en sondant continuellement, sans pouvoir trouver de fond. Elle est entourée de rochers, sur lesquels la mer se brise avec beaucoup de force; elle est pleine d'arbres, parmi lesquels il n'y avoit pas un cocotier; elle ressemble beaucoup à l'isle d'Egmont, mais elle est beaucoup plus étroite. Nous apperçûmes, parmi les rochers de l'ex-

trêmité occidentale, environ feize habitans, mais il n'y avoit aucun canot. Ces Indiens avoient de longues piques ou perches à leurs mains, & paroiffoient être, à tous égards, de la même nation que ceux que nous avions vus les jours précédens. Comme on ne pouvoit rien tirer de cet endroit, & que le vent étoit fort, je fis voile jufqu'à huit heures du foir, & alors je mis en panne. Cette derniere isle a environ fix milles de long, & d'un quart de mille à un mille de large; je la nommai isle de Glocefter, en l'honneur de S. A. R. le duc de Glocefter. Elle gît par 19° 11′ de latitude S., & 140° 4′ de longitude O. fuivant l'obfervation. 1767.

Le 12, à cinq heures du matin, nous fîmes voile, & bientôt après nous vîmes une autre isle. A dix heures, ayant un très-gros tems & beaucoup de pluie, nous vîmes un récif, avec des brifans fur chaque côté de l'isle; je pris le parti de mettre en panne avec le cap au large. Cette isle gît par 19° 18′ de latitude S., & 140° 36′ de longitude O. fuivant l'obfervation. Je lui donnai le nom d'isle de Cumberland, en l'honneur de S. A. R. le duc de Cumberland. Elle eft baffe, & à-peu-près de la même grandeur que l'isle de la reine Charlotte. Nous obfervâmes que la variation de l'aiguille étoit de 7° 10′ par l'eft. Comme nous ne pouvions efpérer d'y trouver aucun rafraîchiffement, je cinglai à l'oueft.

Le 13, à la pointe du jour, nous vîmes
1767. une autre isle, petite & basse, au N. N. O. ; droit au vent : elle avoit l'aspect d'un petit quai plat. Je la nommai l'isle du prince Guillaume Henri, en l'honneur du troisieme fils du roi. Elle gît par le 19° de latitude S. & 141° 6′ de longitude O. suivant l'observation. Je ne m'y arrêtai point, espérant trouver à l'ouest quelque terre plus élevée, où le vaisseau pourroit mettre à l'ancre, & où nous pourrions nous procurer les rafraîchissemens dont nous aurions besoin.

Le 17, à la pointe du jour, nous reconnûmes une terre qui gisoit O. $\frac{1}{4}$ N. en formant un petit mondrain arrondi. Elle étoit, à midi, au N. 64 O. éloignée d'environ cinq lieues ; elle ressembloit alors au rocher de Newstone, dans le goulet de Plymouth, mais elle paroissoit beaucoup plus grande. Nous trouvâmes ce jour-là que le vaisseau étoit à vingt milles au nord de son estime ; ce que j'attribuai à une grosse houle du S. O.

A cinq heures du soir, cette isle nous restoit N. O. à la distance d'environ huit milles ; alors je serrai le vent & louvoyai toute la nuit. A dix heures nous vîmes une lumiere sur le rivage ; ce qui nous prouva que l'isle, quoique très-petite, étoit habitée, & nous fit espérer que nous pourrions trouver quelque mouillage dans les environs. Nous remarquâmes avec grand plaisir, que la terre étoit fort

haute & couverte de cocotiers, signe infaillible qu'il s'y trouvoit de l'eau. 1767.

Le lendemain au matin, j'envoyai à terre le lieutenant Furneaux, avec les bateaux armés & équipés, & toutes sortes de bagatelles, en lui recommandant d'établir un trafic avec les habitans pour les rafraîchissemens que l'isle pourroit fournir. Je lui donnai ordre en même tems de trouver, s'il étoit possible, un ancrage pour le vaisseau. Tandis que nous mettions nos bateaux dehors, nous vîmes plusieurs pirogues partir du rivage; mais dès que les Indiens qui les montoient virent nos bateaux voguer vers la côte, ils s'en retournerent. A midi, les bateaux revinrent, rapportant un cochon & un coq avec quelques cocos & des bananes. M. Furneaux dit qu'il avoit vu au moins une centaine d'habitans, & qu'il croyoit qu'il y en avoit un beaucoup plus grand nombre; mais qu'il avoit tourné inutilement toute l'isle pour trouver un mouillage; qu'à peine avoit-il pu découvrir un endroit pour aborder avec le bateau.

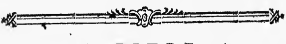
Lorsqu'il avoit été près du rivage, il avoit laissé tomber un grappin, & avoit jeté un cable aux Indiens qui étoient sur la greve, qui le saisirent & le tinrent ferme. Il commença alors à converser avec eux par signes, & observa qu'ils n'avoient point d'armes; mais que quelques-uns d'entr'eux avoient des bâtons blancs, qui paroissoient être des marques d'autorité,

attendu que ceux qui les portoient étoient en
1767. avant, tandis que tous les autres restoient derriere. En échange du cochon & du coq, il leur donna des grains de verre, un miroir, une hache, quelques peignes & d'autres bagatelles. Les femmes, qui étoient restées d'abord à une certaine distance, ayant apperçu ces bijoux, accoururent en foule sur la greve avec le plus grand empressement; mais elles furent renvoyées sur-le-champ par les hommes, ce dont elles parurent très-mortifiées & très-mécontentes.

Pendant que ces échanges se faisoient, un Indien passa, sans être apperçu, autour d'un rocher, & plongeant dans la mer, releva le grappin du bateau; en même tems ceux qui étoient à terre & qui tenoient le cable, firent un effort pour tirer le grapin. Dès que nos gens s'apperçurent de cette manœuvre, ils tirerent un coup de fusil sur la tête de l'homme qui avoit relevé le grappin, & qui le lâcha aussi-tôt, en donnant des marques d'une surprise & d'une frayeur extrême; les Indiens qui étoient sur le rivage, laisserent aussi aller la corde. Les bateaux resterent après cela quelque tems devant la côte; mais l'officier voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire avec les Indiens, revint à bord.

M. Furneaux me dit que les hommes & les femmes qu'il avoit vus étoient vêtus, & il m'apporta une piece de l'étoffe dont ils s'habil-

lent. Les habitans lui parurent plus nombreux que l'isle n'en pouvoit nourrir ; & comme 1767.
il vit plusieurs doubles pirogues très-grandes sur la greve, il jugea qu'il devoit y avoir à peu de distance, des isles plus étendues, où l'on pourroit trouver des provisions en plus grande abondance, & dont il espéroit que l'accès seroit moins difficile. Comme cette conjecture me parut très-raisonnable, je fis remonter à bord les bateaux, & je me déterminai à courir plus avant à l'ouest. Cette derniere isle est presque circulaire, & a environ deux milles de tour ; je la nommai l'isle d'Osnabruck, en l'honneur du prince Fréderic, évêque de ce siege. Elle gît par 17° 51′ de latitude S., & 147° 30′ de longitude O. La variation de l'aiguille y est de 7° 10′ à l'est.



CHAPITRE V.

*Découverte de l'isle d'*Otahity, *nommée* isle du Roi George III. *Ce qui nous arriva, soit à bord du vaisseau, soit sur la côte.*

A deux heures après-midi du 18, nous partîmes, & une demi-heure après nous apperçûmes à l'O. S. O. une terre très-haute. Sur les sept heures du soir nous avions l'isle d'Osnabruck à l'E. N. E., & cette nouvelle terre de l'O.

1767. N. O. à l'O. $\frac{1}{4}$ S. Comme le tems étoit couvert & orageux, nous mîmes à la cape pour la nuit, ou au moins jusqu'à ce que la brume fût dissipée. Le 19, à deux heures du matin, le ciel s'étant nétoyé, nous fîmes voile de nouveau. A la pointe du jour, nous vîmes la terre à environ cinq lieues de distance, & nous gouvernâmes directement sur elle. A huit heures, lorsque nous en étions très-proches, le brouillard nous obligea encore à rester en panne; & lorsque le tems se fut éclairci, nous fûmes fort surpris de nous voir environnés par quelques centaines de pirogues : elles étoient de grandeurs différentes, & garnies de plus ou moins d'hommes, depuis un jusqu'à dix; de sorte qu'en tout il n'y avoit pas moins de 800 Indiens. Lorsqu'ils furent à la portée du pistolet de notre vaisseau, ils s'arrêterent, nous regardant avec un grand étonnement, & s'entretenant successivement les uns les autres. En même tems nous leur montrâmes des colifichets de différens genres, en les invitant par signes à monter à bord. Ils se retirerent ensemble, & tinrent une espece de conseil sur ce qu'ils avoient à faire. Ils vinrent ensuite, faisant le tour du vaisseau, & nous donnant des signes d'amitié. L'un d'eux, qui tenoit une branche de bananier à la main, nous fit un discours qui dura près d'un quart-d'heure, & jeta ensuite sa branche dans la mer. Un moment après, comme nous continuions de

leur faire des fignes d'invitation ; un jeune homme alerte, vigoureux & bien fait, fe hafarda à entrer dans le vaiffeau. Il monta par les porte-haubans de l'artimon, & fauta des haubans dans l'intérieur. Nous lui fîmes figne de venir fur le tillac, & nous lui préfentâmes différentes quincailleries. Il nous paroiffoit les voir avec plaifir ; mais il ne voulut rien accepter jufqu'à ce que quelques-uns des Indiens fe fuffent approchés, & qu'après beaucoup de difcours ils eurent jeté une branche de bananier dans le vaiffeau. Alors il reçut nos préfens, & plufieurs autres fe prefferent de monter à bord par plufieurs côtés du vaiffeau, ne connoiffant pas la véritable entrée. Comme un de ces Indiens étoit debout fur le paffavant, une de nos chevres vint le heurter de fa tête au derriere. Surpris du coup, il fe retourne brufquement, & voit la chevre dreffée fur fes pieds, fe préparant à l'affaillir de nouveau. La vue de cet animal, fi différent de tous ceux qu'il connoiffoit, le frappa d'une telle terreur, qu'il fe preffa de fortir du vaiffeau, & tous les autres fuivirent fon exemple avec beaucoup de précipitation. Ils fe remirent cependant bientôt de leur frayeur, & revinrent à bord. Après les avoir un peu réconciliés avec la vue de nos chevres & de nos moutons, je leur montrai nos cochons & nos volailles, & ils me firent comprendre par leurs fignes, qu'ils avoient chez eux des animaux de 1767.

ces deux eſpeces. Je leur diſtribuai alors quel-
1767. ques quincailleries & des clous, & je leur fis ſigne qu'ils allaſſent à terre, & qu'ils nous apportaſſent de leurs cochons, de leurs volailles & de leurs fruits; mais ils ne parurent pas me comprendre. Pendant tout ce tems-là ils chercherent à nous dérober quelques-unes des choſes qui étoient à leur portée; notre vigilance les empêcha preſque toujours d'y réuſſir. A la fin cependant, un de nos officiers de poupe étant venu où ils étoient, & étant occupé à parler à l'un d'eux par ſignes, un autre vint par-derriere, & lui enleva ſon chapeau bordé, ſauta dans la mer par-deſſus le couronnement, & l'emporta à la nage.

Comme nous n'avions aucun mouillage en cet endroit, nous gouvernions le long de la côte, en envoyant en même tems les bateaux pour ſonder plus près. Les pirogues des Indiens n'ayant point de voile, & ne pouvant pas nous ſuivre, regagnerent le bord. Le pays nous preſentoit le coup-d'œil le plus agréable & le plus pittoreſque qu'on puiſſe imaginer. Près de la mer il eſt plat & couvert d'arbres à fruits de différentes eſpeces, particuliérement de cocotiers. Entre ces arbres ſe voient les maiſons des Indiens, qui conſiſtent en un ſeul rez-de-chauſſée, & qui dans l'éloignement reſſemblent à de longues granges. A la diſtance d'environ trois milles de la côte, l'intérieur du pays s'éleve en petites collines cou-

ronnées de bois & terminées par autant de hauteurs, d'où coulent de grandes rivieres jusqu'à la mer. Nous ne vîmes aucun bas-fond ; mais nous trouvâmes l'isle bordée d'un récif interrompu par quelques ouvertures qui laissoient le passage dans la haute mer. Sur les trois heures après midi, nous nous avançâmes vers une large baie, où il y avoit quelque apparence de mouillage. Nos chaloupes furent envoyées pour sonder ; & tandis qu'elles étoient ainsi occupées, j'observai qu'un grand nombre de pirogues les environnoit. Je soupçonnai que les Indiens avoient dessein de les attaquer ; & comme je voulois absolument prévenir toute espece de querelle, je fis signal à nos gens de revenir ; en même tems, pour intimider les Indiens, je fis tirer neuf coups de nos pierriers par-dessus leurs têtes. La petite chaloupe commença à revenir au vaisseau. Nous voyions toujours les Indiens dans leurs pirogues : malgré l'effroi que leur avoit causé notre feu, ils s'efforcerent de lui couper du chemin ; mais notre petit bâtiment marchant plus vîte avec des voiles que les pirogues ne pouvoient faire avec leurs rames, se débarrassa bientôt de celles qui l'entouroient. Il en trouva cependant en son chemin quelques-unes qui avoient beaucoup de monde, & d'où on lui jeta des pierres qui blesserent plusieurs de nos gens. Sur cela l'officier qui étoit à bord de la chaloupe, tira un coup de mousquet

1767.

chargé de gros plomb, à l'homme qui avoit
1767. jeté la premiere pierre, & le blessa à l'épaule. Le reste des Indiens de la pirogue ne virent pas plutôt leur compagnon blessé, qu'ils se jeterent à la mer, & que tous les autres se mirent à fuir à force de rames avec une grande frayeur & un grand désordre. Aussi-tôt que les chaloupes eurent atteint le vaisseau, on les rentra à bord. Pendant qu'on étoit occupé à cette manœuvre, nous vîmes une grande pirogue portant une voile, & venant à nous. Comme je pensai qu'elle pouvoit ramener quelques chefs ou m'apporter quelque message de leur part, je me déterminai à l'attendre. Elle marchoit très-bien, & fut bientôt près de nous; mais nous n'y vîmes personne qui nous parût avoir quelque autorité sur les autres. Cependant un d'entr'eux se leva, & ayant fait un discours qui dura environ cinq minutes, jeta sur notre bord une branche de bananier. Nous regardâmes cette cérémonie comme un gage de paix, & nous lui rendîmes la pareille, en lui jetant une des branches que nous avoient laissées les Indiens qui nous avoient rendu visite. Avec cela & quelques colifichets que nous leur présentâmes, il nous parut que nous les avions fort satisfaits, & peu de tems après ils se retirerent.

Les officiers qui avoient été avec les chaloupes, m'informerent qu'ils avoient sondé tout près du récif, & trouvé une aussi grande

profondeur d'eau que dans les autres isles; cependant, comme j'étois au vent de l'isle, 1767. j'avois lieu d'efpérer que je trouverois à jeter l'ancre en courant fous le vent. Je pris donc ce parti; mais trouvant des brifans qui fe prolongeoient à une grande diftance de l'extrêmité fud de l'isle, je ferrai le vent & je continuai la même manœuvre toute la nuit, pour pouvoir gagner l'eft de l'isle.

Le 20, à cinq heures du matin, nous fîmes voile, la terre nous reftant au N. O. $\frac{1}{4}$ O. à la diftance de dix lieues, & nous crûmes voir une autre terre à cinq lieues par-delà au N. E. & une montagne remarquable faite en pain de fucre au N. N. E. Quand nous fûmes à environ deux lieues du rivage, qui nous offroit l'afpect le plus agréable & qui étoit couvert de maifons & d'habitans, nous vîmes plufieurs grandes pirogues fous voile près de la côte; mais aucune ne dirigeoit fa marche au vaiffeau. A midi, nous n'étions plus qu'à deux ou trois milles de l'isle, & nous l'avions alors du S. $\frac{3}{4}$ O. au N. E. $\frac{1}{4}$ O. Nous continuâmes de côtoyer le rivage, quelquefois à la diftance d'un demi-mille, & quelquefois à quatre ou cinq milles; mais jufques-là nous n'avions point trouvé de fond. A fix heures du foir nous étions en travers d'une belle riviere; & la côte paroiffant meilleure qu'aucune de celles que nous avions vues, je me déterminai à louvoyer toute la nuit & à tenter de jeter

l'ancre le matin. Dès qu'il fut nuit, nous vîmes
1767. un grand nombre de lumieres tout le long du rivage. Le 21, à la pointe du jour, nous envoyâmes nos bateaux pour sonder, & bientôt ils nous firent signal qu'ils avoient 20 brasses. Cette nouvelle produisit une joie universelle qu'il n'est pas aisé de décrire : nous avançâmes sur-le-champ, & nous jetâmes l'ancre à 17 brasses sur un fond de sable fin. Nous étions éloignés de la côte d'environ un mille, ayant vis-à-vis de nous un ruisseau de la plus belle eau. L'extrêmité de l'isle nous restoit alors de l'E. S. E. au N. O. $\frac{1}{4}$ O. Dès que nous eûmes mis le navire en sûreté, j'envoyai les chaloupes pour sonder le long de la côte & examiner le lieu où nous voyions l'eau. A ce moment, un nombre considérable de pirogues sortirent pour venir au vaisseau, portant des cochons, de la volaille, & une grande quantité de fruits que nous achetâmes pour de la quincaillerie & des clous. Mais quand nos chaloupes furent près du rivage, les pirogues, dont plusieurs étoient doubles & très-grandes, firent voile sur elles. D'abord elles se tinrent à quelque distance; mais lorsque nos bateaux approcherent du rivage, les Indiens devinrent plus hardis, & trois des plus grandes pirogues coururent sur le plus petit de nos bateaux, se préparant en même tems à l'assaillir avec leurs bâtons & leurs rames. Nos gens étant ainsi pressés, furent obligés de faire feu,
&

& tuerent un Indien & en blesserent griévement un autre. En recevant le coup, ils tomberent 1767. tous les deux dans la mer, & le reste de ceux qui étoient dans la même pirogue s'y jeterent à l'instant après eux. Les deux autres pirogues prirent la fuite, & nos bateaux revinrent sans éprouver aucun autre obstacle. Dès que les Indiens qui s'étoient jetés à l'eau, virent que nos bateaux demeuroient en place sans chercher à leur faire aucun mal, ils rentrerent dans leur pirogue, & y reprirent leurs compagnons blessés. Ils les dresserent l'un & l'autre sur leurs pieds, pour voir s'ils pourroient se tenir debout ; & trouvant qu'ils ne le pouvoient pas, ils essayerent de les faire tenir assis : ils réussirent pour l'un des deux, & le soutinrent dans cette posture ; mais voyant que l'autre étoit tout-à-fait mort, ils étendirent le corps au fond de la pirogue. Après cela, quelques pirogues retournerent au rivage, & d'autres revinrent derechef au vaisseau pour trafiquer : ce qui nous prouva qu'ils étoient convaincus par notre conduite, que quand ils auroient envers nous des dispositions pacifiques, ils n'auroient rien à craindre, & qu'ils sentoient qu'ils avoient attiré sur eux-mêmes le malheur qui leur étoit arrivé.

Les bateaux continuerent de sonder jusqu'à midi, qu'ils revinrent pour nous apprendre que le fond étoit très-bon par 5 brasses à un quart de mille du rivage, mais qu'il y avoit

1767. une très-grande houle à l'endroit où nous avions vu de l'eau douce. Les officiers me dirent que les Indiens étoient en foule fur le rivage, & que plufieurs venoient à la chaloupe avec des fruits & des bambous pleins d'eau; qu'ils les preffoient jufqu'à l'importunité de defcendre à terre, particuliérement les femmes, qui venoient jufques fur le bord, & qui fe mettant abfolument nues, s'efforçoient de les attirer par des geftes dont la fignification n'étoit pas équivoque. Jufques-là cependant nos gens avoient réfifté à la tentation.

L'après-midi j'envoyai de nouveau les chaloupes au rivage avec quelques pieces d'eau qu'on remplit par un trou fait à un des fonds, & qui ont une anfe par laquelle on peut les porter. Je voulois me procurer de l'eau, dont nous commencions à avoir grand befoin. Pendant ce tems plufieurs pirogues continuoient de fe tenir près du vaiffeau; mais les Indiens s'étoient rendus coupables de tant de vols, que je ne voulus pas qu'on en reçût aucun à bord.

A cinq heures les bateaux revinrent avec deux pieces d'eau feulement, que les Indiens avoient remplies; mais, pour fe payer de leur peine, ils avoient jugé à propos de retenir toutes les autres. Nos gens, qui ne vouloient pas quitter leur bateau, uferent de tous les moyens poffibles pour engager les Indiens à les leur rendre: tout fut inutile. Les Indiens, de leur côté, prefferent fortement nos gens de defcendre à terre: invitation à laquelle ils juge-

ſent qu'il n'étoit pas prudent de ſe rendre. Il y avoit plusieurs milliers d'habitans de l'un & de l'autre ſexe, & un grand nombre d'enfans ſur le rivage, lorſque nos bateaux s'en éloignerent. 1767.

Le 22 au matin, je renvoyai les bateaux pour faire de l'eau, avec une proviſion de clous, de haches & d'autres choſes ſemblables, que je crus les plus propres à nous gagner l'amitié des Indiens. En même tems un grand nombre de pirogues vinrent au vaiſſeau avec du fruit-à-pain (*a*), des bananes, un fruit reſſemblant à la pomme, mais un peu meilleur, de la volaille & des cochons, que nous achetâmes avec des verroteries, des clous, des couteaux, & autres articles de ce genre; de ſorte que nous eûmes aſſez de porc pour en donner à tout l'équipage pendant deux jours, à une livre par homme.

Les bateaux en revenant ne nous apporterent que quelques calebaſſes pleines d'eau. Le nombre des Indiens étoit ſi grand ſur le rivage, que nos gens n'avoient pas oſé deſcendre, quoique les jeunes femmes répétaſſent les invitations preſſantes qu'elles avoient employées le jour précédent, avec d'autres geſtes encore plus libres, &, s'il eſt poſſible, plus clairs. Les fruits & les autres proviſions furent mis à terre & rangés ſur le rivage; & les étrangers invités à venir les prendre; ils réſiſterent

(*a*) Voyez la deſcription de ce fruit, dans le voyage de l'Endeavour.

1767. encore à cette nouvelle tentation, & furent inexorables; mais montrant aux Indiens les pieces d'eau qu'ils avoient à bord, ils leur firent entendre par signes qu'on eût à leur rendre celles qu'on leur avoit détenues la veille. Les Indiens, de leur côté, furent sourds à cette demande. Nos gens donc leverent leurs grappins, & fonderent les environs, pour voir si le vaisseau pourroit venir assez près pour couvrir ceux qui feroient de l'eau, auquel cas ils pourroient se hasarder à terre en dépit de toute l'isle. Quand ils s'éloignerent, les femmes les poursuivirent en leur jetant des bananes & des pommes, en les huant & en leur donnant toutes les marques de mépris & de moquerie qu'elles pouvoient imaginer. Ils nous rapporterent que le vaisseau pourroit avoir 4 brasses d'eau fond de sable, à deux encablures de distance du bord, & cinq brasses à trois encablures. Le vent souffloit le long de la côte, élevant une forte houle au rivage, & prenant le vaisseau en flanc. Le 23, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre dans le dessein de mouiller au voisinage de l'aiguade. Comme nous étions occupés à prendre le large pour gagner le dessus du vent, nous découvrîmes de la hune, à environ six ou huit milles sous le vent, de l'autre côté de la terre, une baie, & nous partîmes sur-le-champ pour y aller, précédés de nos bateaux qui marchoient en avant pour sonder. A neuf heures, nous tournâmes autour du récif, & nous nous arrêtâmes dans

le dessein de jeter l'ancre ; mais lorsque nous fûmes proches des bateaux, notre vaisseau 1767. toucha. L'avant demeura engagé, mais l'arriere étoit libre. En jetant la sonde, nous trouvâmes sur le récif de 2 ½ à 17 brasses de profondeur; nous carguâmes toutes nos voiles aussi promptement qu'il nous fut possible, & nous allégeâmes le vaisseau de tout ce qu'il y avoit de plus pesant sur le pont. Nous mîmes en même tems notre chaloupe dehors avec notre ancre de toue, notre petite ancre & son cable, & une ansiere, dans le dessein de les porter au-dehors du récif, afin que, quand les ancres auroient pris fond, nous pussions nous touer sur elles en forçant sur le cabestan; mais malheureusement, en dehors de la chaîne de rochers, il n'y avoit pas de fond. Notre état devint alors très-alarmant, le vaisseau continuoit de battre contre le roc avec une grande violence, & nous étions environnés de plusieurs centaines de pirogues remplies d'Indiens. Ils ne tenterent cependant pas de nous aborder; mais ils paroissoient attendre notre naufrage prochain. Nous demeurâmes près d'une heure dans cette terrible situation, sans pouvoir rien faire pour nous en tirer, si ce n'est de défonçer quelques tonneaux; mais une brise se levant heureusement de terre, l'avant de notre navire se détacha. Nous l'aidâmes tout de suite de toutes nos voiles; sur quoi il commença à se mouvoir, & fut bientôt en pleine eau.

1767. Nous prîmes tout de suite le large ; & les bateaux ayant été envoyés sous le vent, trouverent que le récif s'étendoit à l'ouest environ un mille & demi ; qu'au-delà il y avoit un fort bon mouillage. Le maître, après avoir placé un bateau à l'extrêmité du récif, & garni la chaloupe d'ancres & de hansieres à touer, & d'une garde pour la défendre de la part des Indiens, vint à bord & pilota le vaisseau autour du récif jusques dans le havre, où sur le midi il fut à l'ancre, à dix pieds d'eau sur un beau fond de sable noir.

Un examen ultérieur nous fit connoître que l'endroit où le vaisseau avoit touché, étoit une bande de rochers de corail recouverts de plus ou moins d'eau, depuis 6 brasses jusqu'à 2, & qui malheureusement se trouva entre les deux bateaux qui nous guidoient, & dont l'un, celui qui étoit au vent, avoit 12 brasses, & celui sous le vent 9. Le vent fraîchit presque tout de suite après que nous fûmes en sureté ; & quoiqu'il tomba assez promptement, la vague étoit si haute & brisoit avec tant de violence sur le rocher, que si le vaisseau fût demeuré engagé une demi-heure de plus, il eût infailliblement été mis en pieces. En examinant la quille, nous ne pûmes y reconnoître d'autre dommage, si ce n'est qu'un morceau du bas du gouvernail se trouva emporté. Le vaisseau ne nous parut faire eau par aucun endroit ; mais les barres de hune, à la tête

de tous les mâts, étoient rompues tout ras ; ce que nous ſuppoſâmes être arrivé quand le vaiſſeau battoit contre le rocher. Nos bateaux perdirent leurs grappins ſur le récif ; mais, comme nous avions lieu de croire que le vaiſſeau étoit ſain & ſauf, cette perte ne nous chagrina que médiocrement. Auſſi-tôt que le vaiſſeau fut hors de danger, j'envoyai le maître avec tous les bateaux garnis de monde & armés, pour ſonder le haut de la baie, afin que, s'il y trouvoit un bon ancrage, nous puſſions touer le vaiſſeau en-dedans du récif & mouiller en toute ſûreté. Le tems étoit fort beau ; un grand nombre de pirogues étoient ſur le récif, & le rivage étoit garni d'Indiens. 1767.

Le 23, vers les quatre heures de l'après-midi, le maître revint & me rapporta qu'il y avoit par-tout bon mouillage. Je me déterminai donc à faire touer le vaiſſeau dans la baie dès le matin, & en même tems je partageai mon monde en quatre quarts, l'un deſquels devoit toujours être ſous les armes, tous les canons chargés & amorcés, & toutes les armes en état dans les bateaux. J'ordonnai en même tems à tous ceux qui ne ſeroient pas actuellement de garde, de ſe rendre à des poſtes aſſignés. Au moment où je faiſois ces diſpoſitions, nous voyions un grand nombre de pirogues, dont quelques-unes étoient très-grandes & garnies de beaucoup d'hommes,

voguant près du rivage, & plusieurs autres
1767. plus petites se hasardant à venir jusqu'au vaisseau avec des cochons, des volailles & des fruits que nous achetâmes d'eux à la satisfaction mutuelle des deux parties. Au coucher du soleil, toutes ces pirogues retournerent au rivage.

Le 24, à six heures du matin, nous commençames à touer notre vaisseau dans la baie, & bientôt après un grand nombre de pirogues vinrent sous notre poupe : comme je vis qu'elles avoient des cochons, de la volaille & des fruits, je chargeai le canonnier & deux officiers de poupe d'acheter d'eux ces provisions pour des couteaux, des clous, des grains de verre & d'autres quincailleries, en défendant en même tems tout commerce avec les Indiens à toute autre personne du bord. A huit heures, le nombre des pirogues se trouva considérablement augmenté, & celles qui vinrent les dernieres étoient doubles, très-grandes, ayant chacune douze ou quinze hommes forts & vigoureux. Je remarquai avec quelque inquiétude qu'elles étoient préparées bien plus pour la guerre que pour le commerce, n'ayant presque rien autre chose à leur bord que des cailloux ronds. Comme j'étois encore très-mal, j'appellai M. Furneaux, mon premier lieutenant, & je lui ordonnai de tenir le quatrieme quart toujours sous les armes, tandis que le reste de l'équipage étoit occupé à re-

morquer le vaiſſeau. Cependant il venoit continuellement de la côte un plus grand nombre de pirogues, chargées d'une marchandiſe que les autres ne nous avoient pas juſqu'alors apportée ; je veux dire, d'un nombre de femmes rangées ſur une file, & qui, arrivées près du vaiſſeau, offrirent à nos yeux toutes les poſtures laſcives qu'on peut imaginer. Pendant que ces dames mettoient tous leurs charmes en œuvre, les grandes pirogues qui étoient chargées de pierres, s'avancerent autour du vaiſſeau, & à une très-petite diſtance ; quelques-uns des Indiens chantant d'une voie rauque, quelques-autres ſoufflant dans des conques marines, & d'autres jouant de la flûte. Peu de tems après, un homme qui étoit couché ſur une eſpece de canapé placé ſur une de ces grandes doubles pirogues, fit ſigne qu'il deſiroit venir aux côtés du vaiſſeau. J'y conſentis tout-de-ſuite ; & quand il fut près de mon bord, il donna à un de nos gens une aigrette de plumes rouges & jaunes, lui faiſant ſigne qu'il me la remît. Je la reçus avec des expreſſions d'amitié, & je pris ſur-le-champ quelques bagatelles, pour les lui offrir en retour ; mais à mon grand étonnement il s'étoit déjà éloigné un peu du vaiſſeau ; & au ſigne qu'il fit en jetant une branche de cocotier qu'il tenoit à la main, il s'éleva de toutes les pirogues un cri général. Les Indiens s'avancerent tous à la fois ſur nous, & nous lan- 1767.

cerent une grêle de pierres par tous les côtés;
1767. c'étoit là une attaque dans laquelle nos armes ſeules pouvoient nous donner la ſupériorité ſur la multitude qui nous aſſailloit, d'autant plus qu'une grande partie de l'équipage étoit malade & foible. J'ordonnai donc de faire feu; je fis tirer auſſi de très-près deux pieces du gaillard, que j'avois fait charger à mitraille. La décharge mit quelque déſordre parmi les Indiens; cependant quelques minutes après ils recommencerent leur attaque. Tous ceux de nos gens qui étoient en état de venir ſur le pont, prirent alors leur place: je fis tirer mes groſſes pieces, & j'en fis jouer conſtamment quelques-unes ſur l'endroit du rivage où je voyois un grand nombre de pirogues occupées à embarquer des hommes, & venant au vaiſſeau à toutes rames. Quand nos groſſes pieces commencerent à tirer, il n'y avoit pas moins de 300 pirogues autour du vaiſſeau, portant au moins deux mille hommes; & de nouvelles pirogues arrivoient de tous les côtés. Le feu écarta bientôt ceux qui étoient près du vaiſſeau, & arrêta ceux qui ſe diſpoſoient encore à venir ſur nous. Auſſi-tôt que je vis la retraite de quelques-uns de nos ennemis & la tranquillité du reſte, je fis ceſſer le feu, eſpérant qu'ils ſeroient aſſez convaincus de notre ſupériorité pour ne pas renouveller leur attaque. En cela cependant je fus malheureuſement trompé; une grande partie des piro-

gues qui avoient été dispersées se rassemblerent de nouveau ; elles demeurerent quelque tems sur leurs rames, regardant le vaisseau de la distance d'environ un quart de mille ; & alors élevant soudainement des pavillons blancs, elles s'avancerent du côté de la poupe de notre bâtiment, & recommencerent de fort loin à jeter des pierres avec beaucoup de force & d'adresse par le moyen de leurs frondes. Chaque pierre pesoit environ deux livres, & plusieurs blesserent nos gens, qui en auroient souffert davantage, sans une toile étendue sur le tillac pour nous défendre des ardeurs du soleil, & sans le bastingage de nos hamacs. Pendant ce tems, plusieurs pirogues garnies de beaucoup d'hommes, se portoient vers l'avant du vaisseau, ayant probablement remarqué qu'on n'avoit point tiré de cette partie du navire. J'y fis transporter quelques pieces sur-le-champ pour les faire tirer, en même tems que deux autres tireroient de l'arriere sur les pirogues qui nous attaqueroient par-là. Parmi les pirogues qui en vouloient à notre avant, il y en avoit une où paroissoit être quelque chef d'Indiens : car c'étoit de cette pirogue qu'étoit venu le signal qui les avoit rassemblés. Il arriva qu'un boulet d'un canon de l'avant fut tiré si juste, qu'il sépara la double pirogue en deux. Dès que les autres s'apperçurent de cet accident, ils se disperserent avec tant de vitesse, que dans une demi-heure il ne resta

1767.

1767. pas une pirogue à la portée de notre vue, & que tout ce peuple, qui couvroit le rivage, s'enfuit aux collines voisines avec la plus grande précipitation.

N'ayant plus alors de crainte d'être inquiétés de nouveau, nous touâmes le navire dans le havre. Le 24, vers midi, nous n'étions plus qu'à un demi-mille du haut de la baie, à moins de deux encablures d'une belle riviere, & à environ deux encablures & demie du récif. Nous étions sur 2 brasses d'eau, & près du bord nous en avions 5. Nous amarrâmes le vaisseau, & mîmes dehors la petite ancre avec deux hansieres, pour tenir le flanc de notre vaisseau de maniere que la bordée de notre artillerie portât sur la riviere, & nous montâmes les huit canons qui étoient dans la cale. Dès que cela fut fait, les bateaux furent employés à sonder toute la baie & à veiller sur le rivage par-tout où il paroissoit des Indiens, pour découvrir s'ils avoient quelque envie de nous attaquer encore. Tout l'après-midi & une partie du lendemain matin furent employés à cette occupation. Le 25, vers midi, le maître revint après avoir examiné suffisamment les lieux, & nous rapporta qu'on ne voyoit plus aucune pirogue; que l'atterrage étoit bon tout le long du rivage; qu'il n'y avoit d'autre danger à craindre dans la baie que le récif & quelques rochers vers le haut, qui paroissoient au-dessus de l'eau; &

que la riviere, quoiqu'elle se déchargeât de l'autre côté de la pointe, étoit d'eau douce. 1767.

Aussi-tôt après que le maître m'eut instruit de ces détails, j'envoyai de nouveau M. Furneaux avec tous les bateaux armés & garnis d'hommes, parmi lesquels je mis des soldats de marine, avec ordre de descendre à terre vis-à-vis de l'endroit où le vaisseau étoit à l'ancre, & de s'établir sûrement dans le meilleur terrein qu'il trouveroit à portée d'être protégé par les bateaux & le vaisseau. A deux heures, les bateaux débarquerent sans opposition, & M. Furneaux planta un bâton de pavillon, arracha une motte de gazon, & prit possession de l'isle au nom de Sa Majesté, en l'honneur de laquelle elle reçut le nom de l'isle du Roi George III. Il alla ensuite à la riviere, goûta de l'eau qu'il trouva excellente, & en fit boire à tous ses gens avec du rum, à la santé de Sa Majesté. Tandis qu'ils étoient à la riviere, large d'environ douze verges & guéable, il vit de l'autre côté deux hommes âgés, qui, appercevant qu'ils étoient découverts, se mirent en posture de supplians, & parurent effrayés & confondus. M. Furneaux leur fit signe de passer la riviere : l'un d'eux s'y détermina. Lorsqu'il fut du côté de nos gens, il s'avança rampant sur ses mains & sur ses genoux; mais M. Furneaux le releva, & tandis qu'il étoit encore tout tremblant, lui montra quelques-unes des pierres qui

avoient été jetées dans notre vaisseau, & s'efforça de lui faire entendre que, si les habi-
1767. tans n'entreprenoient plus rien contre nous, nous ne leur ferions point de mal. Il ordonna qu'on remplît deux tonneaux d'eau, pour montrer aux Indiens que nous en avions besoin; & il leur fit voir quelques haches & d'autres choses, pour tâcher de leur faire comprendre qu'il desiroit d'avoir d'eux quelques provisions. Le vieillard recouvra un peu ses esprits durant cette conversation pantomime; & M. Furneaux, pour confirmer les témoignages d'amitié qu'il lui avoit donnés, lui fit présent d'une hache, de quelques clous, de grains de verre & d'autres bagatelles; après quoi il se rembarqua & laissa le pavillon flottant. Aussi-tôt que les bateaux furent éloignés, l'Indien vint au pavillon & dansa autour pendant un assez long tems, ensuite il se retira; mais il revint bientôt après avec quelques branches d'arbres vertes qu'il jeta à terre, & se retira une seconde fois; nous le vîmes reparoître peu de tems ensuite avec une douzaine d'habitans. Tous se mirent dans une posture suppliante, & s'approcherent du pavillon à pas lents; mais le vent étant venu à l'agiter, lorsqu'ils en étoient tout proches, ils se retirerent avec la plus grande précipitation. Ils se tinrent un peu de tems à quelque distance, occupés à le regarder; ils s'en allerent ensuite, & rapporterent deux grands

cochons qu'ils placerent au pied du bâton de pavillon ; & enfin prenant courage, ils se mirent à danser. Après cette cérémonie, ils porterent les cochons au rivage, lancerent une pirogue & les mirent dedans. Le vieillard qui avoit une grande barbe blanche, s'embarqua seul aveq eux, & les amena au vaisseau. Quand il fut près de nous, il fit un discours suivi, & prit dans ses mains plusieurs feuilles de bananier, une à une, qu'il nous présenta en proférant pour chacune, à mesure qu'il nous les donnoit, quelques mots d'un ton de voix imposant & grave. Il nous remit ensuite les deux cochons, en nous montrant la terre. Je me disposois à lui faire quelques présens ; mais il ne voulut rien accepter, & bientôt après il retourna au rivage. 1767.

La nuit survint & fut obscure ; nous entendîmes le bruit de plusieurs tambours, de conques & d'autres instrumens à vent, & nous vîmes beaucoup de lumieres tout le long de la côte. Le 26, à six heures du matin, je ne vis paroître aucun habitant sur le rivage ; j'observai que le pavillon avoit été enlevé : sans doute qu'ils avoient appris à le mépriser, comme les grenouilles de la fable leur roi soliveau. J'ordonnai au lieutenant d'aller à terre avec une garde, &, si tout étoit tranquille, de nous le faire savoir, afin que nous pussions commencer à faire de l'eau. Peu de tems après, nous eûmes le plaisir de voir

qu'il envoyoit pour avoir des pieces d'eau;
1767. & à huit heures du matin nous avions quatre tonnes à bord. Pendant que nos gens étoient occupés de ce travail, plusieurs Indiens se montrerent du côté opposé de la riviere, avec le vieillard que l'officier avoit vu le jour précédent, & qui bientôt après passa la riviere, apportant avec lui des fruits & quelques volailles qui furent aussi envoyés au vaisseau. A ce moment, j'étois si foible par l'indisposition dont je souffrois depuis près de quinze jours, que je pouvois à peine me traîner. Je me servis de ma lunette pour observer ce qui se passoit à terre. Sur les huit heures & demie, j'apperçus une multitude d'habitans descendant une colline, à environ un mille de nous, & en même tems un grand nombre de pirogues faisant le tour de la pointe de la baie du côté de l'ouest, & ne s'écartant pas du rivage. Je regardai à l'endroit où l'on faisoit de l'eau, & je vis au travers des buissons un grand nombre d'Indiens qui se glissoient derriere. J'en vis aussi plusieurs milliers dans les bois, se pressant vers le lieu de l'aiguade, & des pirogues qui doubloient avec beaucoup de vîtesse l'autre pointe de la baie à l'est. Alarmé de ces mouvemens, je dépêchai un bateau pour instruire l'officier qui étoit à terre, de ce que j'avois vu, & pour lui donner ordre de revenir sur-le-champ à bord avec ses gens, en laissant, s'il le falloit, ses

ses pieces d'eau à terre. Il avoit lui-même apperçu le danger, & s'étoit embarqué avant que les bateaux fussent arrivés près de lui. En voyant que les Indiens se glissoient vers lui, par-derriere le bois, il leur envoya tout-de-suite le vieil Indien, s'efforçant de leur faire entendre qu'ils se tinssent éloignés, & qu'il ne vouloit que prendre de l'eau. Dès qu'ils se virent découverts, ils pousserent des cris & s'avancerent avec promptitude. L'officier rentra dans ses bateaux avec ses gens; & les Indiens ayant passé la riviere, s'emparerent des pieces d'eau avec de grandes démonstrations de joie. Cependant les pirogues longeoient le rivage avec beaucoup de célérité; tous les habitans les suivoient sur la côte, excepté une multitude de femmes & d'enfans qui se placerent sur une colline d'où l'on découvroit la baie. Dès que les pirogues, venant des deux pointes de la baie, se trouverent plus voisines de l'endroit où étoit mouillé le vaisseau, elles se rapprocherent du rivage, pour embarquer encore d'autres Indiens qui portoient avec eux de grands sacs, que nous reconnûmes ensuite être remplis de pierres. Toutes les pirogues qui avoient doublé les deux pointes, & beaucoup d'autres parties du dedans de la baie, s'avancerent au vaisseau; de sorte que je ne doutai point qu'elles n'eussent le projet de tenter les hasards d'une seconde attaque. Comme je pensai que 1767.

le combat ſeroit moins meurtrier ſi j'en di-
1767. minuois la durée, je me déterminai à rendre cette action déciſive, & à mettre fin par-là à toutes les hoſtilités. J'ordonnai donc à nos gens qui étoient tous à leur poſte, de faire feu d'abord ſur les pirogues qui étoient en grouppes. Mon ordre fut ſi bien exécuté, que celles qui étoient à l'oueſt, regagnerent le rivage auſſi promptement qu'il leur fut poſſible; tandis que celles qui venoient du côté de l'eſt, côtoyant le récif, furent bientôt hors de la portée de notre canon. Je fis alors diriger le feu ſur différentes parties du bois : ce qui en fit ſortir beaucoup d'Indiens qui coururent à la colline, où les femmes & les enfans s'étoient placés pour voir le combat. La colline ſe trouvoit alors couverte de pluſieurs milliers de perſonnes qui ſe croyoient parfaitement en ſûreté; mais pour les convaincre du contraire, & dans l'eſpérance que, quand ils auroient éprouvé que nos armes portoient beaucoup plus loin qu'ils ne l'auroient cru poſſible, je fis tirer vers eux quatre coups raſans : deux porterent près d'un arbre, au pied duquel il y avoit beaucoup d'Indiens raſſemblés. Ils furent frappés de terreur & de conſternation, de ſorte qu'en moins de deux minutes ils diſparurent entiérement. Après avoir ainſi nettoyé la côte, j'armai mes bateaux & j'envoyai tous les charpentiers avec leurs haches, eſcortés d'une forte garde, pour détruire

toutes les pirogues qu'on avoit tirées à terre.
Avant midi, cette opération fut entiérement 1767.
achevée; & plus de cinquante pirogues, dont plusieurs étoient de soixante pieds de long, larges de trois & amarrées ensemble deux à deux, furent mises en pieces. On n'y trouva que des pierres & des frondes, si l'on en excepte deux ou trois plus petites, qui portoient des fruits, des volailles & quelques cochons.

A deux heures de l'après-midi, neuf ou dix habitans sortirent du bois avec des branches vertes dans leurs mains, qu'ils planterent en terre près des bords de la riviere, & se retirerent; un instant après ils reparurent, portant avec eux plusieurs cochons qui avoient les jambes liées, & qu'ils placerent auprès des branches, après quoi ils se retirerent encore. Enfin, ils revinrent une troisieme fois, apportant d'autres cochons & quelques chiens qui avoient les jambes de devant liées au-dessus de la tête; & rentrant dans le bois, ils apporterent encore plusieurs paquets d'une étoffe qu'ils employoient dans leurs vêtemens, & qui a quelque ressemblance avec le papier des Indes. Ils les placerent sur le rivage, & nous appellerent pour venir les prendre. Comme nous étions éloignés d'environ trois encablures, nous ne pouvions pas bien reconnoître en quoi consistoient ces gages de paix. Nous parvînmes cependant à distinguer les cochons

1767. & les pieces d'étoffes ; mais en voyant les chiens avec leurs pattes sur le cou s'élever à plusieurs reprises, & marcher quelque tems debout & droits, nous les prîmes pour une espece d'animal étranger & inconnu, & nous étions très-impatiens de les voir de plus près. J'envoyai donc un bateau, & notre étonnement cessa ; nos gens trouverent neuf bons cochons, outre les chiens & les étoffes. Ils prirent les cochons, laisserent l'étoffe & délierent les chiens ; en échange, ils mirent sur le rivage quelques haches, des clous & d'autres choses, en faisant signe à plusieurs Indiens qui étoient à leur vue, de les emporter avec leurs étoffes. A peine le bateau étoit-il revenu à bord, que les Indiens apporterent encore deux cochons, & nous appellerent. Le bateau retourna, prit les cochons, mais laissa encore l'étoffe, quoique les Indiens fissent signe que nous devions la prendre. Nos gens nous dirent qu'ils n'avoient touché à rien de ce que nous avions laissé sur le rivage ; quelqu'un imagina que s'ils ne recevoient pas ce que nous leur avions offert, c'étoit parce que nous ne voulions pas accepter leur étoffe. L'événement prouva que cette conjecture étoit juste ; car ayant donné ordre qu'on l'enlevât, dès qu'elle fut à bord du bateau, les Indiens parurent & emporterent dans le bois, avec de grandes démonstrations de joie, tout ce que je leur avois envoyé. Nos bateaux allerent

alors à la petite riviere, & remplirent toutes les pieces d'eau, faisant à-peu-près six tonnes. Nous trouvâmes qu'elles n'avoient point souffert pendant que les Indiens en avoient été maîtres, & que nous n'avions perdu que quelques seaux de cuir & un entonnoir, que nous ne pûmes recouvrer. 1767.

Le matin du jour suivant 27, j'envoyai les bateaux avec une garde, pour continuer de faire de l'eau; dès que nos gens furent à terre, le même vieillard qui avoit passé la riviere pour aller à eux le premier jour, parut de l'autre côté, & après avoir fait un long discours, traversa l'eau. Lorsqu'il fut auprès de nos gens, l'officier lui montra les pierres qui étoient en piles sur le rivage, rangées comme des boulets de canon, & qui y avoient été portées depuis notre premier débarquement. Il lui fit voir aussi quelques sacs remplis de pierres, pris dans les pirogues que j'avois fait briser, & il s'efforça de lui faire entendre que les Indiens avoient été les agresseurs, & que le mal que nous leur avions fait n'avoit eu d'autre raison que la nécessité de nous défendre. Le vieillard sembla comprendre ce qu'on vouloit lui dire, mais sans en convenir. Il fit un discours à ses compatriotes, en leur montrant du doigt les pierres, les frondes & les sacs avec une grande émotion, & de tems en tems avec des regards, des gestes & une voix capables d'effrayer. Son agitation se calma

pourtant par degrés ; & l'officier qui, à son
1767. grand regret, n'avoit pas entendu un mot de son discours, tâcha de le convaincre par tous les signes qu'il put imaginer, qu'il desiroit vivre en paix avec les Indiens, & que nous étions disposés à leur donner toutes les marques d'amitié qui seroient en notre pouvoir. Il lui serra la main, l'embrassa & lui fit différens petits présens qu'il crut pouvoir lui être les plus agréables. Il tâcha aussi de lui faire comprendre que nous desirions d'obtenir d'eux des provisions ; que les Indiens ne vinssent qu'en petit nombre à la fois, & que tandis que nous nous tiendrions d'un côté de la riviere, ils restassent de l'autre bord. Après cela le vieillard se retira, paroissant fort satisfait ; & avant midi il s'établit un commere régulier, qui nous fournit en grande abondance, des cochons, de la volaille & des fruits ; de sorte que tout l'équipage, tant sains que malades, eut de tous ces vivres à discrétion.





1767.

CHAPITRE VI.

Envoi des malades à terre. Commerce régulier avec les habitans. Quelques détails sur leurs mœurs & leur caractere. Leurs visites au vaisseau, & quelques événemens.

Les choses étant ainsi réglées, j'envoyai à terre le chirurgien & le second lieutenant pour examiner le local & choisir quelque endroit où les malades pussent être débarqués. A leur retour, ils me dirent que toutes les parties du rivage qu'ils avoient parcourues leur avoient semblé également saines & convenables; mais que pour la sûreté, ils n'en trouvoient point de meilleure que l'endroit où l'on faisoit de l'eau, parce que les malades pourroient y être sous la protection du vaisseau & défendus par une garde, & qu'on pourroit aisément les empêcher de s'écarter dans le pays & de rompre leur diete. J'envoyai donc les malades en cet endroit, & je chargeai le canonnier de commander la garde que je leur donnois. On dressa une tente pour les défendre du soleil & de la pluie, & le chirurgien fut chargé de veiller à leur conduite, & de donner son avis si on en avoit besoin. Après avoir établi ses malades dans

leur tente, comme il ſe promenoit avec ſon
1767. fuſil, un canard ſauvage paſſa au-deſſus de ſa tête; il le tira, & l'oiſeau tomba mort auprès de quelques Indiens qui étoient de l'autre côté de la riviere. Ils furent ſaiſis d'une terreur panique, & s'enfuirent tous. Quand ils furent à quelque diſtance, il s'arrêterent; il leur fit ſigne de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y haſarda, non ſans la plus grande crainte, & le vint mettre à ſes pieds. Une volée d'autres canards venant à paſſer, le chirurgien tira de nouveau, & en tua heureuſement trois. Cet événement donna aux inſulaires une telle crainte d'une arme à feu, que mille ſe feroient enfuis comme un troupeau de moutons, à la vue d'un fuſil tourné contre eux. Il eſt probable que la facilité avec laquelle nous les tînmes depuis en reſpect, & leur conduite réguliere dans le commerce, furent en grande partie dues à ce qu'ils avoient vu dans cette occaſion l'inſtrument dont auparavant ils n'avoient fait qu'éprouver les effets.

Comme je prévoyois qu'un commerce particulier s'établiroit bientôt entre ceux de nos gens qui feroient à terre & les naturels du pays, & qu'en les abandonnant à eux-mêmes ſur cet article, il pourroit s'élever beaucoup de querelles & de déſordres, j'ordonnai que tout le commerce ſe feroit par le canonnier. Je le chargeai de veiller à ce qu'il ne fût fait

aux Indiens aucune violence ni aucune fraude, & d'attacher à nos intérêts, par tous les 1767. moyens possibles, le vieillard qui nous avoit jusqu'alors si bien servis. Le canonnier remplit mes intentions avec beaucoup d'exactitude & de fidélité. Il porta ses plaintes contre ceux qui transgressoient mes ordres, conduite qui fut avantageuse aux Indiens & à nous. Comme je punis les premieres fautes avec la sévérité nécessaire, je prévins par-là celles qui pouvoient produire des inconvéniens désagréables. Nous dûmes beaucoup aussi au vieillard, qui ramenoit ceux des nôtres qui s'écartoient de la troupe, & dont les avis servirent à tenir nos gens perpétuellement sur leurs gardes. Les Indiens cherchoient de tems en tems à nous voler quelque chose; mais il trouvoit toujours le moyen de faire rapporter ce qui avoit été dérobé, par la crainte du fusil, sans qu'on tirât un seul coup. Un d'eux eut un jour l'adresse de traverser la riviere sans être vu, & de dérober une hache. Dès que le canonnier s'apperçut qu'elle lui manquoit, il le fit entendre au vieillard, & fit préparer sa troupe comme s'il eût voulu aller dans les bois à la poursuite du voleur. Le vieillard lui fit signe qu'il lui épargneroit cette peine, & partant sur-le-champ, il revint bientôt avec la hache. Le canonnier demanda qu'on mît le voleur entre ses mains; ce que le vieillard consentit à faire, non sans beaucoup de répugnance.

Quand l'Indien fut amené, le canonnier le
1767. reconnut comme ayant déjà fait pluſieurs vols, & l'envoya priſonnier à bord du vaiſſeau. Je ne voulois le punir que par la crainte d'une punition; je me laiſſai donc fléchir par les ſollicitations & les pieres; je lui rendis la liberté, & je le renvoyai à terre. Quand les Indiens le virent revenir ſain & ſauf, leur ſatisfaction fut égale à leur étonnement; ils le reçurent avec des acclamations univerſelles, & le conduiſirent tout de ſuite dans les bois. Mais le jour ſuivant il revint, & apporta au canonnier, comme pour expier ſa faute, une grande quantité de fruit-à-pain & un gros cochon tout rôti.

Cependant la partie de l'équipage reſtée à bord s'occupoit à calfater & à peindre les œuvres vives, à raccommoder les agrès, à diſpoſer le fond de cale, & à faire toutes les autres choſes néceſſaires dans notre ſituation. Ma maladie, qui étoit une colique bilieuſe, augmenta ſi fort que ce jour même je fus obligé de me mettre au lit. Mon premier lieutenant continuoit d'être fort mal, & notre munitionnaire étoit dans l'impoſſibilité de faire ſes fonctions. Tout le commandement retomba à M. Furneaux, mon ſecond lieutenant, à qui je donnai des ordres généraux, en lui recommandant d'avoir une attention particuliere ſur ceux de nos gens qui étoient à terre. Je réglai auſſi qu'on donneroit du

fruit & des viandes fraîches à l'équipage, tant qu'on pourroit s'en procurer, & que les bateaux se trouveroient toujours revenus au vaisseau au soleil couchant. Ces ordres furent suivis avec tant d'exactitude & de prudence, que durant toute ma maladie je ne fus troublé par aucune affaire, & que je n'eus pas le chagrin d'entendre une seule plainte. L'équipage fut constamment fourni de porc frais, de volaille & de fruit en telle abondance, que lorsque je quittai mon lit après l'avoir gardé près de quinze jours, je les trouvai si frais & si bien portans que j'avois peine à croire que ce fussent les mêmes hommes. 1767.

Le dimanche 28, ne fut marqué par aucun événement; mais le lundi 29, un des gens de la troupe du canonnier trouva un morceau de salpêtre presqu'aussi gros qu'un œuf. Comme c'étoit là un objet aussi important que curieux, on fit tout de suite des recherches pour savoir d'où il venoit. Le chirurgien demanda en particulier à chacun de ceux qui étoient à terre s'il l'avoit apporté du vaisseau. On fit la même question à tout le monde à bord; & tous déclarerent qu'ils n'avoient jamais rien eu de pareil. On s'adressa aux Indiens pour avoir quelques éclaircissemens; mais la difficulté de se faire entendre par signes des deux côtés, fit qu'on ne put rien apprendre d'eux sur ce sujet: au reste, durant tout notre séjour dans l'isle, ce morceau fut le seul que nous trouvâmes.

1767. Tandis que le commerce se faisoit ainsi au rivage, nous jetâmes souvent nos filets sans prendre aucun poisson ; mais nous n'en fûmes pas fort affligés, les vivres que nous tirions de l'isle nous mettant en état de faire faire chaque jour à l'équipage un repas somptueux.

Les choses demeurerent dans le même état jusqu'au 2 juillet, que, notre vieillard étant absent, nous vîmes tout-à-coup diminuer les fruits & les autres provisions que nous avions continué de recevoir. Nous en eûmes cependant assez pour en distribuer encore beaucoup, & pour en donner en abondance aux malades & aux convalescens.

Le 3, nous mîmes le vaisseau à la bande pour visiter la quille, que nous trouvâmes, à notre grande satisfaction, aussi saine qu'au sortir du chantier. Durant tout ce tems aucun des insulaires n'approcha de nos bateaux & ne vint au vaisseau en pirogue. Ce même jour, vers midi, nous prîmes un goulu très-grand ; & quand les bateaux nous amenerent nos gens pour dîner, nous envoyâmes le poisson à terre. Le canonnier voyant quelques habitans de l'autre côté de la riviere, leur fit signe de venir à lui ; ils se rendirent à son invitation, & il leur donna le goulu, qu'ils couperent en morceaux & qu'ils emporterent ayant l'air très-satisfaits.

Dimanche 5, le vieillard reparut à la tente

qui servoit de lieu de marché, & fit entendre au canonnier qu'il avoit été plus avant dans le 1767. pays, pour déterminer les habitans à lui apporter leurs cochons, leurs volailles & leurs fruits, dont les endroits voisins de l'aiguade étoient presque épuisés. Le bon effet de sa démarche fut bientôt sensible ; car beaucoup d'Indiens que nos gens n'avoient pas encore vus, arriverent avec des cochons beaucoup plus gros qu'aucun de ceux que nous avions reçus auparavant. Le bon-homme se hasarda lui-même à venir au vaisseau dans sa pirogue, & m'apporta en présent un cochon tout rôti. Je fus très-content de son attention & de sa générosité, & je lui donnai pour son cochon un pot de fer, un miroir, un verre à boire, & quelques autres choses que personne que lui n'avoit dans l'isle.

Tandis que nos gens étoient à terre, on permit à plusieurs jeunes femmes de traverser la riviere. Quoiqu'elles fussent très-disposées à accorder leurs faveurs, elles en connoissoient trop bien la valeur pour les donner gratuitement. Le prix en étoit modique, mais cependant tel encore que nos gens n'étoient pas toujours en état de le payer. Ils se trouverent par-là exposés à la tentation de dérober les clous & tout le fer qu'ils pouvoient détacher du navire. Les clous que nous avions apportés pour le commerce n'étant pas toujours sous leur main, ils en arracherent de

différentes parties du vaisseau, particulière-
1767. ment ceux qui attachent les taquets d'amure
aux côtés du vaisseau ; il résulta de-là un dou-
ble inconvénient, le dommage qu'en souffrit
le bâtiment, & un haussement considérable des
prix du marché. Quand le canonnier offrit,
comme à l'ordinaire, de petits clous pour des
cochons d'une médiocre grosseur, les habitans
refuserent de les prendre, & en montrerent de
grands, en faisant signe qu'ils en vouloient de
semblables. Quoique j'eusse promis une forte
récompense au dénonciateur, on fit des re-
cherches inutiles pour découvrir les coupa-
bles. Je fus très-mortifié de ce contre-tems ;
mais je le fus encore davantage, en m'apper-
cevant d'une supercherie que quelques-uns de
nos gens avoient employée avec les insulai-
res. Ne pouvant pas avoir de clous, ils dé-
roboient le plomb & le coupoient en forme de
clous. Plusieurs des habitans qui avoient été
payés avec cette mauvaise monnoie, portoient
dans leur simplicité ces clous de plomb au
canonnier, en lui demandant qu'il leur don-
nât des clous de fer à la place. Il ne pouvoit
céder à leur demande, quelque juste qu'elle
fût, parce qu'en rendant le plomb *monnoie*,
j'aurois encouragé davantage nos gens à le
dérober, & fourni un nouveau moyen de haus-
ser pour nous les prix & de rendre les pro-
visions plus rares. Il étoit donc nécessaire,
à tous égards, de décrier absolument la mon-

noie des clous de plomb, quoique pour notre
honneur j'euſſe été bien aiſe de ne pas la 1767.
refuſer des Indiens qu'on avoit trompés.

Mardi 7, j'envoyai un des contre-maîtres avec trente hommes à un village peu éloigné du marché, dans l'eſpérance qu'on pourroit y acheter des proviſions au premier prix ; mais ils furent obligés de les payer encore plus cher. Je fus ce jour-là en état de ſortir pour la premiere fois de ma chambre ; & le tems étant fort beau, je fis dans un bateau environ quatre milles le long de la côte. Je trouvai toute la contrée très-peuplée & infiniment agréable. Je vis auſſi pluſieurs pirogues, mais aucune ne s'approcha de mon petit bâtiment, & les habitans ſembloient ne faire aucune attention à nous lorſque nous paſſions. Vers midi, je retournai au vaiſſeau ; le commerce que nos gens avoient établi avec les femmes de l'isle les rendoit beaucoup moins dociles aux ordres que j'avois donnés pour régler leur conduite à terre. Je jugeai donc néceſſaire de faire lire les articles des ordonnances, & je punis Jacques Proctor, caporal des ſoldats de marine, qui non-ſeulement avoit quitté ſon poſte & inſulté l'officier, mais qui avoit frappé le maître d'équipage au bras d'un coup ſi violent qu'il l'avoit jeté à terre.

Ce jour ſuivant 8, j'envoyai un détachement à terre pour couper du bois. Nos gens rencontrerent quelques habitans qui les traiterent avec beaucoup de douceur & une

grande hospitalité. Plusieurs de ces bons In-
1767. diens vinrent à bord de notre bateau, & paroissoient d'un rang distingué du commun, tant par leurs manieres que par leur habillement. Je les traitai avec des attentions particulieres; & pour découvrir ce qui pourroit leur faire plus de plaisir, je mis devant eux une monnoie portugaise, une guinée, une couronne, une piastre espagnole, des shellings, quelques nouveaux demi-pences & deux grands clous, en leur faisant entendre par signes qu'ils étoient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeroient le mieux. On prit d'abord les clous avec un grand empressement, ensuite les demi-pences; mais l'or & l'argent furent négligés. je leur présentai donc encore des clous & des demi-pences, & je les renvoyai à terre infiniment heureux.

Cependant notre marché étoit très-mal fourni, les Indiens refusant de nous vendre des vivres à l'ancien prix, & faisant toujours signe qu'ils vouloient de grands clous. Il devint aussi nécessaire d'examiner le vaisseau avec plus de soin, pour découvrir en quels endroits on en avoit arraché des clous : nous trouvâmes que tous les taquets, étoient détachés, & qu'il n'y avoit presque pas un hamac auquel on eût laissé ses clous. Je mis en œuvre tous les moyens possibles pour découvrir les voleurs, mais sans aucun succès. J'allai jusqu'à défendre que personne allât à terre avant qu'on eût trouvé les auteurs

auteurs du vol. Je ne gagnai rien, & je fus obligé de faire punir Proctor le caporal, qui 1767.
se mutina de nouveau.

Le samedi 11, dans l'après-midi, le canonnier vint à bord avec une grande femme qui paroissoit âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un maintien agréable & d'un port majestueux. Il me dit qu'elle ne faisoit que d'arriver dans cette partie de l'isle, & que voyant le grand respect que lui montroient les habitans, il lui avoit fait quelques présens; qu'elle l'avoit invité à venir dans sa maison, située à environ deux milles dans la vallée, & qu'elle lui avoit donné des cochons; après quoi elle étoit retournée avec lui au lieu de l'aiguade, & lui avoit témoigné le desir d'aller au vaisseau, ce qu'il avoit jugé convenable à tous égards de lui accorder. Elle montroit de l'assurance dans toutes ses actions, & paroissoit sans défiance & sans crainte, même dans les premiers momens qu'elle entra dans le bâtiment. Elle se conduisit, pendant tout le tems qu'elle fut à bord, avec cette liberté qui distingue toujours les personnes accoutumées à commander. Je lui donnai un grand manteau bleu, que je jetai sur ses épaules, où je l'attachai avec des rubans, & qui descendoit jusqu'à ses pieds. J'y ajoutai un miroir, de la rassade de différentes sortes, & plusieurs autres choses qu'elle reçut de fort bonne grace & avec beaucoup de plaisir. Elle remarqua que j'avois été malade, & me

1767. montra le rivage du doigt ; je compris qu'elle vouloit dire que je devois aller à terre pour me rétablir parfaitement, & je tâchai de lui faire entendre que j'irois le lendemain matin. Lorsqu'elle voulut retourner, j'ordonnai au canonnier de l'accompagner ; après l'avoir mise à terre, il la conduisit jusqu'à son habitation, qu'il me décrivit comme très-grande & fort bien bâtie. Il me dit qu'elle avoit beaucoup de gardes & de domestiques, & qu'à une petite distance de cette maison elle en avoit une autre fermée d'une palissade.

Le 12 au matin, j'allai à terre pour la premiere fois, & ma princesse, ou plutôt ma reine, car elle paroissoit en avoir l'autorité, vint bientôt à moi, suivie d'un nombreux cortege. Comme elle apperçut que ma maladie m'avoit laissé beaucoup de foiblesse, elle ordonna à ses gens de me prendre sur leurs bras & de me porter non-seulement au-delà de la riviere, mais jusqu'à sa maison : on rendit, par ses ordres, le même service à mon premier lieutenant, au munitionnaire & à quelques autres de nos gens affoiblis par la maladie ; j'avois ordonné un détachement qui nous suivit. La multitude s'assembloit en foule à notre passage ; mais au premier mouvement de sa main, sans qu'elle dît un mot, le peuple s'écartoit & nous laissoit passer librement. Quand nous approchâmes de sa maison, un grand nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe vinrent au-devant

d'elle. Elle me les présenta, en me faisant comprendre par ses gestes qu'ils étoient ses parens; 1767.
& me prenant la main, elle la leur donna à baiser. Nous entrâmes dans la maison, qui embrassoit un espace de terrein long de 327 pieds, & large de 42: elle étoit formée d'un toît couvert de feuilles de palmier, soutenu par 39 piliers de chaque côté & 14 dans le milieu. La partie la plus élevée du toît en-dedans avoit 30 pieds de hauteur, & les côtés de la maison au-dessous des bords du toît en avoient 12, & étoient ouverts. Aussi-tôt que nous fûmes assis, elle appella quatre jeunes filles auprès de nous; les aida elle-même à m'ôter mes souliers, mes bas & mon habit, & les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier lieutenant & au munitionnaire, mais non à aucun de ceux qui paroissoient se bien porter. Pendant que cela se passoit, notre chirurgien, qui s'étoit fort échauffé en marchant, ôta sa perruque pour se rafraîchir. Une exclamation subite d'un des Indiens à cette vue, attira l'attention de tous les autres sur ce prodige qui fixa tous les yeux, & qui suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles pour nous. Toute l'assemblée demeura quelque tems sans mouvement & dans le silence de l'étonnement, qui n'eût pas été plus grand s'ils eussent vu un des membres de notre compagnon séparé de son corps. Cependant les jeunes

femmes qui nous frottoient, reprirent bientôt
1767. leurs fonctions, qu'elles continuerent environ une demi-heure, après quoi elles nous r'habillerent, &, comme on peut le croire, avec un peu de gaucherie; nous nous trouvâmes fort bien de leurs foins, le lieutenant, le munitionnaire & moi. Enfuite notre généreufe bienfaitrice fit apporter quelques ballots d'étoffes, avec lefquelles elle m'habilla, ainfi que tous ceux qui étoient avec moi, à la mode du pays. Je réfiftai d'abord à cette faveur; mais ne voulant pas paroître mécontent d'une chofe qu'elle imaginoit devoir me faire plaifir, je cédai. Quand nous partîmes, elle nous fit donner une truie pleine, & nous accompagna jufqu'à notre bateau. Elle vouloit qu'on me portât encore; mais, comme j'aimois mieux marcher, elle me prit par le bras, & toutes les fois que nous trouvions en notre chemin de l'eau ou de la boue à traverfer, elle me foulevoit avec autant de facilité que j'en aurois eu à rendre le même fervice à un enfant dans mon état de fanté.

Le lendemain matin 13, je lui envoyai par le canonnier fix haches, fix faucilles & plufieurs autres préfens. A fon retour, mon meffager me dit qu'il avoit trouvé la reine donnant un feftin à un millier de perfonnes. Ses domeftiques lui portoient les mets tout préparés, la viande dans des noix de cocos, & les coquillages dans des efpeces d'augets de

bois, semblables à ceux dont nos bouchers se servent : elle les distribuoit ensuite de ses propres mains à tous ses hôtes qui étoient assis & rangés autour de la grande maison. Quand cela fut fait, elle s'assit elle-même sur une espece d'estrade, & deux femmes placées à ses côtés lui donnerent à manger ; les femmes lui présentoient les mets avec leurs doigts, elle n'avoit que la peine d'ouvrir la bouche. Lorsqu'elle apperçut le canonnier, elle lui fit servir une portion. Il ne put pas nous dire ce que c'étoit, mais il croit que c'étoit une poule coupée en petits morceaux, avec des pommes, & assaisonnée avec de l'eau salée : il trouva au reste le mets fort bon. Elle accepta les choses que je lui envoyois, & en parut très-satisfaite. Après que cette liaison avec la reine fut établie, les provisions de toute espece devinrent plus communes au marché ; mais malgré leur abondance, nous fûmes encore obligés de les payer plus chérement qu'à notre arrivée ; notre commerce se trouvant gâté par les clous que nos gens avoient dérobés pour les donner aux femmes. Je donnai ordre de fouiller tous ceux qui iroient à terre, & je défendis qu'aucune femme passât la riviere.

1767.

Le 14, le canonnier étant à terre pour nos achats, apperçut une vieille femme de l'autre côté de la riviere, pleurant amérement. Quand elle vit qu'on l'avoit remarquée, elle envoya un jeune homme qui étoit près d'elle au-delà

1767. de la riviere avec une branche de bananier dans les mains. Lorfqu'il fut de notre côté, il fit un long difcours & mit fa branche aux pieds du canonnier. Après cela il retourna & rapporta la vieille femme, tandis qu'un autre homme apportoit en même tems deux cochons bien gros & bien gras. La femme parcouroit des yeux tous nos gens l'un après l'autre : à la fin elle fondit en larmes; le jeune homme qui l'avoit apportée voyant que le canonnier étoit touché & étonné de ce fpectacle, fit un autre difcours plus long que le premier. La douleur de cette femme étoit cependant encore un myftere ; mais à la fin on comprit que fon mari & trois de fes enfans avoient été tués à l'attaque du vaiffeau. Cette explication qu'elle faifoit elle-même, l'affecta fi fort, qu'à la fin elle tomba, ne pouvant plus parler. Les deux jeunes hommes qui la foutenoient étoient prefque dans le même état. Nous conjecturâmes que c'étoit deux autres de fes enfans ou de fes proches parens. Le canonnier fit tout ce qu'il put pour adoucir fa douleur; & quand elle fut un peu revenue à elle-même, elle lui fit préfenter les deux cochons, & lui donna fa main en figne d'amitié ; mais elle ne voulut rien recevoir de lui, quoiqu'il lui offrît dix fois la valeur de fes cochons au prix du marché.

Le matin du jour fuivant 15, j'envoyai le fecond lieutenant avec tous les bateaux & foi-

xante hommes à l'ouest, pour connoître le pays & voir ce qu'on pouvoit en tirer. A midi, il revint après avoir fait environ six milles le long de la côte. Il trouva le pays très-agréable & très-peuplé, abondant en cochons, en volailles, en fruits & en végétaux de différentes sortes. Les habitans ne lui apporterent aucun obstacle, mais ne parurent point disposés à lui vendre aucune des denrées que nos gens auroient bien voulu acheter. Ils lui donnerent cependant des cocos & des bananes, & ils lui vendirent enfin neuf cochons & quelques poules. Le lieutenant pensa qu'on pourroit facilement les amener par degrés à un commerce libre & suivi; mais la distance du vaisseau étoit trop grande, & il falloit envoyer trop de monde à terre pour y être en sûreté. Il vit beaucoup de grandes pirogues au rivage & quelques-unes en construction. Il observa que tous leurs outils étoient de pierre, de coquilles & d'os, & il en conclut qu'ils n'avoient aucune espece de métal. Il ne trouva d'autres quadrupedes chez eux que des cochons & des chiens, ni aucun vaisseau de terre; de sorte que toutes leurs nourritures étoient cuites au four, ou rôties. Dépourvus de vases où l'eau pût être contenue & soumise à l'action du feu, ils n'avoient pas plus d'idée qu'elle pût être échauffée que rendue solide. Aussi, comme la reine étoit un jour à déjeûner à bord du vaisseau, un des Indiens les plus considérables

1767.

de ſa ſuite, que nous crûmes être un prêtre,
1767. voyant le chirurgien remplir la théiere en tournant le robinet de la bouilloire qui étoit ſur la table, après avoir remarqué ce qu'on venoit de faire, avec une grande curioſité & beaucoup d'attention, tourna lui-même le robinet, & reçut l'eau ſur ſa main : auſſi-tôt qu'il ſe ſentit brûlé, il pouſſa des cris & commença à danſer tout autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur & de l'étonnement. Les autres Indiens ne pouvant concevoir ce qui lui étoit arrivé, demeurerent les yeux fixés ſur lui, avec une ſurpriſe mêlée de quelque terreur. Le chirurgien, cauſe innocente du mal, y appliqua un remede ; mais il ſe paſſa quelque tems avant que le pauvre homme fût ſoulagé.

Le 16, M. Furneaux, mon ſecond lieutenant, tomba très-malade : ce qui me fit beaucoup de peine, parce que mon premier lieutenant n'étoit pas encore rétabli, & que j'étois moi-même encore d'une grande foibleſſe. Je fus encore obligé ce jour-là de punir Proctor, le caporal des ſoldats de marine, pour ſa mutinerie. La reine avoit été abſente depuis pluſieurs jours ; mais les habitans nous firent entendre qu'elle ſeroit de retour le jour ſuivant.

Le lendemain matin 17, elle vint en effet ſur le rivage ; & après elle un grand nombre de gens que nous n'avions jamais vus aupa-

ravant, apporterent au marché des provisions de toute espece. Le canonnier envoya au vaisseau 14 cochons & une grande quantité de fruits. 1767.

L'après-midi du jour suivant 18, la reine vint à bord, & m'apporta deux gros cochons en présent : car jamais elle ne voulut consentir à faire aucun échange. Le soir, le maître d'équipage la reconduisit à terre avec un présent. Aussi-tôt qu'ils furent débarqués, elle le prit par la main ; & ayant fait un long discours au peuple qui les environnoit en foule, elle le mena à sa maison, où elle l'habilla à la maniere du pays, comme elle en avoit usé avec nous auparavant.

Le 19, nous reçûmes plus de denrées que nous n'en avions jusqu'à présent pu obtenir en un jour : quarante-huit cochons ou cochons de lait, quatre douzaines de poules, du fruit-à-pain, des bananes, des pommes & des cocos presque sans nombre.

Le 20, le commerce se soutint avantageusement ; mais l'après-dîné on découvrit que François Pinknec, un des matelots, avoit arraché les taquets de la grande écoute ; & après avoir dérobé les clous à fiches, les avoit jetés dans la mer. M'étant assuré du coupable, j'assemblai tout l'équipage ; & après avoir exposé son crime avec toutes les circonstances qui l'aggravoient, je le condamnai à courir trois fois la bouline, en faisant le tour du tillac.

1767. Toute ma rhétorique ne produisit pas beaucoup d'effet: car la plus grande partie de l'équipage étant coupable du même délit, il fut traité si doucement, que les autres furent plutôt encouragés par l'espérance de l'impunité, qu'effrayés de la crainte de la punition. Il ne me resta d'autre moyen d'empêcher la destruction entiere du vaisseau & l'enchérissement des denrées à un taux où nous aurions bientôt manqué de moyens de les payer, que de défendre à tout le monde d'aller à terre, excepté à ceux qui faisoient de l'eau & du bois, & à la garde que je leur donnois.

Le 21, la reine vint de nouveau au vaisseau, & fit apporter avec elle plusieurs gros cochons en présent, pour lesquels, à son ordinaire, elle ne voulut rien recevoir en retour. Lorsqu'elle fut prête de quitter le navire, elle fit entendre qu'elle desiroit que j'allasse à terre avec elle; à quoi je consentis, en prenant plusieurs officiers avec moi. Quand nous fûmes arrivés à sa maison, elle me fit asseoir; & prenant mon chapeau, elle y attacha une aigrette de plumes de différentes couleurs. Cette parure, que je n'avois vue à personne qu'à elle, étoit assez agréable. Elle attacha aussi à mon chapeau & aux chapeaux de ceux qui étoient avec moi, une espece de guirlandes faites de tresses de cheveux, & nous fit entendre que c'étoit ses propres cheveux, & qu'elle-même les avoit tressés; elle nous donna quelques

nattes très-adroitement travaillées. Le soir elle nous accompagna jusqu'au rivage; & lorsque nous entrâmes dans notre bateau, elle nous donna une truie & une grande quantité de fruits. En partant, je lui fis comprendre que je quitterois l'isle dans sept jours; elle me demanda par signes d'en demeurer encore vingt, en me faisant entendre que j'irois dans l'intérieur du pays à deux journées de la côte; que j'y passerois quelques jours, & que j'en rapporterois une grande provision de cochons & de volaille. Je lui repliquai toujours par signes que j'étois forcé de partir dans sept jours, sans autre délai; sur quoi elle se mit à pleurer, & ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à la tranquilliser un peu. 1767.

Le 22 au matin, le canonnier nous envoya au moins vingt cochons avec beaucoup de fruits. Nos entre-ponts étoient alors pleins de cochons & de volailles, dont nous ne tuions que les plus petits, gardant les autres pour notre provision à la mer. Nous trouvâmes cependant, à notre grand chagrin, qu'on ne pouvoit faire manger autre chose que du fruit, tant aux cochons qu'aux volailles, sans beaucoup de difficulté. Nous fûmes forcés par-là de les tuer beaucoup plutôt que nous n'aurions fait: nous avons cependant apporté vivans en Angleterre un cochon mâle & une truie, dont j'ai fait présent à M. Stephens, secretaire de l'amirauté. La truie est morte

depuis en cochonnant, mais le mâle eſt en-
1767. core vivant.

Le 23, nous eûmes une pluie très-forte, avec des coups de vents qui abattirent plusieurs arbres ſur la côte, quoique peu ſenſibles dans l'endroit où le vaiſſeau étoit mouillé.

Le 24 j'envoyai au vieillard, qui avoit été ſi utile au canonnier dans nos marchés, un autre pot de fer, quelques haches, quelques ſerpes, quelques faucilles & une piece de drap. J'envoyai auſſi à la reine deux coqs-d'indes, deux oies, trois coqs de Guinée, une chatte pleine, quelques porcelaines, des miroirs, des bouteilles, des chemiſes, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des haricots blancs appellés *callivances*, & environ ſeize ſortes de ſemences potageres, une beche, enfin une grande quantité de pieces de coutellerie, comme couteaux, ciſeaux & autres choſes. Nous avions déjà planté pluſieurs ſortes de légumes & quelques pois en différens endroits, & nous avions eu le plaiſir de les voir lever très-heureuſement; cependant il n'en reſtoit rien quand le capitaine Cook quitta l'isle. J'envoyai auſſi à la reine deux pots de fer & quelques cuillers: elle donna de ſon côté au canonnier dix-huit cochons & quelques fruits.

Le 25 au matin, j'envoyai le ſieur Gore, un des contre-maîtres, avec tous les ſoldats de marine, quarante matelots & quatre offi-

ciers de poupe, avec ordre de s'avancer dans la vallée le long de la riviere aussi loin qu'ils 1767. pourroient, d'examiner le sol & les productions du pays, les arbres, les plantes qu'ils trouveroient, de remonter aux sources des ruisseaux qu'ils verroient descendre des montagnes, & d'observer s'ils charrioient quelques minéraux. Je les avertis de se tenir continuellement sur leurs gardes contre les habitans, & d'allumer un feu comme un signal s'ils étoient attaqués. En même tems je plaçai un détachement sur le rivage, & je dressai une tente sur une pointe de terre, pour observer une éclipse de soleil. Le tems étant fort clair, notre observation fut faite avec une grande exactitude.

L'immersion, tems vrai, à .	6h	51'	50".
L'émersion	8	1	0.
La durée de l'éclipse . . .	1	9	10.
La latitude du lieu de l'observation	17	30	sud.
La déclinaison du soleil . .	19	40	nord.
La déclinaison de l'aiguille aimantée.	5	36	est.

Après avoir fini notre observation, j'allai chez la reine, & je lui montrai le télescope qui étoit de réflexion. Elle en admira la structure : je m'efforçai de lui en faire comprendre l'usage ; & le fixant sur plusieurs objets éloignés qu'elle connoissoit bien, mais qu'elle ne pouvoit distinguer à la simple vue, je les

1767. lui fis regarder par le télescope : dès qu'elle les vit, elle tressaillit & recula d'étonnement; & dirigeant ses yeux vers l'endroit sur lequel l'instrument portoit, elle demeura quelque tems immobile & sans parler. Elle retourna au télescope ; & le quittant de nouveau, elle chercha encore inutilement à voir avec les yeux simples les objets que le télescope lui avoit montrés. En les voyant ainsi paroître & disparoître alternativement, sa contenance & ses gestes exprimoient un mêlange d'étonnement & de plaisir que j'entreprendrois vainement de décrire. Je fis emporter le télescope, & je l'invitai elle & plusieurs chefs qui étoient avec elle, à venir avec moi à bord du vaisseau. J'avois en cela pour objet la sûreté entiere du détachement que j'avois envoyé dans le pays; car je pensois que tant qu'on verroit la reine & les principaux habitans entre mes mains, on se garderoit bien de faire aucune violence à nos gens à terre. Quand nous fûmes à bord, je commandai un bon dîné ; mais la reine ne voulut ni boire ni manger. Les gens de sa suite mangerent de fort bon appétit tout ce qu'on leur servit, mais on ne pût leur faire boire que de l'eau pure.

Le soir nos gens revinrent de leur expédition & parurent au rivage, sur quoi je renvoyai la reine & sa suite. En partant, elle me demanda par signes si je persistois toujours dans ma résolution de laisser l'isle au tems que

j'avois fixé ; & lorſque je lui eus fait entendre qu'il m'étoit impoſſible de demeurer plus long-tems, elle exprima ſa douleur par un torrent de larmes, & demeura quelque tems ſans pouvoir proférer une parole. Quand elle fut un peu appaiſée, elle me dit qu'elle vouloit revenir au vaiſſeau le lendemain : j'y conſentis, & nous nous ſéparâmes. 1767.



CHAPITRE VII.

Détail d'une expédition faite dans l'isle pour en connoître l'intérieur. Suite de ce qui nous arriva jusqu'à notre départ d'Otahiti.

APRÈS que le contre-maître fut revenu à bord, il me donna par écrit le détail ſuivant de ſon expédition.

" A quatre heures du matin du ſamedi 25 juin, je débarquai avec quatre officiers de poupe, un ſergent, douze ſoldats de marine & vingt-quatre matelots tous armés ; nous étions accompagnés de quatre hommes qui portoient des haches & d'autres marchandiſes dont nous voulions trafiquer avec les naturels du pays, & de quatre autres chargés de munitions & de proviſions. Chaque homme avoit reçu ſa ration d'eau-de-vie d'un jour,

1767. & j'en avois en outre deux petits barrils que je devois distribuer lorsque je le jugerois à propos.

Dès que je fus à terre, j'appellai notre vieillard, & je le pris pour nous conduire. Nous suivîmes le cours de la riviere, partagés en deux bandes, qui marchoient chacune d'un côté. Les deux premiers milles, elle coule à travers une vallée très-large, dans laquelle nous découvrîmes plusieurs habitations, des jardins enclos, & une grande quantité de cochons, de volailles & de fruits. Le sol, qui est d'une couleur noirâtre, nous parut gras & fertile. La vallée devenant ensuite très-étroite, & le terrein étant escarpé d'un côté de la riviere, nous fûmes obligés de marcher tous de l'autre. Dans les endroits où le courant se précipite des montagnes, on a creusé des canaux pour conduire l'eau dans les jardins & les plantations d'arbres fruitiers. Nous apperçûmes dans ces jardins une herbe que les habitans ne nous avoient jamais apportée, & nous vîmes qu'ils la mangeoient crue. Je la goûtai & je la trouvai agréable; sa saveur ressemble assez à celle de l'épinard des isles d'Amérique, appellé *callaloor*, quoique ses feuilles en soient un peu différentes. Les terreins sont fermés de haies, & forment un coup-d'œil agréable; le fruit-à-pain & les pommiers sont alignés sur le penchant des collines; & les cocotiers & les bananiers, qui demandent plus d'humidité, dans

dans la plaine. Au-dessous des arbres & sur les collines, il y a de très-bonne herbe; & nous ne vîmes point de broussailles. En avançant, les sinuosités de la riviere devenoient innombrables, les collines s'élevoient en montagnes, & nous avions par-tout de grandes cimes de rochers qui pendoient sur nos têtes. Notre route étoit difficile; &, lorsque nous eûmes parcouru environ quatre milles, le dernier chemin que nous avions fait fut si mauvais, que nous nous assîmes pour nous reposer & nous rafraîchir en déjeûnant. Nous nous étendîmes sous un grand pommier dans un très-bel endroit; à peine commencions-nous notre repas que nous fûmes tout-à-coup alarmés par un son confus de plusieurs voix entremêlées de grands cris. Nous apperçûmes bientôt après, une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans qui étoient sur une colline au-dessus de nous. Notre vieillard voyant que nous nous levions précipitamment & que nous courions à nos armes, nous pria de continuer à rester assis, & il alla sur-le-champ vers les Otahitiens qui étoient venus nous surprendre. Dès qu'il les eut abordés, ils se turent & s'en allerent. Peu de tems après ils revinrent, apportant un gros cochon tout cuit, beaucoup de fruits-à-pain, d'ignames, & d'autres rafraîchissemens, qu'ils donnerent au vieillard qui nous les distribua. Je leur donnai en retour 1767.

quelques clous, des boutons & d'autres choses
1767. qui leur firent bien du plaisir. Nous poursuivîmes ensuite notre chemin dans la vallée, aussi loin qu'il nous fut possible, en examinant tous les courans d'eau & les endroits qu'ils avoient arrosés, pour voir si nous n'y trouverions point de vestiges de métaux ou de minéraux; mais nous n'en découvrîmes aucune trace. Je montrai à tous les habitans que nous rencontrions, le morceau de salpêtre qui avoit été ramassé dans l'isle; mais aucun d'eux ne parut le connoître, & je ne pus point avoir d'éclaircissemens sur cette matiere. Le vieillard commença à être fatigué; & comme il y avoit une montagne devant nous, il nous fit signe qu'il vouloit aller dans son habitation: cependant, avant de nous quitter, il fit prendre à ses compatriotes, qui nous avoient si généreusement fourni des provisions, le bagage, avec les fruits qui n'avoient pas été mangés, & quelques noix de cocos remplies d'eau fraîche; & il nous donna à entendre qu'ils nous accompagneroient jusqu'au-delà de la montagne. Dès qu'il fut parti, les Otahitiens détacherent des branches vertes des arbres voisins, & ils les placerent devant nous, en faisant plusieurs cérémonies, dont nous ne connoissions pas la signification; ils prirent ensuite quelques petits fruits, dont ils se peignirent en rouge, & ils exprimerent de l'écorce d'un

arbre un suc jaune qu'ils répandirent en différens endroits de leurs habillemens. Le vieillard nous voyoit encore, lorsque nous nous mîmes à gravir la montagne; & s'appercevant que nous avions peine à nous ouvrir un passage à travers les ronces & les buissons qui étoient très-épais, il revint sur ses pas, & dit quelque chose à ses compatriotes, d'un ton de voix ferme & élevé: sur quoi vingt ou trente d'entr'eux allerent devant nous pour débarrasser le chemin; ils nous donnerent aussi en route de l'eau & des fruits pour nous rafraîchir, & ils nous aidoient à grimper les endroits les plus difficiles, que nous n'aurions pas pu franchir sans eux. Cette montagne étoit éloignée d'environ six milles du lieu de notre débarquement, & son sommet nous parut élevé d'environ un mille au-dessus du niveau de la riviere qui coule dans la vallée. Lorsque nous fûmes arrivés en haut, nous nous assîmes une seconde fois pour nous reposer & nous rafraîchir. Nous nous flattions en montant, que parvenus au sommet, nous découvririons toute l'isle; mais nous trouvâmes des montagnes beaucoup plus élevées que celles où nous étions. La vue du côté du vaisseau étoit délicieuse; les penchans des collines sont couverts de beaux bois & de villages répandus çà & là; les vallées présentent des paysages encore plus rians; il y a un plus grand nombre de maisons, & plus de

1767.

verdure. Nous vîmes très-peu d'habitations
1767. au-dessus de nous, mais nous apperçûmes de la fumée sur les plus grandes hauteurs qui étoient à la portée de notre vue, & nous conjecturâmes que les endroits les plus élevés de l'isle ne sont pas sans habitans. En gravissant la montagne, nous trouvâmes plusieurs ruisseaux qui sortoient des rochers, & nous découvrîmes du sommet quelques maisons que nous n'avions pas remarquées auparavant. Il n'y a aucucune partie de ces montagnes qui soit nue; la cime des plus élevées que nous appercevions est garnie de bois, dont je ne distinguai pas l'espece; d'autres, qui sont de la même hauteur que celle que nous avions montée, sont couvertes de bois sur les côtés, & le sommet qui est de roc est couvert de fougere. Il croît dans les plaines qui sont au-dessous, une sorte d'herbe & de plante qui ressemble au jonc; en général, le sol des montagnes & des vallées me parut fertile. Nous vîmes plusieurs tiges de cannes à sucre, grandes, d'un très-bon goût, & qui croissent sans la moindre culture. Je trouvai aussi du gingembre & du tamarin, dont j'ai apporté les échantillons; mais je ne pus me procurer la graine d'aucun arbre, dont la plupart étoient alors en fleurs. Après avoir passé le sommet de la montagne à une assez grande distance, je rencontrai un arbre exactement semblable à la fougere, excepté seulement

qu'il avoit 15 ou 16 pieds de haut. Je le coupai, & je vis que l'intérieur reſſembloit auſſi à celui de cet arbuſte. Je voulois en rapporter une branche, mais je trouvai qu'elle étoit trop incommode, & je ne ſavois pas d'ailleurs quelle difficulté nous eſſuierions avant de retourner au vaiſſeau, dont je jugeai que nous étions alors fort éloignés. Dès que nous eûmes réparé nos forces par les rafraîchiſſemens & le repos, nous commençâmes à deſcendre la montagne, toujours accompagnés des naturels du pays, aux ſoins deſquels le vieillard nous avoit recommandés. Nous dirigions ordinairement notre marche vers le vaiſſeau; mais nous nous détournions quelquefois à droite & à gauche dans les plaines & les vallées, lorſque nous appercevions quelques maiſons agréablement ſituées. Les habitans étoient toujours prêts à nous donner ou à nous vendre ce qu'ils avoient. Excepté des cochons, nous ne vîmes point de quadrupedes, & nous ne remarquâmes d'autres oiſeaux que différentes eſpeces de perroquets, une ſorte de pigeons, & beaucoup de canards ſur la riviere. Tous les endroits qui étoient plantés & cultivés, avoient de grandes marques de fertilité, quoiqu'il y eût quelques parties dans le milieu, qui paroiſſoient ſtériles. Je plantai des noyaux de pêches, de ceriſes & de prunes; je ſemai la graine de beaucoup de plantes potageres, dans les lieux où je crus qu'elles croî-

1767.

[redacted] troient, & des citrons, des oranges & des li-
1767. mons dans les terreins que je jugeai les plus ressemblans à ceux des isles de l'Amérique qui produisent ces fruits. Dans l'après-midi, nous arrivâmes à un endroit très-agréable à environ trois milles du vaisseau ; nous y achetâmes deux cochons & quelques volailles que les naturels du pays nous apprêterent très-bien & fort promptement. Nous y restâmes jusqu'à la fraîcheur du soir, & nous nous mîmes en marche pour retourner au vaisseau, après avoir récompensé libéralement nos guides, & les gens qui nous avoient procuré un si bon dîner. Toute notre compagnie se comporta cependant cette journée avec beaucoup d'ordre & d'honnêteté, & nous quittâmes les Otahitiens nos amis, très-contens les uns des autres. „

Le lendemain matin, 26, sur les six heures, la reine vint à bord, comme elle nous l'avoit promis : elle nous apportoit un présent de cochons & de volailles, mais elle retourna à terre bientôt après. Le canonnier nous envoya trente cochons avec beaucoup de volailles & de fruits. Nous complétâmes nos provisions d'eau & de bois, & tînmes tout prêt pour remettre en mer. Plusieurs habitans que nous avions déjà vus, vinrent de l'intérieur du pays sur le rivage. Par les égards qu'on avoit pour quelques-uns d'eux, nous jugeâmes qu'ils étoient d'un rang supérieur aux autres. Sur les trois heures de l'après-midi, la reine revint

sur le rivage, très-bien habillée & suivie d'un grand nombre de personnes; elle traversa la 1767. riviere avec sa suite & notre vieillard, & vint encore une fois à bord du vaisseau. Elle nous donna de très-beaux fruits; elle renouvella avec beaucoup d'empressement ses sollicitations, afin de m'engager à séjourner dix jours de plus dans l'isle; elle me fit entendre qu'elle iroit dans l'intérieur du pays, & qu'elle m'apporteroit une grande quantité de cochons, de volailles & de fruits. Je tâchai de lui témoigner ma reconnoissance des bontés & de l'amitié qu'elle avoit pour moi, mais je l'assurai que je mettrois sûrement à la voile dès le matin du jour suivant : elle fondit en larmes comme à son ordinaire; & quand son agitation se fut calmée, elle me demanda par signes quand je reviendrois. Je lui fis comprendre que ce seroit dans cinquante jours : elle me dit par signe de ne pas attendre si long-tems, & de revenir dans trente. Comme je persistois à exprimer toujours le nombre que j'avois fixé, elle me parut satisfaite; elle resta à bord jusqu'à la nuit, & ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à la déterminer à retourner à terre. Lorsqu'on lui dit que le bateau étoit prêt, elle se jeta sur un fauteuil, & pleura pendant long-tems avec tant de sensibilité que rien ne pouvoit la calmer : à la fin cependant elle entra dans le bateau avec beaucoup de répugnance, accompagnée des gens

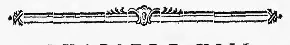
1767. de sa suite & du vieillard. Celui-ci nous avoit dit souvent que son fils, qui avoit environ quatorze ans, s'embarqueroit avec nous; le jeune homme paroissoit y consentir. Comme il avoit disparu pendant deux jours, je m'informai de lui dès que je ne le vis plus; son pere me fit entendre qu'il étoit allé dans l'intérieur de l'isle voir ses amis, & qu'il reviendroit assez à tems pour notre départ. Nous ne l'avons jamais revu, & j'ai des raisons de croire que, lorsque le moment de mettre à la voile approcha, la tendresse du vieillard avoit succombé, & qu'afin de conserver son enfant près de lui, il l'avoit caché, jusqu'à ce que le vaisseau fût parti.

Le lundi 27, à la pointe du jour, nous démarrâmes, & j'envoyai en même tems à terre le grand bateau & le canot, afin de remplir quelques-unes de nos pieces d'eau qui étoient vuides. Dès qu'ils furent près de la côte, ils virent avec surprise tout le rivage couvert d'habitans; & doutant s'il étoit prudent de débarquer au milieu d'un si grand nombre d'Otahitiens, ils étoient prêts à s'en revenir au vaisseau. Dès que les Indiens s'en apperçurent, la reine s'avança, & les invita à descendre. Comme elle conjecturoit les raisons qui pouvoient les arrêter, elle fit retirer les naturels du pays de l'autre côté de la riviere. Pendant que nos gens allerent remplir les tonneaux, elle mit dans le bateau quelques-

cochons & des fruits ; & lorſqu'ils y rentrerent, elle vouloit à toute force revenir avec eux au vaiſſeau. L'officier cependant, qui avoit reçu ordre de n'amener perſonne, ne voulut pas le lui permettre. Voyant que ſes prieres étoient inutiles, elle fit lancer en mer une double pirogue conduite par ſes Indiens. Quinze ou ſeize autres pirogues la ſuivirent, & elles vinrent toutes au vaiſſeau. La reine monta à bord ; l'agitation où elle étoit l'empêchoit de parler, & ſa douleur ſe répandit en larmes. Après qu'elle y eut paſſé environ une heure, il s'éleva une briſe ; nous levâmes l'ancre, & nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'apperçut qu'elle devoit abſolument retourner dans ſa pirogue, elle nous embraſſa de la maniere la plus tendre, en verſant beaucoup de pleurs : toute ſa ſuite témoigna également un grand chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes calme tout plat, & j'envoyai les bateaux en avant pour nous touer ; toutes les pirogues des Otahitiens revinrent alors près de notre bâtiment, & celle qui portoit la reine s'approcha des mantelets de la ſainte-barbe, où ſes gens l'attacherent. Quelques minutes enſuite, elle alla dans l'avant de ſa pirogue, & s'y aſſit en pleurant ſans qu'on pût la conſoler. Je lui donnai pluſieurs choſes que je crus pouvoir lui être utiles, & quelques autres pour ſa parure ; elle les reçut en ſilence, & ſans y faire beaucoup d'atten- 1767.

tion. A dix heures, nous avions dépaſſé le
1767. récif, il s'éleva un vent frais ; nos amis les Otahitiens, & ſur-tout la reine, nous dirent adieu pour la derniere fois, avec tant de regrets & d'une façon ſi touchante, que j'eus le cœur ſerré, & que mes yeux ſe remplirent de larmes.

A midi, le mouillage d'où nous étions partis nous reſtoit au S. E. $\frac{1}{2}$ E. à douze milles de diſtance : il eſt ſitué au 17° 30′ de latitude S., au 130° de longitude O., & je lui ai donné le nom de havre de Port-Royal.



CHAPITRE VIII.

Deſcription plus particuliere des habitans d'Otahiti, de la vie domeſtique, des mœurs & des arts de ces inſulaires.

Après avoir ſéjourné à la hauteur d'Otahiti, depuis le 24 juin juſqu'au 27 juillet, je vais donner une deſcription de ſes habitans, des arts & des mœurs de ces inſulaires, autant que j'ai pu les connoître. Mais, comme j'ai été malade & obligé de garder le lit, ma narration ſera moins exacte & moins détaillée que ſi j'avois joui d'une ſanté meilleure.

Les habitans de cette isle ſont grands,

bien faits, agiles, dispos, & d'une figure agréable. La taille des hommes est en général de cinq pieds sept à cinq pieds dix pouces, & il y en a peu qui soient plus petits ou d'une taille plus haute. Celle des femmes est de cinq pieds six pouces. Le teint des hommes est basané, & ceux qui vont sur l'eau l'ont beaucoup plus bronzé que ceux qui vivent toujours à terre. Leurs cheveux sont ordinairement noirs, mais quelquefois bruns, rouges ou blonds: ce qui est digne de remarque, parce que les cheveux de tous les naturels d'Asie, d'Afrique & d'Amérique sont noirs sans exception. Ils les nouent dans une seule touffe sur le milieu de la tête, ou en deux parties, une de chaque côté; d'autres pourtant les laissent flottans, & alors ils bouclent avec beaucoup de roideur; les enfans des deux sexes les ont ordinairement blonds. Leurs cheveux sont arrangés très-proprement, quoiqu'ils ne connoissent point l'usage des peignes; ceux à qui nous en avions donnés, savoient très-bien s'en servir. C'est un usage universel parmi eux de s'oindre la tête avec une huile de cocos, dans laquelle ils infusent la poudre d'une racine qui a une odeur approchante de celle de la rose. Toutes les femmes sont jolies, & quelques-unes d'une très-grande beauté. Ces insulaires ne paroissoient pas regarder la continence comme une vertu; les Otahitiennes vendoient leurs faveurs à nos gens librement & en public, &

1767.

même leurs peres & leurs freres nous les ame-
1767. noient ſouvent eux-mêmes, afin de tranſiger ſur cet article. Ils connoiſſent pourtant le prix de la beauté; & la grandeur du clou qu'on nous demandoit pour la jouiſſance d'une femme, étoit toujours proportionnée à ſes charmes. Les inſulaires, qui venoient nous préſenter des filles au bord de la riviere, nous montroient avec un morceau de bois la longueur & la groſſeur du clou pour lequel ils nous les céderoient. Si nous conſentions au marché, ils nous les envoyoient ſur un bateau: car nous ne permettions pas aux hommes de traverſer la riviere. L'équipage faiſoit ce trafic depuis long-tems, lorſque les officiers s'en apperçurent; quand quelques-uns de nos gens s'écartoient un peu pour aller recevoir des femmes, ils avoient la précaution d'en mettre d'autres en ſentinelle, pour n'être pas découverts. Dès que j'en fus informé, je ne m'étonnai plus qu'on arrachât les fers & les clous du vaiſſeau, & qu'il fût en danger d'être mis en pieces; tout notre monde avoit par jour des proviſions fraîches & des fruits autant qu'ils pouvoient en manger, & j'avois été embarraſſé juſqu'alors d'expliquer d'où provenoit cette détérioration. L'habillement des hommes & des femmes eſt de bonne grace, & leur ſied bien; il eſt fait d'une eſpece d'étoffe blanche, que leur fournit l'écorce d'un arbuſte, & qui reſſemble

beaucoup au gros papier de la Chine. Deux pieces de cette étoffe forment leur vêtement ; 1767.
l'une qui a un trou au milieu pour y paſſer la tête, pend depuis les épaules juſqu'à mi-jambe devant & derriere ; l'autre a quatre ou cinq verges de longueur & à-peu-près une de largeur ; ils l'enveloppent autour de leur corps ſans la ſerrer. Cette étoffe n'eſt point tiſſue ; elle eſt fabriquée comme le papier, avec les fibres ligneuſes d'une écorce intérieure, qu'on a miſes en macération, & qu'on a enſuite étendues & battues les unes ſur les autres. Les plumes, les fleurs, les coquillages & les perles font partie de leurs ornemens & de leur parure ; ce ſont les femmes ſur-tout qui portent les perles ; j'en ai acheté environ deux douzaines de petites : elles ſont d'une couleur aſſez brillante, mais elles ſont toutes écaillées par les trous qu'on y a faits. M. Furneaux en vit pluſieurs dans ſon excurſion à l'oueſt de l'isle ; mais il ne put en acheter aucune, quoi qu'il en offrît. Je remarquai que c'eſt ici un uſage univerſel parmi les hommes & les femmes, de ſe peindre les feſſes & le derriere des cuiſſes, avec des lignes noires très-ſerrées, & qui repréſentent différentes figures ; ils ſe piquent la peau avec la dent d'un inſtrument aſſez reſſemblant à un peigne, & ils mettent dans les trous une eſpece de pâte compoſée d'huile & de ſuie qui laiſſe une tache ineffaçable. Les petits garçons & les pe-

tites filles au-dessous de douze ans, ne portent
1767. point ces marques. Nous vîmes quelques hommes dont les jambes étoient peintes en échiquier de la même maniere, & il nous parut qu'ils avoient un rang distingué & une autorité sur les autres insulaires. Un des principaux suivans de la reine nous sembla beaucoup plus disposé que le reste des Otahitiens à imiter nos manieres; & nos gens, dont il devint bientôt l'ami, lui donnerent le nom de Jonathan. M. Furneaux le revêtit d'un habit complet à l'angloise, qui lui alloit très-bien. Nos officiers étoient toujours portés à terre, parce qu'il y avoit un banc de sable à l'endroit où nous débarquions : Jonathan, fier de sa nouvelle parure, se faisoit aussi porter par quelques-uns de ses gens. Il entreprit bientôt de se servir du couteau & de la fourchette dans ses repas; mais lorsqu'il avoit pris un morceau avec sa fourchette, il ne pouvoit pas venir à bout de conduire cet instrument; il portoit sa main à sa bouche, entraîné par la force de l'habitude, & le morceau qui étoit au bout de la fourchette alloit passer à côté de son oreille.

Les Otahitiens se nourrissent de cochons, de volailles, de chiens & de poissons, de fruits-à-pain, de bananes, d'ignames, de pommes & d'un autre fruit aigre, qui n'est pas bon en lui-même, mais qui donne un goût fort agréable au fruit-à-pain grillé, avec lequel

ils le mangent souvent. Il y a dans l'isle beaucoup de rats, mais je n'ai pas vu qu'ils les mangeassent. La riviere fournit de bons mulets; mais ils ne sont ni gros, ni en grande quantité. Ils trouvent sur le récif, des conques, des moules & d'autres coquillages qu'ils prennent à la marée basse, & qu'ils mangent cruds avec du fruit-à-pain, avant de retourner à terre. La riviere produit aussi de belles écrevisses; & à peu de distance de la côte, ils pêchent avec des lignes & des hameçons de nacre-de-perle, des perroquets de mer & d'autres especes de poissons, qu'ils aiment si passionnément, qu'ils ne voulurent jamais nous en vendre, malgré le haut prix que nous leur en offrions. Ils ont encore de très-grands filets à petites mailles, avec lesquels ils pêchent certains poissons de la grosseur des sardines. Tandis qu'ils se servoient de leurs lignes & filets avec beaucoup de succès, nous voulûmes les employer aussi, mais nous ne prîmes pas un seul poisson : nous nous procurâmes quelques-uns de leurs hameçons & de leurs lignes; mais n'ayant pas leur adresse, nous ne réussîmes pas mieux. 1767.

Voici la maniere dont ils apprêtent leurs alimens. Ils allument du feu en frottant le bout d'un morceau de bois sec sur le côté d'un autre, à-peu-près comme nos charpentiers aiguisent leurs ciseaux; ils font ensuite un creux d'un demi-pied de profondeur & de

1767. deux ou trois verges de circonférence ; ils en pavent le fond avec de gros cailloux unis, & ils font du feu avec du bois ſec, des feuilles & des coques de noix de cocos. Lorſque les pierres ſont aſſez chaudes, ils ſéparent les charbons & tirent les cendres ſur les côtés ; ils couvrent le foyer d'une couche de feuilles vertes de cocotiers, & ils y placent l'animal qu'ils veulent cuire, après l'avoir enveloppé de feuilles de plane ; ſi c'eſt un petit cochon, ils l'apprêtent ainſi ſans le dépecer, & ils le coupent en morceaux s'il eſt gros. Lorſqu'il eſt dans le foyer, ils le recouvrent de charbons, & ils mettent par-deſſus une autre couche de fruits-à-pain & d'ignames, également enveloppés dans des feuilles de plane ; ils y répandent enſuite le reſte des cendres, des pierres chaudes & beaucoup de feuilles de cocos ; ils revêtent le tout de terre, afin d'y concentrer la chaleur. Ils ouvrent le trou après un certain tems proportionné au volume de ce qu'on y fait cuire ; ils en tirent les alimens qui ſont tendres, pleins de ſuc, & ſuivant moi, beaucoup meilleurs que ſi on les avoit apprêtés de toute autre maniere ; le jus des fruits & l'eau ſalée forment toutes leurs ſauces. Ils n'ont pas d'autres couteaux que des coquilles, avec leſquelles ils découpent très-adroitement, & dont ils ſe ſervent toujours.

Notre canonnier, pendant la tenue du marché,

ché, avoit coutume de dîner à terre; il n'eſt pas poſſible de décrire l'étonnement & la ſurpriſe qu'ils témoignerent, lorſqu'ils virent qu'il faiſoit cuire ſon cochon & ſa volaille dans une marmite. J'ai obſervé plus haut qu'ils n'ont point de vaſe ou de poterie qui aille au feu, & qu'ils n'ont aucune idée de l'eau chaude & de ſes effets. Dès que le vieillard fut en poſſeſſion du pot de fer que nous lui avions donné, lui & ſes amis y firent bouillir leurs alimens. La reine & pluſieurs des chefs, qui avoient reçu de nous des marmites, s'en ſervoient conſtamment; & les Otahitiens alloient en foule voir cet inſtrument, comme la populace va contempler un ſpectacle de monſtres & de marionnettes dans nos foires d'Europe. Il nous parut qu'ils n'ont d'autre boiſſon que de l'eau, & qu'ils ignorent heureuſement l'art de faire fermenter le ſuc des végétaux pour en tirer une liqueur enivrante. Nous avons déjà dit qu'il y a dans l'isle des cannes à ſucre; mais, à ce qu'il nous ſembla, ils n'en font d'autre uſage que de les mâcher, & même cela ne leur arrive pas habituellement; ils en rompent ſeulement un morceau lorſqu'ils paſſent par haſard dans les lieux où croît cette plante. 1767.

Nous n'avons pas eu beaucoup d'occaſions de connoître en détail leur vie domeſtique & leurs amuſemens; nous jugeâmes par leurs armes & les cicatrices que portoient pluſieurs d'entr'eux, qu'ils ſont quelquefois en guerre;

nous vîmes, par la grandeur de ces cicatrices, qu'elles étoient les suites de blessures considérables que leur avoient faites des pierres, des massues, & d'autres armes obtuses; nous reconnûmes aussi par-là, qu'ils avoient fait des progrès dans la chirurgie, & nous en eûmes bientôt des preuves plus certaines. Un de nos matelots étant à terre, se mit une écharde dans le pied: comme notre chirurgien étoit à bord, un de ses camarades s'efforça de la tirer avec un canif; mais après avoir fait beaucoup souffrir le patient, il fut obligé d'abandonner l'entreprise. Notre vieil Otahitien, présent à cette scène, appella alors un de ses compatriotes, qui étoit de l'autre côté de la riviere. Celui-ci examina le pied du matelot, & courut sur le champ au rivage. Il prit une coquille qu'il rompit avec ses dents, & au moyen de cet instrument il ouvrit la plaie & en arracha l'écharde dans l'espace d'une minute. Sur ces entrefaites, le vieillard qui étoit allé à quelques pas dans le bois, rapporta une espece de gomme qu'il appliqua sur la blessure; il l'enveloppa d'un morceau d'étoffe, & dans deux jours le matelot fut parfaitement guéri. Nous apprîmes ensuite que cette gomme distille d'un prunier; notre chirurgien s'en procura & l'employa avec beaucoup de succès, comme un baume vulnéraire.

1767.

J'ai déjà décrit les habitations de ces heureux insulaires; outre leurs maisons, nous

vîmes des hangars fermés; & sur les poteaux qui soutiennent ces édifices, plusieurs figures 1767.
grossiérement sculptées, d'hommes, de femmes, de chiens & de cochons. Nous nous apperçûmes que les naturels du pays entroient de tems en tems dans ces édifices d'un pas lent & avec la contenance de la douleur, & nous conjecturâmes que c'étoient les cimetieres où ils déposoient leurs morts. Le milieu des hangars étoit bien pavé avec de grandes pierres rondes; mais il nous parut qu'on n'y marchoit pas souvent, car l'herbe y croissoit par-tout. Je me suis appliqué avec une attention particuliere à découvrir si les Otahitiens avoient un culte religieux; mais je n'en ai pas pu reconnoître la moindre trace.

Les pirogues de ces peuples sont de trois especes différentes. Quelques-unes sont composées d'un seul arbre, & portent de deux à six hommes. Ils s'en servent sur-tout pour la pêche, & nous en avons toujours vu un grand nombre occupé sur le récif. D'autres sont construites de planches, jointes ensemble très-adroitement: elles sont plus ou moins grandes & portent de dix à quarante hommes. Ordinairement ils en attachent deux ensemble, & entre l'une & l'autre ils dressent deux mâts. Les pirogues simples n'ont qu'un mât au milieu du bâtiment, & un balancier sur un des côtés. Avec ces navires ils font voile bien avant dans la mer, & probablement jusques

dans d'autres isles ; d'où ils rapportent des
1767. fruits du plane, des bananes, des ignames, qui semblent y être plus abondans qu'à Otahiti. Ils ont une troisieme espece de pirogues qui paroissent destinées principalement aux parties de plaisir & aux fêtes d'appareil : ce sont de grands bâtimens sans voiles, dont la forme ressemble aux gondoles de Venise ; ils élevent au milieu une espece de toît, & ils s'asseyent les uns dessus, les autres dessous. Aucun de ces derniers bâtimens n'approcha du vaisseau, excepté le premier & le second jour de notre arrivée ; mais nous en voyions trois ou quatre fois par semaine, une procession de huit ou dix, qui passoient à quelque distance de nous, avec leurs enseignes déployées & beaucoup de petites pirogues à leur suite, tandis qu'un grand nombre d'habitans les suivoient en courant le long du rivage. Ordinairement ils dirigeoient leur marche vers la pointe extérieure d'un récif situé à environ quatre milles à l'ouest de notre mouillage : après s'y être arrêtés l'espace d'une heure, ils s'en retournoient. Ces processions cependant ne se font jamais que dans un beau tems, & tous les Otahitiens qui sont à bord sont parés avec plus de soin, quoique dans les autres pirogues ils ne portent qu'une piece d'étoffe autour de leurs reins. Les rameurs & ceux qui gouvernoient le bâtiment étoient habillés de blanc ; les Otahitiens assis sur le toît &

deſſous étoient vêtus de blanc & de rouge, & les deux hommes montés ſur la proue de chaque pirogue étoient habillés tout en rouge. Nous allions quelquefois dans nos bateaux pour les examiner; & quoique nous n'en approchaſſions jamais de plus d'un mille, nous les voyions pourtant avec nos lunettes auſſi diſtinctement que ſi nous avions été au milieu d'eux. 1767.

Ils fendent un arbre dans la direction de ſes fibres en planches auſſi minces qu'il leur eſt poſſible; & c'eſt de ces morceaux de bois qu'ils conſtruiſent leurs pirogues. Ils abattent d'abord l'arbre avec une hache faite d'une eſpece de pierre dure & verdâtre, à laquelle ils adaptent fort adroitement un manche. Ils coupent enſuite le tronc, ſuivant la longueur dont ils veulent en tirer des planches. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération. Ils brûlent un des bouts juſqu'à ce qu'il commence à ſe gercer, & ils le fendent enſuite avec des coins d'un bois dur. Quelques-unes de ces planches ont deux pieds de largeur & quinze à vingt de long. Ils en applaniſſent les côtés avec de petites haches qui ſont également de pierre; ſix ou huit hommes travaillent quelquefois ſur la même planche; comme leurs inſtrumens ſont bientôt émouſſés, chaque ouvrier a près de lui une coque de noix de coco remplie d'eau, & une pierre polie, ſur laquelle il aiguiſe ſa hache preſque

1767. à toutes les minutes. Ces planches ont ordinairement l'épaisseur d'un pouce ; ils en construisent un bateau, avec toute l'exactitude que pourroit y mettre un habile charpentier. Afin de joindre ces planches, ils font des trous avec un os attaché a un bâton qui leur sert de villebrequin ; dans la suite ils se servirent pour cela de nos clous avec beaucoup d'avantage : ils passent dans ces trous une corde tressée qui lie fortement les planches l'une à l'autre. Les coutures sont calfatées avec des joncs secs, & tout l'extérieur du bâtiment est enduit d'une gomme que produisent quelques-uns de leurs arbres, & qui remplace très-bien l'usage de la poix.

Le bois dont ils se servent pour leurs grandes pirogues, est une espece de pommier très-droit & qui s'éleve à une hauteur considérable. Nous en mesurâmes plusieurs qui avoient près de huit pieds de circonférence au tronc, & vingt à quarante de contour à la hauteur des branches, & qui étoient par-tout à-peu-près de la même grosseur. Notre charpentier dit qu'à d'autres égards ce n'étoit pas un bon bois de construction, parce qu'il est très-léger. Les petites pirogues ne sont que le tronc creusé d'un arbre-à-pain, qui est encore plus léger & plus spongieux. Le tronc a environ six pieds de circonférence, & l'arbre en a viugt à la hauteur des branches.

Les principales armes des Otahitiens sont

les massues, les bâtons noueux par le bout, & les pierres qu'ils lancent avec la main ou avec une fronde. Ils ont des arcs & des fleches : la fleche n'est pas pointue, mais seulement terminée par une pierre ronde, & ils ne s'en servent que pour tuer des oiseaux. 1767.

Je n'ai vu aucune tourterelle pendant tout le tems que j'ai été à Otahiti : cependant lorsque j'en montrai aux habitans quelques petites que j'avois apportées de l'isle de la reine Charlotte, ils me firent signe qu'ils en avoient de beaucoup plus grosses. Je regrettai la perte d'un bouc qui mourut bientôt après notre départ de San-Jago, sans que ni l'une ni l'autre de deux chevres que nous avions fût pleine. Si le bouc avoit encore été vivant, j'aurois débarqué ces trois animaux dans l'isle; & si les chevres étoient devenues pleines, je les y aurois laissées, & je crois que dans peu d'années ils auroient peuplé Otahiti d'animaux de leur espece.

Le climat d'Otahiti paroît très-bon, & l'isle est un des pays les plus sains & les plus agréables de la terre. Nous n'avons remarqué aucune maladie parmi les habitans. Les montagnes sont couvertes de bois, les vallées d'herbages; & l'air, en général, y est si pur, que, malgré la chaleur, notre viande s'y conservoit deux jours, & le poisson un. Nous n'y trouvâmes ni grenouilles, ni crapauds, ni scorpions, ni millepieds, ni serpens d'aucune espece; les four-

1767. mis, qui y ſont en très-petit nombre, ſont les ſeuls inſectes incommodes que nous ayions vus.

La partie S. E. de l'isle ſemble être mieux cultivée & plus peuplée que celle où nous débarquâmes; chaque jour il en arrivoit des bateaux chargés de différens fruits; & les proviſions étoient alors dans notre marché en plus grande quantité & à plus bas prix que lorſqu'il n'y avoit que les fruits du canton voiſin de notre mouillage.

Le flux & reflux de la marée y ſont peu conſidérables & ſon cours eſt irrégulier, parce qu'elle eſt maîtriſée par les vents. Il faut pourtant remarquer que les vents y ſoufflent d'ordinaire de l'E. au S. S. E., & que ce ſont le plus ſouvent de petites briſes.

Le ſéjour d'Otahiti fut très-ſalutaire à tout l'équipage, & au-delà de ce que nous en attendions; car en quittant l'isle, nous n'avions pas un ſeul malade à bord, excepté mes deux lieutenans & moi; & même nous entrions en convaleſcence, quoique nous fuſſions encore bien foibles.

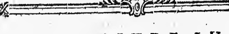
Il eſt certain qu'aucun de nos gens n'y contracta la maladie vénérienne. Comme ils eurent commerce avec un grand nombre de femmes, il eſt extrêmement probable qu'elle n'étoit pas encore répandue dans cette isle. Cependant le capitaine Cook, dans ſon voyage ſur l'Endeavour, l'y trouva établie; le Dau-

phin, la Boudeufe & l'Etoile, commandés par M. de Bougainville, font les feuls vaiffeaux connus qui aient abordé avant lui à Otahiti. C'eft à M. de Bougainville ou à moi, à l'Angleterre ou à la France, qu'il faut reprocher d'avoir infecté de cette pefte terrible une race de peuples heureux; mais j'ai la confolation de pouvoir difculper fur cet article d'une maniere évidente & ma patrie & moi. 1767.

Chacun fait que le chirurgien de tout vaiffeau de Sa Majefté, tient une lifte des perfonnes de l'équipage qui font malades, qu'il y fpécifie leurs incommodités & le tems où il a commencé & achevé de les foigner. Me trouvant un jour préfent lorfqu'on payoit la folde de l'équipage, plufieurs matelots s'oppoferent au paiement du chirurgien, en difant, que quoiqu'il les eût rayés de fa lifte, & qu'il certifiât leur guérifon, ils étoient encore malades. Depuis ce tems toutes les fois que le chirurgien déclaroit qu'un homme infcrit fur la lifte des malades étoit guéri, j'ai toujours fait venir le convalefcent devant moi, pour conftater la vérité de la déclaration. S'il difoit qu'il avoit encore quelques fymptomes de maladie, je le laiffois fur la lifte; lorfqu'il avouoit qu'il étoit entiérement rétabli, je lui faifois figner le livre en ma préfence, afin de confirmer le rapport du chirurgien. J'ai dépofé à l'amirauté une copie de la lifte des malades pendant mon voyage; elle a été fignée fous mes yeux par

les convalefcens ; elle contient le rapport du
1767. chirurgien, écrit de ma propre main, & enfuite mon certificat. On y voit, qu'excepté un malade renvoyé en Angleterre fur la flûte, le dernier enrégiftré pour maladie vénérienne eft déclaré, par fa fignature & la mienne & par le rapport du chirurgien, avoir été guéri le 27 décembre 1766, près de fix mois avant notre arrivée à Otahiti, où nous débarquâmes le 19 juin 1767, & que le premier infcrit pour la même maladie, en revenant, a été mis entre les mains du chirurgien le 26 février 1768, fix mois après que nous eûmes quitté l'isle, d'où nous partîmes le 26 juillet 1767. Tout l'équipage a donc été exempt de mal vénérien pendant quatorze mois & un jour, & nous avons paffé le milieu de cet efpace de tems à Otahiti. Enfin j'ajouterai que le premier qui fut infcrit fur la lifte comme attaqué du mal vénérien en nous en revenant, avoit contracté fa maladie au cap de Bonne-Efpérance, où nous étions alors.





1767.

CHAPITRE IX.

Traversée d'Otahiti à l'isle de Tinian. Description de quelques autres isles que nous avons découvertes dans la mer du Sud.

APRES avoir fait voile de l'isle de George III, le 27 juillet, nous rangeâmes la côte de l'isle du duc d'York qui en est éloignée d'environ deux milles. Il nous parut qu'il y avoit par-tout des baies sûres & au milieu un bon port; mais je ne crus pas qu'elle valût la peine d'y toucher. Il y a de hautes montagnes au milieu & à l'extrêmité occidentale de l'isle; la partie de l'est est plus basse, & la côte sur le rivage est couverte de cocotiers, d'arbres-à-pain, de pommiers & de planes.

Le lendemain 28, à la pointe du jour, nous vîmes terre, & nous courûmes dessus en rangeant sous le vent. Du côté du vent on trouve de très-grands brisans; & sous le vent, des rochers; il semble pourtant qu'en plusieurs endroits, il y a de bons mouillages. Nous apperçûmes peu d'insulaires: de petites huttes forment leurs habitations, & il nous sembla qu'ils vivoient d'une maniere très-différente des Otahitiens. Nous découvrîmes sur la côte plusieurs cocotiers & d'au-

tres arbres; le fommet de tous ces arbres
1767. avoit été rompu, problablement par un ouragan. La longueur de cette isle eſt d'environ six milles; il y a au milieu une montagne fort élevée qui ſemble être fertile. Elle eſt ſituée au 17° 28′ de latitude S., &, ſuivant nos dernieres obſervations, au 151° 4′ de longitude O. Je l'appellai iſle de Charles Saunders.

Le 29, la variation de l'aiguille, calculée par les azimuths, étoit de 7° 52′ E.; & le lendemain 30, à la pointe du jour, nous vîmes terre du N. $\frac{1}{4}$ E. au N. O. Nous voulions nous y arrêter; mais nous ne trouvâmes point de mouillage; toute l'iſle étoit environnée de briſans. Nous apperçûmes de la fumée dans deux endroits, mais point d'habitans. Il croît, dans la partie ſous le vent, des cocotiers, mais en petite quantité; je l'appellai iſle du Lord Hoow. Elle a à-peu-près dix milles de longueur & quatre de large; elle eſt ſituée au 16° 46′ de latitude S., &, d'après nos obſervations, au 154° 13′ de longitude O.

L'après-midi nous vîmes une terre qui nous reſtoit à l'O. $\frac{1}{4}$ N., & nous gouvernâmes deſſus. A cinq heures, nous apperçûmes des briſans qui s'étendoient aſſez loin du côté du ſud, & bientôt après nous remarquâmes au S. O. une terre baſſe, & des briſans qui l'environnoient de tous les côtés.

Nous gouvernâmes au vent toute la nuit; & , dès qu'il fut jour, nous forçâmes de voiles pour faire le tour de ces bas-fonds. A neuf heures, nous les avions dépassés, & nous les nommâmes isles de Scilly ; c'est un grouppe d'isles ou de bancs de sable extrêmement dangereux. Pendant les nuits les moins sombres & pendant le jour, lorsque le tems est embrumé, un vaisseau peut se briser dessus sans voir terre. Leur gisement est au 16° 28′ de latitude S., & au 155° 30′ de longitude O. 1767.

Nous continuâmes à gouverner à l'ouest jusqu'à la pointe du jour du 13 août; nous vîmes terre alors à l'ouest ¼ sud, & nous tirâmes de ce côté. Sur les onze heures du matin, nous vîmes encore terre à l'ouest-sud-ouest; à midi, nous reconnûmes que la premiere terre que nous avions vue étoit une isle qui nous restoit à l'ouest ½ sud, à environ cinq lieues, & qui avoit la forme d'un pain-de-sucre. Nous avions le milieu de l'autre terre, qui étoit aussi une isle en forme de pic, à l'O. S. O. à six lieues. Je donnai à la premiere, qui est presque circulaire, par trois milles de diametre, le nom d'isle de Boscawen, & j'appellai isle de Keppel l'autre qui a trois milles & demi de long & deux de large. Le Port-Royal nous restoit alors à l'E. 4° 10′ S. à 478 lieues.

A deux heures, nous étions à environ deux milles de l'isle de Boscawen & nous apperçûmes quelques habitans; mais l'isle de Kep-

1767. pel étant au-dessus du vent, & nous paroissant plus propre à nous donner un mouillage, nous tirâmes vers celle-ci. A six heures, nous n'en étions plus éloignés que d'un mille & demi, &, avec nos lunettes, nous découvrîmes plusieurs insulaires sur le rivage; mais comme il y avoit des brisans à une distance considérable de la côte, nous ne pûmes pas aborder, & nous passâmes toute la nuit à louvoyer.

Le 14, à quatre heures du matin, nous envoyâmes des bateaux pour sonder & visiter l'isle; &, dès qu'il fut jour, nous prîmes notre route vers la partie du milieu. Les bateaux revinrent à midi, & nous dirent qu'ils s'étoient approchés jusqu'à une encablure de l'isle, sans trouver de fond; que voyant un récif dont elle étoit bordée: ils l'avoient tourné & étoient entrés dans une large & profonde baie également remplie de rochers; qu'en sondant hors de la baie, ils avoient trouvé un mouillage par 14 à 20 brasses, fond de sable & de corail; qu'en retournant une seconde fois dans la baie, ils avoient vu un ruisseau de bonne eau; mais que la côte étant couverte de rochers, ils avoient cru devoir chercher un meilleur endroit de débarquement, & qu'effectivement ils en avoient trouvé un, un demi-mille plus loin. Nos gens ajouterent que le vaisseau pourroit faire de l'eau dans la riviere, parce qu'il feroit

facile de conftruire un chemin qui conduiroit de l'endroit du débarquement jufques-là; mais qu'on auroit befoin d'une forte garde pour nous mettre à l'abri des infultes des habitans: ils n'avoient point vû de cochons; ils rapporterent feulement deux volailles, quelques noix de cocos, des fruits du plane & des bananes. Pendant que les bateaux étoient à terre, deux pirogues d'indiens montées par fix hommes, allèrent vers eux; ils fembloient avoir pour nous des difpofitions pacifiques, & paroiffoient être de la même race que les Otahitiens; ils étoient revêtus d'une efpece de natte, & avoient la premiere jointure des petits doigts coupée. Sur ces entrefaites, environ cinquante autres infulaires vinrent de l'intérieur des terres, jufqu'à cent verges de diftance des bateaux, mais ils ne voulurent pas avancer plus loin. Lorfque nos gens eurent fait toutes les obfervations qui fe préfenterent à eux, ils quitterent le rivage, & trois des naturels du pays fortirent de leur pirogues pour paffer dans un de nos bateaux; mais quand ils furent éloignés d'un demi-mille de la côte, ils fe jetterent précipitamment dans la mer, & s'en retournerent à la nage.

1767.

Dès qu'on m'eut fait ce rapport, je confidérai qu'il y auroit beaucoup d'inconvéniens à mouiller en cet endroit; je réfléchis en outre que c'étoit le tems le plus rigoureux de l'hi-

1767. ver dans l'hémiſphere auſtral ; que notre bâtiment faiſoit eau ; que l'arriere étoit très-fatigué par le gouvernail, & que nous ne connoiſſions pas juſqu'où le vaiſſeau étoit endommagé par la carene. Je jugeai par ces raſons qu'il étoit peu en état d'eſſuyer les tempêtes & les gros tems que nous rencontrerions certainement, ſi nous faiſions route autour du cap de Horn, ou à travers le détroit de Magellan ; qu'en dirigeant notre marche par ce côté, ſi le vaiſſeau venoit à doubler le cap ou à paſſer le détroit heureuſement, il auroit encore âbſolument beſoin d'un port pour s'y rafraîchir, & que nous n'en aurions aucun à notre portée. Je me décidai donc à faire voile le plus promptement que je pourrois, vers Tinian & Batavia, pour repaſſer en Europe par le cap de Bonne-Eſpérance. Autant que nous pouvions juger de la longueur de ce chemin, il nous ſembloit que nous arriverions plutôt en Angleterre. ſi d'ailleurs le vaiſſeau ne pouvoit pas faire tout le voyage, nous ſauvions au moins par là nos vies, parce que, de l'endroit où nous étions juſqu'à Batavia, nous devions avoir probablement une mer calme, & n'être pas éloignés d'un port.

En conſéquence de cette réſolution, nous fîmes voile à midi, & nous dépaſsâmes l'iſle de Boſcawen ſans la viſiter. C'eſt une iſle ronde & élevée, abondante en bois & qui eſt

eſt remplie d'habitans ; mais l'iſle de Keppel eſt beaucoup plus grande & paroît meilleure. 1767.

La premiere eſt ſituée au 15° 50′ de latitude S., & au 175° de longitude O. ; la ſeconde au 15° 55′ de latitude S., & au 175° 3′ de longitude O.

Nous continuâmes notre route à l'O. N. O. juſqu'à dix heures du matin, du 16. Alors nous vîmes terre au N. $\frac{1}{4}$ E. & nous gouvernâmes deſſus. A midi, nous en étions à trois lieues ; le terrein dans l'intérieur de la côte paroiſſoit élevé, mais au bord de l'eau il étoit bas, & d'un aſpect agréable ; toute l'iſle ſembloit être environnée par des récifs qui s'étendoient à deux ou trois milles dans la mer. En voguant le long de la côte, qui étoit couverte de cocotiers, nous vîmes quelques cabanes & de la fumée en pluſieurs endroits. Bientôt après, nous évitâmes un banc de rochers, pour gagner le côté ſous le vent de l'iſle, & nous envoyâmes en même-tems des bateaux pour ſonder & examiner la côte. Les bateaux rangerent la terre de très-près, & trouverent qu'elle étoit pleine de rochers & garnie d'arbres qui croiſſoient juſqu'au bord de l'eau. Ces arbres de différentes eſpeces ne portoient point de fruits ; il y en avoit quelques-uns de très-grands. Au côté de l'iſle ſitué ſous le vent, ils trouverent des cocotiers en petit nombre ; mais ils ne virent pas une ſeule habitation. Ils découvrirent

aussi plusieurs petits ruisseaux, qu'il auroit
1767. été facile de réunir en un seul courant. Dès qu'ils se furent approchés de la côte, plusieurs pirogues, qui avoient chacune à bord six ou huit hommes, allerent à eux. Ces Indiens leur parurent robustes & actifs ; excepté une espece de natte qui leur couvroit les reins, ils étoient entierement nuds. Ils étoient armés de grandes massues semblables à celles qu'on donne à Hercule dans nos tableaux : ils en vendirent deux à notre maitre du vaisseau, pour un clou ou deux & quelques colifichets. Comme nos gens n'avoient vû d'autres animaux que des oiseaux de mer, ils étoient très-curieux de savoir des naturels du pays s'ils en avoient de quelqu'autre espece ; mais il ne leur fut pas possible de se faire entendre. Pendant la conférence, les Indiens formerent le projet de se saisir de notre bateau ; & l'un d'eux se mit soudainement à le tirer vers les rochers. Nos gens ne purent pas les en empêcher, sans décharger un coup de fusil à deux doigts du visage de celui qui étoit le plus empressé à cette manœuvre. Le coup ne leur fit point de mal ; mais l'explosion les effraya tellement qu'ils s'enfuirent avec beaucoup de précipitation. Nos bateaux quitterent alors cet endroit ; les eaux étoient devenues tout-à-coup si basses, qu'ils eurent beaucoup de peine à revenir au vaisseau ; quand ils furent en pleine mer, ils trouvoient des pointes de rochers qui s'éle-

voient au-dessus de sa surface ; excepté dans un endroit, tout le récif étoit à sec, & battu par des lames très-fortes. Les Indiens s'apperçurent probablement de l'embarras où étoient nos gens : car ils revinrent & les suivirent le long du récif, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné une passe. Les voyant alors au large, & marcher très-vîte vers le vaisseau, il s'en retournerent. 1767.

Les bateaux arriverent sur les six heures du soir ; il étoit déja nuit. Le maître me dit qu'en dedans du récif tout étoit rochers, mais qu'en dehors & à environ deux encablures, il y avoit en deux ou trois endroits un mouillage par 12, 14 & 18 brasses de profondeur, fond de sable & de corail. Il ajouta que la passe, pour gagner le dedans du récif, avoit 61 brasses de large, & qu'en cas de nécessité, le vaisseau pouvoit y ancrer par 8 brasses, mais qu'il n'y seroit pas sûrement sur une longueur plus grande que celle d'un demi cable.

Lorsque j'eus fait mettre à bord les bateaux, nous courûmes jusques à environ quatre milles sous le vent, où nous demeurâmes en panne jusqu'au lendemain matin ; m'appercevant alors que le courant nous avoit mis hors de la portée de l'isle, & que nous ne pouvions plus l'appercevoir, je fis voile. Les officiers me firent l'honneur d'appeller cette isle de mon nom. L'isle de Wallis est située au 13° 18' de latitude S., & au 177° de longitude O,

1767. Nous avons déterminé avec exactitude les latitudes & les longitudes de toutes ces isles, & nous en avons remis des plans à l'Amirauté; il sera facile à tous les vaisseaux qui navigueront par la suite dans ces mers, d'en trouver quelques-unes pour s'y rafraîchir, ou pour faire de nouvelles découvertes sur les productions de leur sol.

Quoique nous n'ayons trouvé aucune espece de métal dans ces isles, il est cependant remarquable que, lorsque les habitans pouvoient obtenir de nous quelques morceaux de fer, ils commençoient à l'aiguiser & à le rendre pointu, tentative qu'ils ne faisoient pas sur le cuivre.

Nous continuâmes à gouverner au N. O., & nous vîmes de tems-en-tems plusieurs oiseaux autour du vaisseau, jusqu'au 28. Nous étions, d'après nos observations, au 187° 24′ de longitude O., lorsque nous passâmes la ligne pour entrer dans l'hémisphere septentrional. Parmi les oiseaux qui voloient autour de notre bâtiment, un d'eux que nous attrapâmes, ressembloit à un pigeon par la grandeur, la forme & la couleur; il avoit les pieds rouges & plats; nous vîmes aussi plusieurs feuilles de plane & des noix de cocos passer près du vaisseau.

Le 29, sur les deux heures après-midi, étant au 2° 50′ de latitude nord, & au 188° de longitude O., nous traversâmes un grand

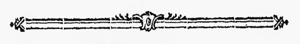
espace où l'eau étoit bouillonnante, & qui s'étendoit du N. E. au S. O. aussi loin que 1767. l'œil pouvoit appercevoir depuis la grande hune. Nous sondâmes, mais nous ne trouvâmes point de fond, avec une ligne de 200 brasses.

Le 3, à cinq heures du matin, nous vîmes terre à l'E. N. E., à environ cinq lieues; une demi-heure après, nous vîmes terre une seconde fois au N. O., & à six heures, nous apperçumes au N. E. un pros Indien, semblable à ceux dont parle le lord Anson dans son voyage. Lorsque nous eûmes remarqué qu'il venoit vers nous, nous arborâmes pavillon Espagnol; mais quand il fut à environ deux milles de notre bâtiment, il vira de bord en s'éloignant de nous du côté du N. N. O., & en peu de tems nous le perdîmes de vue.

A huit heures, les isles que je pris pour deux des piscadores, nous restoient du S. O. $\frac{1}{4}$ O. à l'ouest, & sur le vent, du N. $\frac{1}{4}$ E. au N. E.; elles avoient la forme de petits quais plats. Nous en étions à environ trois lieues; & nous en appercevions plusieurs autres qui étoient beaucoup plus éloignées. L'une de ces isles est située au 11° de latitude nord, & au 192° 30′ de longitude O., & l'autre au 11° 20′ de latitude nord, & 192° 58′ de longitude ouest.

Le 7, nous vîmes un corlieu & une hupe, & le 9, nous attrapâmes un oiseau de terre qui ressembloit beaucoup à un étourneau.

1767. Le 17, nous vîmes deux especes de mouettes, & nous jugeâmes que l'isle de Tinian nous restoit à l'ouest, à environ trente & une lieues; étant alors au 15°. de latitude nord, & au 212°. 30′ de longitude ouest. Le lendemain matin 18, à six heures, nous découvrîmes l'isle de Saypân à l'O. $\frac{1}{4}$ N. à environ dix lieues, nous vîmes celle de Tinian dans l'après-midi, & nous courûmes dessus. A neuf heures du matin du 19, nous mîmes à l'ancre par 22 brasses, fond de sable, dans un mouillage éloigné de la côte d'environ un mille & à un demi-mille du récif.



CHAPITRE X.

Description de l'état présent de l'isle de Tinian, & de ce que nous y fîmes; ainsi que ce qui nous arriva dans la traversée de Tinian à Batavia.

Dès que le vaisseau fut en sûreté, j'envoyai les bateaux à terre, pour y dresser des tentes & nous rapporter des rafraîchissemens; ils revinrent sur le midi avec quelques noix de coco, des limons & des oranges.

Le soir, après que les tentes furent dressées, j'envoyai le chirurgien & tous les malades à terre, avec des provisions de toute espece, pour deux mois & pour quarante hom-

mes ; on y porta notre forge & une caiſſe d'outils pour le charpentier. Mon premier lieutenant & moi étant fort incommodés, nous débarquâmes auſſi, accompagnés d'un contre-maître & de douze hommes, qui devoient parcourir le pays & aller à la chaſſe des animaux. 1767.

Le 20, lorſque nous jettâmes l'ancre pour la premiere fois, la partie ſeptentrionale de la baie nous reſtoit au N. 39°. O.; la pointe des cocos au N. 7°. O., la place de débarquement au N. S. ¼ N., & l'extrêmité méridionale de l'isle au S. 28°. O.; mais le lendemain au matin, le maître ayant ſondé toute la baie, il penſa qu'il y avoit un meilleur mouillage au ſud; nous touâmes le vaiſſeau plus avant, & nous l'y amarrâmes avec un cable de chaque côté.

A ſix heures du ſoir, les chaſſeurs rapporterent un jeune taureau qui peſoit près de quatre cent livres ; nous en gardâmes une partie à terre, & nous envoyâmes le reſte à bord avec des fruits-à-pain, des limons & des oranges.

Le lendemain 21, dès le grand matin, les charpentiers ſe mirent à l'ouvrage pour calfater le vaiſſeau, & le réparer autant qu'il ſeroit poſſible. Toutes les voiles furent auſſi rapportées à terre, & les voiliers les raccommoderent; les ſerruriers s'occupoient en même tems à faire pour le bâtiment tous les ouvrages de fer dont il avoit beſoin, & ils fabriquerent de nouvelles pentures pour le gouvernail. Il y avoit alors à terre cinquan-

te trois hommes, tant ſains que malades.

1767. Nous nous procurâmes dans l'isle, du bœuf, du cochon, de la volaille, des papayes, des fruits-à-pain, des limons, des oranges, & tous les rafraichiſſemens dont il eſt parlé dans le voyage du lord Anſon. Les malades commencerent à ſe mieux porter, dès le jour même qu'ils furent à terre; l'air dans cette isle étoit pourtant très-différent de celui d'Otahiti, où la viande ſe conſervoit fraîche pendant deux jours, tandis qu'elle pouvoit à peine ſe garder un jour à Tinian. Il y avoit pluſieurs cocotiers près de l'endroit du débarquement; mais les Indiens avoient coupé les tiges des arbres pour en abattre le fruit; &, comme il n'en étoit point revenu ſur ces pieds, nous fûmes obligés d'aller juſqu'à trois milles dans l'intérieur du pays, avant de rencontrer une ſeule noix de coco. Les chaſſeurs ſouffrirent des peines incroyables; ils furent contraints de faire dix ou douze milles à travers des buiſſons forts & épais, entrelaſſés les uns dans les autres, & les animaux étoient ſi ſauvages, qu'il leur étoit très-difficile d'en approcher; de ſorte que je fus obligé de relever un détachement par un autre. On vint nous dire que le bétail étoit en plus grande abondance à l'extrêmité ſeptentrionale de l'isle; mais les chaſſeurs étoient ſi épuiſés de fatigue après y être arrivés, qu'ils n'avoient pas la force de tuer le gibier, & beaucoup moins de nous le rap-

porter. J'envoyai M. Gore & quatorze hommes s'établir dans cette partie de l'isle, & je donnai des ordres pour qu'un bateau allât tous les matins, à la pointe du jour, chercher ce qu'ils auroient tué. Sur ces entrefaites, je fis raccommoder les doublages de cuivre du bâtiment, qui avoient été fort endommagés; le charpentier découvrit alors & étancha une grande voie d'eau, au-dessous des courbatons de l'éperon, par laquelle nous avions lieu de croire qu'étoit entrée la plus grande partie de l'eau que le vaisseau avoit fait dans les gros tems. Pendant notre séjour à Tinian, j'envoyai tous les gens de l'équipage à terre, les uns après les autres, & le 15 d'Octobre, tous nos malades étant guéris, nos provisions d'eau & de bois completes, le vaisseau prêt à remettre en mer, nous embarquâmes tout ce que nous avions dans l'isle. Il n'y avoit personne de nos gens qui n'emportât au moins cinq cents limons, & il y en avoit plusieurs tonneaux sur le tillac, afin que chacun en exprimât le suc dans son eau, s'il le jugeoit à propos. 1767.

Le 16, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes voile hors de la baie, envoyant en même tems des bateaux à l'extrêmité septentrionale de l'isle, pour ramener M. Gore & les chasseurs. A midi, ils vinrent à bord, & nous apporterent un grand taureau qu'ils venoient de tuer.

Tandis que nous étions à l'ancre dans cet

1767. endroit, nous fimes plusieurs observations pour déterminer notre longitude & notre latitude, dont voici la table.

Latitude du vaisseau lorsqu'il étoit à l'ancre.	14° 55′ N.
Longitude.	214 15 O.
Latitude du lieu de l'aiguade.	14 59 N.
Longitude du milieu de l'isle.	214 — O.
Longitude de la rade de Tinian.	214 8 O.
Longitude moyenne observée à Tinian.	214 7

Nous continuâmes notre route à l'ouest, tirant un peu vers le nord, jusqu'au 21, que nous vîmes plusieurs oiseaux, Tinian nous restant au S. 71° 40′ E. à 27 lieues. Le lendemain 22, nous en apperçûmes trois autres qui ressembloient à des mouettes, & qui étoient de la même espece que ceux que nous avions vus à environ trente lieues de Tinian.

Le 23, nous eûmes du tonnerre, des éclairs & de la pluie, avec des vents forts & une grosse mer. Le vaisseau souffrit beaucoup de la tourmente; le gouvernail se relâcha de nouveau, & notre arriere fatigua extrêmement. Le lendemain 24, nous vîmes plusieurs petits oiseaux de terre; &, comme les vents continuoient, la voile d'étai de notre grand mât de hune fut déchirée. Le vent s'accrut le reste du jour & pendant toute la nuit, & le 25 nous eûmes une tempête. La voile de misaine &

celle d'artimon furent mises en pieces & perdues. Lorsque nous en eûmes envergué de nouvelles, nous virâmes de bord & capeyâmes sous la misaine risée & sous la voile d'artimon balancée; nous eûmes le chagrin d'appercevoir que le bâtiment faisoit plus d'eau qu'à l'ordinaire : nous abattîmes le perroquet sur le tillac, & nous rentrâmes notre ancre à touer. Bientôt après, un coup de mer entra dans le vaisseau par la proue, emporta les dunettes, les harpes & tout ce qui étoit sur le château d'avant; nous fûmes cependant obligés de mettre autant de voiles que le vaisseau en pouvoit porter, parce que, suivant le voyage du lord Anson, nous étions très-près des isles Bashée; & que, suivant le commodore Byron, il y avoit terre sous le vent, à environ trente lieues de nous. 1767.

Le lendemain matin 26, nous vîmes autour du vaisseau plusieurs canards, des especes de geais à pieds palmés, quelques petits oiseaux de terre & un grand nombre de taons; mais nous ne trouvâmes point de fond par 160 brasses. La pluie forte & continuelle que nous essuyâmes, mouilla jusqu'aux os tous les hommes à bord pendant deux jours & deux nuits. Le tems étoit toujours très-sombre, & les vagues continuoient de battre le vaisseau avec la plus grande violence.

Le 27, la brume, la pluie & la tempête se soutinrent; mais une vague qui rompit

sur nous, enfonça les sabords du stribord, fit
1767. un grand ravage sur le pont, & emporta plusieurs choses à la mer. Nous eûmes pourtant ce même jour un rayon de soleil suffisant pour déterminer notre latitude, qui étoit alors de 20° 50′ N.; le vaisseau se trouva cinquante minutes plus au nord que ne portoit notre estime.

Le tems se calma un peu. Le 28 à midi, nous changeâmes de direction, & nous gouvernâmes S. $\frac{1}{4}$ O.; à une heure & demie, nous vîmes les isles Bashée, qui nous restoient du S. $\frac{1}{4}$ E. au S. S. E. à environ six lieues. Ces isles sont toutes élevées; celle qui est la plus au nord est plus haute que les autres. Par une observation que nous fîmes, nous trouvâmes que l'isle Grafton est située au 239° de longitude O., & au 21° 4′ de latitude nord. A minuit, le tems étant très-sombre, avec des raffales précipitées, nous perdîmes Edmond Morgand, tailleur; nous supposâmes qu'il étoit tombé dans la mer, parce que nous avions lieu de croire qu'il avoit un peu trop bu.

Depuis ce tems, jusqu'au 3, nous nous apperçûmes chaque jour que le vaisseau étoit de dix à quinze milles au nord de notre estime. Nous avions vû la veille plusieurs mouettes, & sondant à diverses reprises pendant le jour & la nuit suivante, nous ne trouvâmes point de fond par 160 brasses. A sept heures du matin, nous vîmes une chaîne de brisans qui nous restoient au S. O., à environ trois milles,

& nous nous en écartâmes. A onze heures, nous apperçûmes encore des brisans au S. O. ¼ S. à environ cinq milles. A midi, nous dépassâmes l'extrêmité orientale de ces brisans, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un quart de mille. 1767.

Le premier banc gît au 11° 8′ de latitude N., & au 8° de longitude O. des isles Bashée.

Le second, au 10° 46′ de latitude nord, & au 8° 13′ de longitude ouest, de l'extrêmité N. E. des isles Bashée.

Nous vîmes une mer sale au S. & S. S. E.; cependant nous n'avions point de fond par 150 brasses. A une heure, nous apperçûmes un banc de sable à bas-bord, nous l'évitâmes, & nous en dépassâmes un second à deux heures. A trois heures, nous vîmes au N. ½ E. à environ deux milles, une petite pointe basse sablonneuse que j'appellai l'isle Sandy. A cinq heures, nous en vîmes une autre petite au N. ¼ E. à environ cinq milles, que je nommai Small-Key; nous en apperçûmes bientôt après une troisieme plus grande qui étoit par derriere, à qui je donnai le nom de Long-Island. Sur les six heures du soir, étant éloigné d'environ deux ou trois lieues de la plus grande de ces isles, nous courûmes dessus; nous continuâmes cette route depuis minuit jusqu'à la pointe du jour, en fondant continuellement sans trouver de fond.

A sept heures du matin, le 4, nous vîmes

un grand récif de rochers au S. ½ O., & une
1767. autre isle au S. E. ¼ E., à environ six lieues; je l'appellai New-Island. A dix heures, nous apperçûmes des brisans de l'O. S. O. à l'O. ¼ N. A midi, l'extrêmité septentrionale du grand récif nous restoit au S. E. ¼ E., à deux lieues d'éloignement, & un autre récif à l'O. N. O. à peu près à la même distance.

Nous allons donner une table des latitudes & longitudes de ces isles & bancs de rochers.

	Latitude Sept.	*Longitude Occid.*
Isle Sandy.	10° 40′	247° 12′
Small-Key.	10 37	247 16
Long-Island.	10 20	247 24
New-Island.	10 10	247 40
Le premier banc. . . .	10 14	247 36
Second banc.	10 4	247 45
Troisieme banc.	10 5	247 50

Bientôt après nous découvrîmes un autre récif au 10° 15′ de latitude & au 248° de longitude.

Le lendemain, 5, nous trouvâmes que le vaisseau, qui avoit été pendant quelque tems au nord de notre estime, avoit dérivé alors de huit milles du côté du sud.

Nous continuâmes notre route en sondant souvent, mais sans trouver de fond. Le 7, nous traversâmes des bouillonnemens d'eau causés par un courant, & nous y vîmes flot-

ter, du N. E. au S. O., nue grande quantité de bois, de feuilles de cocotiers, des especes de pommes de sapin & des algues marines. La sonde nous donnoit 35 brasses, fond de sable brun, de petites coquilles & de cailloux. Nous apperçûmes, à midi, que le vaisseau étoit dix milles au nord de notre estime, & que les sondes ne donnoient plus que 28 brasses même fond. Nous étions au 8° 36′ de latitude nord, & au 253° de longitude O. A deux heures, nous découvrîmes de la grande hune l'isle de Condore à l'O. ½ N. A quatre heures, nous n'avions point de fond à 20 brasses. L'isle nous restoit alors de l'O. au N. O. ¼ N. à treize lieues de distance, & ressembloit à des mondrains élevés; cette isle gît au 8° 40′ de latitude N., &, suivant notre estime, au 254° 15′ de latitude. 1767.

Le 8, nous changeâmes notre direction, & le lendemain matin, je reçus des officiers & des marins, les livres du lock & les journaux relatifs au voyage.

Le 10, étant au 5° 20′ de latitude N., & au 255° de longitude ouest; nous trouvâmes un courant qui nous faisoit dériver de 4 brasses par heures au S. ¼ O; & pendant notre route vers les isles Timon, Aros & Pisang, que nous découvrîmes sur les six heures de l'après-midi, du 13, nous étions chaque jour de dix à vingt milles plus au sud, que ne le portoit notre estime.

Le 16, à dix heures du matin, nous pas-

sâmes la ligne une seconde fois pour entrer
1767. dans l'hémisphere austral, au 255° de longitude ; & bientôt après nous découvrîmes deux isles, l'une nous restant au S. $\frac{1}{4}$ E., éloignée de cinq lieues, & l'autre S. $\frac{1}{4}$ O. à la distance de sept lieues.

Le lendemain au matin 17, le tems devint très-sombre & orageux, avec de grosses pluies. Nous carguâmes toutes les voiles & nous mîmes en panne, jusqu'à ce que nous pussions voir autour de nous. Nous reconnûmes alors que c'étoient les isles de Pulo-Toté & de Pulo-Weste que nous avions vues ; nous fîmes voile jusqu'à une heure & nous apperçumes les sept isles. Nous continuâmes notre direction jusqu'à deux heures du lendemain au matin 18, le tems étant devenu très-brumeux, avec des raffales violentes & beaucoup d'éclairs & de pluie. Pendant qu'une de ces bouffées soufflait avec force, & que l'obscurité étoit si épaisse qu'elle nous empêchoit de voir d'un endroit du vaisseau à l'autre, nous découvrîmes tout-à-coup, à la lueur d'un éclair, un grand bâtiment qui alloit nous toucher. Le timonier mit à l'instant le gouvernail sous le vent ; & le vaisseau répondant à sa manœuvre, nous passâmes à côté l'un de l'autre sans le heurter. Ce fut le premier bâtiment que nous vîmes depuis que nous nous étions embarqués avec le Swallow ; le vent étoit si fort que nous ne pouvions pas nous faire entendre, ni savoir

à

à quelle nation ce navire appartenoit.

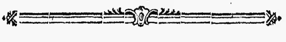
A six heures, le tems s'étant éclairci, nous découvrîmes à l'E. S. E. un bâtiment à l'ancre, & à midi nous apperçûmes à l'O. N. O. une terre que nous reconnûmes dans la suite être Pulo-Taya; Pulo-Toté nous restant alors au S. 35° E., & Pulo-Weste au S. 13° E. A six heures du soir, nous mîmes à l'ancre par 15 brasses, fond de sable, & nous observâmes un courant qui avoit sa direction E. N. E., & dont nous estimâmes la vîtesse à 5 brasses par heure. 1767.

Le lendemain 19, à six heures, nous levâmes l'ancre & nous mîmes à la voile, & nous vîmes bientôt après en avant de nous deux bâtimens. A six heures du soir, comme nous dérivions beaucoup, nous remîmes une seconde fois à l'ancre par 15 brasses, fond de sable fin.

Le vendredi 20, à six heures, le courant s'étant rallenti, nous virâmes à pic sur la petite ancre d'affourche dont le cable se rompit au tiers de sa longueur. Nous prîmes le cable sur-le-champ, & nous nous apperçûmes qu'il avoit été coupé par les rochers, quoiqu'en sondant avec beaucoup de soin, avant de mettre l'ancre, nous eussions trouvé un bon fond : Quelque tems après le courant devint fort & il s'éleva une forte brise; le vaisseau étant retombé beaucoup sous le vent, je fis voile, dans l'espérance de retrouver l'ancre que nous

1767. avions perdue. Je m'apperçus bientôt que cela étoit impossible sans jeter l'ancre une seconde fois. Mais comme le fond étoit mauvais, je craignis les suites de ce mouillage, & je résolus de mettre à la cape, d'autant plus que le tems étoit devenu raffaleux.

Nous ne pûmes cependant faire que très-peu de chemin jusqu'au jour suivant 21, lorsque, sur les trois heures après-midi, nous découvrîmes la montagne Monopin gisant au S. $\frac{3}{4}$ E. En avançant un peu, nous apperçûmes la côte de Sumatra, à six heures & demie, le lendemain 22. Nous continuâmes à souffrir beaucoup de retardement par les courans & les calmes, mais le lundi 30, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Batavia.



CHAPITRE XI.

Séjour à Batavia. *Passage de cette ville au cap de* Bonne-Espérance.

NOUS trouvâmes dans la rade de Batavia quatorze vaisseaux de la compagnie hollandoise des Indes orientales, un grand nombre de petits bâtimens, & le Falmouth, vaisseau du roi, qui étoit sur la vase dans un état de dépérissement.

J'envoyai un officier à terre, afin d'avertir le

gouverneur de notre arrivée, & lui demander permiſſion d'acheter des rafraîchiſſemens; je lui fis dire que je lui donnerois le ſalut, s'il vouloit promettre de le rendre par un égal nombre de coups de canon. Le gouverneur y conſentit volontiers; au lever du ſoleil du mardi, premier décembre, je le ſaluai de treize coups, & il me répondit du fort en en tirant quatorze. Bientôt après le munitionnaire envoya du bœuf frais & beaucoup de légumes que je fis ſervir ſur-le-champ à l'équipage. J'aſſemblai en même tems les gens du vaiſſeau; je leur dis que je ne ſouffrirois pas qu'on apportât à bord aucune liqueur forte, & que je punirois ſévérement quiconque contreviendroit à cette ordonnance. Je tâchai de leur faire ſentir la ſageſſe de ce réglement, en les aſſurant que l'intempérance dans ce pays leur procureroit infailliblement la mort. Afin de prévenir plus efficacement l'infraction de cette loi, je ne permis à perſonne d'aller à terre, excepté à ceux qui y avoient affaire, & j'eus ſoin qu'aucun de ceux-ci n'allât courir dans la ville. 1767.

Le 2, j'envoyai le contre-maître & notre charpentier avec le charpentier du Falmouth, pour examiner le reſte de l'équipement de ce vaiſſeau qui avoit été débarqué à Onruſt; & je leur ordonnai d'acheter ce qui pourroit nous ſervir. Ils nous rapporterent que tout le reſte de l'équipement qu'ils avoient vu étoit pourri & hors d'uſage; qu'ils avoient trouvé

les mâts, les vergues & les cables en pieces,
1767. & que les ferrures elles-mêmes étoient si rouillées qu'elles ne valoient plus rien. Ils allerent aussi à bord du Falmouth pour examiner son calefatage, & ils virent qu'il étoit si délabré, que, suivant eux, la mousson prochaine acheveroit de détruire le bâtiment. La plupart de ses mantelets étoient emportés, l'étambord entiérement usé; & il n'y avoit pas un seul endroit où l'on pût se mettre à l'abri des injures du tems. Le petit nombre d'hommes qui appartenoient au vaisseau, étoient aussi dans le plus mauvais état: infirmes, malades, épuisés de fatigues, ils s'attendoient à être engloutis dans les flots dès que la mousson arriveroit.

Entr'autres choses qui nous manquoient, nous avions perdu deux ancres, & nous en avions besoin d'une, ainsi que de cordages de trois pouces de grosseur pour en faire des cables; les officiers que j'avois envoyés pour les acheter vinrent me dire que le prix qu'on leur en avoit demandé étoit exorbitant, & qu'ils n'avoient pas voulu les payer si cher. C'est pourquoi, le samedi 5, j'allai à terre moi-même pour la premiere fois; je parcourus les différens magasins & arsenaux, & je vis qu'il étoit impossible de les acheter à meilleur marché que nos officiers; je crus que les marchands profitoient du besoin apparent où nous étions, & qu'ils avoient résolu de nous vendre leurs marchandises quatre fois au-delà

de leur valeur, persuadés que nous ne pourrions pas nous rembarquer sans les prendre à ce prix. Je me décidai cependant à recourir à toute sorte de moyens, plutôt que de me soumettre à une exaction que je regardois comme honteuse; je leur dis que je mettrois sûrement à la voile le mardi suivant, que si pendant cet intervalle, ils vouloient traiter aux conditions que je leur avois proposées, je prendrois les articles que j'avois mis à part, mais qu'autrement je m'embarquerois sans les emporter.

1767.

Dès que je fus de retour à bord, je reçus une requête des officiers non-brevetés du *Falmouth*; ils me représentoient qu'ils n'avoient plus rien à espérer, que le canonnier étoit mort depuis long-tems; que les munitions d'artillerie étoient perdues, & sur-tout la poudre que les Hollandois avoient ordonné de jetter dans la mer; que le contre-maître, accablé de vexations & de chagrins, étoit devenu fou, & avoit été renfermé dans un hôpital; que tout leur équipement étoit gâté & pourri; que le plancher du magasin étoit tombé dans une mousson pluvieuse, & les avoit laissés exposés aux injures de l'air pendant plusieurs mois; qu'ils n'avoient pas pu venir à bout de se procurer un autre endroit pour s'y réfugier; que le charpentier étoit mourant, & que le cuisinier étoit estropié par ses blessures. Par toutes ces raisons, ils me supplioient

1767. de les prendre à bord pour les ramener en Angleterre ou au moins de les licencier. Ce fut avec beaucoup de regret & de compassion que je répondis à ces malheureux qu'il m'étoit impossible de les soulager, & que puisqu'on les avoit chargés de l'équipement du navire, ils devoient attendre des ordres de l'amirauté. Ils me répliquerent que depuis qu'on les avoit laissés dans ces parages, ils n'avoient pas reçu un seul ordre de la Grande-Bretagne; ils me conjurerent ardemment de faire connoître leur malheur, afin qu'ils pussent obtenir des secours. Ils ajouterent qu'on leur devoit dix ans de paye, qu'ils avoient vieilli en attendant leur argent, & qu'ils consentoient à présent de perdre cette somme, & d'exercer dans leur patrie les emplois les plus vils, plutôt que de continuer à souffrir les miseres de leur situation actuelle, qui étoient en effet très-grandes. Quel que fût leur état, on ne leur permettoit pas de passer une nuit à terre, & lorsqu'ils étoient malades, personne ne les visitoit à bord. Ils étoient d'ailleurs volés par les Malais, & sans cesse dans la crainte d'être massacrés par ces pirates qui, peu de tems auparavant, avoient brûlé la prise Siamoise (*a*). Je les assurai que je ferois tous mes efforts pour procurer du

(*a*) Probablement une prise qu'avoit fait le Falmouth.

ſoulagement à leurs maux, & ils me quitterent les larmes aux yeux. 1767.

Comme les marchands de Batavia ne me parlerent plus de l'ancre & des cordages que je voulois acheter, je me tins tout prêt à remettre à la voile. L'équipage avoit toujours été ſobre & en bonne ſanté depuis notre arrivée dans la rade ; on lui avoit ſervi de la viande fraîche chaque jour ; il nous en reſtoit encore quelque peu, avec un bœuf en vie que nous embarquâmes. Nous n'avions alors qu'un ſeul homme de malade, & un matelot qui avoit un accès continuel de rhumatiſme depuis notre départ du détroit de Magellan. Le 8, à ſix heures du matin, nous remîmes en mer après un ſéjour d'une ſemaine à Batavia.

Le 11, à midi, nous étions à la hauteur d'une petite isle, appellée le Cap, entre les côtes de Sumatra & de Java, & pluſieurs de nos gens furent attaqués de rhumes & de dyſſenteries. Le lendemain 12, un bateau Hollandois vint à bord, & nous vendit quelques tortues de mer qui furent ſervies à l'équipage. Vers le ſoir, étant à environ deux milles de la côte de Java, nous apperçûmes ſur le rivage un très-grand nombre de lumieres ; nous ſupposâmes qu'on les avoit allumées afin d'attirer le poiſſon, ainſi que nous l'avions vu en d'autres endroits.

Le lundi 14, nous mîmes à l'ançre à la

hauteur de l'isle du Prince, & nous allâmes
767. y faire de l'eau & du bois. Le lendemain matin, les naturels du pays nous apporterent des tortues de mer, de la volaille & un ſanglier, que nous achetâmes à un prix raiſonnable. Nous y reſtâmes juſqu'au 19, préparant le vaiſſeau à remettre à la mer. Pendant ce tems, pluſieurs de nos gens commencerent à ſe plaindre de maladies intermittentes aſſez ſemblables à la fievre. Nous appareillâmes, le lendemain à ſix heures, après avoir complété notre proviſion de bois, & pris à bord ſoixante & ſeize pieces d'eau.

Pendant notre ſéjour ici, un des matelots tomba de la grande vergue dans la chaloupe qui étoit le long du vaiſſeau. Sa chûte lui fracaſſa le corps & lui rompit pluſieurs os; en tombant, il froiſſa deux hommes, dont l'un reſta ſans parler juſqu'au 24, jour où il mourut, & l'autre eut un des orteils briſé. Nous avions alors ſeize hommes de malades, & le premier de janvier le nombre augmenta juſqu'à quarante; nous avions enterré trois de nos gens, parmi leſquels étoit Herge Lewis, notre quartier-maître, marin laborieux & le plus utile de l'équipage, parce qu'il parloit les langues Eſpagnole & Portugaiſe. Nous étions attaqués de dyſſenteries & de fievres putrides, qui étant toujours contagieuſes, ſont pour cette raiſon les plus dangereuſes dans un vaiſſeau. L'aide du chirur-

gien en fut bientôt atteint, & ceux qui étoient chargés de servir les malades, tomboient eux-mêmes un ou deux jours après qu'ils avoient commencé leurs fonctions. Afin de remédier à ce mal, autant qu'il étoit en mon pouvoir, je construisis une grande chambre pour les malades, en débarrassant l'entre-pont de beaucoup de nos gens, que je renvoyai sur le tillac; & pour la tenir toujours propre, j'y fis dresser une tenture de toile peinte, & j'ordonnai qu'on l'arrosât une ou deux fois par jour avec du vinaigre, & qu'on y fît des fumigations. Notre eau n'étoit point corrompue, on la ventiloit souvent, & avant de la donner à boire, on y plongeoit une grande marmite de fer chauffée rouge, dont nous nous servions pour fondre le goudron. Les malades avoient du vin, du salep ou du sagou tous les matins pour leur déjeûné. On leur donnoit deux fois par semaine du bouillon de mouton, & une ou deux volailles les autres jours. Ils avoient d'ailleurs du riz & du sucre en abondance, & une infusion de drêche assez fréquemment; de sorte que jamais peut-être aucun malade n'a eu tant de rafraîchissemens dans un vaisseau. Le chirurgien étoit infatigable, & cependant avec tous ces avantages les maladies empiroient. En même-tems, pour mettre le comble à notre infortune, le bâtiment faisoit plus de trois pieds d'eau par quart, & toutes les œuvres mortes étoient ouvertes & relâchées.

1767.

1767. Le 10 janvier, les maladies commencerent à diminuer, mais plus de la moitié des gens de l'équipage étoient si foibles qu'ils pouvoient à peine se traîner. Etant ce jour-là au 22°. 41′ de latitude sud, & suivant notre estime, au 300°. 47′ de longitude O.; nous vîmes plusieurs oiseaux du Tropique autour du vaisseau.

Le 17, nous étions au 27°. 32′ de latitude sud, & au 310°. 36′ de longitude ouest; nous apperçûmes plusieurs albâtross & nous attrapâmes quelques bonites. Le bâtiment avoit dérivé à ce jour, dix milles au sud de notre estime.

Le 24, étant au 33°. 40′ de latitude sud, & suivant notre estime, au 328°. 17′ de longitude ouest; nous eûmes un coup de vent violent qui mit en pieces le grand hunier & la voile d'étai du grand mât de hune. La mer brisoit sur le vaisseau d'une maniere terrible; elle rompit la penture du gouvernail au stribord, & emporta plusieurs des boute-hors. Nous vîmes plusieurs oiseaux & des mouches pendant la tempête, & dès qu'elle fut calmée, nous employâmes nos premiers soins à sécher les lits des malades; après quoi tous ceux de nos gens, qui pouvoient manier l'aiguille, s'occuperent à raccommoder les voiles qui étoient très-délabrées.

Le 26 & le 27, le tems se calma. Nous étions au 34°. 16′ de latitude sud, & nous

fîmes plusieurs observations, par lesquelles nous reconnûmes que le vaisseau étoit au 320°. 30′ de longitude ; il parut que nous étions de quelques degrés plus à l'est, que ne le portoit notre estime. 1767.

A six heures du matin, du 30 janvier, nous vîmes terre, & le 4 février, nous mîmes à l'ancre dans la baie de la Table, au cap de Bonne-Espérance.

Notre traversée de l'isle du Prince au Cap, fut, suivant notre estime, de 89°. de longitude, ce qui donneroit 345°. ouest pour la longitude du Cap ; mais cette longitude déterminée par observation, n'est que de 342°. 4′ : ce qui nous fit voir que le vaisseau étoit de 3°. à l'est de notre estime.



CHAPITRE XII.

Séjour au cap de Bonne-Espérance. *Retour du* Dauphin *en Angleterre.*

Dès que le vaisseau fut à l'ancre, j'envoyai un officier à terre pour faire au gouverneur les complimens ordinaires. Le gouverneur le reçut avec beaucoup de civilité, & lui dit qu'il nous fourniroit avec plaisir tous les rafraîchissemens & les secours du Cap, & qu'il rendroit le salut par un égal nombre de coups de canons.

1767. Nous trouvâmes au cap une efcadre de feize vaiffeaux de la compagnie Hollandoife, un vaiffeau de la compagnie Françoife, & l'amiral Watfon, paquebot de notre nation, commandé par le capitaine Griffin & deftiné pour le Bengale. Nous faluâmes le gouverneur de treize coups qu'il nous rendit. L'amiral Watfon nous falua de douze coups, & nous lui en rendîmes neuf; le bâtiment François nous falua de neuf coups, & nous lui en rendîmes fept.

Après nous être procuré quelques moutons & beaucoup de légumes pour l'équipage, j'envoyai le chirurgien à terre, afin d'y louer un quartier pour les malades: il ne put pas en trouver à moins de deux fchelings par jour, & même à condition que fi quelqu'un de nous prenoit la petite vérole, qui étoit alors répandue dans prefque toutes les maifons, nous augmenterions cette fomme, proportionnellement à la malignité qu'auroit cette maladie.

Comme ce prix étoit confidérable, & qu'il devoit probablement augmenter de beaucoup, parce que plufieurs de nos gens n'avoient pas eu la petite vérole, & que d'ailleurs il y avoit du danger de s'y expofer, je priai le gouverneur de me permettre de dreffer une tente dans une plaine fpacieufe, appellée la pointe verte, à environ deux milles de la ville, & d'y envoyer les gens de mon équipage pendant le jour, fous l'infpection d'un officier qui les empêcheroit de s'en écarter. Le gouverneur m'ac-

corda sur-le-champ cette permiſſion, & donna des ordres pour que nous ne fuſſions inquiétés par perſonne. 1767.

Je fis donc conſtruire des tentes dans cet endroit : j'en donnai la garde au chirurgien, à ſon aide & à des officiers ; & je les chargeai expreſſément de ne pas ſouffrir que qui ce ſoit allât à la ville, ni qu'on apportât des liqueurs fortes dans notre quartier. Tous les malades, excepté deux, allerent à terre le lendemain matin avec des proviſions & du bois ; j'ordonnai au chirurgien de procurer à ceux qui étoient très-foibles, toutes les proviſions extraordinaires qu'il jugeroit à propos, & en particulier du lait, quoiqu'il fut d'un prix exceſſif. Sur les ſix heures du ſoir, ils revinrent à bord, & il ſembla que l'air de terre leur avoit fait beaucoup de bien. Me trouvant très-mal moi-même, on fut obligé de me porter à environ huit milles dans l'intérieur du pays ; j'y reſtai pendant notre ſéjour au Cap, & lorſque le bâtiment fut prêt à remettre à la voile, je revins à bord ſans être ſoulagé.

Nous employâmes tout le tems à radouber le vaiſſeau. On détendit toutes les voiles, on abattit les vergues & les mâts, on dreſſa la forge ; les charpentier calfaterent, les voiliers raccommoderent les voiles, le tonnelier mit les futailles en état, les matelots rétablirent les agrès, & les bateaux allerent chercher de l'eau.

1767. Le 10, les gros ouvrages étant presque achevés, je permis à vingt de nos hommes, qui avoient eu la petite vérole, d'aller à la ville; je fis débarquer à quelque distance les autres qui risquoient de prendre cette maladie, en leur ordonnant d'aller dans la campagne, & de s'en revenir le soir, ce qu'ils exécuterent ponctuellement. Pendant tout le tems que le vaisseau fut à l'ancre, je leur accordai la même liberté. Chacun s'en trouva très-bien; les gens de l'équipage, excepté les malades qui eurent bientôt recouvré la santé, étoient plus sains & plus vigoureux que lors de notre départ d'Angleterre : nous achetâmes à un prix raisonnable l'ancre & les cables que les marchands de Batavia n'avoient pas voulu nous vendre, & en outre de grosses toiles & d'autres provisions. Nous fîmes de l'eau douce par distillation, afin de montrer aux capitaines & aux officiers des vaisseaux de l'Inde, qu'on pouvoit au besoin se procurer en mer une eau saine & potable. A cinq heures du matin, nous mîmes cinquante-six gallons d'eau salée dans une cucurbite; à sept heures elle commença à bouillir, & dans l'espace de cinq heures & un quart, nous en tirâmes trente-six gallons d'une eau douce, qui n'avoit ni mauvais goût, ni aucune qualité nuisible, comme nous l'avions éprouvé souvent; il en resta treize gallons & demi au fond de l'alembic. Cette opération ne nous coûta que neuf livres pesant

de bois, & soixante-neuf de charbon. Je crus qu'il étoit très-important de faire connoître cette expérience, puisque dans un long voyage on peut en mer faire provision d'une eau potable, avec laquelle on peut cuire toute espece de denrées, faire du thé & du café; ce qui, dans un long voyage & sur-tout dans les climats chauds, peut-être utile à la santé & sauver la vie d'un grand nombre d'hommes. Pendant toute cette navigation, l'eau n'a jamais été épargnée; nous dessalions celle de la mer par distillation, lorsque nous étions réduits à quarante-cinq tonneaux, & nous conservions l'eau de pluie avec le plus grand soin. Je ne permettois pourtant pas de la prodiguer, l'officier de garde étoit chargé d'en distribuer seulement une quantité suffisante à ceux qui avoient des alimens à faire cuire, ou qui vouloient faire du thé ou du café.

1767.

Le 25, nos provisions d'eau & de bois étant fort avancées, & le vaisseau bientôt prêt à remettre en mer, j'ordonnai à chacun de revenir à bord & je fis rapporter les tentes des malades. Nos gens étoient en si bon état que dans tout l'équipage il n'y avoit que trois hommes incapables de faire leur service; & heureusement, depuis notre départ de Batavia, il n'en étoit mort que trois. Le lendemain 26, & le jour suivant 27, les charpentiers acheverent de calfater tout l'extérieur du vaisseau, le château-d'avant & le grand pont.

1767. Nous embarquâmes du biſcuit, une quantité conſidérable de paille & trente-quatre moutons. Sur ces entrefaites, j'allai à bord, & après avoir démarré, je reſtai à attendre le vent juſqu'au ſoir du 3 mars; il s'éleva alors une briſe, & nous mimes à la voile. Tandis que nous étions à terre ſur la pointe verte, nous eûmes occaſion de faire pluſieurs obſervations aſtronomiques, & nous reconnûmes que la baie de la Table giſoit au 34° 2′ de latitude ſud, & au 18° 8′ de longitude eſt de Greenwich. La déclinaiſon de l'aiguille étoit à cet endroit de 19° 30′ oueſt.

Le 7, étant au 29° 33′ de latitude ſud, & ſuivant notre eſtime, au 347° 38′ de longitude, le vaiſſeau ſe trouvoit avoir dérivé de huit milles au nord.

Le 13, comme nous avions parcouru 360 degrés à l'oueſt du méridien de Londres, nous avions perdu un jour, & j'appellai le dimanche, lundi, 14 mars.

Le 16, à ſix heures du ſoir, nous découvrimes l'iſle Sainte-Hélene, à environ quatorze lieues, &, à une heure du lendemain matin 17, nous mimes à la cape. Vers la pointe du jour, nous fimes voile pour l'iſle, & à neuf heures, nous jettâmes l'ancre dans la baie. Le fort nous ſalua de treize coups de canons, & nous en rendimes autant. Nous trouvâmes dans le port le Northumberland, vaiſſeau de l'Inde de notre nation, le capitaine Milford,

qui

qui nous falua de onze coups, & à qui nous en rendîmes neuf. Les bateaux allerent à terre le plutôt qu'il fut possible, & nous envoyâmes les pieces d'eau, qui étoient vuides, pour les remplir. En même tems, plusieurs de nos gens rassemblerent du pourpier, qui y croît en grande quantité. Sur les deux heures, j'allai à terre, & le fort me salua de treize coups, que je rendis. Le gouverneur & les principales personnes de l'isle me firent l'honneur de venir me recevoir sur le rivage; ils me conduisirent au fort, & me dirent qu'ils espéroient que j'y ferois ma résidence pendant mon séjour dans ces parages. 1768.

Le lendemain à midi, 18, nous complettâmes nos provisions d'eau, & le vaisseau fut prêt à remettre en mer; nous démarrâmes afin de profiter de la premiere brise, & sur les cinq heures du soir je retournai à bord. On tira treize coups lorsque je quittai la terre, & un égal nombre quand je mis à la voile; je rendis les deux saluts. Le Northumberland, & l'Osterly qui étoit arrivé à Sainte-Helene le soir avant mon départ, me saluerent chacun de treize coups, & je répondis à leurs saluts.

Le 21, sur le soir, nous vîmes plusieurs oiseaux qu'on appelle frégates, & à minuit j'en entendis d'autres autour du bâtiment. A cinq heures du matin du 23, nous apperçûmes

l'isle de l'Afcenfion. A huit heures, nous dé-
1768. couvrîmes un vaiffeau qui faifoit voile du côté de l'eft; il mit en panne & tendit un pavillon de beaupré fur fon grand mât de hune; nous lui montrâmes nos pavillons, & il pourfuivit alors fon chemin du côté de la terre. Nous rangeâmes de près la côte N. E. de l'isle; mais, comme nous ne vîmes point de vaiffeau dans la baie, & qu'il foufflоit un vent fort, nous en profitâmes pour avancer notre route.

Le 28, nous pafsâmes l'équateur, pour rentrer dans l'hémifphere feptentrional.

Le 13 avril, nous dépafsâmes un endroit où il y avoit beaucoup de goëmon; & le 17, nous en rencontrâmes une plus grande quantité.

Le 19, nous vîmes deux troupes d'oifeaux; & appercevant que l'eau de la mer étoit fans couleur, nous crûmes que la terre n'étoit pas éloignée; mais les fondes ne nous rapporterent point de fond.

Le 24, à cinq heures du matin, nous apperçûmes le pic de l'isle de Pico, qui nous reftoit au N. N. E. à environ dix-huit lieues. Nous trouvâmes par nos obfervations, que Fyal eft fitué au 38° 20′ de latitude nord, & au 28° 30′ de Londres.

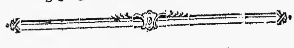
Il ne nous arriva rien de digne d'être raconté, jufqu'au 11 mai, lorfqu'étant au 48° 44′ de latitude nord, & au 7° 16′ de longitude O., nous vîmes un floop qui donnoit la chaffe

à un vaiſſeau, ſur lequel il tira pluſieurs coups de canons. Nous pourſuivîmes auſſi ce bâtiment : à trois heures, je déchargeai une piece d'artillerie, & je le fis amener. Le vaiſſeau pourſuivi, prêt d'être attrapé, envoya ſur-le-champ à bord du ſloop. Ce ſloop Anglois s'appelloit le Sauvage ; le capitaine Hammond qui le commandoit, vint me voir à bord, & me dit que, lorſqu'il avoit commencé à donner la chaſſe à ce bâtiment, il étoit accompagné d'un bateau Irlandois ; qu'en s'appercevant qu'ils étoient attaqués par un vaiſſeau de guerre, ils avoient pris différentes routes ; que l'Irlandois avoit gagné le vent, & que l'autre bâtiment avoit pris la fuite ; qu'il avoit d'abord pourſuivi le bateau Irlandois ; mais que, voyant qu'il ne pouvoit l'atteindre, il s'étoit mis à chaſſer l'autre vaiſſeau, qui probablement lui auroit échappé, ſi je ne l'avois pas arrêté. Ce bâtiment étoit chargé de thé, d'eau-de-vie, & d'autres marchandiſes qui venoient de Roſcoff en France. On l'avoit trouvé gouvernant au S. O., & il prétendoit cependant qu'il faiſoit voile pour Bergen en Norwege. Ce vaiſſeau, qu'on nommoit Jenny, étoit commandé par Robert Chriſtian, & appartenoit à la ville de Liverpool. Son eau-de-vie étoit renfermée dans des petits barrils, & ſon thé dans des ſacs : comme toutes les apparences lui étoient très-défavorables, je le retins afin de l'envoyer en Angleterre.

1768.

1768. A cinq heures & demie du 13, nous vîmes les isles de Scilly. Le 19, je débarquai à Hastings dans le comté de Suffex, & le lendemain matin à quatre heures le vaiffeau mit à l'ancre aux Dunes, dans un endroit sûr, après un voyage de 637 jours depuis notre départ de la rade de Plimouth. J'ajouterai à la fin de cette narration, que les découvertes ayant été l'objet de notre voyage, pendant tout le tems que j'ai navigué dans des mers qui ne nous font pas parfaitement connues, j'ai toujours paffé la nuit en panne ; je ne faifois voile que pendant le jour, afin que rien ne pût m'échapper.





TABLE

De la variation de l'aiguille, des latitudes des différens ports & lieux de la mer, des longitudes des mêmes endroits calculés fur le méridien de Londres, tirés des obfervations aftronomiques & nautiques faites à bord du vaiffeau de Sa Majefté le Dauphin, pendant un voyage autour du monde, dans les années 1766, 1767, 1768, fous le commandement du capitaine Samuel Wallis.

Noms des lieux.	*Epoque.*	*Latit.*	*Longit. fuppofée.*	*Long. obf. par la mét. lu D. Mafculine.*	*Var de l'aig.*
	1766.				
Pointe Lizard. . .	Août 2.	50° 0' N.	5° 14' O	— —	21° 0' O
Rade de Fonchial, Madere.	Sept. 8	32 35 N.	18 0 O.	16 40 O.	14 10 O
Port Praya, S. Jaga.	Sept. 24	14 53 N.	23 50 O.	— —	8 20 O
Port Defiré. . . .	Déc. 8	47 56 S.	67 20 O.	66 24 O.	23 15 E.
Cap de la Vierge Marie	Déc. 17	52 24 S.	70 4 O.	69 6 O.	23 0 E.
Pointe Poffeffion. .	Déc. 23	52 30 S.	70 11 O.	69 50 O.	22 40 E
Pointe Porpafs. . .	Déc. 26	53 81 S.	71 0 O.	71 30 O	2[illegible] E
Port Famine. . .	Déc. 27	53 43 S.	71 0 O.	71 32 O.	22 30 E
	1767.				
Cap Froward. . .	Janv. 19	54 3 S.	— —	— —	22 40 E
Cap Holland. . .	Janv. 20	53 58 S.	— —	— —	22 40 E.
Cap Gallant. . . .	Janv. 23	53 50 S.	— —	— —	22 40 E.

Noms des lieux.	Epoque.		Latit.	Longit suppofée.	Long. obf. par la mét. du D. Mafculine.	Var. de l'aig.
	1767.					
Rade d'York. . .	Fév.	4	53 40 S.	— —	— —	22 30 E.
Cap Quade. . . .	Fév.	17	53 33 S.	— —	— —	32 35 E.
Cap Notch. . . .	Mars	4	53 22 S.	— —	— —	23 0 E.
Cap Upright. . .	Mars	18	53 5 S.	— —	— —	22 40 E.
Cap Pillar. . . .	Avril	11	52 46 S.	76 0 O.	— —	23 0 E.
En mer.	Avril	21	42 30 S.	96 30 O.	95 6 O.	12 0 S.
En mer.	Mai	4	28 12 S	99 0 O	96 30 O.	6 0 E.
En mer.	Mai	20	21 0 S.	110 0 O.	106 47 O.	5 0 E.
En mer.	Mai	23	20 20 S.	116 54 O.	112 6 O.	5 0 E
En mer.	Juin	1	20 38 S.	132 0 O	127 45 O.	5 9 E.
En mer.	Juin	3	19 30 S.	132 30 O.	129 50 O	5 40 E.
Isle Whit-Sunday. .	Juin	7	19 26 S.	141 0 O.	137 56 O.	6 0 E.
Isle de la Reine Charlotte.	Juin	8	19 18 S.	141 4 O.	138 14 O.	5 20 E.
Isle d'Egmont. . .	Juin	11	19 20 S.	141 27 O.	138 30 O.	6 0 E.
Isle du duc de Glocefter.	Juin	12	19 11 S	143 8 O	140 6 O.	7 10 E.
Isle du duc de Cumberland. . . .	Juin	13	19 18 S.	143 44 O.	140 34 O.	7 0 E.
Isle du prince Guillaume-Henri. . .	Juin	13	19 0 S.	144 4 O	141 6 O.	7 0 E.
Isle d'Ofnaburgh. .	Juin	17	17 51 S.	150 27 O.	147 30 O.	6 0 E.
Isle du Roi George III, Extrêmité S. E. .	Juin	19	17 48 S.	151 30 O.	149 15 O.	6 0 E.
Isle du Roi George III, Extrêmité N. O. .	Juillet	4	17 30 S.	152 0 O.	150 0 O.	5 30 E.

Noms des lieux.	*Epoque.*	*Latit.*	*Long. ſuppoſée.*	*Long. obſ. par lamét. du P. Magculine.*	*Var. de l'aig.*
	1767.				
Isle du duc d'York. .	Juillet 27	17 28 S.	152 12 O.	150 16 O.	6 0 E.
Isle de Sir Ch. Saunders.	Juillet 28	17 28 S.	153 2 O.	151 4 O.	6 30 E.
Isle du Lord Howe. .	Juillet 30	16 46 S.	156 38 O.	154 13 O.	7 40 E
Isle de Scilly. . .	Juillet 31	16 28 S.	157 22 O.	155 30 N.	8 0 E.
Isle de Boſcawen. .	Août 13	15 50 S.	177 20 O.	175 10 O.	9 0 E
Isle d'Auguſte Keppel.	Août 13	15 53 S.	177 23 O.	175 13 O.	10 0 E
Isle de Wallis. . .	Août 17	13 18 S.	180 0 O.	177 0 O.	10 0 E
Les Isles Piſcadores. Extrémité S. . .	Sept. 3	11 0 N.	195 0 O.	192 30 O.	10 0 E
Extrémité N. . .	— —	11 20 N.	95 35 O	193 0 O.	10 0 E
Tinian.	Sept. 30	14 58 N.	215 40 O.	214 10 O.	6 20 E
En mer.	Octob. 17	16 10 N	218 0 O.	216 25 O.	5 15 E
Isle de Grafton. . .	Octob. 25	1 4 N.	241 0 O	239 0 O.	1 3 O
Pulo Aroé. . . .	Nov. 15	2 28 N.	258 0 O.	255 0 O.	1 0 O
Lucipara.	Nov. 26	4 10 S.	— —	254 46 O.	Aucune
Batavia.	Dec. 1	6 8 S.	— —	154 30 O.	1 25 O
Isle du Prince. . .	Déc. 16	6 41 S.	256 30 O.	256 30 O	1 0 O
	1768.				
En mer.	Janv. 26	34 24 S.	328 0 O.	323 30 O.	24 0 O
En mer.	Janv. 27	34 14 S	324 0 O.	323 13 O.	24 0 O
Cap de Bonne-Eſpérance. . . .	Fév. 11	34 0 S.	345 0 O.	342 0 O.	19 30 O
En mer.	Mars. 15	16 44 S.	3 0 O.	2 0 O.	13 0 O
En mer.	Mars 15	16 36 S.	2 0 O.	2 5 O.	12 50 O

Noms des lieux.	*Epoque.*		*Latit.*	*Longit. supposée.*	*Long. obs. par la mét. du D. Masculine.*	*Var. de l'aig.*
	1768.					
Isle de S. Helene.	Mars	19	15 57 S.	5 49 O.	5 40 O.	12 47 O.
Isle de l'Ascension, .	Mars	23	7 58 S.	14 18 O.	14 4 O.	9 53 O.
En mer.	Mars	24	7 28 S.	14 30 O.	14 38 O.	10 0 O.
En mer.	Avril	8	15 4 N.	30 0 O.	34 30 O.	4 48 O.
En mer.	Avril	11	21 28 N.	36 0 O.	36 37 O.	4 30 O.
En mer.	Avril	21	33 55 N.	32 0 O.	33 0 O.	11 34 O.
En mer.	Avril	23	36 15 N.	30 0 O.	29 31 O.	14 30 O.
En mer.	Mai	10	49 43 N.	6 0 O.	7 52 O.	22 30 O.
En mer.	Mai	11	48 48 N.	7 30 O.	8 19 O.	— —
Fanal de S. Agnés.	Mai	13	49 58 N.	7 14 O.	7 8 O.	22 0 O.

RELATION

D'UN VOYAGE

FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1769, 1770 & 1771,

PAR *le lieutenant* JACQUES COOK, *commandant le vaisseau du roi* l'Endeavour.

INTRODUCTION.

J'ai expliqué dans l'introduction générale, qui est à la tête du premier volume, pourquoi les relations de ces différens voyages sont écrites au nom des commandans des vaisseaux, sur quel fondement j'ai pris la liberté d'y ajouter les réflexions que me suggéroient les faits, & enfin sur quels matériaux j'ai composé mon ouvrage. J'ai dit aussi que, pour le voyage de l'*Endeavour*, j'avois eu d'autres secours dont je vais parler plus particuliérement.

Joseph Banks, écuyer, propriétaire d'un bien considérable dans le comté de Lincoln, s'étoit embarqué à bord de ce vaisseau. Il avoit reçu l'éducation d'un homme de lettres, que sa fortune destine à jouir des plaisirs de la vie plutôt qu'à en partager les travaux; cependant, en-

traîné par un desir ardent d'acquérir d'autres connoissances de la nature que celles qu'on puise dans les livres, il résolut, dans un âge peu avancé, de renoncer à des jouissances qu'on regarde communément comme les principaux avantages de la fortune, & d'employer son revenu, non pas dans les plaisirs de l'oisiveté & du repos, mais à l'étude de l'histoire naturelle ; de se livrer pour cela à des fatigues & à des dangers qu'il est rare d'affronter volontairement, & auxquels on ne s'expose guere que pour satisfaire les insatiables desirs de l'ambition & de l'avarice.

En sortant de l'université d'Oxford en 1763, il traversa la mer Atlantique, & visita les côtes de Terre-Neuve & de Labrador. Les dangers, les difficultés, & les désagrémens des longs voyages sont plus pénibles encore dans la réalité qu'on ne s'y attend ; cependant M. Banks revint de sa premiere expédition sans être

découragé ; & lorſqu'il vit qu'on équipoit l'*Endeavour* pour un voyage dans les mers du Sud, afin d'y obſerver le paſſage de Vénus ſur le diſque du Soleil, & entreprendre enſuite de nouvelles découvertes, il réſolut de s'embarquer dans cette expédition. Il ſe propoſoit d'étendre dans ſa patrie le progrès des lumieres, & il ne déſeſpéroit pas de laiſſer parmi les nations groſſieres & ſauvages qu'il pourroit découvrir, des arts ou des inſtrumens qui leur rendroient la vie plus douce, & qui les enrichiroient peut-être, juſqu'à un certain point, des connoiſſances ou au moins des productions de l'Europe.

Comme il étoit décidé à faire toutes les dépenſes néceſſaires pour l'exécution de ſon plan, il engagea le docteur Solander à l'accompagner dans ce voyage. Ce ſavant, natif de Suede, a été élevé ſous le célebre Linnæus, de qui il apporta en Angleterre des lettres de recommandation ; & ſon mérite étant bientôt connu, il

obtint une place dans le Muſeum Britannique, inſtitution publique qui venoit de ſe former. M. Banks regarda comme très-importante l'acquiſition d'un pareil compagnon de voyage, & l'événement a prouvé qu'il ne s'étoit pas trompé. Il prit auſſi avec lui deux peintres, l'un pour deſſiner des payſages & des figures, & l'autre pour peindre les objets d'hiſtoire naturelle qu'ils rencontreroient, enfin un ſecretaire & quatre domeſtiques, dont deux étoient negres.

M. Banks a tenu un journal exact & circonſtancié de tout ſon voyage; & bientôt après que j'eus reçu de l'amirauté celui du capitaine Cook, il eut la bonté de me remettre le ſien, en me permettant d'y prendre tout ce que je jugerois pouvoir perfectionner ou embellir ma narration. J'acceptai cette offre avec autant de plaiſir que de reconnoiſſance; je ſavois qu'on en tireroit de grands avantages, puiſque très-peu de philoſophes ont fait des relations de voyages entrepris

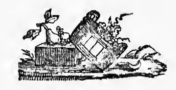
dans la vue de découvrir de nouveaux pays. Les navigateurs, dans ces expéditions, se sont contentés communément d'examiner les grands traits de la nature, sans faire attention à la diversité des ombres qui donnent de la vie & de la beauté au tableau.

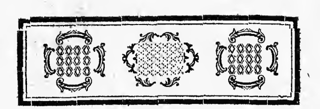
Les papiers du capitaine Cook contenoient un récit suivi de tous les incidens nautiques du voyage, & une description détaillée de la figure & de l'étendue des pays qu'il avoit visités, du gisement des caps & des baies qui sont sur les côtes, de la situation des havres où les vaisseaux peuvent se procurer des rafraîchissemens ; de la profondeur d'eau qu'ont rapportée les sondes ; les latitudes & longitudes, la variation de l'aiguille, & tous les autres détails relatifs à la navigation, & dans lesquels il a montré les talens d'un excellent officier & d'un navigateur habile. Mais j'ai trouvé dans les papiers qui m'ont été communiqués par M. Banks, un grand nombre de faits & d'observations que le

capitaine Cook n'avoit pas recueillis, la discription des pays & de leurs productions, les mœurs, les coutumes, la religion, la police & le langage des peuples, développés avec plus d'étendue que ne pouvoit le faire un officier de marine, dont la principale attention se tournoit naturellement vers d'autres objets. Le public sera redevable de toutes ces connoissances à M. Banks.

Les matériaux fournis par M. Banks étant si intéressans & si nombreux, quelques personnes prétendoient qu'on ne devoit pas écrire la relation du voyage au nom du commandant; il sembloit que les observations & les descriptions de M. Banks seroient absorbées sans distinction dans une narration générale donnée sous un nom qui ne seroit pas le sien; mais il a levé généreusement cette difficulté, & nous avons jugé nécessaire de faire connoître tout ce que lui doit le public, & ce que je lui dois moi-même. C'est un bonheur pour le genre humain,

main, lorſque la même perſonne réunit la richeſſe & les connoiſſances, & en même tems une inclination forte d'employer l'une & l'autre pour l'utilité publique ; je ne puis m'empêcher de féliciter mon pays ſur les avantages & les plaiſirs nouveaux que lui fait eſpérer M. Banks, à qui nous devons une partie ſi conſidérable de cette relation. 1768.





RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1769, 1770 & 1771.

Par Jacques COOK, *commandant le vaisseau du Roi l'*Endeavour.



LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Passage de Plymouth *à l'isle* Madere. *Quelques détails sur cette isle.*

1768. APRÈS avoir reçu ma commission, datée du 25 mai 1768, j'allai à bord le 27. J'arborai la flamme, & pris le commandement du vaisseau qui étoit alors dans le bassin de Deptfort. Il fut bientôt en état de mettre en mer.

Les vivres & les munitions ayant été embarquées, je descendis la riviere le 30 juillet ; & 1768
le 13 d'août, je jetai l'ancre dans la rade de Plymouth.

En attendant le vent, on lut à l'équipage les articles du code militaire & l'acte du parlement ; on lui paya deux mois de gages d'avance, & on lui déclara qu'il ne devoit s'attendre à aucune augmentation de paie pendant le cours du voyage.

Le 26 août, le vent devenant bon, nous mîmes à la voile. Le 31, nous vîmes différens oiseaux que les navigateurs Anglois appellent poulets de la mere Carey, & qu'ils regardent comme les avant-coureurs d'une tempête. Le jour suivant, nous eûmes un vent très-fort, qui nous força de naviguer sous nos basses voiles, nous emporta un petit bateau appartenant au Bosseman, & noya trois ou quatre douzaines de nos volailles, que nous regrettâmes plus que le bateau.

Le 2 septembre, nous vîmes terre entre le cap Finistere & le cap Ortegal, sur la côte de Galice en Espagne. Le 5, par notre observation du soleil & de la lune, nous trouvâmes la latitude du cap Finistere à 42° 53′ nord, & sa longitude à 8° 46′ ouest du méridien de Greenwich, sur lequel nous calculerons toujours. La déclinaison de l'aiguille aimantée étoit 21° 4′ ouest.

Pendant ce tems, MM. Banks & Solander

1768. eurent occaſion d'obſerver pluſieurs animaux marins, dont les naturaliſtes n'ont pas eu juſqu'ici connoiſſance. Ils découvrirent en particulier une eſpece d'oniſcus qu'on trouva adhérent à une *medusa pelagica*, & un animal de figure angulaire d'environ un pouce de groſſeur & long de trois, traverſé de part en part d'un trou, ayant une tache noire à une de ſes extrêmités, qu'ils jugerent pouvoir être ſon eſtomac. Quatre de ces animaux tenoient enſemble par leurs côtés quand ils furent pris; de ſorte que nous crûmes d'abord que ce n'étoit qu'un ſeul animal; mais dès qu'on les eut jetés dans un verre plein d'eau, ils ſe ſéparerent & ſe mirent à nager avec beaucoup de vivacité. Ces animaux appartiennent à un genre nouveau, auquel M M. Banks & Solander ont donné le nom de *dagysa*, à raiſon de la reſſemblance de couleur d'une des eſpeces à une pierre précieuſe de ce nom. Nous en prîmes un grand nombre ſe tenant tous enſemble ſur une longueur de deux pieds & plus, & brillans dans l'eau des plus belles couleurs. Nos obſervateurs découvrirent auſſi un autre animal d'une eſpece nouvelle, ayant dans l'eau des couleurs encore plus vives & du plus grand éclat; il reſſembloit à une opale, ce qui fit donner au genre le nom de *carnicium opalinum*; un de ces animaux vécut pluſieurs heures dans un verre d'eau de mer, nageant avec la plus grande agilité, & déployant à

chacun de ses mouvemens une variété infinie de couleurs. Nous prîmes aussi dans les 1768.
agrêts du vaisseau, à la distance d'environ dix lieues du cap Finistere, divers oiseaux qui n'ont pas été décrits par Linnæus. On supposa qu'ils venoient de la terre d'Espagne, & nos naturalistes donnerent à l'espece le nom de *motacilla velificans*. Il n'y avoit en effet que des oiseaux navigateurs qui pussent se hasarder à venir ainsi à bord d'un vaisseau qui alloit faire le tour du monde. Un d'eux étoit si fatigué qu'il mourut entre les mains de M. Banks.

Il nous parut extraordinaire qu'aucun naturaliste n'eût jusqu'alors fait mention du dagysa, dont la mer abonde, à moins de vingt lieues de la côte d'Espagne : mais malheureusement pour les connoissances humaines, parmi les navigateurs, il ne se trouve que très-rarement des hommes qui veuillent ou qui sachent observer les objets intéressans & curieux, dont la mer est un si vaste dépôt.

Le 12, nous découvrîmes les isles de Porto-Santo & de Madere; & le jour suivant, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Funchal, & nous amarrâmes avec une petite ancre; mais dans la nuit, la hansiere de cette ancre se détacha, par la négligence de celui qui l'avoit attachée. Le matin on releva l'ancre dans le bateau, & elle fut portée au sud : mais en la relevant, M. Weir, notre contre-maître, fut jeté dans la mer par le cable, & entraîné avec

l'ancre. Les gens du vaiſſeau ayant vu l'acci-
1768. dent, retirerent l'ancre avec toute la promptitude poſſible, mais il étoit trop tard; le corps remonta ſur l'eau, embarraſſé dans le cable, & ſans vie.

L'isle de Madere, vue de la mer, préſente un très-bel aſpect; les flancs des colines ſont entiérement couverts de vignes preſque juſques à la hauteur où l'œil peut diſtinguer les objets; elles y ſont vertes, tandis que tous les autres végétaux ſont entiérement brûlés, excepté dans les endroits ombragés par la vigne; & çà & là, ſur les bords des petits ruiſſeaux.

Le 13, ſur les onze heures du matin, un bateau appellé par nos navigateurs *product-boat*, vint à bord de la part des officiers du bureau de la ſanté, ſans la permiſſion deſquels on ne laiſſe perſonne deſcendre à terre. Dès que nous eûmes cette permiſſion, nous débarquâmes à Funchal, la capitale de l'isle, & nous allâmes ſur-le-champ à la maiſon de M. Cheap, conſul Anglois, & l'un des plus conſidérables négocians du lieu. Il nous reçut avec l'amitié d'un frere & la généroſité d'un prince. Il voulut abſolument que nous habitaſſions ſa maiſon, où il nous procura toutes les commodités poſſibles pendant notre ſéjour dans l'isle. Il obtint pour MM. Banks & Solander la permiſſion de rechercher toutes les curioſités naturelles qu'ils croiroient mériter

leur attention. Il employa plusieurs personnes à pêcher pour eux, à ramasser des coquilles 1768. que le tems ne leur auroit pas permis de rassembler eux-mêmes, & il leur fournit des chevaux & des guides pour visiter différentes parties de l'isle. Malgré toutes ces facilités, leurs excursions furent poussées rarement au-delà de trois milles de la ville, parce qu'ils ne furent en tout que cinq jours à terre, dont un fut employé à recevoir chez M. Cheap la visite du gouverneur. C'étoit d'ailleurs le tems le moins propre de l'année pour des recherches d'histoire naturelle : car ce n'étoit pas la saison des plantes & des insectes. M. Heberden, le premier médecin de l'isle, & frere du docteur Heberden de Londres, leur procura pourtant quelques plantes en fleur : il leur donna aussi des échantillons de beaucoup de morceaux de son cabinet, & une copie de ses observations botaniques, contenant entre autres détails une description particuliere des arbres que nourrit le pays. M. Banks voulut avoir quelque renseignement sur l'espece de bois d'ébénisterie qu'on porte de cette isle en Angleterre, appellée, par nos marchands & nos ouvriers, *mahogani* de Madere. Il apprit qu'on n'exportoit de l'isle aucun bois sous ce nom; mais il reconnut un arbre appellé par les insulaires *vigniatico*, qui est le *laurus indica* de Linnæus, dont le bois differe fort peu à l'œil du mahogani. Le docteur He-

berden a des armoires dans leſquelles le vigniatico & le mahogani ſont mêlés, & où il eſt
1768. difficile de les diſtinguer l'un de l'autre. On remarque ſeulement, en y faiſant attention, que la couleur du vigniatico eſt un peu moins foncée que celle du mahogani. Il eſt donc très-probable que le bois connu en Angleterre ſous le nom de mahogani de Madere, eſt le vigniatico même.

Il y a de grandes raiſons de croire que toute cette isle eſt ſortie anciennement du ſein de la mer par l'exploſion d'un volcan. Toutes les pierres, juſques dans leurs plus petits fragmens, paroiſſent avoir été brûlées, & l'eſpece de ſable qui couvre le ſol n'eſt lui-même qu'une cendre. Quoique nous n'ayons vu qu'une petite partie du pays, les habitans nous ont dit que le reſte de l'isle eſt exactement de la même nature.

Le ſeul objet de commerce que Madere fourniſſe, eſt le vin. On le fait d'une maniere bien ſimple. Le raiſin eſt jeté dans des vaiſſeaux de bois de forme quarrée, dont la grandeur eſt proportionnée à l'étendue du vignoble auquel ils appartiennent. Les valets nus entrent dans la cuve, & avec leurs pieds & leurs coudes, preſſent le raiſin le plus fortement qu'ils peuvent. Les grappes ainſi foulées ſont enſuite miſes en un tas, & placées ſous une piece de bois quarrée, qu'on preſſe avec un levier engagé par un bout, & à l'extrê-

mité duquel on suspend une pierre. Les habitans ont fait si peu de progrès dans les arts, que ce n'est que très-récemment qu'ils sont parvenus à donner à un vignoble la même espece de fruit en greffant leurs vignes. Il semble qu'il y a dans les esprits, ainsi que dans la matiere, une sorte de force d'inertie qui résiste à tout changement. Tous ceux qui se proposent d'aider les ouvriers ou les agriculteurs par de nouvelles applications des principes de la bonne physique ou des forces méchaniques, éprouvent des obstacles presque insurmontables, & s'apperçoivent que les avantages les plus grands & les plus manifestes d'une pratique nouvelle ne sont pas un motif aussi puissant pour la faire recevoir, que l'habitude antérieure d'une pratique différente a de force pour la faire rejeter. Le préjugé accompagne par-tout l'ignorance. Le peuple de tous les pays ressemble aux pauvres d'Angleterre qui sont à la charité de la paroisse, & qu'on verroit souvent mendier dans les rues, si la loi qui leur assigne des secours ne les forçoit pas en même tems à les accepter: c'est avec beaucoup de difficulté qu'on a persuadé aux habitans de Madere de greffer leurs plants. Quelques-uns même ont refusé jusqu'à présent d'adopter cette pratique, quoique toute une vendange soit souvent gâtée par la trop grande quantité de sauvageons qu'ils ne veulent pas en séparer, parce qu'ils augmen-

tent la quantité du vin. Cet exemple de la
1768. force de l'habitude eſt d'autant plus extraordinaire, qu'ils ont adopté la greffe pour des arbres fruitiers d'une bien moindre importance, tels que les chataigniers, auxquels cette méthode fait porter du fruit plus promptement qu'ils ne feroient ſans elle.

Nous ne vîmes aucune voiture à roues dans le pays, privation qu'il faut peut-être attribuer moins au défaut d'invention des habitans qu'à leur manque d'induſtrie, pour former des chemins praticables. Les routes ſont en effet ſi mauvaiſes, qu'il ſeroit impoſſible à aucune voiture d'y paſſer ; on ne ſe ſert que de chevaux & de mules qui ſont très-propres à de pareils chemins ; ils ne les emploient cependant pas pour le tranſport de leurs vins. Des vignes où on les fait, comme nous avons vu plus haut, on les tranſporte à la ville, dans des outres ou peaux de boucs, que des hommes chargent ſur leurs têtes. La ſeule imitation groſſiere d'une voiture que nous ayons vue parmi ces gens, eſt une planche épaiſſe, un peu creuſée dans le milieu, à une extrêmité de laquelle une eſpece de timon s'attache avec une courroie de cuir blanc. Ce miſérable traîneau ne reſſemble pas plus à un chariot anglois qu'un canot de ſauvage à la chaloupe d'un grand vaiſſeau. On peut même croire que cette invention, toute groſſiere qu'elle eſt, eſt due aux Anglois, qui ont

introduit dans l'isle l'usage des tonneaux d'une plus grande capacité, qu'on ne pouvoit pas transporter à bras d'hommes, & pour lesquels on a été obligé d'employer cette sorte de traîneau; c'est peut-être parce que la nature a trop fait pour ce beau pays, que l'industrie humaine & les arts y ont eu si peu de progrès. Le sol y est riche, la plaine & les montagnes ont des climats si différens, qu'à peine y a-t-il une seule production recherchée du sol de l'Europe ou des deux Indes, que la culture ne puisse donner ici. Quand nous allâmes rendre visite au docteur Heberden, dont l'habitation est à deux milles de la ville sur une hauteur très-élevée, nous avions laissé le thermometre à Madere à 74°, & nous le trouvâmes chez lui à 66°. Les montagnes produisent presque sans culture les noix, les châtaignes & les pommes en grande abondance.

1768.

On trouve dans les jardins de la ville beaucoup de plantes des deux Indes, entr'autres le bananier, le goyavier, le pommier-à-pain, l'ananas, le mangoustier, qui fleurissent & donnent leur fruit presque sans soins. Le bled est de la meilleure qualité, d'un beau & gros grain. L'isle en pourroit produire en grande quantité, cependant les habitans tirent du dehors la plus grande partie de celui qu'ils consomment. Le mouton, le porc & le bœuf y sont excellens. Le bœuf sur-tout,

1768. dont nous fîmes provifion, a été généralement trouvé prefque auffi bon que le nôtre. Le maigre en eft très-femblable au nôtre, pour la fibre & pour la couleur, quoique les bêtes foient beaucoup plus petites ; mais le gras en eft auffi blanc que celui du mouton.

La ville de Funchal tire fon nom de Funcho, nom portugais de la plante appellée fenouil, qui croît en abondance fur les rochers voifins. Selon l'obfervation du docteur Heberden, fa latitude eft de 32° 33′ 33″ nord; fa longitude de 16° 49′ oueft. Elle eft fituée au fond d'une baie, &, quoique plus vafte que l'étendue de l'isle ne femble le comporter, elle eft très-mal bâtie. Les maifons des principaux habitans font grandes, celles du peuple petites ; les rues font étroites, & les plus mal pavées que j'aie vues. Les églifes font chargées d'ornemens, parmi lefquels on trouve plufieurs tableaux & des ftatues des faints les plus fêtés. Les tableaux font généralement mal peints, & les faints ornés de dentelles. Quelques couvens ont des édifices de meilleur goût. Celui des Francifcains en particulier eft fimple & extrêmement propre. L'infirmerie attira notre attention, comme un modele qui devroit être fuivi dans d'autres pays : elle eft formée d'une longue falle, d'un côté de laquelle font les fenêtres & un autel ; le côté oppofé eft partagé

en alcoves, dont chacune contient un lit, & qui sont toutes proprement tapissées. Derriere ces alcoves court une longue galerie avec laquelle chaque alcove se communique par une porte, de sorte que le malade peut être servi sans aucun embarras pour ses voisins. 1768.

On voit dans le même couvent une singularité d'un autre genre, une petite chapelle revêtue du haut en bas, tant les murs que les plafonds, de têtes & d'ossemens humains; les os sont en croix, & on a placé une tête à chacun des quatre angles. Parmi ces têtes, il y en a une très-remarquable : les mâchoires supérieure & inférieure sont parfaitement adhérentes l'une à l'autre par un côté. Il n'est pas aisé de concevoir comment s'est formée l'ossification qui les unit, mais il faut nécessairement que le sujet ait vécu quelque tems sans ouvrir la bouche; sans doute on lui donnoit quelque nourriture par une ouverture faite à l'autre côté, en faisant sauter quelques dents, opération qui paroît avoir aussi endommagé la mâchoire.

C'étoit le jeudi au soir que nous rendîmes visite aux moines de ce couvent, un peu avant leur souper, & ils nous reçurent avec beaucoup de politesse. Ils nous dirent qu'ils ne nous offroient pas à souper, parce qu'ils n'avoient rien de prêt, mais que si nous voulions venir le lendemain, quoique ce fût pour

1768. eux un jour de jeûne, ils nous donneroient une dinde rôtie. Nous ne nous attendions pas à tant de générosité de la part de moines Portugais; aussi fûmes-nous fort touchés de cette invitation, quoique nous ne pussions pas en profiter.

Nous visitâmes aussi un couvent de religieuses de Sainte-Claire. Ces filles témoignerent un grand plaisir à nous voir; elles avoient entendu dire qu'il y avoit parmi nous de grands philosophes, & peu instruites de la nature des objets des connoissances philosophiques, elles nous firent plusieurs questions extravagantes; quand il y auroit du tonnerre, & si l'on pourroit trouver dans l'enclos de leur couvent quelque source d'eau vive, dont elles avoient grand besoin? On peut bien croire que nos réponses à de pareilles questions ne les satisfirent guere, & ne nous firent pas beaucoup d'honneur dans leur esprit. Elles ne retrancherent rien pour cela de leur civilité, & elles parlerent sans discontinuer durant le tems que dura notre visite, qui fut d'environ une demi-heure.

Les montagnes de ce pays sont très-élevées; la plus haute, le pic Ruivo, s'éleve de 5068 pieds, c'est-à dire près d'un mille anglois perpendiculairement au-dessus de la plaine qui lui sert de base, & qui est plus haute qu'aucune terre de la Grande-Bretagne. Les côtes de ces montagnes sont couvertes de vignes jusqu'à

une certaine hauteur, au-deſſus deſquelles ſe trouvent des bois de pins & de chataigners d'une étendue immenſe, & enfin plus haut, des forêts d'arbres de différentes eſpeces inconnues en Europe, comme le *mirmulano* & le *paobrauco*, dont les feuilles, ſur-tout celles du dernier, ſont ſi belles qu'elles feroient un grand ornement dans nos jardins. 1768.

On compte qu'il y a dans l'iſle environ 80000 habitans. Les droits de douane rendent au roi de Portugal 20000 livres ſterlings par an, toutes dépenſes payées. Ce revenu pourroit être aiſément doublé par la vente des ſeules productions de l'iſle, ſans parler même des vins, ſi l'on mettoit à profit la bonté du climat & l'étonnante fertilité du ſol. Mais cet objet eſt entiérement négligé par les Portugais. Dans le commerce des habitans de Madere avec Lisbonne, la balance eſt contre les premiers; de ſorte que toute la monnoie portugaiſe paſſant ſans ceſſe à Lisbonne, les eſpeces courantes dans l'iſle ſont toutes eſpagnoles. Il y a, à la vérité, quelques pieces de cuivre portugaiſes, mais ſi rares que nous n'en avons preſque point vu. Les pieces de monnoie eſpagnoles ſont de trois ſortes, les piſtéreens valant à peu près un sheling, les bitts environ 12 ſols de France, & les demi-bitts 6 ſols.

Les marées en cet endroit vont au nord & au ſud dans les pleines & les nouvelles

lunes. Les hautes s'élevent de sept pieds, &
1768. les basses de quatre. Par l'observatiun du docteur Heberden, la déclinaison de l'aiguille aimantée est ici de 15° 30′ ouest, & elle va en diminuant; mais j'ai quelque doute sur la justesse de son observation relativement à cette diminution. Nous trouvâmes que la pointe de l'aiguille d'inclinaison, qui nous avoit été donnée par la société royale, plongeoit de 77° 18″.

Les rafraîchissemens qu'on peut trouver en ce lieu sont l'eau, le vin, différentes especes de fruits, des oignons en grande quantité, & quelques confitures. Pour la viande fraîche & la volaille, on ne peut en avoir qu'avec la permission du gouverneur, & à très-haut prix.

Nous prîmes 270 livres de bœuf fraîchement tué & un jeune bœuf vivant, compté comme pesant 613 livres, 3032 gallons d'eau, & dix tonneaux de vin; & dans la nuit, entre le 18 & le 19, nous mîmes à la voile pour poursuivre notre voyage. Quand Funchal nous resta au N. 13° E. à la distance de 76 milles, la variation de l'aiguille aimantée, calculée par plusieurs azimuths, nous parut être de 16° 30′ ouest.



CHAPITRE



1768.

CHAPITRE II.

Paſſage de l'isle Madere *à* Rio-Janeiro. *Deſcription du pays ; & divers incidens.*

LE 21 ſeptembre, nous reconnûmes les isles appellées les Salvages, au nord des Canaries ; la principale de ces isles étant à notre S. $\frac{1}{2}$ O. A la diſtance d'environ cinq lieues, nous trouvâmes, par un azimuth, la déclinaiſon de l'aiguille à 17° 50. Je regarde ces isles comme giſant au 30° 11′ de latitude nord, à cinquante-huit lieues de Funchal, dans la direction du S. 16 E.

Le 23, nous vîmes le pic de Ténériffe qui nous reſtoit à l'O. $\frac{1}{4}$ de S. $\frac{1}{2}$ S., & nous trouvâmes la déclinaiſon de 17° 22′ à 16° 30′. La hauteur de cette montagne, d'où je pris un nouveau point de départ, a été déterminée par le docteur Heberden qui y eſt monté, à 15396 pieds, c'eſt-à-dire, à 3 milles anglois moins 148 verges ; en comptant le mille pour 1760 verges ; ſon aſpect au coucher du ſoleil nous frappa beaucoup. Quand le ſoleil fut ſous l'horizon, & que le reſte de l'isle étoit à nos yeux du noir le plus foncé, la montagne réfléchiſſoit encore les rayons de cet aſtre ; & nous paroiſſoit en-

flammée & d'une couleur de feu que la peinture ne peut pas rendre. Elle ne jette point de feux visibles ; mais non loin du sommet sont des crevasses d'où sort une chaleur si forte, qu'on n'y peut pas tenir la main. Nous avons reçu du docteur Heberden, parmi d'autres marques d'attention, du sel qu'il a recueilli sur le sommet de la montagne, où l'on en trouve de grandes quantités. Il suppose que c'est là le vrai *natrum* ou *nitrum* des anciens. Il nous donna aussi un peu de soufre natif très-pur, qu'on trouve en abondance sur la surface de la terre.

1768.

Le jour suivant 24, nous rencontrâmes le vent alisé N. E., & le 30 nous reconnûmes Bona-Vista, une des isles-du Cap-Verd. Nous rangeâmes son côté oriental à la distance de 3 ou 4 milles du rivage, jusqu'à ce que nous fûmes obligés de tirer au large, pour éviter une chaîne de rochers qui s'étend à environ une lieue & demie au S. O. $\frac{1}{4}$ O. de la pointe S. E. de l'isle. Bona-Vista, par notre observation, gît au 16° de latitude nord, & au 21° 51′ de longitude ouest.

Le premier octobre, étant au 14° 6′ de latitude nord, & au 22° 10′ de longitude ouest, nous trouvâmes, par un azimuth, que la déclinaison étoit de 10° 37′ ouest; & le jour suivant au matin, de 10°. Ce même jour nous trouvâmes que notre vaisseau étoit cinq milles au-delà de l'estime du lock, & le jour sui-

vant sept. Le 3, nous mîmes la chaloupe en mer pour découvrir s'il y avoit quelque courant, & nous en trouvâmes un allant vers l'est, dont nous estimâmes la vitesse de trois quarts de mille par heure. 1768.

Pendant notre traversée de Ténériffe à Bona-Vista, nous vîmes un grand nombre de poissons volans, qui des fenêtres de la chambre, nous paroissoient d'une beauté surprenante. Leurs côtés avoient la couleur & le brillant de l'argent bruni, mais ils perdoient à être vus de dessus le pont, parce qu'ils ont le dos d'une couleur obscure. Nous prîmes aussi un goulu de mer, que nous reconnûmes être le *squalus carcharias* de Linnæus.

Ayant perdu notre vent alisé le 3, au 12° 14′ de latitude, & au 22° 10′ de longitude, le vent devint un peu variable, & nous eûmes alternativement un peu d'air & des calmes.

Le 7, M. Banks sortit dans le bateau & prit un poisson, que nos marins appellent vaisseau de guerre portugais (c'est l'*holothuria physalis* de Linnæus) & une espece de *mollusca*. Cet animal a la forme d'une petite vessie très-ressemblante à celle des poissons; d'environ sept pouces de long, & du fond de laquelle sortent un certain nombre de filets rouges & bleus, dont quelques-uns ont jusqu'à trois & quatre pieds de long, & qui piquent comme l'ortie; mais plus fortement.

Au sommet de la vessie est une membrane
1768. dont l'animal se sert comme de voile, en la tournant à son gré pour recevoir le vent. Cette membrane est veinée de différentes couleurs très agréables ; en un mot, l'animal est à tous égards un objet de curiosité très-intéressant.

Nous prîmes aussi plusieurs de ces poissons à coquilles, qu'on trouve flottans sur l'eau, particuliérement l'*helix janthina* & la *violacea* : elles sont à-peu-près de la grosseur d'un limaçon, & sont soutenues sur la surface de l'eau par une petite grappe de bulles remplies d'air, formées par une substance gélatineuse d'un assez grand degré de viscosité. L'animal est ovipare, & ces especes de vessies ou bulles lui servent aussi à déposer ses œufs. Il est probable qu'il ne va jamais à fond, & qu'il n'approche pas non plus volontairement du rivage ; car sa coquille est extrêmement fragile & aussi mince que celle de quelques limaçons d'eau douce. Chaque coquille contient à-peu près la valeur d'une cuiller à café de liqueur, que l'animal jette aussi-tôt qu'on le touche, & qui est du rouge pourpre le plus beau qu'on puisse voir. Elle teint le linge, & il seroit peut-être utile de rechercher si ce n'est pas là le pourpre des anciens, d'autant que ce testacée se trouve certainement dans la Méditerranée.

Le 8, nous trouvâmes au 8° 25′ de lati-

tude N. & au 22° 4′ de longitude O., un courant portant au sud. Le jour suivant, étant au 7° 58′ de latitude, & au 22° 13′ de longitude, il tournoit au N. N. O. ¾ O. Nous estimâmes sa vîtesse à un mille & un ½ quart de mille par heure. Nous trouvâmes, par le moyen de plusieurs azimuths, la déclinaison de 8° 39′ est. 1768.

Le 10, M. Banks tua un oiseau appellé *mouette à pieds noirs*, qui n'est ni décrit, ni classé par Linnæus. Il lui donna le nom de *larus crepidatus*. Il est à remarquer que les excrémens de cet oiseau sont d'un rouge très-vif, approchant de celui de la liqueur qu'on tire de l'*helix* dont nous venons de parler, & seulement un peu moins foncé : on peut croire que ce coquillage sert de nourriture à l'oiseau. Un courant portant au N. O. fut plus ou moins fort jusqu'au 24, que nous nous trouvâmes par 1° 7′ de latitude N., & 28° 50′ de longitude.

Le 25, nous passâmes la ligne avec les cérémonies accoutumées au 29° 30′ de longitude. Nous trouvâmes, par le résultat de plusieurs bons azimuths, que la variation de l'aiguille étoit alors de 2° 24′.

Le 28 à midi, nous étions à la latitude de l'isle Ferdinand Noronha, & suivant différentes observations faites par M. Green & par moi, au 32° 5′ 16″ de longitude ouest. Cette position est marquée à l'ouest de cette

1768. isle dans quelques cartes, & à l'est dans d'autres. Nous nous attendions à la voir, ou au moins quelques-uns des bancs qui sont placés dans les cartes entre elle & la haute mer; mais nous n'apperçûmes rien.

Le 29 au soir, nous observâmes ce phénomene lumineux de la mer dont les navigateurs ont parlé si souvent, & auquel on a donné tant de causes différentes; les uns supposant qu'il est l'effet du mouvement que des poissons donnent à l'eau en poursuivant leur proie, d'autres que c'est une émanation que fournit la putréfaction des animaux marins, d'autres le rapportant à l'électricité, &c. Les jets de lumiere ressemblent exactement à ceux des éclairs, quoiqu'un peu moins considérables. Ils sont si fréquens que quelquefois il y en a huit à dix de visibles, presque dans le même moment. Nous conjecturâmes que ce phénomene étoit dû à quelque animal lumineux. Nous fûmes confirmés dans cette opinion, lorsqu'ayant jeté un filet, nous eûmes pris une espece de *medusa*, que nous trouvâmes de la couleur d'un métal chauffé fortement, & qui rendoit une lumiere blanche: avec ces animaux nous prîmes aussi des crabes très-petits de trois especes différentes, qui tous donnoient de la lumiere comme les vers luisans, quoique moins gros des neuf dixiemes. M. Banks, en examinant ces animaux, eut la satisfaction de trouver qu'ils

étoient abſolument inconnus aux naturaliſtes. 176

Le 2, vers midi, étant au 10° 38′ de latitude ſud, & au 32° 13′ 43″ de longitude oueſt, nous paſſâmes la ligne où la direction de l'aiguille devoit coïncider exactement au N. & au S. ſans aucune déclinaiſon; car le matin la déclinaiſon, qui avoit graduellement diminué pendant quelques jours, ne ſe trouva plus que de 18′ oueſt, & dans l'après-diné de 24′ à l'eſt.

Le 6, étant au 19° 3′ de latitude S., & au 35° 50′ de longitude O., nous obſervâmes que la couleur de l'eau changeoit; ſur quoi nous jetâmes la ſonde, & nous trouvâmes fond à 32 braſſes. Nous la rejetâmes trois fois en moins de quatre heures, ſans trouver aucune différence dans la profondeur ni dans la qualité du fond, qui étoit de rocher de corail, de ſable fin & de coquilles. Nous ſuppoſâmes que nous avions paſſé par-deſſus l'extrêmité du grand banc, connu dans nos cartes ſous le nom d'*abrothos*, ſur lequel le lord Anſon toucha.

Le matin du jour ſuivant, nous ne trouvâmes point de fond à 100 braſſes.

Comme pluſieurs de nos proviſions commençoient à nous manquer, je me déterminai à aller à Rio-Janeiro, plutôt que dans tout autre port du Bréſil ou des isles Falkland; ſachant que j'y trouverois tout ce dont nous

avions besoin, & ne doutant pas que nous
1768. n'y fussions bien reçus.

Le 8, à la pointe du jour, nous vîmes la côte du Brésil, & vers les dix heures nous mîmes à la cape. Nous parlâmes avec un bateau pêcheur, dont les gens nous dirent que la terre que nous voyions étoit au sud de Santo Spirito & qu'elle dépendoit de la capitainerie de cette place.

MM. Banks & Solander allerent à bord de ce bâtiment. Ils y trouverent onze hommes, dont neuf étoient noirs; ils pêchoient tous à la ligne. Le produit de leur pêche consistoit en dauphins, grands maquereaux de deux especes, brêmes de mer, & quelques autres poissons qu'on appelle *welshem*, dans les isles angloises de l'Amérique. M. Banks en acheta la plus grande partie; il s'étoit pourvu de monnoie d'Espagne, parce qu'il imaginoit que c'étoit la monnoie courante du continent. Les pêcheurs, à son grand étonnement, lui demanderent des shelings d'Angleterre; il leur en donna deux qu'il avoit par hasard avec lui, & ce ne fut pas sans difficulté qu'ils prirent le reste en pistéreens. Leur métier paroissoit être de pêcher à une assez grande distance de la côte, de grands poissons, qu'ils saloient par quartiers dans un endroit de leur bâtiment destiné à cet effet. Ils avoient environ deux quintaux de cette marchandise, qu'ils offrirent pour 16

shelings, & qu'on auroit eu probablement
pour la moitié; ils vendirent pour 19 shelings 1768.
& demi aſſez de poiſſons frais pour tout l'équipage : ils n'avoient pas épargné le ſel.

Ces pêcheurs avoient pour toute proviſion de mer un tonneau d'eau, & un ſac de farine de caſſave, qu'ils appelloient *farinha de pao*, ou farine de bois : nom qui lui convenoit très-bien, car elle en avoit réellement l'apparence & le goût ; leur tonneau étoit fort grand & auſſi large que le bâtiment, au fond duquel il rempliſſoit exactement la place qu'on lui avoit préparée. Il n'étoit pas poſſible d'en tirer de l'eau par un robinet ; les côtés du bâtiment en fermoient toutes les avenues ; & l'on ne pouvoit pas non plus y en puiſer avec un vaſe par le ſommet. Il auroit fallu pour cela une ouverture aſſez large, & le roulis du bâtiment en auroit fait perdre une grande partie. Ils ſe ſervoient d'un expédient ſingulier pour avoir de l'eau. Lorſque l'un d'eux avoit envie de boire, il s'adreſſoit à ſon voiſin qui l'accompagnoit au tonneau avec une eſpece de canne en forme de tuyau d'environ trois pieds de long ; ils plongeoient cette canne dans le tonneau par un petit trou qui étoit au-deſſus ; ils la retiroient enſuite après avoir bouché l'extrêmité ſupérieure avec la paume de la main. La compreſſion de l'air à l'autre bout, empêchoit l'eau qui étoit contenue dans la canne de retomber,

1768. Celui qui vouloit boire appliquoit sa bouche au bout d'en-bas, & son compagnon admettant l'air à l'autre extrêmité, la canne laissoit tomber l'eau qu'elle renfermoit.

Nous louvoyâmes le long de la côte jusqu'au 12, & nous vîmes à plusieurs reprises une montagne remarquable près de Santo-Spirito. Nous apperçûmes ensuite le cap Saint-Thomas, & bientôt après une isle qui est près du cap Frio, & que quelques cartes nomment l'isle de Frio. Cette isle étant fort élevée avec un vallon au milieu, sembloit former deux isles lorsqu'on la voyoit de loin. Ce jour-là, nous tirâmes le long de la côte vers Rio-Janeiro, & le lendemain à neuf heures, nous fîmes voile vers le port. J'envoyai à la ville M. Hicks, mon premier lieutenant, sur la pinasse, afin d'avertir le gouverneur que nous arrivions pour prendre de l'eau & des rafraîchissemens, & lui demander en même tems un pilote qui nous indiquât un endroit propre à mettre à l'ancre. En attendant le retour de mon lieutenant, nous remontâmes la riviere jusqu'à cinq heures du soir, sur la foi de la carte de M. Belle-isle, publiée dans le petit atlas maritime, vol. II, nº 54, que nous trouvâmes très-bonne. Comme j'allois jeter l'ancre au-dessus de l'isle de Cobras, qui est située devant la ville, la pinasse revint sans M. Hicks; elle avoit à bord un officier Portugais, mais point de pilote. Les gens du

bateau me dirent que le vice-roi retenoit mon lieutenant jusqu'à ce que j'eusse débarqué. 1768.
Nous nous empressâmes de mettre à l'ancre, & presque en même tems un bateau à dix rames, rempli de soldats, vint roder autour du vaisseau sans nous parler. Bientôt après il fut suivi d'un second qui avoit à bord plusieurs officiers du vice-roi, qui demanderent d'où nous venions, quelle étoit notre cargaison, quel étoit l'objet de notre voyage, & combien nous avions de canons & d'hommes. Ils firent plusieurs autres questions, auxquelles nous répondîmes sans hésiter & avec vérité. Ils ajouterent, pour justifier la détention de mon lieutenant & le renvoi de ma pinasse avec un officier Portugais, que c'étoit la coutume invariable de la place, de retenir le premier officier qui débarquoit d'un bâtiment lors de son arrivée, jusqu'à ce que le bateau du vice-roi eût visité l'équipage, & qu'on ne permettoit pas que personne sortît du vaisseau ou y entrât sans être accompagné d'un soldat. Ils me dirent que je pouvois débarquer quand il me plairoit; mais qu'ils souhaitoient que le reste de l'équipage restât à bord, jusqu'à ce que le procès-verbal qu'ils avoient dressé eût été remis au vice-roi. Ils me promirent qu'immédiatement à leur retour, mon lieutenant seroit renvoyé.

Ils tinrent leur parole; & le lendemain 14, je débarquai. J'obtins permission du vice-roi

[redacted] d'acheter des provisions & des rafraîchissemens
1768. pour le vaisseau, à condition toutefois que j'aurois un de ses gens pour me servir de facteur. Je lui fis quelques objections sur cet article ; il persista, parce que c'étoit l'usage. Je me récriai aussi sur le soldat qui devoit nous accompagner toutes les fois que nous sortirions de notre bâtiment & que nous voudrions y rentrer ; il me repliqua que tels étoient les ordres exprès de sa cour, & qu'il ne pouvoit s'en départir en aucun cas. Je le priai de permettre à nos officiers de débarquer pendant notre séjour, & à M. Banks d'aller dans la campagne pour y ramasser des plantes ; mais il refusa absolument d'y consentir. Par les précautions extrêmes qu'il employoit à notre égard & la sévérité des défenses qu'il nous avoit imposées, je jugeai qu'il soupçonnoit que nous étions venus pour commercer, & je tâchai de le convaincre du contraire. Je lui dis que, par ordre du roi d'Angleterre, nous faisions voile vers le sud, pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil ; phénomene astronomique très-important à la navigation. Il ne put jamais m'entendre ; il crut que je parlois du passage de l'étoile du nord à travers le pole austral ; ce sont là du-moins les propres expressions de son interprete qui étoit Suédois, & qui parloit très-bien anglois. Je n'imaginois pas qu'il fût nécessaire de lui demander permission, pour que nos officiers & nos

naturalistes pussent débarquer pendant le jour, & que je fusse en liberté moi-même quand je serois à terre : je ne supposois point qu'il eût d'autre dessein, mais malheureusement je me trompois. Dès que j'eus pris congé de son excellence, je trouvai un officier qui avoit ordre de me suivre par-tout. Je lui en demandai la raison, & il me répondit qu'on vouloit par-là me faire honneur. Je fis des excuses & des instances pour refuser cette offre obligeante ; mais le bon vice-roi ne voulut pas m'en dispenser. 1768.

Je retournai donc à bord, accompagné de cet officier. Il étoit environ midi. MM. Banks & Solander m'attendoient avec impatience ; ils ne doutoient pas que le procès-verbal des espions de la veille & ma conférence avec le vice-roi n'eussent dissipé tous les scrupules de son excellence, & qu'enfin ils ne fussent libres de débarquer & de disposer d'eux-mêmes comme ils le voudroient. Il est facile de concevoir combien ils furent mortifiés en apprenant ce que je leur racontai ; leur chagrin augmenta lorsqu'ils apprirent qu'on avoit résolu de les empêcher non-seulement de résider à terre & d'aller dans la campagne, mais même de sortir du vaisseau. Le vice-roi avoit ordonné que personne ne débarqueroit, excepté le capitaine & les matelots dont il auroit besoin ; probablement il avoit eu particuliérement en vue dans cette défense les passagers ; qu'on

1768. avoit annoncés comme des ſavans qui venoient faire des obſervations & des découvertes, & qui étoient très en état de remplir la commiſſion qu'on diſoit être le but de leur voyage. Cependant M M. Banks & Solander s'habillerent le ſoir, & entreprirent de débarquer pour rendre une viſite au vice-roi; mais ils furent arrêtés par le bateau de garde qui étoit revenu avec notre pinaſſe & qui tourna ſans ceſſe autour de notre bâtiment tant que nous fûmes là. L'officier leur dit qu'il étoit forcé d'obéir à des ordres particuliers, qui défendoient aux paſſagers & à tous les officiers, excepté le capitaine, de paſſer outre. Après beaucoup de prieres inutiles, ils revinrent à bord avec bien de la répugnance & du mécontentement. Je débarquai une ſeconde fois, & je trouvai toujours le vice-roi inflexible. Il répondoit à tout ce que je pouvois alléguer, que dans toutes les défenſes qu'il nous avoit faites, il obéiſſoit au roi de Portugal, & qu'il ne pouvoit pas enfreindre les inſtructions qu'on lui avoit données.

Dans ces circonſtances, plutôt que d'être priſonnier dans mon propre bateau, je me décidai à ne plus aller à terre; car l'officier qui, ſous prétexte de compliment, me ſuivoit partout lorſque j'avois débarqué, vouloit auſſi m'accompagner lorſque je rentrois dans le vaiſſeau ou que j'en voulois ſortir. Penſant toujours que la vigilance ſcrupuleuſe du vice-

roi provenoit d'un mal-entendu qu'il seroit plus facile d'écarter par écrit qu'en conversation, je composai un mémoire, & M. Banks en dressa un autre que nous lui envoyâmes. Il nous fit une réponse qui n'étoit point du tout satisfaisante ; nous repliquâmes, ce qui occasionna entre nous plusieurs autres écrits, mais toujours inutilement. Je crus que, pour me justifier à l'amirauté de m'être soumis aux ordres du vice-roi, je devois le mettre dans le cas d'appuyer ses défenses par la force. En envoyant notre derniere replique le 20 au soir, j'ordonnai à mon lieutenant, M. Hicks, de ne pas souffrir qu'on mît une sentinelle dans sa chaloupe. Lorsque l'officier qui commandoit le bateau de garde, s'apperçut que M. Hicks obéissoit à mes ordres, il n'employa pas la voie de force, mais il le suivit jusqu'au lieu de débarquement, pour en rendre compte au vice-roi. Sur quoi, son excellence refusa de recevoir le mémoire, & commanda à M. Hicks de revenir au vaisseau. En retournant à la chaloupe, il vit que pendant son absence on y avoit mis une sentinelle ; il ne voulut point y entrer jusqu'à ce qu'on l'en eût fait sortir : alors l'officier exécuta par force les commandemens du vice-roi ; il saisit tous les gens de la chaloupe, & les fit conduire en prison par des soldats ; & il nous renvoya ensuite M. Hicks, avec une escorte, sur un de ses propres bateaux. Dès

1768.

qu'il m'eut fait part de cet événement, j'é-
1768. crivis de nouveau au vice-roi, en redemandant ma chaloupe & mes gens; je renfermai dans ma lettre le mémoire que lui avoit présenté M. Hicks & qu'il n'avoit pas accepté. J'envoyai le tout par un bas-officier, afin d'éluder la difficulté sur la sentinelle, que je n'avois jamais refusée que quand il y avoit un officier breveté à bord de nos chaloupes. On lui permit de débarquer avec un soldat qui l'accompagneroit; il remit sa lettre, & on lui dit que le lendemain on y feroit réponse.

Vers les huit heures du soir, un vent du sud commença à souffler par raffales violentes & subites; notre grande chaloupe s'en revenant précisément alors avec quatre pipes de rum, la corde qu'on lui avoit jetée du vaisseau, & que tenoient les matelots, rompit: la chaloupe chassée par les vents, s'enfuit fort loin, avec un petit esquif de M. Banks qui étoit attaché à sa poupe: c'étoit un grand malheur, parce que la pinasse étoit détenue à terre, & que nous n'avions à bord d'autre chaloupe qu'un bateau à quatre rames. Cependant nous équipâmes à l'instant ce bateau pour l'envoyer aux secours des deux petits bâtimens que le vent nous enlevoit. Malgré tous les efforts des hommes qu'ils portoient, nous les eûmes bientôt perdus de vue. Il est vrai qu'il étoit fort tard, & que nous ne pouvions

pouvions pas voir de bien loin; cependant nos gens appercevoient les objets à une assez grande distance, pour nous convaincre que nous ne pouvions plus les aider ; ce qui nous affligea, parce que nous savions qu'ils alloient donner sur un banc de rochers qui étoit sous le vent près de nous. Nous les attendîmes pendant quelque tems dans la plus grande inquiétude, & nous les croyions perdus, lorsque sur les trois heures du lendemain au matin 21, nous eûmes le plaisir de voir tous nos gens à bord du bateau; ils nous apprirent que la grande chaloupe étant remplie d'eau, ils l'avoient laissée amarrée à son grappin, & qu'en revenant au vaisseau, ils avoient donné sur le banc de rocher; ce qui les avoit obligés de couper le cable de l'esquif de M. Banks, & de le laisser flotter au gré des vents. Comme la perte de notre chaloupe, que nous avions lieu de craindre, auroit été un malheur inexprimable pour nous eu égard à la nature de notre expédition, j'écrivis au vice-roi, dès que je crus qu'il étoit visible, pour lui faire part de notre accident & lui demander un de ses bateaux pour nous aider à retrouver le nôtre; je lui réitérai mes demandes sur la pinasse & son équipage, que je le priai de ne pas retenir plus long-tems. Après quelques délais, son excellence jugea à propos de m'accorder l'un & l'autre, & le même jour nous eûmes le bonheur de retrou- 1768.

après quelques perſonnes qui avoient débarqué ſans la permiſſion du vice-roi. Nous conjecturâmes que cela regardoit MM. Banks & Solander, & ils ſe déciderent à ne plus aller à terre.
1768.

Le premier décembre, après avoir pris à bord de l'eau & des autres proviſions, j'envoyai demander au vice-roi un pilote pour remettre en mer, & il me l'accorda. Les vents nous empêchant de ſortir, nous prîmes à bord une grande quantité de bœuf frais, d'ignames & de légumes pour l'équipage.

Le 2, un paquebot eſpagnol, commandé par don Antonio de Monte-Négro y Velaſco, arriva près de nous avec des lettres de Buenos-Ayres pour l'Eſpagne. Le capitaine m'offrit avec beaucoup d'honnêteté, de prendre nos lettres pour l'Europe; je profitai de la grace qu'il me faiſoit, & je lui donnai, pour le ſecretaire de l'amirauté, un paquet contenant des copies de tout ce qui s'étoit paſſé entre le vice-roi de Rio-Janeiro & moi; j'en laiſſai en même tems des doubles au vice-roi, afin qu'il les envoyât à Lisbonne.

Le 5, il faiſoit calme tout plat, nous levâmes l'ancre & nous remorquâmes le vaiſſeau hors de la baie; mais, à notre grand étonnement, lorſque nous fûmes à portée de Santa-Cruz, la principale fortereſſe, on tira deux coups de canon ſur nous: ſur-le-champ nous jetames l'ancre & envoyâmes au fort

pour en demander la raiſon. Nos gens rapporterent que le commandant n'avoit pas reçu d'ordre pour nous laiſſer paſſer; & que, ſans cette précaution, on ne permettoit à aucun vaiſſeau de naviguer au-deſſous du fort. Je fus donc obligé de renvoyer chez le vice-roi, & de lui faire demander pourquoi il n'avoit pas expédié les ordres néceſſaires, puiſqu'il avoit été informé de notre départ, & qu'il avoit jugé à propos de m'écrire une lettre polie, pour me ſouhaiter un heureux voyage. Le meſſager nous dit, pour réponſe, que l'ordre avoit été écrit quelques jours auparavant, mais que, par une négligence inconcevable, on ne l'avoit pas fait partir. 1768.

Nous ne fîmes pas voile avant le 7; & lorſque nous eûmes paſſé le fort, le pilote demanda à être renvoyé; le bateau de garde qui rodoit autour de nous, dès notre arrivée dans ce lieu juſqu'ici, ne nous avoit pas quittés; enfin ils s'en allerent l'un & l'autre. Comme M. Banks n'avoit pas pu aller à terre à Rio-Janeiro, il profita de ſon départ pour examiner les iſles voiſines, dans l'une deſquelles il raſſembla pluſieurs eſpeces de plantes & beaucoup d'inſectes différens, à l'embouchure d'un havre appellé Raza.

Il eſt à remarquer que, pendant les trois ou quatre derniers jours que nous ſéjournâmes dans ce port, l'air fut chargé de papillons, qui étoient tous d'une ſeule eſpece,

1768. mais en si grand nombre qu'on en voyoit des milliers de chaque côté, & que la plus grande partie voltigeoit sur la grande hune.

Nous restâmes dans ce parage, depuis le 14 jusqu'au 7 du mois suivant, c'est-à-dire un peu plus de trois semaines. Pendant ce tems M. Monkhouse, notre chirurgien, débarqua chaque jour, pour nous acheter des provisions. Le docteur Solander alla à terre une fois; j'y allai moi-même à différentes reprises, & M. Banks pénétra dans la campagne, malgré la garde qui nous veilloit. Aidé des instructions que m'ont données ces messieurs, & de mes propres observations, je vais dire quelque chose de la ville & du pays qui l'environne.

Rio de Janeiro, ou la riviere de Janvier, a été probablement ainsi nommée, parce qu'elle fut découverte le jour de la fête de ce saint. La ville, qui est la capitale des états portugais en Amérique, a pris son nom de la riviere, qu'on devroit plutôt appeller un bras de mer, puisqu'elle ne paroît recevoir aucun courant considérable d'eau douce. La capitale est située sur une plaine, au bord du Rio-Janéiro, à l'ouest de la baie & au pied de plusieurs autres montagnes qui s'élevent en amphithéatre derriere elle; elle n'est point mal batie, & le plan n'en est pas mal dessiné, les maisons sont communément de pierre & à deux étages; & chacune des maisons, sui-

vant l'usage des Portugais, a un petit balcon devant les fenêtres & une jalousie devant le balcon. J'ai jugé que son circuit est d'environ trois milles, elle m'a paru aussi étendue que les plus grandes ville de province en Angleterre, sans en excepter Bristol & Liverpool. Les rues sont droites, assez larges, & coupées à angles droits ; la plupart sont sur la même ligne que la citadelle, appellée S. Sébastien, & qui est bâtie sur une montagne qui commande la ville. 1768.

Les montagnes voisines fournissent à la ville de l'eau, par le moyen d'un aqueduc élevé sur deux rangs d'arches, qu'on dit être en quelques endroits fort au-dessus du niveau des sources ; l'eau est portée par des canaux à une fontaine qui se trouve dans la grande place, devant le palais du vice-roi. Il y a continuellement autour de cette fontaine, un grand nombre de personnes qui attendent leur tour pour puiser de l'eau ; & les soldats qui sont en faction à la porte du gouverneur, trouvent qu'il est très-difficile d'y maintenir le bon ordre. L'eau de cette fontaine est pourtant si mauvaise, que nous n'en bûmes pas avec plaisir, quoique nous fussions en mer depuis deux mois, & que pendant ce tems nous eussions été réduits à celle de nos tonneaux, qui étoit presque toujours sale. Il y a dans quelques parties de la ville une eau de meilleure qualité, mais je n'ai pas pu savoir par quels moyens elle y arrivoit.

1768. Les églifes y font fort belles, & l'appareil religieux à Rio-Janeiro eft plus rempli d'oftentation que dans aucun pays catholique de l'Europe. L'une des paroiffes fait chaque jour une proceffion, où l'on étale différentes bannieres très-magnifiques & très-précieufes; à tous les coins de rues il y a des mendians qui récitent des prieres en grande cérémonie.

On rebâtiffoit une des églifes, pendant que nous y féjournâmes; & pour fournir aux frais, la paroiffe dont elle dépendoit, avoit la permiffion de faire la quête par toute la ville, dans une proceffion, une fois par femaine; elle recueilloit par-là des fommes très-confidérables. Tous les enfans d'un certain âge, ceux même des gens riches, étoient obligés d'affifter à cette cérémonie, qui fe faifoit pendant la nuit. Chacun d'eux, vêtu d'une cafaque noire pendante jufqu'à la ceinture, portoit à fa main un bâton de fix ou fept pieds, au bout duquel étoit attachée une lanterne. La lumiere que procuroient plus de deux cent de ces lanternes, étoit fi grande, que les gens de notre équipage, qui la voyoient depuis le vaiffeau, crurent que la ville étoit en feu.

Les habitans de Rio-Janeiro peuvent faire leurs dévotions à tous les faints du calendrier, fans attendre qu'il y ait une proceffion. Devant prefque toutes les maifons, il y a une petite niche garnie d'un vitrage, où l'on va implorer le fecours de ces puiffances tu-

télaires ; & dans la crainte qu'on ne les oublie en ne les voyant plus, une lampe brûle 1768.
continuellement pendant la nuit devant ces tabernacles. On ne peut pas accuser les habitans de tiédeur dans leurs dévotions ; ils récitent des prieres & chantent des hymnes devant ces saints, avec tant de véhémence, que dans la nuit on les entendoit très-distinctement de notre vaisseau, quoiqu'il fût éloigné de plus d'un demi-mille de la ville.

Le gouvernement est mixte dans sa forme, mais dans le fait il est très-absolu ; il est composé du vice-roi, du gouverneur de la ville, & d'un conseil, dont je n'ai pas pu savoir le nombre des membres. On ne peut exécuter aucun acte judiciaire, sans le consentement de ce conseil, dans lequel le vice-roi a voix prépondérante. Cependant le vice-roi & le gouverneur mettent souvent un homme en prison suivant leur plaisir, & l'envoient même à Lisbonne, sans que ses amis ou sa famille soient informés des délits dont on l'accuse, & sachent quelquefois ce qu'il est devenu.

Afin d'empêcher les habitans de Rio-Janeiro de voyager dans la campagne, & de pénétrer dans les lieux où l'on trouve de l'or & des diamans, le vice-roi est le maître de fixer des bornes à peu de milles de distance de la ville, & personne ne peut les passer. Ces richesses sont en si grande abondance,

que ſans cette précaution, le gouvernement
1768. ne pourroit pas s'en aſſurer la propriété. Des gardes ſont la patrouille autour de ces limites, & ils ſaiſiſſent & mettent en priſon ſur-le-champ quiconque eſt trouvé au-delà, quand même cet homme ignoreroit s'il tranſgreſſe les ordonnances.

La population de Rio-Janeiro; qui eſt conſidérable, eſt compoſée de Portugais, de negres & de naturels du pays. La ville, qui n'eſt qu'une petite partie de ſa capitainerie ou province, contient, à ce qu'on dit, 37000 blancs & 629000 noirs, dont pluſieurs ſont libres, c'eſt-à-dire, 666000 hommes. Par ce calcul, il y auroit dix-ſept negres pour un blanc. Les Américains qui travaillent pour le roi dans le voiſinage, ne peuvent pas être regardés comme habitans de la capitale. Ils réſident dans l'intérieur des terres & viennent tour à tour faire le travail qu'on leur impoſe, & pour lequel ils ne reçoivent qu'un petit ſalaire. Ils ſont d'une couleur de cuivre pâle, & ont de grands cheveux noirs.

L'établiſſement militaire eſt compoſé de douze régimens de troupes régulieres, dont ſix ſont Portugais & ſix Créoles, & de douze autres régimens de milice provinciale. Les habitans ſe comportent envers les troupes régulieres avec beaucoup d'humilité & de ſoumiſſion : on m'a dit que, ſi quelqu'un manquoit d'ôter ſon chapeau lorſqu'il rencontre un

officier, il feroit affommé fur-le-champ. Tant d'arrogance & de dureté rendent le peuple extrêmement poli envers tous les étrangers qui ont un air au-deffus du commun. La fubordination des officiers eux-mêmes, à l'égard du vice-roi, eft accompagnée de circonftances également mortifiantes : ils font obligés de fe rendre chez lui trois fois par jour pour prendre fes ordres ; il leur répond toujours : " il n'y a rien de nouveau „. On m'a affuré qu'on leur impofoit cette obligation fervile, afin de les empêcher d'aller dans l'intérieur de la campagne. Le gouvernement remplit fon objet, fi c'eft là celui qu'il fe propofe. 1768.

Chacun conviendra, je penfe, que les femmes des colonies efpagnoles & portugaifes dans l'Amérique méridionale, accordent leurs faveurs plus facilement que celles de tous les autres pays civilifés de la terre. Quelques perfonnes ont fi mauvaife opinion des femmes de Rio-Janeiro, qu'ils ne croient pas qu'il y en ait une feule d'honnête parmi elles : cette condamnation eft fûrement trop générale ; mais l'expérience qu'acquit le docteur Solander pendant qu'il y féjourna, ne lui a pas donné une grande idée de leur chafteté. Il m'a dit qu'à la nuit tombante, elles paroiffoient aux fenêtres, feules ou avec d'autres femmes ; & que, pour diftinguer les hommes qu'elles aimoient & qui paffoient dans la rue, elles leur jetoient des bouquets ; que lui & deux

Anglois de ſa compagnie avoient reçu un ſi
1768. grand nombre de ces marques de faveur, qu'à la fin de leur promenade qui ne fut pas longue, leurs chapeaux étoient remplis de fleurs. Il faut avoir égard aux coutumes locales; ce qui eſt regardé dans un pays comme une familiarité indécente, n'eſt dans un autre qu'un ſimple acte de politeſſe. Je ne m'étendrai donc pas ſur le fait que je viens de rapporter; je me contenterai de dire qu'il eſt conſtant.

Je n'affirmerai pas qu'il ſe commet fréquemment des aſſaſſinats à Rio-Janeiro: mais les égliſes offrent un aſyle au criminel; & notre cuiſinier regardant un jour deux hommes qui ſembloient parler enſemble amicalement, l'un d'eux tira tout-à-coup un canif, & le plongea dans le ſein de l'autre; celui-ci ne tombant pas du premier coup, l'aſſaſſin le perça d'un ſecond, & s'enfuit. Quelques negres, qui avoient auſſi été témoins de l'événement, le pourſuivirent; mais je n'ai pas appris s'il s'échappa ou s'il fut arrêté.

Le peu de pays que nous avons vu dans les environs de la ville, eſt on ne peut pas plus beau. Les endroits les plus ſauvages ſont couverts d'une grande quantité de fleurs, dont le nombre & la beauté ſurpaſſent celles des jardins les plus élégans de l'Angleterre.

On trouve ſur les arbres & les buiſſons une multitude preſque infinie d'oiſeaux, dont la plupart ſont couverts de plumages très-bril-

lans : on diftingue fur tout le colibri. Les infectes n'y font pas moins abondans, & quelques-uns font très-beaux ; ils font plus agiles que ceux d'Europe : cette obfervation doit s'entendre fur-tout des papillons, qui volent ordinairement autour des fommets des arbres, & qu'il eft par-conféquent difficile d'attraper, excepté lorfqu'il s'éleve un vent fort, car alors ils fe rapprochent de terre. 1768.

Les bords de la mer & des ruiffeaux qui arrofent ce pays, font chargés de petis crabes appellés *cancer vocans* ; les uns ont des pattes très-larges, les autres les ont extraordinairement petites ; cette différence diftingue, à ce qu'on dit, les fexes ; les crabes qui ont de grandes pattes font les mâles.

Nous vîmes peu de terres cultivées, la plupart étoient en friche ; & il nous parut que pour le refte, on y employoit peu de foin & de travail. Ils ont de petits jardins, où la plus grande partie de nos légumes d'Europe font cultivés, fur-tout des choux, des pois, des fèves, des haricots, des turneps & des navets ; ces légumes font inférieurs aux nôtres. Le fol produit auffi des melons d'eau, des pommes-de-pin, des melons mufqués, des oranges, des citrons, des bananes, des manjos, des mammaïs, des noix d'acajou, des noix, des jambos de deux efpeces, dont l'une porte un petit fruit noir, des cocos, des noix de palmier de deux efpeces, l'une large & l'autre ronde, & des

1768. dattes : c'étoit la faison de tous ces fruits lorſque nous étions à Rio-Janeiro.

Les melons d'eau & les oranges ſont dans leur eſpece les meilleurs de tous ces fruits; les pommes-de-pin ſont fort inférieures à celles que j'ai mangées en Angleterre; elles ſont, il eſt vrai, plus fondantes & plus douces, mais elles n'ont point de ſaveur. Je crois qu'elles ſont indigenes dans ce pays, quoique nous n'ayions pas ouï dire qu'on en trouvât de ſauvages. On fait très-peu d'attention à ces pommiers, qu'on plante indifféremment dans toutes les ſaiſons, au milieu des légumes. Les melons que nous goûtâmes étoient encore plus mauvais; ils étoient farineux & inſipides, mais les melons d'eau y ſont excellens; nous leur trouvâmes une ſaveur & un degré d'acide que les nôtres n'ont pas. Nous y vîmes encore pluſieurs eſpeces de poires & quelques fruits d'Europe, ſur-tout la pomme & la pêche; mais les uns & les autres étoient ſans ſuc & ſans goût. Il croît dans les jardins, des ignames & du *mandioca*, qu'aux isles de l'Amérique on appelle *caſſada* ou *caſſave*. Nous avons obſervé plus haut que les gens du pays donnent à la farine le nom de *farinha de pao*. Le ſol produit du tabac & du ſucre, mais point de bled; les habitans n'ont d'autre farine que celle qu'on leur apporte du Portugal, & qui ſe vend un sheling la livre, quoiqu'en général elle ſe ſoit gâtée dans le paſſage. M. Banks penſe que

toutes les productions de nos isles de l'Amérique croîtroient dans cette partie du Bréfil : cependant les habitans tirent leur café & leur chocolat de Lisbonne. 1768.

La plupart des terres que nous avons vues dans les campagnes, font mifes en pâturages. On y fait paître de nombreux beftiaux, mais qui font fi maigres qu'un Anglois auroit de la peine à en manger. L'herbe, qui confifte principalement en creffon, eft fort courte. Les chevaux & les moutons peuvent la brouter ; mais il n'en eft pas de même des bêtes à cornes, qui trouvèroient difficilement de quoi s'y nourrir.

Le pays pourroit produire plufieurs drogues utiles : excepté le *pareira brava* & le baume de Copahu, qui font excellens & qui fe vendent à très-bas prix, nous n'en trouvâmes point d'autres dans les boutiques des apothicaires. Le commerce des drogues & des bois de teinture fe fait probablement au nord du Bréfil ; nous n'en apperçûmes aucune trace à Rio-Janeiro.

Nous n'avons pas reconnu d'autres manufactures que celles des hamacs de coton, qui fervent ici de voitures, comme on emploie les chaifes à porteurs parmi nous. Ce font les Américains qui les fabriquent prefque tous.

Il ne nous a pas été poffible d'apprendre en quel endroit & à quelle diftance de Rio-Janeiro font les mines ; elles font la richeffe

1768. de la ville : on en cache la ſituation avec des précautions extrêmes, & il y a des ſoldats qui font continuellement la garde ſur les chemins qui y conduiſent. Excepté ceux qui y ſont employés, perſonne ne peut les voir. La curioſité la plus forte excite rarement à l'entreprendre : car on pend ſur-le-champ au premier arbre quiconque eſt trouvé dans les environs, s'il ne prouve pas d'une maniere inconteſtable qu'il y avoit affaire.

On tire ſûrement beaucoup d'or de ces mines ; les travailleurs y courent de ſi grands dangers de perdre la vie, que la crainte doit détourner de ce travail tous ceux qui n'y ſont pas accoutumés. On importe annuellement 40000 negres au compte du roi, pour fouiller les mines. Des témoins dignes de foi nous ont aſſuré que, deux ans avant notre arrivée, en 1766, il y en mourut un ſi grand nombre, probablement par quelque maladie épidémique, que la ville de Rio-Janeiro fut obligée d'en fournir 20 mille de plus.

Il y a des mines ſi remplies de pierres précieuſes, qu'on ne permet pas d'en tirer au-delà d'une certaine quantité par an. On envoie pour cela des ouvriers qui y reſtent un mois, plus ou moins ; ils reviennent, après en avoir ramaſſé la quantité fixée par le gouvernement ; & quiconque, avant l'année ſuivante, eſt trouvé dans ces précieux diſtricts, ſous quelque prétexte que ce ſoit, eſt ſur-le-champ mis à mort.

Les

Les pierres qu'on y trouve sont des diamans, des topazes de plusieurs especes, & des améthystes. Nous n'avons vu aucun diamant ; le vice-roi en a chez lui un très-grand nombre qu'il vend au nom du roi de Portugal, mais aussi cher qu'en Europe. M. Banks acheta des topazes & des améthystes pour servir d'échantillons. Il a trois especes de topazes qui ont une valeur très-différente ; on les distingue par les noms de *pingua d'agua qualidade primeiro*, *pingua d'agua qualidade secondo*, & *chrystallos armerillos* : on les achete grandes & petites, bonnes ou mauvaises, par *octavos*, c'est-à-dire la huitieme partie d'une once. Les meilleures coûtent 4 shelings 9 deniers. Il est défendu aux sujets du roi, sous des peines très-séveres, de faire le commerce de ces pierreries. Il y avoit autrefois des joailliers qui les achetoient & les travailloient pour leur propre compte ; environ quatorze mois avant notre débarquement, c'est-à-dire en 1767, il arriva des ordres de la cour de Portugal, pour que ces pierreries ne fussent plus travaillées qu'au compte du roi : les joailliers, forcés de remettre tous leurs outils au vice-roi, resterent sans moyens de subsistance. Les ouvriers qui taillent à présent ces pierres, sont esclaves.

1768.

La monnoie courante à Rio-Janeiro est celle du Portugal, qui consiste principalement en pieces de 36 shelings : on frappe aussi dans

1768. la ville des pieces d'or & d'argent. Les monnoies d'argent ſont d'un titre fort bas, & on les appelle petacks. Il y en a de différentes valeurs, qu'on diſtingue aiſément par le nombre de réaux marqué ſur l'un des revers. Il y a encore une monnoie de cuivre, comme celle de Portûgal, qui vaut depuis cinq juſqu'à dix réaux. Le réal eſt une monnoie de compte de ce royaume, dont dix valent environ un ſou & demi de France.

Le port de Rio-Janeiro eſt ſitué à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. à 18 lieues du cap Frio; on le diſtingue par une montagne en pain de ſucre, placée à l'extrêmité occidentale de la baie. Comme toute la côte eſt très-élevée & forme pluſieurs pics, on reconnoît plus ſûrement l'entrée du havre par les isles qui ſont ſituées vis-à-vis, & dont l'une, appellée *Rodonda*, qui eſt haute & ronde comme une meule de foin, ſe trouve à deux lieues & demie au S. $\frac{1}{4}$ S. O. de l'entrée de la baie. Les deux premieres isles qu'on rencontre en venant de l'eſt ou du cap Frio, ſemblent des rochers; elles ſont près l'une de l'autre à environ quatre milles de la côte. A trois lieues à l'oueſt de celles-ci, il y en a deux autres qui ſont également voiſines; elles ſont placées en-dehors de la baie du côté oriental, & tout près de la côte. Le havre eſt bon, l'entrée n'en eſt pas large; mais tous les jours depuis dix heures ou midi juſqu'au ſoleil couchant,

le vent de mer y souffle, ce qui donne aux bâtimens des facilités pour entrer. Il s'élargit à mesure qu'on approche de la ville, & il peut contenir la plus grande flotte par 5 à 6 brasses d'eau, fond de vase. L'entrée du havre dans la partie la plus étroite est défendue par deux forts. Le principal est celui de *Santa-Cruz*, situé à la pointe orientale de la baie; nous en avons parlé plus haut. On appelle fort *Lozia* celui qui est sur la pointe occidentale; il est bâti sur un rocher qui entre dans la mer. Ils sont éloignés l'un de l'autre d'environ trois quarts de mille; le canal n'a pourtant pas cette largeur, parce qu'au pied de chaque fort le fond est embarrassé par des rochers détachés: il n'y a de danger que dans cet endroit. Le canal étant fort étroit, le flux & le reflux de la marée y ont une force considérable, & l'on ne peut pas naviguer contre son courant sans un vent frais. Il n'est pas sûr d'y mettre à l'ancre, parce que c'est un fond de rochers; mais on peut éviter tout péril, en se tenant au milieu du canal. En entrant dans la baie, la route est d'abord N. $\frac{3}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O. & N. N. O. un peu plus d'une lieue; cette route portera le vaisseau le long de la grande rade. En faisant ensuite une lieue de plus au N. O. & O. N. O., on arrive à l'isle des Cobras, située devant la ville. Il faut ensuite filer à l'abordage le long de la côte septentrionale de cette isle, & jeter l'ancre au-dessus

1768.

d'un couvent de bénédictines, bâti fur une
1768. montagne à l'extrêmité N. O. de la ville.

Jamais nous n'avons vu une plus grande variété de poiffons que dans la riviere de Janeiro & fur toute la côte. Il fe paffoit rarement un jour fans qu'on en apportât une ou plufieurs efpeces nouvelles à M. Banks. La baie eft très-propre à la pêche; elle eft remplie de petites isles & de pointes de terre avec un fond bas où l'on peut facilement conduire la feine. Hors de la baie, la mer abonde en dauphins & en grands macquereaux de différentes fortes, qui mordent très-promptement à l'hameçon, & les habitans font dans l'ufage d'en avoir toujours un attaché à la queue de leurs bateaux.

Quoique le climat foit chaud, le pays eft très-fain à Rio-Janeiro. Pendant que nous y féjournâmes, le thermometre ne s'éleva jamais au-deffus de 83 degrés; nous eûmes cependant des pluies fréquentes, & un jour, un vent affez fort.

Les vaiffeaux prennent de l'eau à la fontaine de la grande place, quoique j'aie obfervé plus haut qu'elle n'eft pas bonne. Ils débarquent leurs tonneaux fur une greve unie & fablonneufe, qui n'eft pas à plus de cent verges de la fontaine. On s'adreffe au vice-roi, qui nomme une fentinelle pour veiller fur les futailles & ouvrir un paffage à la fontaine afin qu'elles puiffent être remplies.

Rio-Janeiro eſt un très-bon lieu de relâche pour les vaiſſeaux qui ont beſoin de rafraîchiſſemens. Le havre eſt commode & ſûr; excepté le pain & la farine de froment, on peut s'y procurer aiſément des proviſions. Pour ſuppléer au défaut du pain, il y a des ignames & de la caſſave en abondance. On y achete du bœuf frais ou ſalé pour environ 4 ſols de France la livre; j'ai remarqué déja qu'il étoit très maigre. Les habitans ſalent ici leur bœuf, en ôtant les os, & en le coupant en larges tranches, mais minces, qu'ils ſaupoudrent enſuite de ſel & qu'ils font ſécher à l'ombre. Si on le tient ſec, il conſerve ſa bonté pendant long-tems à la mer. Il eſt rare de s'y procurer du mouton; les cochons & la volaille ſont chers. Le jardinage & les fruits ſont très-communs; mais excepté la citrouille, on ne peut pas les garder en mer. On y achete du rum, des ſucres & des melaſſes excellens à un prix raiſonnable. Le tabac eſt à bas prix, mais il eſt de mauvaiſe qualité. Il y a un chantier pour la conſtruction des vaiſſeaux, & un ponton pour les mettre à la bande; car comme la marée ne s'éleve jamais au-deſſus de ſix pieds, il n'y a pas d'autre maniere de viſiter la quille. 176

Quand le bateau qui avoit été envoyé à terre revint, nous le montâmes à bord & nous remîmes en mer.



1768.

CHAPITRE III.

Passage de Rio-Janeiro *à l'entrée du détroit de* le Maire. *Description des habitans de* la terre de Feu.

Le 9 de décembre, nous observâmes que la mer étoit couverte de grandes bandes de couleur jaunâtre, dont plusieurs avoient un milie de long, & trois ou quatre cent verges de large. Nous puisâmes de cette eau ainsi colorée, & nous trouvâmes qu'elle étoit remplie d'une multitude innombrable d'atomes terminés en pointe, & d'une couleur jaunâtre; il n'y en avoit aucun qui eût plus d'un quart de ligne de long. En les examinant au microscope, ils paroissoient être des faisceaux de petites fibres entrelacées les unes dans les autres, & assez semblables au nidus de ces mouches aquatiques appellées *caddices*, du genre des phryganea. MM. Banks & Solander ne purent pas deviner si c'étoient des substances animales ou végétales, ni quelle étoient leur origine & leur destination. On avoit remarqué le même phénomene auparavant, lorsque nous reconnûmes, pour la premiere fois, le continent de l'Amérique méridionale.

Le 11, nous prîmes à l'hameçon un goulu de mer; & pendant que nous l'examinions,

nous lui vîmes pouſſer en-dehors & retirer à pluſieurs repriſes une partie de ſon corps que nous jugeâmes être ſon eſtomac. C'étoit une femelle ; & après que nous l'eûmes ouverte, on tira de ſon ventre ſix petits ; dont cinq nagerent avec vivacité dans un tonneau rempli d'eau ; le ſixieme nous parut mort depuis quelque tems. 1768.

Il n'e nous arriva rien de remarquable juſqu'au 30 ; nous nous préparions au mauvais tems que nous attendions dans peu, & nous enverguâmes de nouvelles voiles. Le 30, nous parcourûmes un eſpace de 160 milles, meſurés par le lock, à travers une quantité prodigieuſe d'inſectes de terre de différentes eſpeces, dont quelques-uns voloient, & dont la plupart étoient ſur la mer. Pluſieurs de ces derniers étoient vivans, ils reſſembloient exactement aux *carabi*, *grylli*, *phalanæ*, *aranea*, & autres mouches qu'on voit en Angleterre, quoiqu'alors nous fuſſions au moins à 30 lieues de terre, & que quelques-uns de ces inſectes, ſur-tout les *grylli* & les *aranea*, ne s'en éloignent pas ordinairement à plus de 20 verges. Nous conjecturâmes que nous étions vis-à-vis de la Baie-ſans-fond, par où M. Dalrymple ſuppoſe qu'il y a un paſſage au continent de l'Amérique ; & nous penſâmes qu'il y avoit au moins une très-grande riviere, dont le débordement avoit amené ces inſectes.

1769. Le 3 janvier, étant au 4° 17′ de latitude méridionale, & au 61° 29′ 45″ de longitude ouest, occupés à voir si nous n'appercevrions pas l'isle de Pepys, nous crûmes pendant quelque tems voir une terre à l'E., & nous y courûmes; il se passa plus de deux heures & demie, avant que nous fussions convaincus que nous n'avions rien vu que cette espece de brouillard appellé par les marins terre de brume.

Les gens de l'équipage commençoient à se plaindre du froid, & chacun d'eux reçut ce qu'on nomme une jacquette magellanique, & une paire de grandes chausses. La jacquette est faite d'une étoffe de laine épaisse, appelée *fearnought*, & qui est fournie par le gouvernement. Nous vîmes, de tems à autre, un grand nombre de pingoins, d'albâtross, de veaux marins, de baleines & de marsouins. Le 11, après avoir passé les isles Falkland, nous découvrîmes, à la distance d'environ quatre lieues, la côte de la terre de Feu, qui s'étendoit de l'O. au S. E. ¼ S.; nous avions ici 35 brasses de profondeur, fond de vase & de petites pierres d'ardoise. En longeant la côte au S. E., à la distance de deux ou trois lieues, nous apperçûmes de la fumée en plusieurs endroits : c'étoit probablement un signal dont vouloient se servir les naturels du pays; car elle ne parut plus après que nous eûmes passé. Nous reconnûmes le même jour

que le vaisseau s'étoit écarté de près d'un degré de longitude à l'ouest du lock ; ce qui, à cette latitude, fait 3½' de degré à l'équateur. Il y a probablement un petit courant qui prend sa direction à l'ouest, & qui peut être causé par le courant occidental qui vient en tournant le cap Horn, à travers le détroit de le Maire, & l'entrée du détroit de Magellan *(a)*. 1769.

Nous continuâmes à ranger la côte, & le 14 nous entrâmes dans le détroit de le Maire. La marée montant contre nous, nous chassoit avec beaucoup de violence; les flots étoient si élevés à la hauteur du cap Saint-Diego, qu'on eût dit que les vagues frappoient sur un banc de rochers; & lorsque notre vaisseau fut au milieu de ce torrent, l'avant enfonçoit souvent; de sorte que le mât de beaupré étoit sous l'eau. Sur le midi, nous arrivâmes près de terre, entre le cap Saint-Diego & le cap Saint-Vincent, où je voulus jeter

(*a*) Le célebre navigateur qui découvrit ce détroit, étoit natif du Portugal ; il s'appelle dans la langue de son pays *Fernando de Magalhaens*. Les Espagnols lui donnent le nom de *Hernando Magalhanes*, & les François celui de *Magellan*, qui a été généralement adopté. Un descendant au cinquieme degré de ce grand marin, qui vit à présent à Londres ou dans les environs, a communiqué cette note à M. Banks, en le priant de la faire insérer dans cet ouvrage.

l'ancre ; mais trouvant par-tout fond de rocher,
1769. & la sonde variant depuis 22 jusqu'à trente brasses, j'envoyai notre maître pour examiner une petite anse qui étoit à peu de distance de là, à l'ouest du cap Saint-Vincent; il me rapporta qu'il y avoit un mouillage par 4 brasses bon fond tout prêt du côté oriental du premier mondrain, à l'est du cap Saint-Vincent & à l'entrée de l'anse, à laquelle je donnai le nom de baie de Vincent. Devant ce mouillage il y a cependant plusieurs bancs de rochers couverts de goëmons ; mais j'appris que la sonde y rapportoit 8 ou 9 brasses. On regardera probablement comme extraordinaire que l'eau soit aussi profonde dans un endroit où les herbes, qui croissent au fond, paroissent au-dessus de la surface de la mer ; mais les plantes qui croissent sur les fonds de roche de ces parages, sont d'une grandeur énorme. Les feuilles ont quatre pieds de long ; quelques-unes des tiges en ont plus de 120, quoiqu'elles ne soient pas plus grosses que le pouce. MM. Banks & Solander en examinerent plusieurs ; en les mesurant à la brasse, nous en trouvâmes quatorze, c'est-à-dire, quatre-vingt-quatre pieds : comme elles ne s'élevoient pas perpendiculairement, mais qu'elles faisoient un angle très-aigu avec le fond, nous jugeâmes qu'elles étoient au moins plus longues de la moitié. MM. Banks & Solander appellerent cette plante *fucus giganteus*. Sur le rapport du

maître de l'équipage, je gouvernai vers l'anse; mais sans trop me fier à ce qu'il m'avoit dit, je continuai à sonder, & je ne trouvai que 4 brasses sur un des bancs de rochers: je conclus que je ne pouvois pas sans risque mettre à l'ancre, & je me déterminai à chercher dans le détroit quelque port où nous pussions faire provision du bois & de l'eau dont nous avions besoins. 1769.

MM. Banks & Solander voulant aller à terre, j'envoyai une chaloupe pour les y conduire eux & leurs gens, & je me tins aussi près de la côte qu'il me fut possible.

Ils y resterent quatre heures: ils s'en revinrent sur les neuf heures du soir, avec plus de cent plantes & fleurs différentes, toutes entiérement inconnues aux botanistes d'Europe. Ils trouverent le pays des environs de la baie en général uni; le fond sur-tout formoit une plaine couverte d'herbes, dont on pouvoit facilement faire une grande quantité de foin: ils trouverent aussi de l'eau, du bois & des oiseaux en abondance. Entr'autres productions que la nature étale dans ces lieux, on remarque l'écorce de *winter*, espece de cannelle appellée *winterrana aromatica*; on la distingue aisément à sa feuille large, ressemblante à celle du laurier, d'un verd pâle en-dehors & bleuâtre en-dedans. Les naturalistes connoissent les propriétés de l'écorce, qu'on dépouille facilement avec un os ou un bâton

pointu; on peut s'en servir dans la cuisine
1769. comme d'une épicerie, & elle n'est pas moins agréable que saine. Il y a aussi beaucoup de céleri sauvage & de plantes anti-scorbutiques. Les arbres se ressemblent beaucoup; ce sont une espece de bouleau, appellée *betula antarctica.* La tige a trente ou quarante pieds de diametre, & l'on pourroit au besoin en faire des mâts de perroquet: la feuille en est petite, le bois blanc, & il se fend très-droit. Nous y ajouterons une espece de canneberges, rouges & blanches, qu'on y voit en grande quantité.

Les personnes qui avoient débarqué ne virent aucun des habitans, mais ils rencontrerent deux de leurs hutes abandonnées, l'une dans un bois épais, & l'autre sur le bord de la côte.

Nous remontâmes la chaloupe à bord, & nous fîmes voile dans le détroit. A trois heures du matin du 15, je mis à l'ancre par 12 brasses & demie, sur un fond de rocher de corail, à un demi-mille de la côte, devant une petite anse que nous prîmes pour le port Maurice. Deux des naturels du pays vinrent sur le rivage attendre notre débarquement; il y avoit si peu d'abri en cet endroit, que je ne voulus pas y descendre. Nous mîmes à la voile à dix heures, & les Américains se retirerent dans les bois.

A deux heures après-midi, nous jetâmes

l'ancre dans la baie du Bon-Succès, & après-dîné j'allai à terre avec MM. Banks & Solander, pour chercher une aiguade & parler aux habitans, dont plusieus s'étoient montrés à nous. Nous débarquâmes à droite de la baie, près de quelques rochers qui brisoient la vague & rendoient l'abord facile. Trente ou quarante Américains parurent sur le bord du rivage de l'autre côté de la baie ; & voyant que nous étions au nombre de dix ou douze, ils s'en allerent. MM. Banks & Solander avancerent environ cent verges devant nous ; sur quoi deux Américains revinrent, & après avoir fait quelques pas à leur rencontre, ils s'assirent. Aussi-tôt que MM. Banks & Solander les eurent atteints, ils se leverent ; & chacun d'eux jeta un petit bâton qu'il avoit à la main, entre lui & les étrangers : nous crûmes que c'étoit une maniere de quitter leurs armes en signes de paix. Alors les Américains s'en retournerent avec vîtesse vers leurs compagnons qui s'étoient arrêtés à environ cinquante verges par derriere. Ils firent signe de les suivre à MM. Banks & Solander, qui, s'étant rendus à cette invitation, reçurent de leur part plusieurs marques grossieres d'amitié. On leur donna quelques rubans & des grains de verre, qui leur firent beaucoup de plaisir. Ces préliminaires ayant excité une confiance réciproque, tous les Américains prirent part à la conversation,

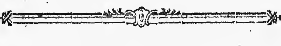
1769.

telle qu'elle pouvoit être entre gens qui ne
1769. s'entendoient que par signes. Trois d'entr'eux accompagnerent MM. Banks & Solander jusqu'au vaisseau. Lorsqu'ils furent à bord, un d'eux, que nous prîmes pour un prêtre, fit les mêmes cérémonies que décrit M. Bougainville, & qu'il regarde comme un exorcisme. A mesure qu'il parcouroit le bâtiment, ou lorsque quelque chose qu'il n'avoit pas encore vue attiroit son attention, il poussoit pendant quelques minutes des cris de toutes ses forces, sans diriger sa voix ni vers nous, ni vers ses compagnons.

Ils mangerent un peu de pain & de bœuf, mais, à ce qu'il nous parut, sans beaucoup de plaisir, quoiqu'ils emportassent ce que nous leur donnions, & qu'ils ne mangeoient pas. Ils ne voulurent pas avaler une goutte de vin ni d'eau-de-vie; ils porterent le verre à leur bouche, & après avoir goûté de la liqueur, ils le rendirent en marquant beaucoup de dégoût. La curiosité semble être une des passions en petit nombre qui distinguent l'homme de la brute; mais ces Américains étoient peu curieux; ils alloient d'un endroit du vaisseau à l'autre, & regardoient tous les objets différens qui se présentoient à eux, sans témoigner de l'étonnement & du plaisir: car les cris de l'exorciste n'exprimoient ni l'un ni l'autre.

Après avoir resté environ deux heures à

bord, ils nous firent ſigne qu'ils avoient envie de s'en aller. On équipa ſur-le-champ une chaloupe, & M. Banks jugea à propos de les accompagner; il les débarqua ſains & ſaufs, & les conduiſit vers leurs compagnons, parmi leſquels il remarqua la même indifférence que nous avions obſervée dans ceux qui étoient venus nous voir. Les uns n'étoient point empreſſés à raconter ce qu'ils avoient vu & comme ils avoient été traités, & les autres ne paroiſſoient pas plus curieux de les entendre : une demi-heure après, M. Banks revint au vaiſſeau, & les Américains quittèrent la côte. 1769.



CHAPITRE IV.

Voyage à une montagne pour chercher des plantes.

LE 16 de grand matin, MM. Banks & Solander, accompagnés du chirurgien M. Monkhouſe, de M. Green l'aſtronome, de leurs gens & de deux matelots, pour les aider à porter leur équipage, partirent du vaiſſeau dans la vue de pénétrer dans l'intérieur des terres, auſſi loin qu'ils le pourroient, & de s'en revenir le ſoir. La montagne vue à une

1769. certaine diſtance, ſembloit être formée d'une partie de bois, d'une plaine, & plus haut d'un rocher entiérement pelé, M. Banks vouloit traverſer le bois, dans l'eſpérance de trouver au-delà de quoi ſe dédommager des peines qu'il ſe donneroit, & de cueillir des plantes nouvelles ſur ces montagnes, où aucun botaniſte n'avoit encore pénétré. Ils entrerent dans le bois par une partie du rivage ſablonneuſe, & ſituée à l'oueſt de l'endroit où nous faiſions de l'eau, & ils continuerent à monter juſqu'à trois heures après midi ſans trouver aucun ſentier & ſans pouvoir arriver à la vue du terrein qu'ils vouloient viſiter. Bientôt après ils parvinrent à l'endroit qu'ils avoient pris pour une plaine, ils furent très-mortifiés de reconnoître que c'étoit un terrein marécageux, couvert de petits buiſſons de bouleaux d'environ trois pieds de haut, ſi bien entrelacés les uns dans les autres, qu'il étoit impoſſible de les écarter pour s'y frayer un paſſage. Ils étoient obligés de lever la jambe à chaque pas, & ils enfonçoient dans la vaſe juſqu'à la cheville du pied. Pour aggraver la peine & la difficulté d'un pareil voyage, le tems qui juſqu'alors avoit été auſſi beau que dans nos jours du mois de mai, devint nébuleux & froid, avec des bouffées d'un vent très-piquant, accompagné de neige. Malgré leur fatigue, ils allerent en avant avec courage; ils croyoient avoir paſſé le

le plus mauvais chemin, & n'être plus éloignés que d'un mille du rocher qu'ils avoient apperçu. Ils étoient à-peu-près aux deux tiers de ce bois marécageux, lorsque M. Buchan, un des dessinateurs de M. Banks, fut saisi d'un accès d'épilepsie. Toute la compagnie fut obligée de faire halte, parce qu'il lui étoit impossible de se traîner plus loin ; on alluma du feu, & ceux qui étoient les plus fatigués furent laissés derriere pour prendre soin du malade. MM. Banks & Solander, M. Green & M. Monkhouse continuerent leur route, & dans peu ils parvinrent au sommet de la montagne. Comme botanistes, ils eurent de quoi satisfaire leur attente ; ils trouverent beaucoup de plantes qui sont aussi différentes de celles qui croissent dans les montagnes d'Europe, que celles-ci le sont des productions de nos plaines. 1769.

Le froid étoit devenu très-vif, la neige tomboit en plus grande abondance, & le jour étoit si fort avancé, qu'il n'étoit pas possible de retourner au vaisseau avant le lendemain. C'étoit un parti bien désagréable & bien dangereux de passer la nuit sur cette montagne & dans ce climat. Ils y furent pourtant contraints, & ils prirent pour cela toutes les précautions qui dépendoient d'eux.

MM. Banks & Solander s'occuperent alors à rassembler des plantes & à profiter d'une occasion qu'ils avoient achetée par tant de

dangers; pendant ce tems ils renvoyerent M.
1769. Green & M. Monkhouse vers M. Buchan & les personnes qui étoient restées avec lui. Ils fixerent pour rendez vous général une hauteur par laquelle ils se proposerent de passer pour retourner au bois par un meilleur chemin, en traversant le marais qui ne leur paroissoit pas avoir plus d'un demi-mille de largeur, & au sortir duquel ils se mettroient à l'abri dans le bois, où ils pourroient bâtir une hute & allumer du feu. Comme ils n'avoient rien à faire qu'à descendre la colline, il leur sembloit facile d'accomplir ce projet. La compagnie se rassembla au rendez-vous; & quoiqu'on souffrît du froid, tous étoient alertes & bien portans; M. Buchan lui-même ayant recouvré ses forces au-delà de ce qu'on pouvoit espérer. Il étoit près de huit heures du soir, mais il faisoit encore assez de jour, & on se mit en marche pour traverser la vallée. M. Banks prit sur lui de faire l'arriere-garde de sa troupe, pour empêcher qu'il ne restât des traîneurs. On verra bientôt que cette précaution n'étoit pas inutile. Le docteur Solander, qui avoit traversé plus d'une fois les montagnes qui séparent la Suede de la Norwege, savoit bien qu'un grand froid, sur-tout quand il est joint à la fatigue, produit dans les membres une stupeur & un engourdissement presque insurmontables. Il conjura ses compagnons de ne point s'arrêter, quelque peine qu'il leur en pût coûter & quel-

que foulagement qu'ils efpéraffent dans le repos. Quiconque s'affeiera, leur dit-il, s'endormira, & celui qui s'endormira ne fe réveillera plus. Après cet avis qui les alarma, ils allerent en avant; ils étoient toujours fur le rocher & n'avoient pas encore pu arriver jufqu'au marais, lorfque le froid devint fi vif, qu'il produifit les effets qu'on leur avoit tant fait redouter. Le docteur Solander fut le premier qui ne put réfifter à ce befoin de fommeil, contre lequel il s'étoit efforcé de prémunir fes compagnons; il demanda qu'on le laiffât coucher. M. Banks lui fit des prieres & des remontrances inutiles. Il s'étendit fur la terre couverte de neige, & ce fut avec une peine extrême que fon ami le tint éveillé. Richmond, un des noirs de M. Banks, qui avoit auffi fouffert du froid, commença à refter derriere les autres. M. Banks envoya en avant cinq perfonnes, parmi lefquelles étoit M. Buchan, pour préparer du feu au premier endroit qu'ils trouveroient convenable, & lui-même avec quatre autres demeura avec le docteur & Richmond qu'on fit marcher partie de gré & partie de force: mais lorfqu'ils eurent traverfé la plus grande partie du marais, ils déclarerent qu'ils n'iroient pas plus loin. M. Banks eut encore recours aux prieres & aux inftances, tout fut fans effet: quand on difoit à Richmond que s'il s'arrêtoit il mourroit bientôt de froid, il répondoit qu'il ne defiroit rien autre chofe que 1769.

1769. de se reposer & de mourir. Le docteur ne renonçoit pas aussi formellement à la vie; il disoit qu'il vouloit bien aller, mais qu'il lui falloit auparavant prendre un instant de sommeil, quoiqu'il eût averti tout le monde, que s'endormir & périr étoient la même chose. M. Banks & les autres se trouvant dans l'impossibilité de les faire avancer, les laisserent se coucher, soutenus en partie sur les broussailles; & l'un & l'autre tomberent tout de suite dans un sommeil profond.

Bientôt après, quelques-uns de ceux qui avoient été envoyés en avant, revinrent avec la bonne nouvelle que le feu étoit allumé à un quart de mille de là. M. Banks alors s'occupa d'éveiller le docteur Solander, & heureusement il y réussit; mais quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes, il avoit presque perdu l'usage de ses membres, & tous ses muscles étoient si contractés que ses souliers tomboient de ses pieds: il consentit cependant à marcher avec les secours qu'on pourroit lui donner; mais tous les efforts furent inutiles pour faire relever le pauvre Richmond. Après avoir tenté sans succès de le mettre en mouvement, M. Banks laissa auprès de lui son autre noir & un matelot qui sembloient avoir moins souffert du froid que les autres, leur promettant de les remplacer promptement par deux autres hommes qui se seroient suffisamment réchauffés. Il parvint enfin avec beaucoup de peine à

faire arriver le docteur auprès du feu. Il envoya ensuite deux de ses gens qui s'étoient 1769. reposés & réchauffés, espérant qu'ils pourroient, avec le secours de ceux qui étoient restés derriere, rapporter Richmond, quand même il seroit impossible de le réveiller. Environ une demi-heure après, il eut le chagrin de voir ses deux hommes revenir seuls; ils dirent qu'ils avoient parcouru tous les environs de l'endroit où l'on avoit laissé Richmond, qu'ils n'y avoient trouvé personne, & que, bien qu'ils eussent crié à plusieurs reprises, on ne leur avoit point répondu. Ce récit fut une cause d'étonnement & de chagrin, particuliérement pour M. Banks, qui ne pouvoit concevoir comment cela étoit arrivé. Cependant on se souvint qu'une bouteille de rum, qui faisoit toute la provision de la compagnie, étoit demeurée dans l'havresac d'un des absens, & on conjectura que le noir & le matelot, qu'on avoit laissés avec Richmont, s'étoient servis de ce moyen pour réveiller Richmond & pour se tenir en haleine, & que tous trois en ayant bu un peu trop, s'étoient écartés de l'endroit où on les avoit laissés, au lieu d'attendre le secours & les guides qu'on leur avoit promis. Sur ces entrefaites, la neige ayant recommencé à tomber & duré deux heures entieres, on désespéra de revoir ces malheureux, au moins vivans. Mais vers minuit, à la grande satisfaction de ceux qui

étoient autour du feu, on entendit des cris.
1769. M. Banks & quatre autres se détacherent sur-le-champ, & trouverent le matelot n'ayant que la force qu'il lui falloit pour se soutenir en chancelant, & pour demander qu'on l'aidât. M. Banks l'envoya tout de suite auprès du feu; & à l'aide des renseignemens qu'on put tirer de lui, on se remit à la recherche des deux autres, qu'on retrouva bientôt après. Richmond étoit debout, mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre. Son compagnon étoit étendu sur la terre, aussi insensible qu'une pierre : on fit venir tous ceux qui étoient auprès du feu, & on essaya d'y porter ces deux hommes; tous les efforts furent inutiles; la nuit étoit extrêmement noire, la neige étoit très-haute, & il leur étoit très-difficile de se faire un chemin à travers les broussailles & sur un terrein marécageux, où chacun d'eux faisoit des chûtes à tous les pas. Le seul expédient qu'ils imaginerent, fut de faire du feu sur le lieu même; mais la neige qui étoit sur terre, celle qui tomboit encore du ciel & celle que les arbres laissoient tomber à gros floccons, les mettoit dans l'impossibilité d'allumer du feu dans ce nouvel endroit, ou d'y en porter de celui qu'ils avoient allumé dans le bois. Ils furent donc réduits à la triste nécessité d'abandonner ces malheureux à leur destinée, après leur avoir fait un lit de petites branches d'arbres, & les en avoir couverts jusqu'à une hauteur assez considérable.

Après être demeurés ainsi exposés à la neige & au froid pendant une heure & demie, quelques-uns de ceux qui n'avoient pas encore été saisis du froid, commencerent à perdre le sentiment. Entr'autres, Briscoe, un des domestiques de M. Banks, se trouva si mal, qu'on crut qu'il mourroit avant qu'on pût l'approcher du feu. 1769.

A la fin cependant ils arriverent au feu, & passerent la nuit dans une situation qui, quoique terrible en elle-même, l'étoit encore davantage par le souvenir de ce qui s'étoit passé, & par l'incertitude de ce qui les attendoit. De douze hommes qui étoient partis le matin pleins de vigueur & de santé, deux étoient regardés comme morts; un autre étoit si mal qu'on doutoit beaucoup qu'il pût revoir le lendemain, & un quatrieme, M. Buchan, étoit menacé de retomber dans son accès par la nouvelle fatigue qu'il avoit essuyée pendant cette fâcheuse nuit. Ils étoient éloignés du vaisseau d'une journée de chemin; il leur falloit traverser des bois inconnus, dans lesquels ils pouvoient craindre de s'égarer & d'être surpris par la nuit suivante. Comme ils ne s'étoient préparés qu'à un voyage de huit ou dix heures, il ne leur restoit pour provision qu'un espece de vautour qu'ils avoient tué en se mettant en marche, & qui, partagé également, ne pouvoit fournir à chacun d'eux que quelques bouchées. Ils ne savoient com-

ment ils pourroient ſoutenir le froid, ſi la
1769. neige continuoit ; ils jugeoient de la dureté de ce climat par une ſeule obſervation : c'eſt qu'ils étoient alors au milieu de l'été, le 21 décembre étant le plus long jour dans cette partie du monde ; & tout devoit leur faire craindre les plus grandes extrêmités du froid, lorſqu'ils étoient témoins d'un phénomene qu'on ne voit pas même en Norwege & en Laponie dans la même ſaiſon de l'année.

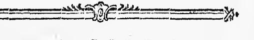
La pointe du jour commençant à paroître, en jetant les yeux de tous côtés, ils ne virent rien que de la neige qui leur paroiſſoit auſſi épaiſſe ſur les arbres que ſur le terrein ; & de nouvelles bouffées ſe ſuccédant continuellement avec la plus grande violence, il leur fut impoſſible de ſe mettre en marche. Ils ignoroient combien cette ſituation pouvoit durer, & ils avoient trop de raiſons de craindre de ne pouvoir ſortir de cette horrible forêt, & d'y périr de faim & de froid.

Ils avoient ſouffert tout ce qu'on peut imaginer de l'horreur d'une pareille ſituation, lorſqu'à ſix heures du matin ils conçurent quelques eſpérances de ſalut, en diſtinguant le lieu du lever du ſoleil au travers les nuages qui commençoient à devenir un peu moins épais & à ſe diſſiper. Leur premier ſoin fut de voir ſi les pauvres malheureux, qu'ils avoient laiſſés enſevelis ſous des branches d'arbres, vivoient encore. Trois de la compagnie

furent dépêchés pour cela, & revinrent bientôt avec la trifte nouvelle qu'ils étoient morts. 1769.

Quoique le ciel fe nétoyât toujours davantage, la neige continuoit à tomber avec tant d'abondance, qu'ils n'ofoient fe hafarder à reprendre leur route vers le vaiffeau; mais, fur les huit heures, une petite brife s'éleva, qui, fortifiée de l'action du foleil, acheva d'éclaircir le tems, & bientôt après ils virent la neige tomber des arbres en gros flocons; figne certain de l'approche d'un dégel. Ils examinerent alors avec plus d'attention l'état de leurs malades. Brifcoe étoit encore très-mal; mais il dit qu'il fe croyoit en état de marcher. M. Buchan étoit beaucoup mieux que ni lui ni fes compagnons n'euffent ofé l'efpérer. Ils étoient cependant preffés par la faim qui, après un fi long jeûne, l'emporta fur toutes les autres craintes. Avant de partir, il fut convenu unanimement qu'on mangeroit le vautour; il fut plumé; & comme on jugea qu'il feroit plus aifé de le partager avant qu'il fût cuit, on en fit fix portions, que chacun accommoda à fa fantaifie. Après ce repas, qui fournit à chacun environ trois bouchées, ils fe préparerent à partir; mais il étoit dix heures avant que la neige fût affez fondue pour laiffer le chemin praticable. Après une marche d'environ huit heures, ils furent agréablement furpris de fe trouver fur le rivage, & beaucoup plus près du vaiffeau qu'ils ne

pouvoient s'y attendre. En revoyant les traces
1769. du chemin qu'ils avoient fait en partant du navire, ils s'apperçurent qu'au lieu de monter la montagne en ligne droite, ce qui les auroit fait pénétrer dans le pays, ils avoient décrit un cercle autour d'elle. Quand ils furent à bord, ils se féliciterent les uns les autres de leur retour, avec une joie qu'on ne peut sentir qu'après avoir été exposé à un danger semblable, & dont je pris bien aussi ma part, après toutes les inquiétudes que j'avois senties en ne les voyant pas revenir le même jour.



CHAPITRE V.

Passage du détroit de le Maire. *Description ultérieure des habitans, & des productions de la* terre de Feu.

LE 18 & le 19 la grosse mer nous empêcha de transporter à bord du bois & de l'eau; mais le 20, le vent étant moins fort, nous envoyâmes la chaloupe au rivage, & MM. Banks & Solander y allerent aussi. Ils débarquerent au fond de la baie, & tandis que mes gens étoient occupés à couper des broussailles, ils poursuivirent leur grand objet, l'étude de la nature, & recueillirent beaucoup de

plantes & de coquilles entiérement inconnues jusqu'à eux. Ils vinrent dîner à bord, & retournerent ensuite dans le dessein de voir un village américain qu'on avoit dit être situé à environ deux milles dans le pays. Ils trouverent qu'on ne les avoit pas trompés sur la distance; ils s'en approcherent par un chemin qui leur parut être fréquenté. Cependant ils mirent plus d'une heure à y arriver, parce qu'ils enfonçoient souvent dans la boue jusqu'aux genoux. Lorsqu'ils furent à une petite distance de l'endroit, deux Américains vinrent à leur rencontre avec un air de cérémonie. Lorsqu'ils les eurent joints, ils se mirent à crier comme ils avoient fait dans le vaisseau, sans s'adresser ni aux Anglois ni à leurs compagnons; & ayant continué ces étranges cris pendant quelque tems, ils conduisirent nos gens au village, qui étoit situé sur une colline aride & couverte d'arbres auxquels la main de l'homme ne paroît pas avoir jamais touché. Il consiste en une douzaine de hutes de la structure la plus grossiere qu'on puisse imaginer. Ces cabanes ne sont autre chose que quelques pieux plantés en terre, inclinés les uns sur les autres par leurs sommets, & formant une espece de cône semblable à nos ruches. Elles étoient couvertes du côté du vent par quelques branchages & par une espece de foin. Du côté sous le vent, il y avoit une ouverture d'en-

1769.

viron la huitieme partie du cercle, & qui
1769. servoit de porte & de cheminée. Ces hutes étoient construites comme celles que nous avions vues dans la baie de Saint-Vincent, & dans l'une desquelles nous avions trouvé encore des restes de feu. Il n'y avoit aucun meuble dans la cabane. Un peu de foin répandu à terre, servoit à la fois de sieges & de lits. De tous les ustensiles que l'adresse & le besoin ont introduits parmi les autres nations sauvages, ceux-ci n'avoient qu'un panier à porter à la main, un sac pendant sur leur dos, & la vessie de quelque animal pour contenir de l'eau.

Les habitans de ce village formoient une petite tribu d'environ cinquante personnes des deux sexes & de tout âge. Ils sont d'une couleur approchante de la rouille de fer mêlée avec de l'huile; ils ont de longs cheveux noirs: les hommes sont gros & mal faits; leur stature est de cinq pieds huit à dix pouces. Les femmes sont plus petites & ne passent guere cinq pieds. Toute leur parure consiste dans une peau de guanaque ou de veau marin, jetée sur leurs épaules dans le même état où elle a été retirée de dessus l'animal; un morceau de la même peau qui leur enveloppe les pieds & qui se ferme comme une bourse au-dessus de la cheville, & un petit tablier qui tient lieu aux femmes de la feuille de figuier. Les hommes portent leur man-

teau ouvert ; les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie ; mais quoi- 1769.
qu'elles soient à-peu-près nues, elles ont un grand desir de paroître belles. Elles peignent leurs visages, les parties voisines des yeux communément en blanc, & le reste en lignes horizontales rouges & noires ; mais tous les visages sont peints différemment. Il paroît d'ailleurs que cette toilette se fait avec plus de recherche & de soin dans certaines occasions. Les deux Américains, qui faisoient à MM. Banks & Solander les honneurs du village, avoient le corps presque entiérement couvert de lignes noires dans tous les sens, ce qui faisoit un coup-d'œil fort extraordinaire. Les hommes & les femmes portent des bracelets de grains, tels qu'ils peuvent les faire avec de petites coquilles & des os. Les femmes en ont au poignet & au bas de la jambe, les hommes au poignet seulement ; mais en revanche, ils portent autour de la tête une espece de rézeau composé de fil brun. Ils paroissoient attacher une valeur très-grande à tout ce qui est rouge, & préféroient un de nos grains de verroterie, même à un couteau ou à une hache. Leur langage est en grande partie guttural, & ils prononcent quelques-uns de leurs mots par des sons exactement semblables aux efforts que fait un homme qui a dans la gorge quelque chose dont il veut se débarrasser. Ils ont cepen-

dant des mots qui feroient regardés comme
1769. doux dans les langues les plus perfectionnées de l'Europe. M. Banks apprit à prononcer les termes dont ils se servent pour désigner les grains de bracelets & l'eau. Quand ils vouloient avoir de ces grains au lieu de rubans & d'autres bagatelles, ils prononçoient le mot *halleca*; & quand ils vinrent à bord du vaisseau & qu'ils nous demandoient par signes où étoit l'eau, ils faisoient le geste de boire, & montrant ou les tonneaux ou leur place, ils crioient *oodâ*.

Il ne nous parut pas que ce peuple eût d'autre nourriture que les coquillages; car quoique les veaux marins fréquentent leur côte, ils n'ont aucun instrument pour les prendre. Les coquillages sont ramassés par les femmes, dont l'occupation est de suivre la marée à mesure qu'elle descend, avec un panier dans une main, un bâton pointu & barbelé dans l'autre, & un sac sur leur dos; elles détachent les coquillages du rocher avec le bâton, & les mettent dans le panier, qu'elles vuident ensuite dans le sac.

Leurs armes, qui consistent en un arc & des fleches, sont la seule chose que nous ayons trouvée chez ces sauvages, qui présente quelque apparence d'industrie. L'arc étoit assez bien fait, & les fleches étoient les plus jolies que nous eussions jamais vues. Elles sont de bois très-bien poli, & la pointe étoit

de verre ou de *filex*, barbelée, taillée & ajustée avec une grande adresse. Nous vîmes 1769.
aussi chez eux plusieurs morceaux de verre & de cailloux non travaillés, & quelques marchandises d'Europe, comme des anneaux, des boutons, des draps & des toiles. Nous pouvons en conclure que ces peuples voyagent du côté du nord, puisqu'il y a plusieurs années qu'aucun vaisseau n'est allé au sud jusqu'à cette partie de la terre de Feu. Nous observâmes aussi qu'ils ne montroient aucune surprise lorsque nous nous servions de nos armes à feu, dont ils paroissoient connoître fort bien l'usage; car un jour quelques-uns d'entr'eux retournant du vaisseau à terre dans la chaloupe, firent signe à M. Banks de tuer un veau marin qui les suivoit.

M. de Bougainville qui, au mois de janvier 1768, précisément une année avant notre arrivée, avoit débarqué sur cette côte au 53° 40′ 41″ de latitude, avoit donné à ce peuple, entr'autres choses, des morceaux de verre; il raconte qu'un enfant d'environ douze ans s'avisa d'en avaler un morceau, & qu'il mourut dans de grandes douleurs. Tous les soins que prit le chirurgien ne purent le sauver. L'aumônier françois fut plus heureux dans l'exercice de ses fonctions, car il trouva le moyen de lui administrer le baptême à la dérobée, & si subtilement que les parens de l'enfant ne s'en apperçurent pas. Le verre que

nous vîmes parmi eux, pouvoit être celui que
1769. M. de Bougainville leur avoit laissé, soit à eux-mêmes, soit à d'autres habitans du même pays, de qui ceux-ci le tenoient : car ils paroissoient plutôt une horde errante qu'un peuple à demeure fixe. Leurs maisons sont construites de maniere à ne pouvoir durer que peu de tems ; ils n'ont d'autres ustensiles, ni d'autres meubles que le panier & le sac dont nous avons parlé plus haut, & qui paroissent faits de maniere à pouvoir être transportés facilement à la main & sur le dos. L'unique habillement que nous leur avons vu, est à peine suffisant pour les défendre du froid dans l'été de ce pays, & beaucoup moins dans l'hiver qui doit y être très-rude. Les coquillages dont ils font leur unique nourriture, doivent s'épuiser lorsqu'ils ont demeuré quelque tems sur la même partie de la côte ; enfin les maisons abandonnées que nous avons trouvées dans la baie de Saint-Vincent, confirment encore cette conjecture.

Une autre raison de croire que ce peuple est errant, c'est que nous ne leur avons vu aucun bateau, ni canot, ni rien de semblable ; il est pourtant difficile de croire qu'ils en soient absolument dépourvus ; d'autant plus qu'ils n'éprouvoient point le mal de mer, soit dans la chaloupe, soit à bord du vaisseau. Nous crûmes qu'il y avoit un détroit ou canal venant du détroit de Magellan, & pénétrant

trant dans l'intérieur de cette isle par où ces gens pouvoient être venus, en laissant leurs canot à l'extrêmité de ce canal. 1769.

Ils ne paroissoient soumis à aucune forme de gouvernement, ni à aucune subordinarion; personne n'est plus respecté qu'un autre; cependant ils vivent ensemble dans la plus parfaite intelligence. Nous n'avons découvert parmi eux aucune apparence de religion, excepté les cris dont nous avons parlé, & que nous supposons être une cérémonie superstitieuse, par l'unique raison que nous ne pouvons lui donner un autre objet. Les deux guides qui conduisirent MM. Banks & Solander au village, & un des Américains qui vint à bord du vaisseau, étant les seuls à qui nous avons entendu pousser ces cris, nous conjecturâmes que c'étoient des prêtres. Du reste, ces hommes, les plus misérables & les plus stupides des créatures humaines, le rebut de la nature, nés pour consumer leur vie à errer dans ces déserts affreux où nous avons vu deux Européens périr de froid au milieu de l'été, sans autre habitation qu'une malheureuse hute formée de quelques bâtons & d'un peu d'herbes seches, où le vent, la neige & la pluie pénetrent de toutes parts, presque nuds, destitués même des commodités que peut fournir l'art le plus grossier, privés de tout moyen de prépater leur nourriture : ces hommes, dis-je, étoient contents; ils sembloient ne

desirer rien au-delà de ce qu'ils possedent. Rien
1769. de ce que nous leur offrions ne leur paroissoit agréable, à l'exception des grains de verre & de quelques ornemens superflus. Nous n'avons pas pu savoir ce qu'ils souffrent pendant la rigueur de leur hiver; mais il est certain qu'ils ne sont affectés douloureusement de la privation d'aucune des commodités sans nombre que nous mettons au rang des choses de premiere nécessité. Comme ils ont peu de desirs, il est probable qu'ils les satisfont tous. Il n'est pas aisé de déterminer ce qu'ils gagnent à être exempts du travail, de l'inquiétude & des soins que nous coûtent nos efforts continuels pour satisfaire cette multitude infinie de desirs divers, que l'habitude d'une vie artificielle a fait naître dans nos cœurs; mais peut-être cela seul compense-t-il tous les avantages de leur situation & tient égale entr'eux & nous la balance du bien & du mal, qui sont l'un & l'autre le partage de l'humanité.

Nous n'avons vu sur cette terre aucun quadrupede, excepté des veaux marins, des lions marins & des chiens. C'est une chose digne de remarque que leurs chiens aboient, ce que ne font pas ceux qui sont originaires d'Amérique: nouvelle preuve que le peuple que nous y avons vu a eu quelque communication immédiate ou éloignée avec les habitans de l'Europe. Il y a cependant d'autres quadrupedes dans l'intérieur du pays; car M. Banks étant

au sommet de la plus haute des montagnes qu'il parcourut dans son expédition à travers 1769. les bois, vit les traces d'un grand animal sur la surface d'un terrein marécageux, mais sans pouvoir distinguer de quelle espece il étoit.

On n'y trouve que fort peu d'oiseaux de terre; M. Banks n'en a vu aucun plus gros que nos merles; mais les oiseaux d'eau y sont en grande abondance, particuliérement les canards. Nous n'y avons presque point apperçu de poissons; & aucun de ceux que nous avons pris à l'hameçon, ne s'est trouvé bon à manger; mais les coquillages, les lépas & les moules y sont en grande abondance.

Parmi les insectes, qui n'y sont pas nombreux, il n'y a ni cousins, ni moustiques, ni aucune espece nuisible ou incommode, ce qu'on ne peut dire peut-être d'aucun autre pays inculte. Durant les bouffées de neige que nous avions tous les jours, ils se cachoient; & dès que le tems s'éclaircissoit, ils reparoissoient avec toute la vigueur & l'agilité que le climat le plus chaud auroit pu leur donner.

MM. Banks & Solander ont trouvé une grande variété de plantes, dont la plus grande partie sont totalement différentes de toutes celles qui ont été décrites jusqu'ici; outre le bouleau & l'arbre qui porte la cannelle de winter, dont nous avons fait mention ci-dessus,

il y a le hètre, *fagus antarcticus*, qui, aussi
1769. bien que le bouleau, peut être employé pour la charpente. Nous ne pouvons pas faire ici l'énumération de toutes les plantes qu'on y trouve; mais comme l'espece de cresson appellée *cardamine antiscorbutica*, & le céleri sauvage, *apium antarcticum*, paroissent anti-scorbutiques, & peuvent être par-là d'une grande utilité aux équipages des vaisseaux qui dans la suite relâcheront ici, nous donnerons la description de ces plantes.

On trouve ce cresson en abondance dans les endroits humides, près des sources, & généralement parlant, dans les environs du rivage, particuliérement au lieu de l'aiguade, dans la baie de Bon-Succès. Quand il est jeune, c'est alors qu'il est plus salutaire; il rampe sur la terre; ses feuilles sont d'un verd clair; elles sont disposées deux à deux, & opposées l'une à l'autre avec une seule à l'extrêmité, qui communément est la cinquieme sur chaque tige. La plante sortant de cet état, pousse des jets qui ont quelquefois deux pieds de haut, & qui portent à leur extrêmité de petites fleurs blanches, lesquelles sont suivies de longues siliques; toute la plante ressemble beaucoup à celle qu'on appelle en Angleterre fleur de coucou.

Le céleri sauvage est semblable à celui de nos jardins; ses fleurs sont blanches & placées de la même maniere en petites touffes à l'ex-

trêmité des branches, mais les feuilles ſont d'un verd plus foncé : il croît près de la greve, communément ſur le ſol le plus voiſin de celui qui eſt couvert par la haute marée. On peut le diſtinguer aiſément par le goût qui tient de celui du perſil ; nous en avons beaucoup mangé, ſur tout dans la ſoupe, qui, aſſaiſonnée ainſi, produiſoit les mêmes effets ſalutaires que les marins éprouvent de la nourriture végétale, après avoit été long-tems réduits aux alimens ſalés.

Le 22 janvier, vers les deux heures du matin, ayant achevé de mettre à bord l'eau & le bois, nous ſortîmes de la baie pour continuer notre route dans le détroit.



CHAPITRE VI.

Deſcription générale de la partie du ſud-eſt de la terre de Feu, *& du détroit de* le Maire, *avec quelques remarques ſur ce qu'en dit l'amiral Anſon. Inſtructions ſur le paſſage à l'oueſt dans les mers du Sud, en tournant cette partie de l'Amérique.*

PRESQUE tous les écrivains qui ont parlé de la terre de Feu, la décrivent comme étant entiérement diſtituée de bois & couverte de

neige. Peut-être en effet eſt-elle couverte de
1769. neige en hiver ; & ceux qui l'ont vue dans cette ſaiſon, peuvent avoir été conduits, par l'aſpect qu'elle préſente alors, à croire qu'elle manque de bois. Le lord Anſon y aborda au commencement de mars, qui répond à notre mois de ſeptembre, & nous y étions au commencement de janvier, qui répond à notre mois de juillet. Cette circonſtance peut expliquer la différence de ſon récit d'avec le nôtre. Nous eûmes la vue de cette terre à environ 21 lieues à l'oueſt du détroit de le Maire, & dès ce moment nous pouvions diſtinguer clairement les arbres avec nos lunettes. Quand nous en fûmes plus près, quoique nous viſſions çà & là des eſpaces couverts de neige, les pentes des collines & les côtes voiſines de la mer nous montroient la plus agréable verdure ; les hauteurs ſont aſſez élevées, mais ne peuvent pas être appellées des montagnes, quoique leurs ſommets ſoient entiérement nuds. Le ſol des vallées eſt riche & d'une grande profondeur ; au pied de preſque toutes ces collines on trouve un petit ruiſſeau dont l'eau a une couleur rougeâtre, comme celle qui coule au travers de nos tourbieres d'Angleterre ; mais elle n'a aucun mauvais goût, & en tout nous avons éprouvé que c'étoit la meilleure que nous euſſions trouvée dans notre voyage. En rangeant la côte juſqu'au détroit, la ſonde nous a donné par-tout de 40 à 50 braſſes, fond de

sable & de gravier. Les terres les plus remarquables de la terre de Feu, sont une montagne en forme de pain de sucre, sur le côté ouest non loin de la mer, & les trois hauteurs appellées les Trois-Freres, à environ neuf milles à l'ouest du cap Saint-Diego, pointe basse qui forme l'entrée septentrionale du détroit de le Maire. 1769.

On dit dans le voyage de l'amiral Anson, qu'il est difficile de déterminer exactement en mer le gisement du détroit sur la seule vue de la terre de Feu, quelque bien connue qu'elle soit, sans avoir aussi la vue de la terre des Etats; que quelques navigateurs ont été trompés par l'aspect de trois montagnes de la terre des Etats, qu'ils ont prises pour les Trois-Freres de la terre de Feu: erreur qui leur a fait dépasser le détroit; mais tout vaisseau qui côtoie la terre de Feu sans la perdre de vûe, ne peut manquer l'entrée du détroit, qui est par elle-même très-aisée à reconnoître. Quant à la terre des Etats, qui forme le côté oriental, on peut la distinguer encore plus facilement; car il n'y a point de côte sur la terre de Feu, qui ressemble à celle-là. On ne peut manquer le détroit de le Maire, qu'en portant trop loin à l'est, & en perdant de vue la terre de Feu; mais si ce malheur arrive, on peut en effet dépasser le détroit, quelque distinctement qu'on ait vu la terre des Etats. Il ne faut tenter l'entrée du détroit qu'avec un bon vent & un tems

[redacted] modéré, & à l'inftant même où la marée y
1769. porte: ce qui arrive dans les pleines & nouvelles lunes, vers une ou deux heures; le mieux fera auffi de ranger la côte de la terre de Feu d'auffi près que le vent le permettra. Avec ces précautions un vaiffeau peut pénétrer dans le détroit en une marée, ou aller au moins jufqu'au fud de la baie de Bon-Succès, dans laquelle il fera plus prudent d'entrer fi le vent vient du fud, que de tenter de doubler la terre des Etats avec un vent & un courant qui peuvent jeter le vaiffeau fur cette ifle.

Le détroit qui eft borné à l'oueft par la terre de Feu, & à l'eft par l'extrémité oueft de la terre des Etats, a environ cinq lieues de long & autant de large. La baie de Bon-Succès eft à-peu-près vers le milieu du détroit, fur la terre de Feu; on la découvre tout de fuite en entrant dans le détroit par le nord; elle a une pointe au fud, qui peut être reconnue par une trace fur la terre, qui fe montre comme une grande rade, conduifant de la mer dans l'intérieur du pays. L'entrée de la baie a une demi-lieue de large, & s'étend de l'eft à l'oueft, environ deux milles & demi; l'ancrage eft fûr par-tout, de dix à fept braffes d'eau, bon fond. On y trouve en abondance de très-bon bois & de l'eau; la marée monte dans la baie, aux pleines & nouvelles lunes, vers les quatre ou cinq heures, & s'éleve de cinq ou fix pieds; mais le flot dure deux ou trois heures plus long-

tems dans le détroit que dans la baie; & le jusant ou le courant qui porte au nord, descend avec une force presque double de la marée montante. 1769.

L'aspect de la terre des Etats ne nous a point présenté l'horreur & l'air sauvage qu'on lui donne dans la relation du voyage de l'amiral Anson. La côte du nord paroît avoir des baies & des havres; & la terre, quand nous l'avons vue, n'étoit ni destituée de bois & de verdure, ni couverte de neige: l'isle semble avoir environ douze lieues de long & cinq de large.

Sur la côte ouest du cap de Bon-Succès, qui forme l'entrée S. O. du détroit, gît la baie de Valentin, dont nous n'avons vu que l'entrée; de cette baie la terre s'étend à l'O. S. O., à vingt ou trente lieues; elle paroît haute & montueuse, & forme différentes baies & anses.

A quatorze lieues au S. O. $\frac{1}{2}$ O. de la baie de Bon-Succès, & à deux ou trois lieues de la côte, on trouve New-Island ou l'Isle-nouvelle. Sa longueur du N. E. au S. O. est d'environ deux lieues, elle est terminée au N. E. par un mondrain remarquable. L'isle Evouts est située à sept lieues au S. O. de New-Island. Un peu à l'O. du S. de cette isle, on rencontre les deux petites isles de Barnevelt, qui sont plates & très-près l'une de l'autre. Elles sont environnées en partie de rochers qui s'élevent à différentes hauteurs au-dessus de la surface de la mer, & dont le gisement est à

vingt-quatre lieues du détroit de le Maire. La
1769. pointe S. O. des isles de l'Hermite eſt à trois lieues S. O. $\frac{1}{4}$ S. des isles de Barnevelt. Ces isles de l'Hermite, qui ſont aſſez hautes, giſent au S. E. & N. O. En les contemplant de pluſieurs points de vue, on les prend pour une ſeule isle, ou pour une partie du continent.

Pour aller de la pointe S. E. des isles de l'Hermite au cap de Horn, il faut tourner au S. O. $\frac{1}{4}$ S. dans un eſpace de trois lieues.

La vue de ce cap & des isles de l'Hermite, depuis l'endroit où nous débarquâmes juſqu'au cap, eſt repréſentée dans la carte que j'ai donnée de cette côte; elle comprend auſſi le détroit de le Maire & une partie de la terre des Etats.

J'ai vu moi-même toutes les terres & les côtes que j'ai tracées dans cette carte : on n'y a point marqué les baies & les paſſages, dont nous n'avons découvert que les entrées. Il paroît ſûr qu'on trouve dans la plupart de ces baies & paſſages, & peut-être dans tous, un bon mouillage, de l'eau & du bois. L'eſcadre Hollandoiſe commandée par l'Hermite, en 1624, ne manqua pas d'entrer dans quelques-uns; ce fut Chapenhan, vice-amiral de cette eſcadre, qui découvrit le premier que la terre du cap Horn étoit compoſée de pluſieurs isles. Les inſtructions que nous ont données ſur ces parages les navigateurs de la flotte de l'Hermite, ſont très-défectueuſes; celles de Schouten & de le Maire ſont encore plus mauvaiſes. Il ne

faut donc pas s'étonner que les cartes qu'on a publiées jusqu'ici, contiennent des erreurs, non-seulement dans le gisement des terres, mais encore dans la latitude & la longitude des lieux qui y sont indiqués. J'assurerai pourtant qu'il y a peu de parties du monde dont la longitude soit déterminée avec plus d'exactitude que l'est celle du détroit de le Maire & du cap Horn dans la carte que nous avons publiée, puisqu'elle est le résultat de plusieurs observations du soleil & de la lune, que nous avons faites M. Green & moi.

1769.

La variation de l'aiguille aimantée sur cette côte est de 23 à 25° E., excepté près des isles de Barnevelt & du cap Horn où nous trouvâmes que la déclinaison étoit un peu moindre, & ne suivoit pas de regles fixes. C'est probablement le voisinage de la terre qui produit ce dérangement; l'escadre de l'Hermite s'apperçut que toutes les boussoles différoient l'une de l'autre; la déclinaison de l'aiguille d'inclinaison qui fut portée à terre dans la baie de Bon-Succès, étoit de 68° 15′ au-dessous de l'horizon.

Entre le détroit de le Maire & le cap Horn, quand nous étions près de la côte, nous eûmes un courant très-fort, qui avoit sa direction au N. E.; nous le perdîmes lorsque nous fûmes à une distance de quinze ou vingt lieues.

Le 26, nous partîmes du cap Horn, qui est situé au 55° 53′ de latitude S. & au 68° 13′ de longitude O. Nous ne sommes allés que jus-

qu'au 60° 10′ de latitude sud ; notre longi-
1769. tude étoit alors de 74° 30′ O. Nous reconnûmes par dix huit azimuths que la variation de l'aiguille étoit de 27° 9′ E. Comme le tems étoit souvent calme, M. Banks alloit dans un petit bateau pour tirer des oiseaux, & il rapporta quelques albàtross & des coupeurs d'eau. Nous observâmes que les albâtross étoient plus gros que ceux que nous avions pris au nord du détroit. L'un d'eux que nous mesurâmes, avoit dix pieds deux pouces d'envergure Les coupeurs d'eau au contraire y sont plus petits, & ont une couleur plus foncée sur le dos. Nous écorchâmes les albâtross, & après les avoir laissé tremper dans de l'eau salée jusqu'au lendemain matin, nous les fîmes parbouillir : on les mit ensuite cuire dans un peu d'eau douce jusqu'à ce qu'ils fussent tendres, & l'on y fit une sauce piquante. Chacun trouva très-bon ce mets ainsi apprêté, & nous en mangions volontiers, lors même qu'il y avoit du porc frais sur la table.

Il est extrêmement probable, d'après plusieurs observations faites avec beaucoup de soin, que depuis notre départ de terre, jusqu'au 13 février, tems où nous nous trouvâmes au 49° 32′ de latitude, & au 90° 37′ de longitude, nous n'eûmes point de courant à l'ouest.

Nous étions avancés alors à environ 12° à l'ouest, & 3 ½ au nord du détroit de Magel-

lan, après avoir mis trente jours pour faire le tour de la terre de Feu & du cap Horn, depuis l'entrée orientale du détroit jufqu'à ce lieu. On craint tant de doubler le cap Horn, que, fuivant l'opinion générale, il vaut mieux paffer le détroit de Magellan : cependant, après avoir quitté le détroit de le Maire, nous ne fûmes pas obligés une feule fois de rifer entiérement nos huniers. Le Dauphin, dans fon dernier voyage qu'il fit à la même faifon de l'année que nous, fut trois mois à paffer le détroit de Magellan, fans y comprendre le tems qu'il refta au port Famine. D'après les vents que nous eûmes, je fuis perfuadé que fi nous avions pris notre route à travers ce paffage, un féjour fi long au milieu de ces mers auroit fatigué l'équipage, & fort endommagé nos ancres, nos cables, nos voiles & nos agrès : inconvéniens que nous n'eûmes pas à fouffrir. Mais en fuppofant qu'il vaille mieux doubler le cap que de paffer le détroit de Magellan, on pourra toujours demander s'il eft plus à propos de faire route par le détroit de le Maire, ou de tirer à l'eft, & de tourner la terre des Etats. Le lord Anfon, dans fon voyage, avertit que " tous les bâ-
" timens qui font voile dans la mer du Sud, au
" lieu de traverfer le détroit de le Maire, de-
" vroient toujours gagner à l'eft de la terre
" des Etats, & courir continuellement au fud,
" jufqu'au 61 ou 62' de latitude, avant de

1769.

„ mettre le cap à l'oueſt „. Mais, ſuivant moi,
1769. la traverſée du détroit peut être préférable dans quelques circonſtances, tandis que dans d'autres il vaudra mieux ſe tenir à l'eſt de la terre des Etats. Si on rencontre la terre à l'O. du détroit, & que le vent ſoit favorable pour le traverſer, je crois qu'il ne feroit pas raiſonnable de perdre ſon tems à tourner la terre des Etats. Je ſuis convaincu d'ailleurs, qu'en ſe conformant aux avis que j'ai donnés, on peut paſſer le détroit ſans danger. Si on rencontre la terre à l'eſt du détroit, & que le vent ſoit orageux ou contraire, je crois qu'il feroit plus à propos de faire le tour de la terre des Etats. Cependant je ne puis dans aucun cas, comme le lord Anſon, recommander de gagner juſqu'au 61 ou 62' de latitude, avant de mettre le cap à l'oueſt. Nous n'avons point trouvé le courant & les tempêtes qu'on ſuppoſe qu'il eſt néceſſaire d'éviter en allant ſi loin vers le ſud; & en effet, comme les vents ſoufflent preſque continuellement de ce rumb, il n'eſt guere poſſible de ſuivre cet avis. Le navigateur n'a de parti à prendre qu'à porter au ſud en ſerrant le vent: en courant ſur ce bord, il voguera non-ſeulement au ſud, mais à l'oueſt. Si le vent change vers le nord de l'oueſt, ſa route à l'oueſt ſera conſidérable. Il ſera très-à-propos de s'avancer ſuffiſamment à l'oueſt pour doubler toutes les terres, avant que d'entreprendre de porter au nord; la pru-

dence des marins leur fuggérera néceffairement cette précaution. 1769.

Nous commençâmes à avoir des vents forts & une mer groffe, avec des intervalles irréguliers de calme & de beau tems.



CHAPITRE VII.

Suite du paffage du cap Horn *aux nouvelles isles découvertes dans la mer du Sud. Defcription du gifement, & de la forme de ces isles. Détails fur les habitans, & fur plufieurs incidens qui nous furvinrent pendant la route, & lors de l'arrivée du vaiffeau.*

Nous reconnûmes, par l'obfervation & par le lock, que le premier de mars, nous étions au 38° 44′ de latitude S., & au 110° 33′ de longitude O. Un tel accord dans ces deux mefures différentes, après une route de 660 lieues, fut regardé comme très-extraordinaire; il eft démontré par-là que, depuis que nous eûmes quitté la terre du cap Horn, nous ne trouvâmes point de courant qui affectât la direction du vaiffeau : il en réfulte encore que nous n'avions approché d'aucune terre qui fût d'une étendue confidérable : car on trouve toujours

des courans lorsque la terre n'est pas éloignée,
1769. & quelquefois lors même qu'on en est à une distance de cent lieues : ce qui arrive particuliérement sur la côte orientale du continent dans la mer du Nord.

Un grand nombre d'oiseaux voloit continuellement autour du vaisseau, comme cela est ordinaire; M. Banks en tua jusqu'à soixante-deux dans un jour : ce qui est plus remarquable, il attrapa deux mouches de bois, toutes deux de la même espece, & qui sont différentes de celles qu'on a décrites jusqu'à présent : elles s'étoient probablement attachées aux oiseaux, & venoient avec eux de la terre, que nous jugeâmes être fort éloignée. M. Banks trouva aussi une grande seche, qui venoit d'être tuée par les oiseaux ; son corps mutilé flottoit sur l'eau ; elle étoit très-différente des seches qu'on trouve dans les mers d'Europe : car elle avoit, au lieu de suçoirs, des bras qui étoient armés d'une double rangée de griffes aigues, ressemblantes à celles du chat, & qui se retiroient comme celles-ci dans un fourreau. Nous fimes avec cette seche une des meilleures soupes que nous eussions jamais mangée.

Les albâtross commencerent à nous quitter, & depuis le 8 nous n'en vîmes plus. Nous continuâmes notre route, sans qu'il nous arrivât rien de remarquable jusqu'au 24. Ce jour-là, quelques-uns des hommes qui faisoient la garde pendant la nuit, nous rapporterent qu'ils

qu'ils avoient vu paſſer un morceau de bois
près du vaiſſeau, & que la mer qui étoit agitée, 1769.
ſe calma tout-à-coup, & devint unie comme l'étang d'un moulin. Nous penſâmes tous qu'il y avoit une terre au-deſſus du vent; mais je ne crus pas devoir faire des recherches ſur ce que je n'étois pas ſûr de rencontrer; je jugeai pourtant que nous n'étions pas éloignés des isles qui furent découvertes par Quiros en 1606. Notre latitude étoit de 22° 11′ S., & la longitude de 127° 55′ O.

Le 25, ſur le midi, un des ſoldats de marine, jeune homme d'environ vingt ans, fut mis en ſentinelle à la porte de ma chambre. Pendant qu'il étoit de garde, un de mes domeſtiques faiſoit dans le même endroit des bourſes de tabac avec une peau de veau marin; il en avoit promis une à quelques-uns de ſes camarades, en refuſant la même grace au jeune homme qui la lui avoit demandée pluſieurs fois: celui-ci le menaça en riant de lui en dérober s'il le pouvoit. Il arriva que mon domeſtique, appellé précipitamment quelque part, chargea la ſentinelle de veiller ſur ſa peau, ſans faire attention à ce qui venoit de ſe paſſer entr'eux. Le jeune ſoldat en prit une piece: l'autre qui s'en apperçut à ſon retour, ſe mit en colere. Après quelque altercation, il ſe contenta de la reprendre, & déclara que, pour une affaire ſi minutieuſe, il ne porteroit pas ſes plaintes aux officiers. Un des ſoldats en-

tendit la dispute, en apprit le sujet, & le dit
1769. aux autres; s'imaginant que l'honneur de leur corps y étoit intéressé, ils firent au coupable des reproches amers, & lui dirent des injures & des paroles très-outrageantes; ils exagérerent sa faute & la peignirent comme un grand crime. Ils l'accusoient d'avoir volé, pendant qu'il étoit de garde, une chose dont on lui avoit confié le dépôt; ils ajouterent qu'ils se croiroient déshonorés, s'ils avoient désormais aucune communication avec lui. Le sergent en particulier lui dit, que si l'homme qu'il avoit volé ne portoit ses plaintes, il les porteroit lui-même, & que sa probité souffriroit si le voleur n'étoit pas puni. Après tant de reproches & d'insultes de la part de ces gens d'honneur, le pauvre jeune homme se retira dans son hamac, accablé de désespoir & de honte. Le sergent bientôt après alla le trouver, & lui ordonna de le suivre sur le tillac: il obéit sans repliquer; mais comme c'étoit sur la brune, il s'échappa du sergent, & s'en alla d'un autre côté. Il fut apperçu par quelques personnes qui crurent qu'il alloit sur l'avant du vaisseau: lorsqu'ensuite on fit des recherches après lui, on trouva qu'il s'étoit jeté dans la mer. On m'instruisit alors pour la premiere fois du vol & de ses suites.

Nous regrettâmes d'autant plus la perte de ce jeune homme, qu'il étoit très-paisible & très-industrieux, & que le sujet en lui-même,

pour lequel il avoit terminé ſa vie, ſuppoſoit une ame élevée. Le déshonneur n'eſt inſupportable qu'aux caracteres de la trempe du ſien. 1769.

Le 4, ſur les dix heures du matin, Briſcoë, domeſtique de M. Banks, découvrit à trois ou quatre lieues terre au ſud; j'y courus ſur-le-champ, & je trouvai que c'étoit une isle de forme ovale, avec un lagon au milieu, qui en occupoit la plus grande partie. La terre qui environne le lagon eſt en pluſieurs endroits très-baſſe & très-étroite, ſur-tout du côté du ſud, où elle conſiſte principalement en une bande de rochers; on remarque la même choſe à trois endroits ſur la côte du nord: de ſorte que la terre étant ainſi diviſée, elle reſſemble à pluſieurs isles couvertes de bois. A l'extrêmité occidentale de l'isle, il y a un grand arbre, ou un grouppe d'arbres qu'on prendroit pour une tour. Vers le milieu de l'isle on trouve deux cocotiers qui s'élevent par-deſſus tout le reſte, & qui en approchant de l'isle, nous parurent ſemblables à un pavillon. Nous nous approchâmes du côté du nord; & quoique nous n'en fuſſions plus qu'à un mille, la ſonde rapporta 130 braſſes, ſans trouver de fond. On n'apperçoit pas qu'il y ait aucun mouillage dans les environs. Toute l'isle eſt couverte d'arbres d'un verd différent: excepté le palmier & le cocotier, nous ne pûmes pas diſtinguer, même

avec nos lunettes, de quelle espece étoient
1769. les autres. Nous vîmes plusieurs des naturels du pays sur la côte, & nous en comptâmes vingt-quatre ; ils nous parurent être grands, & avoir la tête extraordinairement grosse ; peut-être étoit-elle enveloppée avec une étoffe : ce que nous ne pûmes pas distinguer. Ces habitans sont de couleur de cuivre, & ont de grands cheveux noirs. Nous en vîmes onze se promener le long de la côte vis-à-vis du vaisseau : ils portoient dans leurs mains des bâtons ou piques qui avoient deux fois la hauteur de leur corps ; il nous sembla qu'ils étoient nuds, & ils se retirerent bientôt après dès que le vaisseau eut passé l'isle. Ils se couvrirent alors de quelque chose qui les rendoit d'une couleur éclatante.

Leurs habitations étoient situées sous des grouppes de palmiers, qui ressemblent de loin à des monticules : pour nous, qui excepté les montagnes affreuses de la terre de Feu, n'avions rien vu pendant long-tems que le ciel & la mer, ces petits bois nous parurent un paradis terrestre. Cette isle est située au 18° 47′ de latitude S., & au 139° 28′ de longitude O. ; nous lui donnâmes le nom d'isle du Lagon. La déclinaison de l'aiguille étoit de 22° 54′ E.

A une heure après-midi, nous fîmes voile à l'ouest, & sur les trois heures & demie nous découvrîmes terre une seconde fois vers

le N. O. Nous y arrivâmes au soleil couchant, & nous vîmes que c'étoit une petite isle basse, couverte de bois, de forme ronde, & dont la circonférence n'avoit pas plus d'un mille d'étendue. Nous n'apperçûmes point d'habitans ; nous ne pûmes pas non plus distinguer aucun cocotier ; quoique nous ne fussions qu'à un demi-mille de la côte. La terre cependant étoit couverte de différente verdure : cette isle est par le 18° 35′ de latitude S., & au 139° 48′ de longitude O., éloignée de l'isle du Lagon d'environ sept lieues, dans la direction de N. 62 O. Nous lui donnâmes le nom de cap Thrumb. Je découvris, à l'inspection de la côte, que la marée étoit basse dans l'endroit où nous étions ; j'avois observé à l'isle du Lagon, que la marée étoit haute, ou que la mer n'avoit alors ni flux ni reflux ; d'où je conclus que la lune, étant au S. ½ S. E. ou au sud, produit la haute marée. 1769.

Nous continuâmes notre route par un bon vent alisé, & un tems agréable. Le 5 sur les trois heures après-midi, nous découvrîmes terre à l'ouest ; c'étoit une isle basse, beaucoup plus étendue qu'aucune de celles que nous avions vues auparavant ; elle a dix ou douze lieues de circonférence. Plusieurs de nous passerent toute la soirée sur la grande hune à admirer sa figure extraordinaire : elle ressembloit exactement à un arc ; le contour

de l'arc & la corde étoient formés par la
1769. terre, & l'eau remplissoit l'espace compris entre les deux ; la corde étoit une greve plate, où nous ne reconnûmes aucun signe de végétation. Nous n'y vîmes rien que des tas de plantes marines, déposées en différentes couches, suivant que les marées, plus ou moins hautes, les y avoient placées. L'isle nous parut avoir trois ou quatre lieues de long & 200 verges au plus de largeur ; mais elle étoit sûrement beaucoup plus large, parce qu'une plaine horizontale se voit toujours en perspective, ce qui en raccourcit l'étendue. Deux grandes touffes de cocotiers composoient les pointes ou extrêmités de l'arc, & la plus grande partie de ce même arc étoit couverte d'arbres, de hauteur, de figure & de couleur différentes ; en d'autres endroits pourtant, il nous sembla que le terrein étoit dépouillé & aussi bas que la corde. Quelques personnes de l'équipage crurent avoir remarqué à travers cette corde, des ouvertures qui communiquoient avec l'étang ou lac que nous avons dit être au milieu ; nous ignorons si elles ne se sont point trompées. Nous fîmes voile jusqu'au soleil couchant, en face de la greve plate ou de la corde, n'étant pas à une lieue de terre ; nous jugeâmes alors que nous étions à-peu-près vis-à-vis le milieu des deux extrêmités de l'arc. Nous y fondâmes, & nous ne trouvâmes point de fond à

130 brasses. Dans cette latitude, il fait nuit obscure immédiatement après le coucher du soleil, & nous perdîmes tout-à-coup la terre de vue. Remettant à la voile, avant que la ligne de sonde fût entiérement retirée, nous gouvernâmes en observant le son des brisans que nous entendîmes distinctement, jusqu'à ce que nous fussions loin de la côte. 1769.

Par la fumée que nous vîmes en différens endroits, nous reconnûmes que l'isle étoit habitée; nous lui donnâmes le nom de Bow-Island, ou isle de l'Arc. Après que nous eûmes dépassé l'isle, M. Gore, mon second lieutenant, dit qu'il avoit apperçu de dessus le tillac plusieurs naturels du pays, qui étoient sous des arbres; qu'il avoit distingué leurs maisons & quelques pirogues qu'ils avoient retirées sur le rivage: mais il fut le seul de l'équipage qui eut ce bonheur. La pointe orientale de cette isle est située au 18° 23′ de latitude S., & au 141° 12′ de longitude ouest; la déclinaison de l'aiguille étoit de 5° 38′ est.

Le lendemain 6, sur le midi, nous vîmes terre une seconde fois à l'ouest; nous en approchâmes vers les trois heures: il nous parut que c'étoit deux isles ou plutôt un grouppe d'isles, qui s'étendoient du N. O. $\frac{1}{4}$ N. au S. E. $\frac{1}{4}$ S. dans un espace d'environ neuf lieues. Les deux plus grandes de ces isles sont séparées l'une de l'autre par un canal d'environ

1769. un demi-mille de large ; elles ſont environnées par des isles plus petites, auxquelles elles s'uniſſent par des récifs cachés ſous l'eau.

Ces isles, placées dans toute ſorte de directions, forment des cordons de terre, longs & étroits ; quelques-unes ont dix milles de longueur & même davantage, & il n'y en a aucune qui ait plus d'un quart de mille de large ; nous vîmes ſur toutes des arbres de différentes eſpeces, & en particulier des cocotiers. La partie la plus S. E. de ces isles eſt ſituée au 18° 12′ de latitude S., & au 142° 42′ de longitude O., à vingt-cinq lieues à l'O. ½ N. de l'extrêmité occidentale de l'isle de l'Arc. Nous rangeâmes la côte S. O. de cette isle, & nous entrâmes dans une baie, dont le giſement eſt au N. O. de la pointe la plus méridionale du grouppe : on y trouve une mer unie, & l'apparence d'un mouillage, ſans beaucoup de houle ſur la côte. A trois quarts de mille du rivage, la ſonde ne nous rapporta point de fond par 100 braſſes ; & je ne crus pas qu'il fût prudent d'avancer plus près.

Sur ces entrefaites, pluſieurs des habitans s'aſſemblerent ſur la côte ; quelques-uns vinrent dans des pirogues juſqu'aux récifs, mais ils ne voulurent pas les paſſer. Sur cela, nous voguâmes à petites voiles le long de la côte ; dès que nous fûmes vers l'extrêmité de l'isle, ſix Indiens, qui s'étoient tenus pendant quel-

que tems vis-à-vis du vaiſſeau, lancerent ſur-le-champ à la mer deux pirogues avec beaucoup de promptitude & de dextérité, & nous imaginâmes qu'ils avoient deſſein de venir à bord. En conſéquence, nous mîmes à la cape: mais ils s'arrêterent, comme leurs camarades, ſur les récifs. Nous ne fîmes pas voile tout de ſuite, parce que nous apperçûmes deux meſſagers que d'autres pirogues plus grandes leur avoient dépêchés: ces meſſagers alloient en grande hâte, tantôt marchant à guet, & tantôt nageant autour du récif; enfin ils arriverent. Les Indiens qui étoient à bord des deux pirogues, ne faiſant plus de diſpoſitions pour s'avancer après avoir reçu le meſſage, nous crûmes qu'ils avoient réſolu de ne pas aller plus loin. Nous attendîmes quelque tems, & nous nous éloignâmes; lorſque nous fûmes à deux ou trois milles de la côte, nous apperçûmes quelques-uns des habitans qui nous ſuivoient dans une pirogue équipée d'une voile. Nous ne crûmes pas devoir les attendre; & quoiqu'ils euſſent paſſé les récifs, ils s'en retournerent bientôt après. 1769.

Suivant ce que nous avons pu connoître des naturels du pays, lorſque nous étions le plus près de la côte, ils ſont-à-peu-près de notre taille & bien faits. Il nous ſembla qu'ils étoient nuds & d'un teint brun; leurs cheveux noirs étoient renfermés dans un rézeau autour de la tête, & formoient par-derriere une eſpece de

touffe. La plupart portoient deux armes dans
1769. leurs mains, l'une un bâton mince de dix à quatorze pieds de long, au bout duquel étoit un petit nœud taillé à-peu-près comme la pointe d'une lance; l'autre avoit environ quatre pieds de long & la forme d'une pagaye; ce pouvoit en être véritablement une, car quelques-unes de leurs pirogues étoient très-petites. Celles qu'ils mirent en mer sous nos yeux, ne pouvoient guere porter plus des trois hommes qui y entrerent; il est vrai que nous en vîmes d'autres qui avoient six ou sept hommes à bord, & que dans l'une on avoit hissé une voile qui ne s'élevoit pas à plus de six pieds au dessus du plat bord, & dont ils formerent une espece de banne, lorsque la pluie vint à tomber. La pirogue qui nous suivoit en mer, portoit une voile peu différente d'un tréou anglois, & presqu'aussi élevée que celle dont on se serviroit dans un bateau anglois de la même grandeur.

Les hommes qui se tinrent sur la côte vis-à-vis de notre bâtiment, firent plusieurs signaux; il n'est pas aisé de décider s'ils prétendoient par-là nous effrayer, ou nous inviter de descendre à terre. Nous leur répondîmes par des cris & en agitant nos chapeaux; ils repliquerent en faisant des acclamations à leur tour. Nous ne mîmes pas leurs dispositions à l'épreuve, en entreprenant de débarquer: l'isle étoit peu considérable; & comme nous n'avions

besoin de rien de ce que nous pouvions y trouver, nous pensâmes que, pour satisfaire une simple curiosité, il auroit été imprudent & cruel de hasarder une querelle dans laquelle les naturels du pays auroient été la victime de notre supériorité. D'ailleurs nous espérions rencontrer bientôt l'isle où nous devions faire nos observations astronomiques. Nous étions persuadés que les habitans, en connoissant nos forces, nous admettroient sans opposition, & que, par leur entremise, les isles voisines nous feroient le même accueil, si nous desirions d'en profiter. 1769.

Nous avons donné à ces isles le nom de Grouppes.

Le 7, à la pointe du jour & vers le six heures & demie du matin, nous découvrîmes au nord une autre isle, qui nous parut avoir quatre milles de circonférence. Le terrein en étoit très-bas, & il y avoit une piece d'eau au milieu. Nous crûmes appercevoir quelques bois; l'isle nous parut couverte de verdure & agréable. Nous n'y vîmes ni cocotiers ni habitans, mais une grande quantité d'oiseaux; c'est pour cela que nous l'appellâmes l'isle des Oiseaux ou Bird-Island.

Elle est située au 17° 48′ de latitude S., & au 143° 35′ de longitude O., à dix lieues O. ½ N. de l'extrêmité occidentale des Grouppes. La déclinaison de la boussole y est de 6° 32′ E.

Le 8, vers les deux heures après-midi,
1769. nous apperçûmes terre au nord; & au soleil couchant, nous nous trouvâmes vis-à-vis, & à environ deux lieues de distance; elle ressembloit à une double rangée d'isles basses, couvertes de bois & jointes l'une à l'autre par des récifs, de maniere qu'elle formoit une seule isle ovale ou en ellipse, avec un lac au milieu. Les petites isles & les récifs qui environnent le lac, ont la forme d'une chaîne, & nous lui donnâmes pour cela le nom de Chain-Island, isle de la Chaîne. Nous jugeâmes que sa longueur du N. O. au S. E. étoit d'environ cinq lieues, & qu'elle avoit à-peu-près cinq milles de large. Les arbres que nous y vîmes parurent grands, & nous apperçûmes de la fumée entre ces arbres, preuve certaine que l'isle étoit habitée. Le milieu de l'isle est au 16° 23′ de latitude S. & au 145° 54′ de longitude O., à quarante-cinq lieues à l'O. N. de l'isle des Oiseaux. Nous trouvâmes, par différens azimuths, que la déclinaison de l'aiguille étoit de 4° 54′ E.

Le 10, nous eûmes pendant la nuit un gros tems, avec de la pluie & des éclairs : la brume continua jusqu'à neuf heures du matin. L'air s'éclaircit alors, & nous vîmes, à environ cinq lieues au N. O. $\frac{1}{4}$ O., l'isle que les naturels du pays appellent Maitea, & à laquelle le capitaine Wallis, qui la découvrit le premier, donna le nom d'isle d'Osnabruck. C'est une

isle élevée & ronde, qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence ; elle est couverte d'arbres dans quelques endroits, & dans d'autres ce n'est qu'un rocher tout nud : en la regardant de ce point de vue où nous étions, elle ressemble à un chapeau dont la tête est très-haute ; mais quand on la voit restant au nord, le sommet a la forme du toît d'une maison. Nous estimâmes qu'elle étoit au 17° 48′ de latitude S., & au 148° 10′ de longitude O., à quarante-quatre lieues O. ¼ S. O. de l'isle de la Chaîne. 1769.



CHAPITRE VIII.

*Arrivée de l'*Endeavour *à* Otahiti, *appellé par le capitaine Wallis,* isle du roi George III. *Regles établies pour trafiquer avec les naturels du pays. Description de plusieurs incidens qui survinrent dans une visite que nous rendîmes aux deux chefs Tootahah & Toubouraï Tamaïdé.*

LE 10 avril, quelques-uns de nos gens qui cherchoient à découvrir l'isle pour laquelle nous étions destinés, nous rapporterent qu'ils voyoient terre dans cette partie de l'horizon où nous comptions la trouver ; mais ce qu'on voyoit étoit si obscur, que nous disputâmes jusqu'au soleil couchant pour savoir si c'étoit

terre. Cependant le lendemain, dès les six
1769. heures, nous nous apperçûmes que nos gens ne s'étoient pas trompés; il nous parut que la terre étoit très-élevée & en forme de montagne, & qu'elle s'étendoit de l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ S., à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ N. Nous reconnûmes que c'étoit l'isle que le capitaine Wallis avoit nommée l'isle de George III. Le calme & le défaut de vent différerent notre approche; de sorte que, le 12 au matin, nous n'en étions guere plus près que la nuit précédente. Sur les sept heures il s'éleva une brise, & avant qu'il fût onze heures, nous remarquâmes plusieurs pirogues qui faisoient voile vers notre vaisseau: il y en eut peu qui voulussent s'approcher, & nous ne pûmes pas persuader aux hommes qui montoient celles-ci, de venir à bord. Dans chacune des pirogues il y avoit de jeunes planes & des branches d'un arbre que les Indiens appellent *emidho*; nous apprîmes dans la suite qu'ils les apportoient comme un témoignage de paix & d'amitié; ils nous en tendirent quelques-unes le long des côtés du vaisseau, en nous faisant, avec beaucoup d'empressement, des signes que nous n'entendîmes pas d'abord. Enfin nous conjecturâmes qu'ils desiroient que ces symboles fussent placés dans quelque partie remarquable de notre batiment. Sur-le-champ nous les attachâmes parmi les agrès, sur quoi ils nous témoignerent la plus grande satisfaction. Nous achetâmes

leur cargaiſon, qui conſiſtoit en cocos & en divers autres fruits que nous trouvâmes très-bons après un ſi long voyage. 1769.

Nous naviguâmes à petites voiles, pendant toute la nuit, ſur des fonds de 12 à 22 braſſes, & vers les ſept heures du matin nous mîmes à l'ancre par 13 braſſes, dans la baie de Port-Royal, appellée par les naturels du pays *Mâtavaï.* Nous fûmes bientôt environnés par les pirogues des habitans de l'isle, qui nous apportoient des cocos, un fruit qui reſſemble à la pomme, du fruit-à-pain, & quelques petits poiſſons qu'ils donnerent en échange de nos verroteries. Ils avoient un cochon qu'ils ne vouloient nous céder que pour une hache; nous refuſâmes de l'acheter, parce que, ſi nous leur en avions donné ce prix, ils n'auroient jamais voulu le diminuer dans la ſuite, & nous n'aurions pas pu par cet échange nous procurer tous les cochons dont nous avions beſoin. Le fruit-à-pain croît ſur un arbre qui eſt à-peu-près de la grandeur d'un chêne moyen; ſes feuilles d'une figure ovale ont ſouvent un pied & demi de long; elles ont des ſinuoſités profondes comme celles du figuier, auxquelles elles reſſemblent par la conſiſtance, la couleur, & le ſuc laiteux & blanchâtre qu'elles diſtillent lorſqu'on les rompt. Le fruit eſt à-peu-près de la groſſeur & de la forme de la tête d'un enfant; ſa ſurface eſt compoſée de réseaux qui ne ſont pas fort différens de ceux

1769. de la truffe; il est couvert d'une peau légere, & a un trognon de la grosseur du manche d'un petit couteau. La chair qu'on mange se trouve entre la peau & le trognon; elle est aussi blanche que la neige, & a un peu plus de consistance que le pain frais : on la partage en trois ou quatre parts, & on la grille avant que de la manger. Son goût, quoiqu'insipide, a une douceur assez approchante de celle de la mie de pain de froment, mêlée avec un artichaux de Jérusalem.

Parmi les Indiens d'Otahiti qui vinrent près du vaisseau, il y avoit un vieillard, nommé *Owhaw*, qui fut reconnu par M. Gore & par plusieurs autres qui avoient suivi le capitaine Wallis dans cette isle. J'appris qu'il lui avoit été très-utile, & je le fis monter à bord du bâtiment avec quelques-uns de ses compagnons; je tâchai de faire tout ce qui pouvoit lui être agréable, espérant en retirer les mêmes avantages.

Comme notre séjour dans l'isle ne devoit probablement pas être court, il falloit que les marchandises que nous avions apportées pour commercer avec les naturels du pays, ne diminuassent pas de valeur : ce qui seroit arrivé sûrement, si chacun avoit été le maître de donner ce qui lui plairoit, en échange de ce qu'il voudroit acheter : comme d'ailleurs il se seroit élevé nécessairement de la confusion & des disputes, s'il n'y avoit pas eu des regles

regles dans les marchés, je rédigeai les suivantes, & j'ordonnai qu'on les observât ponctuellement. 1769.

*Regles à observer par toutes les personnes appartenantes à l'*Endeavour, *vaisseau de sa majesté, pour établir un commerce régulier & uniforme avec les habitans de l'*isle George.

" 1°. On s'efforcera, par tous les moyens „ honnêtes, d'entretenir une bonne intelligence avec les naturels du pays, & on les „ traitera avec toute l'humanité imaginable.

„ 2°. Il y aura une ou plusieurs personnes nommées pour commercer avec les naturels du pays, des denrées, fruits & autres productions de la terre. Excepté ces préposés, aucun officier, matelot ou autre personne appartenante au vaisseau, ne pourra faire ou entreprendre aucune espece d'échange, sans en avoir obtenu la permission.

„ 3°. Quiconque sera employé à terre, pour quelque service que ce soit, se conformera strictement aux ordres qu'il aura reçus; si par négligence il perd quelques armes ou ustensiles, ou si on les lui dérobe, on lui en retiendra la valeur entiere sur sa paie, suivant la coutume de la marine en pareil cas, & il sera en outre puni suivant la nature du cas.

„ 4°. La même peine sera imposée à qui-
1769. „ conque sera convaincu d'avoir distrait, „ offert en échange, ou trafiqué quelques „ provisions du vaisseau, de quelque espece „ qu'elles soient.

„ 5° On ne pourra échanger aucune espece „ de fer, ou d'instrumens faits de ce métal, „ ni aucune espece d'étoffes, ou autres articles „ utiles ou nécessaires, à moins que ce ne soit „ contre des comestibles. „

Dès que le vaisseau fut assuré dans l'endroit où nous nous arrètames, j'allai à terre avec MM. Banks & Solander, notre ami Owhaw & un détachement sur les armes. Plusieurs centaines d'habitans nous reçurent à la descente du bateau : ils annonçoient, au moins par leurs regards, que nous étions les bien-venus, quoiqu'ils fussent tellement intimidés, que le premier qui s'approcha de nous se prosterna si bas qu'il étoit presque rampant sur ses mains & sur ses genoux. C'est une chose remarquable que cet Indien, ainsi que ceux qui étoient venus dans les pirogues, nous présenterent le même symbole de paix, qu'on sait avoir été en usage parmi les anciennes & puissantes nations de l'hémisphere septentrional, la branche verte d'un arbre. Nous le reçûmes avec des regards & des gestes d'amitié & de contentement. Lorsque nous observâmes que chacun d'eux tenoit une branche à sa main, sur-le-champ nous en prîmes tous un rameau que

nous tînmes dans les nôtres de la même maniere. 1769.

Ils marcherent avec nous environ un demi-mille, vers l'endroit où le Dauphin conduit par Owhaw, avoit fait ſon eau; quand nous y fûmes arrivés, ils s'arrêterent, & mirent à nud le terrein, en arrachant toutes les plantes: alors les principaux d'entr'eux y jeterent les branches vertes qu'ils tenoient, en nous invitant par ſignes à faire la même choſe. Nous montrâmes à l'inſtant combien nous étions empreſſés à les ſatisfaire; & afin de donner plus de pompe à la cérémonie, je fis ranger en bataille les ſoldats de marine, qui marcherent en ordre & placerent leurs rameaux ſur ceux des Indiens, & nous ſuivîmes leur exemple. Nous continuâmes enſuite notre marche; & lorſque nous fûmes parvenus au lieu de l'aiguade, les Indiens nous firent entendre par ſignes, que nous pouvions occuper ce canton; mais nous ne le trouvâmes pas convenable. Cette promenade diſſipa la timidité des Indiens, que la ſupériorité de nos forces leur avoit inſpirée d'abord, & ils prirent de la familiarité. Ils quitterent avec nous l'aiguade, & nous firent paſſer à travers les bois. Chemin faiſant, nous diſtribuâmes de la verroterie & d'autres petits préſens, & nous eûmes la ſatisfaction de voir qu'ils leur faiſoient beaucoup de plaiſir. Notre détour fut de quatre

à cinq milles, au milieu de bocages qui étoient
1769. chargés de noix de cocos & de fruits-à-pain, & qui donnoient l'ombrage le plus agréable. Les habitations de ce peuple, situées sous ces arbres, n'ont pour la plupart qu'un toît sans enceintes ni murailles, & toute la scene réalise ce que les fables poétiques nous racontent de l'Arcadie. Nous remarquâmes pourtant avec regret que, dans toute notre course, nous n'avions apperçu que deux cochons & pas une volaille. Ceux de nos gens qui avoient été de l'expédition du Dauphin, nous dirent que nous n'avions pas encore vu les Indiens de la premiere classe. Ils soupçonnerent que les chefs s'étoient éloignés; ils voulurent nous conduire à l'endroit où étoit situé, dans le premier voyage, ce qu'ils appelloient le palais de la reine: mais nous n'en trouvâmes aucun vestige. Nous nous décidâmes à retourner le lendemain au matin, & faire des efforts pour découvrir la noblesse dans ses retraites.

Dès le grand matin du 13, avant que nous fussions sortis du vaisseau, quelques pirogues, dont la plupart venoient du côté de l'ouest, s'approcherent de nous. Deux de ces pirogues étoient remplies d'Indiens qui, par leur maintien & leur habillement, paroissoient être d'un rang supérieur. Deux d'entr'eux vinrent à bord & se choisirent parmi nous chacun un ami; l'un qui s'appelloit Matahah, prit M. Banks pour le sien, & l'autre s'adressa à moi;

cette cérémonie consista à se dépouiller d'une grande partie de leurs habillemens & à nous en revêtir. Nous présentâmes en retour à chacun une hache & quelques verroteries. Bientôt après, en nous montrant le S. O., ils nous firent signe d'aller avec eux dans les endroits où ils demeuroient. Comme je voulois trouver un havre plus commode, & faire de nouvelles épreuves sur le caractere de ce peuple, j'y consentis. 1769.

Je fis équiper deux bateaux, & je m'embarquai accompagné de MM. Banks & Solander, de nos officiers & de nos deux amis Indiens. Après un trajet d'environ une lieue, ils nous engagerent par signes à débarquer, & nous firent entendre que c'étoit là le lieu de leur résidence. Nous descendîmes à terre, au milieu d'un grand nombre de naturels du pays, qui nous menerent dans une maison beaucoup plus longue que celles que nous avions vues jusqu'alors. Nous apperçûmes en entrant, un homme d'un âge moyen, qui s'appelloit, comme nous l'apprîmes ensuite, Tootahah. A l'instant on étendit des nattes, & l'on nous invita à nous asseoir vis-à-vis de lui. Dès que nous fûmes assis, Tootahah fit apporter un coq & une poule qu'il présenta à M. Banks & à moi; nous acceptâmes le présent, qui fut suivi bientôt après d'une piece d'étoffe parfumée à leur maniere, & dont ils eurent grand soin de nous faire remarquer l'odeur

1769. qui n'étoit point désagréable. La piece que reçut M. Banks avoit onze verges de long & deux de large : il donna en retour une cravate de soie garnie de dentelles & un mouchoir de poche. Tootahah se revêtit sur-le-champ de cette nouvelle parure, avec un air de complaisance & de satisfaction qu'il n'est pas possible de décrire. Mais il est tems de parler des femmes.

Après ces présens reçus & donnés, les femmes nous accompagnerent à plusieurs grandes maisons que nous parcourûmes avec beaucoup de liberté ; elles nous firent toute sorte de politesses, dont il nous étoit facile de profiter : elles ne paroissoient avoir aucune espece de scrupule, qui nous empêchât de jouir des plaisirs qu'elles nous offroient. Excepté le toît, les maisons, comme je l'ai dit, sont ouvertes par-tout, & ne présentent aucun lieu retiré; mais les femmes, en nous montrant souvent les nattes étendues sur la terre, en s'y asseyant quelquefois, & en nous attirant vers elles, ne nous laisserent aucun lieu de douter qu'elles s'embarrassoient beaucoup moins que nous d'être apperçues.

Nous prîmes enfin congé du chef notre ami, & nous dirigeâmes notre marche le long de la côte. Lorsque nous eûmes fait environ un mille de chemin, nous rencontrâmes un autre chef, appellé Toubouraï Tamaïdé, à la tête d'un grand nombre d'insulaires. Nous

ratifiâmes avec lui un traité de paix, en suivant les cérémonies décrites plus haut & que nous avions mieux apprises ; après avoir reçu la branche qu'il nous présenta, & lui en avoir donné une autre en retour, nous mîmes la main sur la poitrine, en prononçant le mot *taïo*, qui signifie, à ce que nous pensions, ami ; le chef nous fit entendre que si nous voulions manger, il étoit prêt à nous donner des vivres. Nous acceptâmes son offre, & nous dinâmes de très-bon cœur avec du poisson, du fruit-à-pain, des cocos & des fruits de plane apprêtés à leur maniere. Ils mangeoient du poisson, & nous en présenterent ; mais ce mêt n'étoit pas de notre goût, & nous le refusâmes. 1769.

Pendant cette visite, une femme de notre hôte, appellée Tomio, fit à M. Banks l'honneur de se placer près de lui sur la même natte. Tomio n'étoit pas dans la premiere fleur de l'âge, & elle ne nous parut point avoir jamais été remarquable par sa beauté : c'est pour cela, je pense, que M. Banks ne lui fit pas un accueil bien flatteur. Cette femme essuya une autre mortification : sans faire attention à la dignité de sa compagne, M. Banks voyant parmi la foule une jolie petite fille, il lui fit signe de venir à lui ; la jeune fille se fit un peu presser, & vint enfin s'asseoir de l'autre côté de M. Banks ; il la chargea de petits présens & de toutes les brillantes

bagatelles qui pouvoient lui faire plaisir. La
1769. princesse, quoique mortifiée de la préférence
qu'on accordoit à sa rivale, ne cessa pourtant
pas ses attentions à l'égard de M. Banks; elle
lui donnoit le lait des cocos & toutes les
friandises qui étoient à sa portée. Cette scene
auroit pu devenir plus intéressante & plus
curieuse, si elle n'avoit pas été interrompue
par un incident sérieux. M. Solander & M.
Monkhouse se plaignirent qu'on les avoit
volés: le premier avoit perdu une petite lunette
dans une boîte de chagrin, & le second
sa tabatiere. Malheureusement cet événement
mit fin à la bonne humeur de la compagnie.
On porta des plaintes au chef sur le
délit; & afin de rendre la chose plus grave,
M. Banks se leva avec vivacité, & frappa
la terre de la crosse de son fusil. Toute l'assemblée
fut pénétrée de frayeur, en voyant ce
mouvement & en entendant le bruit. Excepté
le chef, trois femmes & deux ou trois autres
naturels du pays qui, par leur habillement,
sembloient être d'un rang supérieur, tous les
autres s'enfuirent de la maison avec la plus
grande précipitation. Le chef portoit sur son
visage des marques de confusion & de douleur:
il prit M. Banks par la main, & le conduisit
à l'autre bout de l'habitation, où il y
avoit une grande quantité d'étoffes; il les lui
offrit piece à piece, en lui faisant signe que
si cela pouvoit expier l'action qui venoit de

ſe commettre, il étoit le maître d'en prendre une partie, & même le tout s'il le vouloit. 1769.
M. Banks rejeta cet offre, & lui fit entendre qu'il ne vouloit rien que ce qu'on avoit dérobé malhonnètement. Toubouraï Tamaïdé ſortit alors en grande hâte, laiſſant M. Banks avec Tomio, qui pendant toute cette ſcene de déſordre & de terreur, s'étoit toujours tenue à ſes côtés; & il lui fit ſigne de l'attendre juſqu'à ſon retour. M. Banks s'aſſit avec Tomio, & fit pendant environ une demi-heure la converſation, autant qu'il le put, par ſignes. Le chef revint, portant en ſa main la tabatiere & la boîte de la lunette, & il les rendit. La joie étoit peinte ſur ſon viſage avec une force d'expreſſion qu'on ne rencontre que chez ces peuples. En ouvrant l'étui de la lunette, on s'apperçut qu'elle étoit vuide; la phyſionomie de Toubouraï Tamaïdé changea ſur-le-champ; il prit M. Banks une ſeconde fois par la main, ſortit précipitamment avec lui hors de la maiſon ſans prononcer une parole, & le conduiſit le long de la côte en marchant fort vîte. Lorſqu'ils furent à environ un mille de diſtance de la maiſon, ils rencontrerent une femme qui donna au chef une piece d'étoffe: il la prit avec empreſſement, & continua ſon chemin en la portant à ſa main. M. Solander & M. Monkhouſe les avoient ſuivis; ils arriverent enfin à une maiſon, où ils furent reçus par une autre femme

1769. à qui le chef donna la piece d'étoffe, & il fit signe à nos messieurs de lui donner aussi quelques verroteries; ils satisfirent à sa demande, & après que la piece d'étoffe & les verroteries eurent été déposées sur le plancher, la femme sortit & revint une demi-heure après avec la lunette, en témoignant à cette occasion la même joie que nous avions remarquée auparavant dans le chef. Ils nous rendirent nos présens avec une inflexible résolution de ne pas les accepter. On força M. Solander de recevoir l'étoffe, comme une réparation de l'injure qu'on lui avoit faite; il ne put pas s'en dispenser, mais il voulut à son tour faire un présent à la femme. Il ne sera peut-être pas facile de rendre raison de toutes les manœuvres qu'on employa pour recouvrer la lunette & la tabatiere; mais cette difficulté ne paroîtra pas étrange, si l'on fait attention que la scene se passoit au milieu d'un peuple dont on ne connoît encore qu'imparfaitement le langage, la police & les mœurs. Au reste, dans ce qui se passa, les chefs firent paroître une intelligence & une combinaison de moyens, qui feroit honneur aux gouvernemens les plus réguliers & les plus policés. Sur les six heures du soir, nous retournâmes au vaisseau.



1769.

CHAPITRE IX.

Lieu choisi pour notre observatoire, & pour la construction d'un fort. Excursion dans les bois, & suites de ce voyage. Construction du fort. Visites que nous rendirent plusieurs chefs à bord du vaisseau, & à notre fort. Détails sur la musique des naturels du pays, & la maniere dont ils disposent de leurs morts.

Le lendemain 15, plusieurs des chefs que nous avions vus la veille, vinrent à bord de notre vaisseau; ils nous apporterent des cochons, du fruit-à-pain & d'autres rafraîchissemens, & nous leur donnâmes en échange des haches, des toiles & les autres marchandises qui nous paroissoient leur faire plus de plaisir.

Dans le petit voyage que je fis à l'ouest de l'isle, je n'avois point trouvé de havre plus convenable que celui où nous étions; je me décidai à aller à terre, & à choisir un canton commandé par l'artillerie du vaisseau, où je pusse construire un petit fort pour notre défense, & me préparer à faire nos observations astronomiques.

Je pris donc un détachement d'hommes, &

1769. je débarquai sans délai, accompagné de MM. Banks & Solander, & de l'astronome M. Green. Nous nous fixâmes à la pointe N. E. de la baie, sur une partie de la côte, qui, à tous égards, étoit très-propre à remplir notre objet, & aux environs de laquelle il n'y avoit aucune habitation d'Indiens. Après que nous eûmes marqué le terrein que nous voulions occuper, nous dressâmes une petite tente qui appartenoit à M. Banks, & que nous avions apportée pour cela du vaisseau. Sur ces entrefaites, un grand nombre de naturels du pays s'étoient rassemblés autour de nous; mais il nous sembla que c'étoit seulement pour nous regarder, car ils n'avoient aucune espece d'armes. J'ordonnai néanmoins qu'excepté Owhaw & l'un d'eux qui paroissoit un chef, aucun autre ne passât la ligne que j'avois tracée. Je m'adressai aux deux personnes que je viens de nommer, & je tâchai de leur faire entendre par signes que nous avions besoin de ce terrein pour y dormir pendant un certain nombre de nuits, & qu'ensuite nous nous en irions. Je ne sais pas s'ils comprirent ce que je voulois leur expliquer, mais tous les habitans du pays se comporterent avec une déférence & un respect qui nous causerent à la fois du plaisir & de la surprise; ils s'assirent paisiblement hors de l'enceinte, & regarderent, sans nous interrompre, jusqu'à la fin des travaux qui durerent plus de deux heures. Comme nous n'avions vu

que deux cochons & point de volaille dans la promenade que nous fîmes, lorsque nous débarquâmes dans cet endroit, nous soupçonnâmes qu'à notre arrivée ils avoient retiré ces animaux dans l'intérieur du pays. Nous étions d'autant plus portés à le croire, qu'Owhaw n'avoit cessé de nous faire signe de ne pas aller dans les bois; c'est pour cela que, malgré son avis, nous résolûmes d'y pénétrer. Après avoir commandé treize soldats de marine & un officier subalterne pour garder la tente, nous partîmes suivis d'un grand nombre d'Otahitiens. En traversant une petite riviere qui étoit sur notre passage, nous vîmes quelques canards; dès que nous fûmes à l'autre extrêmité, M. Banks tira sur ces oiseaux, & en tua trois d'un coup. Cet incident répandit la terreur parmi les Indiens; la plupart tomberent sur-le-champ à terre, comme s'ils avoient été frappés par l'explosion du fusil; peu de tems après, cependant, ils revinrent de leur frayeur, & nous continuâmes notre route. Nous n'allâmes pas loin sans être alarmés par deux coups de fusil que notre garde avoit tirés dans la tente. Nous étions alors un peu écartés les uns des autres; mais Owhaw nous eut bientôt rassemblés, & d'un geste de la main il renvoya tous les Indiens qui nous suivoient, excepté trois qui, pour nous donner un gage de paix & nous prier d'avoir à leur égard les mêmes dispositions, coururent en hâte rompre des branches

1769.

1769. d'arbre, & revinrent à nous en les portant dans leurs mains. Nous avions trop de raiſons de craindre qu'il ne nous fût arrivé quelque déſaſtre ; nous retournâmes à grands pas vers la tente, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un demi-mille, & en y arrivant nous n'y trouvâmes que nos gens.

Nous apprîmes qu'un des Indiens, qui étoit reſté autour de la tente, après que nous en fûmes ſortis, guettant le moment d'y entrer à l'improviſte, & ſurprenant la ſentinelle, lui avoit arraché ſon fuſil. L'officier qui commandoit le détachement, ſoit par la crainte de nouvelles violences, ſoit par le deſir naturel d'exercer une autorité à laquelle il n'étoit pas accoutumé, ſoit enfin par la brutalité de ſon caractere, ordonna aux ſoldats de marine de faire feu : ceux-ci ayant auſſi peu de prudence & d'humanité que l'officier, tirerent au milieu de la foule qui s'enfuyoit & qui étoit compoſée de plus de cent perſonnes ; ils obſerverent qu'ils n'avoient pas tué le voleur ; ils le pourſuivirent, & le firent tomber roide mort d'un nouveau coup de fuſil. Nous ſûmes par la ſuite qu'aucun autre Otahitien n'avoit été tué ni bleſſé.

Owhaw, qui ne nous avoit point quittés, obſervant qu'il n'y avoit plus aucun de ſes compatriotes autour de nous, raſſembla avec peine un petit nombre de ceux qui avoient pris la fuite, & les fit ranger devant la tente ;

nous tâchâmes de juſtifier nos gens auſſi-bien qu'il nous fut poſſible, & de convaincre les 1769.
Indiens que s'ils ne nous faiſoient point de mal, nous ne leur en ferions jamais. Ils s'en allerent ſans témoigner ni défiance, ni reſſentiment, & après avoir démonté notre tente, nous retournâmes au vaiſſeau, peu contens de ce qui s'étoit paſſé dans la journée.

Nous interrogeâmes plus particuliérement le détachement de garde, qui s'apperçut bientôt que nous ne pouvions pas approuver ſa conduite. Les ſoldats, pour ſe défendre, dirent que la ſentinelle à qui on avoit arraché le fuſil, avoit été attaquée & jetée à terre d'une maniere violente, & même que le voleur l'avoit frappé avant que l'officier eût ordonné de faire feu. Quelques-uns de nos gens prétendirent que ſi Owhaw n'étoit pas inſtruit qu'on formeroit quelque entrepriſe contre les ſoldats qui gardoient la tente, il en avoit au moins des ſoupçons ; que c'étoit pour cela qu'il avoit fait tant d'efforts afin de nous empêcher de la quitter. D'autres expliquerent ſon importunité par le deſir qu'il avoit que nous reſtaſſions ſur la côte, ſans aller dans l'intérieur du pays. On remarqua que, puiſque M. Banks venoit de tirer ſur des canards, Owhaw & les chefs qui nous avoient toujours ſuivis, lors même que les autres Indiens eurent été renvoyés, n'auroient pas penſé, par les coups de fuſil qu'ils entendirent, qu'il venoit de s'éle-

ver une querelle, s'ils n'avoient pas eu des
1769. raisons de soupçonner que leurs compatriotes nous avoient fait quelque insulte. On appuyoit ces conjectures sur ce que nous les avions vu remuer les mains pour faire signe aux Otahitiens de se disperser & détacher à l'instant des branches d'arbres qu'ils nous offrirent. Nous n'avons jamais pu connoître certainement les véritables circonstances de cette malheureuse affaire, & si quelques-unes de nos conjectures étoient fondées.

Le lendemain au matin 16, nous vîmes peu de naturels du pays sur la côte, & aucun n'approcha du vaisseau, ce qui nous convainquit que toutes nos tentatives pour calmer leurs craintes avoient été sans succès. Nous remarquâmes sur-tout avec regret, qu'Owhaw lui-même nous avoit abandonnés, quoiqu'il eût été si constant dans son attachement, & si empressé à rétablir la paix qui venoit de se rompre.

Les choses ayant pris une tournure si peu favorable, je fis touer le vaisseau plus près de la côte, & je l'amarrai de maniere qu'il commandoit à toute la partie N. E. de la baie, & en particulier à l'endroit que j'avois désigné pour la construction d'un fort. Sur le soir cependant j'allai à terre, n'étant accompagné que de l'équipage d'un bateau, & de quelques officiers. Les Indiens se rassemblerent autour de nous, mais ils n'étoient pas en aussi grand nombre

nombre qu'auparavant; ils étoient à-peu-près trente ou quarante, & ils nous vendirent des noix de cocos & d'autres fruits : nous crûmes reconnoitre qu'ils avoient pour nous autant d'amitié que jamais. 1769.

Le 17 au matin, nous eûmes le malheur de perdre M. Buchan, que M. Banks avoit amené comme peintre de payſages & de figures; c'étoit un jeune homme ſage, laborieux & ſpirituel, qu'il regretta beaucoup; il eſpéroit par ſon entremiſe montrer à ſes amis en Angleterre, des figures de ce pays & de ſes habitans : il n'y avoit aucune autre perſonne à bord, qui pût les peindre avec autant d'exactitude & d'élégance. M. Buchan avoit toujours été ſujet à des accès d'épilepſie, il en fut attaqué ſur les montagnes de la terre de Feu; & cette diſpoſition, jointe à une maladie de bile qu'il avoit contractée pendant la navigation, mit fin à ſa vie. On propoſa de l'enterrer ſur la côte, mais M. Banks penſa que cette démarche offenſeroit peut-être les naturels du pays, dont nous ne connoiſſions pas encore entiérement les uſages & les coutumes. Nous jetâmes le corps du défunt à la mer, avec autant de décence & de ſolemnité que la ſituation où nous nous trouvions put le permettre.

Le matin de ce même jour, nous reçûmes une viſite de nos deux chefs Tubouraï-Tamaïdé & Tootahah, qui venoient de l'oueſt de l'isle; ils apportoient avec eux comme emblê-

mes de la paix, non pas de ſimples branches
1769. de bananes, mais de jeunes arbres. Ils ne voulurent point ſe haſarder à venir à bord avant que nous les euſſions acceptés; ce qui s'étoit paſſé à la tente leur avoit probablement donné de l'inquiétude. Chacun d'eux apportoit encore, comme des dons propitiatoires, quelques fruits-à-pain & un cochon tout apprêté; ce dernier préſent nous fut d'autant plus agréable, que nous ne pouvions pas toujours nous procurer de ces animaux; nous donnâmes en retour à chacun de nos nobles bienfaiteurs, une hache & un clou. Sur le ſoir nous allâmes à terre, & nous y paſſâmes la nuit dans une tente que nous avions dreſſée, afin d'obſerver une eclipſe du premier ſatellite de Jupiter; mais le tems fut ſi nébuleux, que nous ne pûmes pas remplir notre projet.

Le 18 à la pointe du jour, j'allai à terre avec tous les gens de l'équipage qui n'étoient pas abſolument néceſſaires à la garde du vaiſſeau: nous commençâmes alors à conſtruire notre fort; pendant que les uns étoient occupés à creuſer les retranchemens, d'autres coupoient les piquets & les faſcines. Les naturels du pays, qui s'étoient raſſemblés autour de nous, comme à l'ordinaire, loin d'empêcher nos travaux, nous aiderent au contraire volontairement; ils alloient chercher dans le bois les faſcines & les piquets, d'un air fort empreſſé: nous reſpections leur propriété avec

tant de scrupule, que nous achetâmes tous les pieux dont nous nous servîmes dans cette occasion, & nous ne coupâmes aucun arbre sans avoir obtenu leur consentement. Le terrein où nous construisîmes notre fort étoit sablonneux, ce qui nous obligea de renforcer nos retranchemens avec du bois; trois des côtés furent fortifiés de cette maniere, le quatrieme étoit bordé par une riviere, sur le rivage de laquelle je fis placer un certain nombre de tonneaux. Ce même jour nous servîmes pour la premiere fois du porc à l'équipage, & les Indiens nous apporterent tant de fruits-à-pain & de cocos, que nous fûmes contraints d'en renvoyer une partie sans l'acheter, & de les avertir en même tems par signes que nous n'en aurions pas besoin les deux jours suivans. Nous ne donnâmes que de la rassade en échange de tout ce que nous achetâmes alors; un seul grain de la grosseur d'un pois, étoit le prix de cinq ou six cocos & d'autant de fruits-à-pain. Avant le soir la tente de M. Banks fut dressée au milieu des ouvrages, & il passa la nuit à terre pour la premiere fois; on plaça des sentinelles pour le garder, mais aucun Indien n'entreprit d'approcher du fort. 1769.

Le lendemain au matin 19, notre ami Tubouraï Tamaïdé fit à M. Banks une visite dans sa tente; il amenoit avec lui, non-seulement sa femme & sa famille, mais encore le toît d'une maison, plusieurs matériaux pour la

dreſſer, avec des uſtenſiles & des meubles de
1769. différentes ſortes : nous crûmes qu'il vouloit par-là fixer ſa réſidence dans notre voiſinage. Cette marque de confiance & de bienveillance nous fit beaucoup de plaiſir, & nous réſolûmes de ne rien négliger pour augmenter encore l'attachement qu'il avoit pour nous. Bientôt après ſon arrivée il prit M. Banks par la main, & lui fit ſigne de l'accompagner dans les bois. M. Banks y conſentit ; & après avoir fait environ un quart de mille, ils trouverent une eſpece de hangar qui appartenoit à Toubouraï Tamaïdé, & qui paroiſſoit lui ſervir de tems en tems de demeure. Lorſqu'ils y furent entrés, le chef Indien dévelоppa un paquet d'étoffes de ſon pays ; il prit deux habits, l'un de drap rouge, l'autre d'une natte très-bien faite ; il en revêtit M. Banks, & ſans autre cérémonie, il le reconduiſit ſur-le-champ à la tente. Les gens de ſa ſuite lui apporterent bientôt du porc & du fruit-à-pain, qu'il mangea en trempant ſes mêts dans une eau ſalée qui lui ſervoit de ſauce ; après ſon repas il ſe retira ſur le lit de M. Banks, & y dormit l'eſpace d'une heure. L'après-midi ſa femme Tomio amena à la tente un jeune homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure agréable ; ils ſembloient tous deux le reconnoître pour leur fils, mais nous découvrîmes dans la ſuite que ce n'étoit pas leur enfant ; ce jeune homme & un autre chef qui nous étoit venu voir, s'en allerent le ſoir du

côté de l'oueſt, & Toubouraï Tamaïdé & ſa femme s'en retournerent à l'habitation ſituée aux bords du bois. 1769.

M. Monkhouſe, notre chirurgien, s'étant promené le ſoir dans l'isle, rapporta qu'il avoit vu le corps de l'homme qui avoit été tué dans la tente; il nous dit qu'il étoit enveloppé dans une piece d'étoffe, & placé ſur une eſpece de biere ſoutenue par des poteaux, ſous un toît que les Otahitiens paroiſſoient avoir dreſſé pour cette cérémonie; qu'on avoit dépoſé près du mort quelques inſtrumens de guerre & d'autres choſes qu'il auroit examinées en particulier, ſi l'odeur inſupportable du cadavre ne l'en avoit empêché: il ajouta qu'il avoit vu auſſi deux autres petits bâtimens de la même eſpece que le premier, dans l'un deſquels il y avoit des oſſemens humains qui étoient entiérement deſſéchés. Nous apprîmes depuis que c'étoit là la maniere dont ils diſpoſent de leurs morts.

Dès ce jour il commença à y avoir hors de l'enceinte de notre petit camp, une eſpece de marché, abondamment fourni de toutes les denrées du pays, ſi l'on excepte les cochons. Toubouraï Tamaïdé venoit nous voir continuellement; il imitoit nos manieres; il ſe ſervoit même dans les repas, du couteau & de la fourchette; qu'il manioit très-adroitement.

Le récit de M. Monkhouſe ſur le mort,

excita ma curiosité, & j'allai le voir avec quelques autres personnes ; je trouvai que le hangar sous lequel on avoit placé son corps, étoit joint à la maison qu'il habitoit lorsqu'il étoit en vie, & qu'il y avoit d'autres habitations qui n'en étoient pas éloignées de plus de dix verges. Ce hangar avoit à-peu-près quinze pieds de long, & onze de large, avec une hauteur proportionnée : l'un des bouts étoit entiérement ouvert, & l'autre, ainsi que les deux côtés, étoit fermé en partie par un treillage d'osier. La biere sur laquelle on avoit déposé le corps mort, étoit un chassis de bois, semblable à celui dans lequel on place les lits de vaisseaux appellés cadres ; le fond étoit de natte, & quatre poteaux d'environ cinq pieds soutenoient cette biere. Le corps étoit enveloppé d'une natte, & pardessus d'une étoffe blanche ; on avoit placé à ses côtés une massue de bois, qui est une de leurs armes de guerre ; & près de la tête qui touchoit au bout fermé du hangar, deux coques de noix de cocos, de celles dont ils se servent quelquefois pour puiser de l'eau ; à l'autre bout du hangar, on avoit planté à terre à côté d'une pierre de la grosseur d'un coco, quelques baguettes seches, & des feuilles vertes liées ensemble. Il y avoit près de cet endroit une jeune plane ; dont les Indiens se servent pour emblême de la paix, & tout à côté une hache de pierre ; beaucoup de

noix de palmier enfilées en chapelet, étoient ſuſpendues à l'extrêmité ouverte du hangar, 1769.
& en-dehors les Indiens avoient planté en terre la tige d'un plane élevé d'environ cinq pieds; au ſommet de cet abre il y avoit une coque de noix de coco remplie d'eau douce: enfin on avoit attaché au côté d'un des poteaux, un petit ſac qui renfermoit quelques morceaux de fruit-à-pain tout grillé; on n'y avoit pas mis ces tranches toutes à la fois, car les unes étoient fraîches & les autres gâtées. Je m'apperçus que pluſieurs des naturels du pays nous obſervoient avec un mêlange d'inquiétude & de défiance peintes ſur leurs viſages; ils témoignerent, par des geſtes, la peine qu'ils éprouvoient quand nous approchâmes du corps; ils ſe tinrent à une petite diſtance tandis que nous l'examinions, & ils parurent contens lorſque nous nous en allâmes.

Notre ſéjour à terre n'auroit point été déſagréable, ſi nous n'avions pas été continuellement tourmentés par les mouches, qui entre autres incommodités, empêchoient de travailler M. Parkinſon, peintre d'hiſtoire naturelle pour M. Banks; lorſqu'il vouloit deſſiner, ces inſectes couvroient toute la ſurface de ſon papier, & même ils mangeoient la couleur à meſure qu'il l'étendoit ſur ſon deſſein: nous eûmes recours aux filets à mouſquites, qui rendirent cet inconvénient plus

supportable, sans l'écarter entiérement.

1769. Le 22, Tootahah nous donna un essai de la musique de son pays ; quatre personnes jouoient d'une flûte qui n'avoit que deux trous, & par conséquent ne pouvoient former que quatre notes en demi-tons ; ils jouoient de ces instrumens à-peu-près comme on joue de la flûte traversiere, excepté seulement que le musicien, au lieu de se servir de la bouche, souffloit avec une narine dans l'un des trous, tandis qu'il bouchoit l'autre avec son pouce ; quatre autres personnes joignirent leurs voix au son de ces instrumens, en gardant fort bien la mesure, mais on ne joua qu'un seul air pendant tout le concert.

Plusieurs des naturels du pays nous apporterent des haches qu'ils avoient reçues du Dauphin, & nous prierent de les aiguiser & de les raccommoder : entr'autres il y en avoit une qui nous paroissant être fabriquée en France, donna lieu à beaucoup de conjectures ; après bien des recherches, nous apprîmes que depuis le départ du Dauphin, un vaisseau avoit abordé à Otahiti : nous crûmes alors que c'étoit un bâtiment Espagnol ; mais nous savons à présent que c'est la frégate la Boudeuse, commandée par M. de Bougainville.

1769.

CHAPITRE X.

Excursion à l'ouest de l'isle. Récit de plusieurs incidens qui nous arriverent à bord du vaisseau & à terre. Premiere entrevue avec Oberea, *femme qu'on disoit être reine de l'isle lors du voyage du* Dauphin. *Description du fort.*

Le 24, MM. Banks & Solander examinerent le pays à l'ouest le long du rivage, dans un espace de plusieurs milles. Le terrein, dans les deux premiers milles qu'ils parcoururent, étoit plat & fertile ; ils rencontrerent ensuite de petites montagnes, qui s'étendoient jusqu'au bord de l'eau ; & un peu plus loin, ils en trouverent qui s'avançoient jusques dans la mer, de forte qu'ils furent obligés de les gravir. Ces montagnes stériles occupoient une étendue d'environ trois milles, & aboutissoient à une grande plaine couverte d'assez belles maisons, habitées par des Indiens qui paroissoient vivre dans une grande aisance. A cet endroit couloit une riviere qui sortoit d'une vallée profonde & agréable ; elle étoit beaucoup plus considérable que celle qui étoit à côté de notre fort : nos deux voyageurs la traverserent ; & quoiqu'elle fût un peu éloi-

gnée de la mer, elle avoit près de cent verges
1769. de largeur. Un mille au-delà de cette riviere, la campagne étoit stérile, les rochers s'avançoient par-tout dans la mer, & MM. Banks & Solander se déciderent à s'en revenir. A l'instant où ils se disposoient à prendre ce parti, un des naturels du pays leur offrit des rafraîchissemens qu'ils accepterent. Ils s'apperçurent que cet homme étoit d'une race décrite par divers auteurs, comme étant formée du mêlange de plusieurs nations, mais différente de toutes. Il avoit la peau d'un blanc mat, sans aucune apparence d'autre couleur, quoique quelques parties de son corps fussent un peu moins blanches que le reste. Ses cheveux, ses sourcils & sa barbe étoient aussi blancs que sa peau; ses yeux étoient rouges, & il sembloit avoir la vue basse.

MM. Banks & Solander, en s'en revenant, rencontrerent Toubouraï Tamaïdé & ses femmes qui, en les voyant, verserent des larmes de joie, & pleurerent pendant quelque tems avant que leur agitation pût se calmer.

Le soir, M. Solander prêta son couteau à une de ces femmes, qui négligea de le lui rendre; & le lendemain matin, M. Banks reconnut qu'il avoit aussi perdu le sien. Je dois assurer à cette occasion, que les Otahitiens de toutes les classes, hommes & femmes, sont les plus déterminés voleurs de la terre. Le jour même de notre arrivée, lorsqu'ils vin-

rent nous voir à bord, les chefs prenoient dans la chambre ce qu'ils pouvoient attraper, 1769.
& les gens de leur ſuite n'étoient pas moins habiles à voler dans les autres parties du vaiſſeau; ils s'emparoient de tout ce qu'il leur étoit facile de cacher, juſqu'à ce qu'ils allaſſent à terre. Toubouraï Tamaïdé & Tootahah étoient les ſeuls qui n'avoient pas été trouvés coupables de vol: cette circonſtance faiſoit préſumer en leur faveur, qu'ils étoient exempts d'un vice dont toute la nation eſt infectée; mais cette préſomption ne pouvoit guere contrebalancer les fortes apparences du contraire. C'eſt pour cela que M. Banks n'accuſa qu'avec répugnance le premier, de lui avoir volé ſon couteau; l'Indien nia le fait fort gravement, & d'un air aſſuré. M. Banks lui fit entendre qu'il vouloit abſolument qu'on le lui rendît, ſans s'embarraſſer de celui qui l'avoit volé. A cette déclaration prononcée d'un ton ferme, un des naturels du pays, qui étoit préſent, montra une guenille dans laquelle trois couteaux étoient ſoigneuſement renfermés, celui que M. Solander avoit prêté à la femme, un couteau de table qui m'appartenoit, & un troiſieme qui avoit été également dérobé. Le chef les prit, & ſortit ſur-le-champ pour les rapporter dans la tente. M. Banks reſta avec les femmes, qui témoignerent beaucoup de crainte qu'on ne fît quelque mal à leur maître. Enfin le chef arriva à la tente,

rendit les couteaux, & commença à chercher
1769. celui de M. Banks dans tous les endroits où il l'avoit vu. Sur ces entrefaites, un des domestiques de M. Banks apprenant ce qui se passoit, & n'ayant point entendu dire que le couteau fût égaré, alla le prendre dans un endroit où il l'avoit mis la veille. Toubouraï Tamaïdé, sur cette preuve de son innocence, exprima par ses regards & par ses gestes les émotions violentes dont son cœur étoit agité; des larmes coulerent de ses yeux, & il fit signe avec le couteau, que si jamais il se rendoit coupable de l'action qu'on lui imputoit, il consentoit à avoir la gorge coupée. Il sortit précipitamment de la tente, & retourna à grands pas vers M. Banks, paroissant reprocher amérement les soupçons qu'on avoit formés contre lui. M. Banks comprit bientôt que l'Indien avoit reçu le couteau des mains de son domestique: il étoit presque aussi affligé que le chef, de ce qui venoit de se passer; il sentit qu'il étoit coupable lui-même, & voulut expier sa faute. Le pauvre Indien, malgré la violence de son agitation, étoit d'un caractere à ne pas conserver son ressentiment; il oublia l'injure que lui avoit faite M. Banks, & se réconcilia parfaitement, lorsque celui-ci l'eut traité avec familiarité, & qu'il lui eut donné quelques petits présens.

Il faut observer ici que ces peuples, par les simples sentimens de la conscience natu-

relle, ont une connoiſſance de l'équité & de l'injuſtice, & qu'ils ſe condamnent involontairement eux-mêmes, lorſqu'ils font aux autres ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fît. Il eſt ſûr que Toubouraï Tamaïdé ſentoit la force de l'obligation morale; s'il avoit regardé comme indifférente l'action qu'on lui imputoit, il n'auroit pas été ſi agité, lorſqu'on démontra la fauſſeté de l'accuſation. Nous devons, ſans doute, juger de la vertu de ces peuples, par la ſeule regle fondamentale de la morale, la conformité de leur conduite à ce qu'ils croient être juſte; mais nous ne devons pas conclure, d'après les exemples rapportés plus haut, que le vol ſuppoſe dans leur caractere la même dépravation qu'on reconnoîtroit dans un Européen qui auroit commis ces actions. Leur tentation étoit ſi forte à la vue des meubles & des marchandiſes du vaiſſeau, que ſi ceux qui ont plus de connoiſſances, de meilleurs principes, & de plus grands motifs de réſiſter à l'appât d'une action avantageuſe & malhonnête, en éprouvoient une pareille, ils ſeroient regardés comme des hommes d'une rare probité, s'ils avoient le courage de la ſurmonter. Un Indien, au milieu de quelques couteaux d'un ſol, de la raſſade, ou même de clous & de morceaux de verre rompu, eſt dans le même état d'épreuve que le dernier de nos valets à côté de pluſieurs coffres ouverts remplis d'or & de bijoux.

1769.

1769. Le 26, je fis monter sur le fort six pierriers ; je fus fâché de voir que les naturels du pays en étoient effrayés. Quelques pêcheurs qui vivoient sur la pointe du rivage, se retirerent dans l'intérieur de l'isle, & Owhaw nous dit par signes que dans quatre jours nous tirerions nos grandes pieces d'artillerie.

Le 27, Tubouraï Tamaïdé, avec un de ses amis, qui mangeoit avec une voracité dont je n'avois jamais vu d'exemple, & les trois femmes Terapo, Tirao & Omié, qui l'accompagnoient ordinairement, dînerent au fort; ils s'en allerent sur le soir, & dirigerent leur marche vers la maison de Toubouraï Tamaïdé, située aux bords du bois. Ce chef revint en moins d'un quart d'heure, fort ému ; il prit avec empressement M. Banks par la main, & lui fit signe de le suivre. M. Banks y consentit, & ils arriverent bientôt à un endroit où ils trouverent le boucher du vaisseau qui tenoit en sa main une faucille. Toubouraï Tamaïdé s'arrêta alors, & dans un transport de rage, qui empêchoit de comprendre ses signes, il fit entendre que le boucher avoit menacé ou entrepris d'égorger sa femme avec cette arme. M. Banks lui dit par signes, que s'il pouvoit expliquer clairement la nature du délit, l'homme seroit puni. A cette réponse l'Indien se calma, il fit comprendre à M. Banks que le délinquant ayant pris fantaisie d'une hache de pierre qui étoit dans sa maison, il

l'avoit demandée à sa femme pour un clou; que celle-ci ayant refusé de conclure le marché pour ce prix, l'Anglois avoit jeté le clou à terre & pris la hache, en la menaçant de lui couper la gorge si elle faisoit résistance. L'Indien produisit la hache & le clou, afin de donner des preuves de l'accusation, & le boucher dit si peu de choses pour sa défense, qu'il n'étoit pas possible de douter de la vérité du fait. 1769.

M. Banks me communiqua cette aventure, & je pris le moment où le chef, ses femmes & d'autres Indiens étoient à bord du vaisseau, pour faire venir le boucher. Après lui avoir rappellé les preuves de son crime, je donnai ordre qu'il fût puni, afin de prévenir de semblables violences, & acquitter M. Banks de sa promesse. Les Indiens regarderent avec attention pendant qu'on déshabilloit le coupable & qu'on l'attachoit aux agrès; ils étoient en silence & attendoient en suspens ce qu'on vouloit lui faire: dès qu'on lui eut donné le premier coup, ils s'approcherent de nous avec beaucoup d'agitation, & nous supplierent de lui épargner le reste du châtiment. J'avois plusieurs raisons de n'y pas consentir; & lorsqu'ils virent que leur intercession étoit inutile, leur commisération se répandit en larmes.

Ils sont toujours, il est vrai, ainsi que les enfans, prêts à exprimer par des pleurs tous les mouvemens de l'ame dont ils sont fortement agités, & comme eux, ils paroissent

les oublier, dès qu'il les ont versés : entr'autres exemples, celui que nous allons en citer
1769. est remarquable. Le 28, dès le grand matin & avant le jour, un grand nombre d'Indiens vinrent au fort. M. Banks ayant remarqué Terapo parmi les femmes, alla vers elle & la fit entrer : il vit qu'elle avoit les larmes aux yeux ; & dès qu'elle fut dans le fort, ses pleurs commencerent à couler en grande abondance. M. Banks lui en demanda la cause avec instance ; mais au lieu de lui répondre, elle tira de dessous son vêtement la dent d'un goulu de mer, dont elle se frappa cinq ou ou six fois la tête ; un ruisseau de sang suivit bientôt les blessures : Terapo parla très-haut pendant quelques minutes, d'un ton très triste, sans répondre en aucune maniere aux demandes de M. Banks, qui les lui répétoit toujours avec plus d'impatience & d'intérêt. Pendant cette scene, M. Banks fut fort surpris d'appercevoir les autres Indiens qui parloient & rioient entr'eux, & ne faisoient aucune attention à la douleur de l'Otahitienne. Mais la conduite de cette femme fut encore plus extraordinaire ; dès que les plaies eurent cessé de saigner, elle leva les yeux, regarda avec un sourire, & rassembla quelques pieces d'étoffe dont elle s'étoit servie pour étancher son sang : elle en fit un paquet, les emporta hors de la tente, & les jeta dans la mer, ayant grand soin de les éparpiller, comme si elle eût voulu empêcher

empêcher qu'on ne les vît, & faire oublier par-là le ſouvenir de ce qui venoit de ſe paſſer; 1769.
elle ſe plongea enſuite dans la riviere, ſe lava tout le corps, & revint dans nos tentes avec autant de gaîté, & le viſage auſſi joyeux que s'il ne lui étoit rien arrivé.

Il n'eſt pas étrange que le chagrin de ces peuples ſans art ſoit paſſager, & qu'ils expriment ſur-le-champ & d'une maniere forte, les mouvemens dont leur ame eſt agitée. Ils n'ont jamais appris à déguiſer ou à cacher ce qu'ils ſentent; & comme ils n'ont point de ces penſées habituelles qui ſans ceſſe rappellent le paſſé & anticipent ſur l'avenir, ils ſont affectés par toutes les variations du moment; ils en prennent le caractere, & changent de diſpoſitions toutes les fois que les circonſtances changent; ils ne ſuivent point de projet d'un jour à l'autre, & ne connoiſſent pas ces ſujets continuels d'inquiétude & d'anxiété dont la penſée eſt la premiere qui s'empare de l'eſprit quand on s'éveille, & la derniere qui le quitte au moment où l'on s'endort. Cependant ſi, tout conſidéré, l'on admet qu'ils ſont plus heureux que nous, il faut dire que l'enfant eſt plus heureux que l'homme, & que nous avons perdu du côté de la félicité, en perfectionnant notre nature, en augmentant nos connoiſſances, & en étendant nos vues.

Pendant tout le matin, des pirogues aborderent près de nous au fort, & les tentes

étoient remplies d'Otahitiens, qui venoient
1769. des différentes parties de l'iſle. Je fus occupé à bord du vaiſseau ; mais M. Molineux notre maître, qui avoit été dans la derniere expédition du Dauphin, alla à terre : dès qu'il fut entré dans la tente de M. Banks, il fixa les yeux ſur une femme aſſiſe très-modeſtement parmi les autres, & il nous dit que c'étoit la perſonne qu'on ſuppoſoit être la reine de l'iſle lors du capitaine Wallis ; l'Indienne en même tems reconnut M. Molineux pour un des étrangers qu'elle avoit vus auparavant. Tous nos gens ne penſoient plus au reſte de la compagnie, ils étoient entiérement occupés à examiner une femme qui avoit joué un rôle ſi diſtingué dans la deſcription que nous avoient donnée d'Otahiti les navigateurs qui découvrirent l'iſle pour la premiere fois. Nous apprîmes bientôt qu'elle s'appelloit Oberéa ; elle nous parut avoir environ quarante ans, elle étoit d'une taille élevée & forte ; elle avoit la peau blanche, & les yeux pleins de ſenſibilité & d'intelligence : ſes traits annonçoient qu'elle avoit été belle dans ſa jeuneſse, mais il ne lui reſtoit plus que les ruines de ſa beauté.

Dès que nous connûmes ſa dignité, nous lui propoſâmes de la conduire au vaiſſeau ; elle y conſentit volontiers, & vint à bord, accompagnée de deux hommes & de pluſieurs femmes qui ſembloient être de ſa famille. Je la

reçus avec toutes les marques de distinction qui pouvoient lui faire plaisir; je n'épargnai pas mes présens, & entr'autres choses que je lui donnai, il y avoit une poupée dont cette auguste personne parut sur-tout fort contente. Après qu'Oberéa eut passé quelque tems dans le vaisseau, je la reconduisis à terre; dès que nous eûmes débarqué, elle m'offrit un cochon & plusieurs fagots de planes, qu'elle fit porter au fort en une espece de procession, dont elle & moi formions l'arriere-garde. En allant au fort, nous rencontrâmes Tootahah, qui sembloit alors revêtu de l'autorité souveraine, quoiqu'il ne fût pas roi. Il ne parut pas content des égards que j'avois pour Oberéa; il devint si jaloux lorsqu'elle lui montra sa poupée, qu'afin de l'appaiser, je crus devoir lui en présenter une pareille. Il préféra alors une poupée à une hache, par un sentiment de jalousie enfantine. Il vouloit qu'on lui fit un don exactement semblable à celui qu'avoit reçu la prétendue reine. Cette remarque est d'autant plus vraie que dans très-peu de tems ils n'attacherent aucun prix aux poupées. 1769.

Le 29, assez tard dans la matinée, M. Banks alla faire sa cour à Oberéa: on lui dit qu'elle dormoit encore, & qu'elle étoit couchée sous le pavillon de sa pirogue. Il y alla dans le dessein de l'éveiller, & il crut pouvoir prendre cette liberté, sans crainte de l'offenser. En regardant à travers sa chambre, il fut

fort surpris de voir dans son lit un beau jeune
1769. homme d'environ vingt-cinq ans, qui s'appelloit Obadée. Il se retira en hâte & tout confus; mais on lui fit bientôt entendre que ces amours ne scandalisoient personne, & que chacun savoit qu'Obereá avoit choisi Obadée pour lui prodiguer ses faveurs. Obereá étoit trop polie pour souffrir que M. Banks l'attendît long-tems dans son antichambre, elle s'habilla elle-même plus promptement qu'à l'ordinaire; & pour lui donner des marques d'une faveur spéciale, elle le revêtit d'un habillement d'étoffes fines, & vint ensuite avec lui dans nos tentes. Le soir M. Banks, suivi de quelques flambeaux, alla voir Toubouraï Tamaïdé, comme cela lui étoit déjà arrivé souvent; il fut très-affligé & très-surpris de le trouver lui & sa famille dans la tristesse, & quelques-uns de ses parens versant des larmes. Il tâcha en vain d'en découvrir la cause, c'est pour cela qu'il ne resta pas long-tems chez l'Indien. Quand M. Banks eut fait part de cette circonstance aux officiers du fort, ils se rappellerent qu'Owhaw avoit prédit que dans quatre jours, nous tirerions nos grandes pieces d'artillerie. Comme c'étoit alors la fin du troisieme jour, la situation de Toubouraï Tamaïdé & de sa famille les alarma. Nous doublâmes les sentinelles au fort, & nos officiers passerent la nuit sous les armes. A deux heures du matin, M. Banks fit la ronde autour de notre petit camp: il vit que tout étoit si

paiſible, qu'il regarda comme imaginaires les ſoupçons que nous avions formés, en penſant que les Otahitiens méditoient une attaque contre nous. Nous avions d'ailleurs de quoi nous raſſurer; nos petites fortifications étoient finies. Les côtés méridional & ſeptentrional étoient garnis d'un parapet de terre élevé de quatre pieds & demi; & au-delà, d'un foſſé qui avoit dix pieds de large & ſix de profondeur. Le côté de l'oueſt faiſant face à la baie, étoit environné également par un parapet de terre de quatre pieds & demi, & revêtu de paliſſades; il n'y avoit point de foſſés, parce que la marée montante venoit juſqu'au pied du rempart. On avoit placé au côté de l'eſt, ſitué ſur le bord de la riviere, une double rangée de futailles remplies d'eau; cet endroit étoit le plus foible, on y monta les deux pieces de quatre; les ſix pierriers furent pointés de maniere qu'ils commandoient aux deux ſeules avenues qu'il y avoit à la ſortie du bois. Notre garniſon étoit compoſée de quarante-cinq hommes armés de fuſils, y compris les officiers & les obſervateurs qui réſidoient à terre. Les ſentinelles étoient relevées auſſi exactement que dans nos places frontieres, où ſe fait le mieux le ſervice militaire.

1769.

Le lendemain 30, nous continuâmes à nous tenir ſur nos gardes, quoique nous n'euſſions pas de raiſons particulieres de croire que cette précaution fût néceſſaire. Sur les dix heures

1769. du matin, Tomio s'en vint à la tente en courant; elle portoit sur son visage des marques de douleur & de crainte; elle prit par la main M. Banks, à qui les Otahitiens s'adressoient toujours dans les occasions de détresse; elle lui fit entendre que Toubouraï Tamaïdé se mouroit, par une suite de quelque chose que nos gens lui avoient donné à manger, & elle le pria de venir à la maison du malade. M. Banks partit sans délai, & trouva l'Indien la tête appuyée contre un poteau, & dans l'attitude de la langueur & de l'abattement. Les insulaires, qui environnoient Toubouraï Tamaïdé, firent signe à M. Banks qu'il avoit vomi, & lui apporterent une feuille pliée avec grand soin, où ils disoient qu'étoit renfermée une partie du poison qui avoit mis leur compatriote à l'agonie. M. Banks, fort empressé, ouvrit la feuille, où il ne vit qu'un morceau de tabac, que Toubouraï Tamaïdé avoit demandé à quelques-uns de nos gens qui avoient eu l'indiscrétion de le lui donner. Le malade avoit observé que nos matelots le tenoient long-tems dans leur bouche; & voulant faire la même chose, il l'avoit mâché jusqu'à le réduire en poudre, & l'avoit ensuite avalé. Il regarda d'une maniere très-touchante, M. Banks pendant qu'il examinoit la feuille & ce qui y étoit renfermé, & il lui fit entendre qu'il n'avoit plus guere de tems à vivre. M. Banks connoissant alors sa maladie, lui con-

feilla de boire beaucoup de lait de coco, ce qui termina dans peu de tems sa maladie & ses craintes. Toubouraï Tamaïdé passa la journée au fort avec la gaîté & la bonne humeur qui accompagnent toujours la guérison inattendue des maladies de l'esprit ou du corps. 1769.

Le capitaine Wallis ayant rapporté en Angleterre une des haches de pierre des Otahitiens, qui ne connoissent aucune espece de métaux, M. Stevens, secretaire de l'amirauté, en fit faire une pareille en fer. Je l'avois à bord, pour montrer à ces peuples combien nous excellions dans l'art de fabriquer des instrumens d'après leurs propres modeles. Je ne la leur avois pas encore fait voir, parce que je ne m'en étois pas souvenu. Le premier de mai, Tootahah nous vint rendre visite au vaisseau sur les dix heures du matin, & il témoigna beaucoup de curiosité de voir ce qui étoit renfermé dans les armoires & les tiroirs de ma chambre; comme je le satisfaisois en tout, je les ouvris sur-le-champ: il desira d'avoir plusieurs choses qu'il appercevoit, & il les rassembla; enfin il jeta les yeux sur la hache, il s'en saisit avec beaucoup d'empressement, & remettant tout ce qu'il avoit déjà choisi, il me demanda si je voulois la lui donner. J'y consentis tout de suite; & comme s'il eût craint que je ne m'en repentisse, il l'emporta dans un transport de joie, sans me faire d'autres demandes; ce qui

n'arrivoit pas souvent, quelque généreux que
1769. nous fussions à leur égard.

Sur le midi, un des chefs, qui avoit dîné avec moi peu de jours auparavant, accompagné de quelques-unes de ses femmes, vint seul à bord du vaisseau. J'avois observé que ses femmes lui donnoient à manger, je ne doutois pas que dans l'occasion il ne voulût bien prendre lui-même la peine de porter les alimens à sa bouche. Je me trompois : lorsque nous fûmes à table, & que le dîner fut servi, je lui présentai quelques-uns des mêts ; je vis qu'il n'y touchoit pas, & je le pressai de manger, mais il resta toujours immobile comme une statue, sans toucher à un seul morceau ; il feroit sûrement parti sans dîner, si un de mes domestiques ne lui avoit mis les alimens dans la bouche.



CHAPITRE XI.

Observatoire dressé. On nous vole notre quart de nonante. Suite de ce vol. Visite à Tootahah. Description d'un combat de lutte parmi les Otahitiens. Graines d'Europe semées dans l'isle. Nom que donnerent les Indiens aux gens de notre vaisseau.

Le premier de mai, dans l'après-midi, nous dressâmes notre observatoire, & nous portâ-

mes à terre, pour la premiere fois, un quart de nonante & quelques autres instrumens. 1769.

Le lendemain au matin 2, sur les neuf heures, j'allai à terre avec M. Green, pour placer notre quart de nonante; il n'est pas possible d'exprimer la surprise & le chagrin que nous ressentîmes en ne le trouvant pas. Il avoit été déposé dans une tente réservée pour ma demeure; & personne n'y avoit couché, parce que j'avois passé la nuit à bord du vaisseau. On ne l'avoit jamais sorti de son étui qui avoit dix-huit pouces en quarré; le tout formoit un volume d'un poids assez considérable. Une sentinelle avoit fait la garde pendant toute la nuit, à sept ou huit pas de la porte de la tente, & il ne nous manquoit aucun autre instrument. Nous soupçonnâmes d'abord qu'il avoit été volé par quelque homme de l'équipage, qui, en voyant un étui dont il ne savoit pas le contenu, auroit pensé qu'il renfermoit des clous ou quelque autre marchandise dont il pouvoit commercer avec les naturels du pays. On offrit une grande récompense à quiconque pourroit le découvrir; sans cet instrument nous ne pouvions pas remplir l'objet qui étoit le but principal de notre voyage. Cependant les recherches que nous fîmes ne se bornerent pas au fort & aux endroits voisins; & comme l'étui avoit peut-être été rapporté au vaisseau, si un des hommes de l'équipage étoit le voleur, nous envoyâmes sur-tout à bord pour y faire

1769. avec grand soin des perquisitions; tous les députés revinrent sans rapporter aucune nouvelle du quart de nonante. M. Banks qui, dans de pareilles occasions, ne craignoit ni la peine, ni les dangers, & qui avoit plus d'influence sur les Indiens qu'aucun de nous, résolut d'aller le chercher lui-même dans les bois : il espéroit que, s'il avoit été volé par des Otahitiens, il le trouveroit sûrement dans l'endroit où ils auroient ouvert l'étui, parce qu'ils auroient vu alors que cet instrument ne pouvoit leur être utile en aucune maniere; ou que, si ce moyen ne lui réussissoit pas, il le recouvreroit du moins par l'ascendant qu'il avoit acquis sur les chefs. Il se mit en route, accompagné d'un officier & de M. Green; en traversant la riviere, ils rencontrerent Toubouraï Tamaïdé qui, avec trois morceaux de paille, leur montroit sur sa main la figure d'un triangle. M. Banks connut alors que c'étoient les Indiens qui avoient volé le quart de nonante, & qu'ils n'étoient pas disposés à rendre ce qu'ils avoient pris, quoiqu'ils eussent ouvert la boîte. Il ne perdit point de tems, & il fit entendre à Toubouraï Tamaïdé qu'il vouloit aller tout de suite avec lui à l'endroit où l'instrument avoit été porté. L'Otahitien y consentit; ils tirerent du côté de l'ouest, & le chef s'informoit du voleur dans toutes les maisons par où ils passoient; les Indiens lui dirent de quel côté il avoit tourné ses pas, & com-

bien il y avoit de tems qu'ils ne l'avoient vu. L'efpoir de l'attraper bientôt, les foutenoit dans leur fatigue; ils allerent en avant, quelquefois en marchant, d'autres fois en courant, quoique le tems fût exceffivement chaud. Lorfqu'ils eurent grimpé une montagne éloignée du fort d'environ quatre milles, l'Indien fit voir à M. Banks un endroit fitué à trois milles au-delà, & lui dit par fignes, qu'il ne devoit pas s'attendre à retrouver l'inftrument avant d'y être parvenu. Ils fe reposerent là pendant quelques inftans. Excepté une paire de piftolets que M. Banks portoit toujours dans fa poche, ils n'avoient point d'armes; ils alloient dans un endroit éloigné de plus de fept milles du fort, où les infulaires feroient peut-être moins foumis que dans les environs de notre camp. Il étoit très-difficile de leur faire rendre une chofe qu'ils n'avoient volé qu'en mettant leur vie en danger; enfin, quoique l'inftrument leur fût inutile, ils paroiffoient difpofés à le garder. Toutes ces réflexions décourageoient M. Banks & nos gens, & leur fituation devenoit plus critique à chaque pas: ils réfolurent pourtant de ne pas abandonner leur entreprife, & de prendre tous les moyens poffibles pour leur fûreté. M. Banks & M. Green qui allerent en avant, me renvoyerent l'officier de poupe; il vint me dire qu'ils ne pouvoient pas revenir avant la nuit, & qu'ils defiroient que j'envoyaffe un détachement à leur

1769.

1769. suite. En recevant ce message, je partis moi-même, avec un nombre d'hommes tel que je le jugeois suffisant pour cette occasion ; j'ordonnai au vaisseau & au fort de ne pas souffrir qu'aucune pirogue sortît de la baie, sans cependant saisir ou détenir aucun des naturels du pays.

Sur ces entrefaites M. Banks & M. Green continuerent leur route, sous les auspices de Toubouraï Tamaïdé ; & dans l'endroit même que celui-ci leur avoit désigné, ils trouverent un Otahitien qui tenoit en sa main une partie de notre instrument ; ils s'arrêterent bien contens de ce qu'ils voyoient : un grand nombre d'Indiens se rassemblerent autour d'eux, de sorte qu'ils étoient pressés par la foule. M. Banks crut devoir leur montrer un de ses pistolets, ce qui les fit ranger sur-le-champ. Comme le nombre de ces Indiens augmentoit à chaque moment, il traça un cercle sur l'herbe, & tous les insulaires se placerent en dehors tranquillement & sans tumulte. M. Banks leur ordonna de rapporter au milieu du cercle la boîte du quart de nonante, plusieurs lunettes & d'autres petits effets qu'ils avoient mis dans un étui de pistolet, qu'on lui avoit volé auparavant dans la tente, & enfin un autre pistolet de selle : les Otahitiens remirent dans le cercle ce qu'ils avoient pris.

M. Green étoit impatient de voir s'ils rendroient tout ce qu'ils avoient dérobé. En exa-

minant la boîte, il trouva qu'il y manquoit le pied & quelques autres petites parties moins importantes ; plusieurs personnes se détacherent pour aller à la recherche, & en rapporterent quelques pieces ; mais on dit que le voleur n'avoit pas porté si loin le pied, & qu'on le rendroit par la suite. En s'en retournant, Toubouraï Tamaïdé confirma cette promesse, & M. Banks & M. Green se disposerent à s'en revenir, parce qu'ils pouvoient facilement suppléer à ce qui leur manquoit. Ils avoient fait environ deux milles, lorsque je les rencontrai avec mon détachement : nous nous félicitâmes les uns les autres d'avoir retrouvé notre instrument ; nous ressentions une joie proportionnée au degré d'utilité dont il étoit pour nous. 1769.

Sur les huit heures M. Banks retourna au fort avec Toubouraï Tamaïdé : il fut surpris d'y trouver Tootahah gardé par des soldats, & de voir que plusieurs O'ahitiens effrayés & dans la douleur environnoient la porte du camp. M. Banks y entra en hâte, & on permit à quelques Indiens de le suivre. La scene étoit touchante ; Toubouraï Tamaïdé courut vers Tootahah, & le serrant dans ses bras, ils fondirent tous deux en larmes, & inonderent leurs visages de pleurs, sans pouvoir proférer un seul mot ; les autres Indiens pleuroient également sur l'état de leur chef : ils étoient très-persuadés qu'on alloit le faire mourir. J'arrivai au fort

1769. un quart d'heure après, & ils resterent dans la détresse jusqu'à ce tems. Ce qui venoit de se passer me causa de l'étonnement, & j'en fus très-affligé. On avoit mis Tootahah en prison contre mes ordres, & à l'instant je lui accordai sa liberté : je m'informai de toute cette affaire, & voici comment on me la raconta. Mon départ pour le bois avec un détachement d'hommes sous les armes, & dans un tems où l'on avoit commis un vol, dont les naturels du pays croyoient que j'étois sûrement indigné à raison de la perte qu'il nous causoit, les avoit tellement alarmés, que le soir ils commencerent à quitter le voisinage du fort, & à emporter leurs effets. M. Gore, mon second lieutenant, qui commandoit à bord du vaisseau, vit une double pirogue sortir du fond de la baie ; comme il avoit reçu ordre de n'en laisser passer aucune, il envoya le contre-maître avec un bateau pour l'arrêter : les Indiens effrayés en voyant que le bateau les abordoit, sauterent dans la mer ; Tootahah étant malheureusement du nombre, le contre-maître le prit, le ramena au vaisseau, & laissa les autres se sauver à la nage vers la côte. M. Gore l'envoya au fort, sans faire attention à l'ordre que j'avois donné de ne saisir & de ne détenir personne. M. Hicks, mon premier lieutenant, qui y commandoit, après l'avoir reçu de M. Gore, ne crut pas être le maître de le renvoyer.

Les Indiens étoient si fort prévenus de l'idée qu'on alloit mettre à mort Toubouraï Tamaïdé, qu'ils ne crurent le contraire que lorsque par mes ordres il eut été reconduit hors du fort. Tout le peuple le reçut comme si ç'avoit été leur pere qui eût échappé d'un danger mortel ; & chacun s'empressa de l'embrasser. La joie soudaine est ordinairement libérale, sans faire beaucoup d'attention au mérite de ceux à qui elle fait du bien ; & Tootahah se voyant en liberté contre son espérance, dans le premier mouvement de sa reconnoissance, nous sollicita de recevoir un présent de deux cochons ; nous sentions que dans cette occasion nous n'en étions pas dignes, & nous le refusâmes plusieurs fois. 1769.

MM. Banks & Solander, chargés de faire les échanges dans le marché, exercerent le lendemain 3, leur emploi ; mais il vint très-peu d'Otahitiens, & ceux qui s'y rendirent n'apportoient point de provisions. Tootahah cependant envoya quelques-uns de ses gens redemander la pirogue que nous avions détenue, & nous la renvoyâmes : comme on avoit détenu une autre pirogue qui appartenoit à Oberéa, Tupia, l'homme qui faisoit les affaires de cette reine lors du voyage du Dauphin, vint examiner si on n'avoit rien enlevé de ce qui étoit à bord ; il fut si content de la trouver dans l'état où on l'avoit prise, qu'il se rendit au fort, y resta toute la journée, &

1769. paſſa la nuit dans ſa pirogue. Sur le midi quelques pêcheurs dans des canots vinrent vis-à-vis de nos tentes; mais ils ne voulurent nous vendre que très-peu des proviſions qu'ils avoient, & nous avions grand beſoin de noix de *cocos* & de fruits-à-pain. Pendant le courant de la journée, M. Banks alla ſe promener dans le bois, afin qu'en ſe familiariſant avec les Otahitiens, il pût recouvrer leur confiance & leur amitié. Ils lui firent des honnêtetés; mais ils ſe plaignirent du mauvais traitement qu'avoit eſſuyé leur chef; ils dirent qu'il avoit été frappé & traîné par les cheveux. M. Banks tâcha de les convaincre qu'il n'avoit ſouffert aucune violence ſur ſa perſonne: peut-être cependant le contre-maître avoit exercé contre lui une brutalité dont il rougiſſoit, & qu'il craignoit d'avouer. Tootahah ſe rappellant probablement la maniere dont on s'étoit comporté à ſon égard, & penſant que nous ne méritions pas les cochons qu'il nous avoit laiſſés par préſent, il envoya dans l'après-midi un meſſager pour demander en retour une hache & une chemiſe. L'Indien me dit que ſon chef n'avoit pas deſſein de venir au-fort pendant dix jours; je m'excuſai de ce que je différois juſqu'à ſon arrivée de donner la hache & la chemiſe. J'eſpérois qu'impatient de les avoir, il viendroit bientôt les chercher, & que la premiere entrevue termineroit la froideur qui étoit entre lui & nous, & que

que l'abſence auroit probablement augmentée.

Le lendemain 4, nous reſſentîmes davantage les ſuites de l'offenſe que nous avions faite aux Otahitiens dans la perſonne de leur chef; car le marché étoit ſi mal fourni, que nous manquions du néceſſaire. M. Banks alla trouver Toubouraï Tamaïdé dans les bois, & lui perſuada difficilement de nous faire vendre cinq corbeilles de fruits-à-pain; enfin il les obtint: il y en avoit cent-vingt, & ce ſecours nous vint très à propos. Dans l'après-midi, un autre meſſager vint demander de la part de Tootahah la hache & la chemiſe; comme il étoit abſolument néceſſaire de regagner l'amitié de cet Indien, & que ſans lui nous ne pouvions guere avoir des proviſions, je lui fis dire que M. Banks & moi, nous irions lui rendre viſite le lendemain, & que nous lui porterions ce qu'il deſiroit. 1769.

Le jour ſuivant 15, dès le grand matin, il envoya au fort pour me rappeller ma promeſſe; ſes gens ſembloient attendre avec beaucoup d'impatience notre arrivée à ſa maiſon. Sur les dix heures je fis mettre en mer la pinaſſe, & je m'y embarquai avec MM. Banks & Solander; nous étions accompagnés d'un des envoyés de Tootahah, & à une heure nous arrivâmes au lieu de ſa réſidence, qu'ils appelloient *Eparre*, & qui étoit à environ quatre milles à l'oueſt de nos tentes.

Nous trouvâmes un grand nombre d'Ota-

hitiens qui nous attendoient ſur le rivage.
1769. Il nous auroit été impoſſible d'aller plus avant, ſi un homme grand & de bonne mine ne nous avoit pas ouvert un paſſage. Sa tête étoit couverte d'une eſpece de turban, & il portoit dans ſa main un bâton blanc, dont il frappoit impitoyablement ceux qui étoient autour de lui. Cet homme nous conduiſit vers le chef, tandis que les Indiens crioient *Taïo Tootahah*, „ Tootahah eſt votre ami „. Nous le vîmes comme un ancien patriarche, aſſis ſous un arbre, & environné de pluſieurs vieillards vénérables. Il nous fit ſigne de nous aſſeoir, & ſur-le-champ il nous demanda ſa hache : je la lui préſentai, ainſi que la chemiſe, avec un habit de drap fait ſuivant la mode de ſon pays, & garni d'une eſpece de rubans. Il les reçut avec bien du plaiſir, & tout de ſuite il endoſſa le vêtement; mais il donna la chemiſe à la perſonne qui nous avoit fait faire paſſage en débarquant ſur la côte. Cet homme étoit aſſis alors près de nous, & Tootahah ſembloit deſirer que nous euſſions des attentions particulieres pour lui. Peu de tems après Oberéa & pluſieurs autres femmes que nous connoiſſions, arriverent, & ſe placerent parmi nous. Tootahah ſortit pluſieurs fois; mais ſes abſences n'étoient pas longues: nous crûmes qu'il quittoit l'aſſemblée pour aller montrer aux Indiens ſon nouvel habillement; nous nous trompions, il alloit donner des ordres

pour les rafraîchiſſemens & le repas qu'on nous ſervit. La derniere fois qu'il ſortit, étant preſqu'étouffés par la foule, nous étions impatiens de nous en retourner: ſur ces entrefaites on vint nous dire qu'il nous attendoit dans un autre endroit. Nous le trouvâmes aſſis ſous la banne de notre propre bateau, & il nous fit ſigne d'aller à lui; tous ceux de nous que le bateau pouvoit contenir y entrerent, & il ordonna alors d'apporter du fruit-à-pain & des noix de cocos, dont nous goûtâmes plutôt pour le ſatisfaire que par envie de manger. Peu de tems après on vint l'avertir, il ſortit du bateau, & quelques minutes enſuite on nous invita à le ſuivre; nous fûmes conduits dans une grande place ou cour attenante à ſa maiſon, & qui étoit paliſſadée de bambous d'environ trois pieds de haut: on y préparoit pour nous un divertiſſement entiérement nouveau: c'étoit un combat de lutte. Le chef étoit aſſis dans la partie ſupérieure de l'amphithéatre, & les principales perſonnes de ſa ſuite rangées en demi-cercle à ſes côtés: c'étoient les juges qui devoient applaudir au vainqueur: on avoit laiſſé des ſieges pour nous, mais nous aimâmes mieux être en liberté parmi le reſte des ſpectateurs.

1769.

Quand tout fut prêt, dix ou douze hommes que nous comprîmes être les combattans, & qui n'avoient d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, entrerent dans l'arene; ils

en firent le tour lentement & les regards
1769. baiſſés, la main gauche ſur la poitrine; de la droite qui étoit ouverte, ils frappoient ſouvent l'avant-bras de la premiere avec tant de roideur, que le coup produiſoit un ſon aſſez aigu; c'étoit un defi général que ſe faiſoient les combattans les uns aux autres, ou qu'ils adreſſoient aux ſpectateurs. D'autres athletes ſuivirent bientôt ceux-ci de la même maniere; ils ſe donnerent enſuite des défis particuliers, & chacun d'eux choiſit ſon adverſaire. Cette cérémonie conſiſtoit à joindre le bout des doigts & à les appuyer ſur ſa poitrine, remuant en même tems les coudes en haut & en bas avec beaucoup de promptitude; ſi l'homme à qui le lutteur s'adreſſoit, acceptoit le cartel, il répétoit les mêmes ſignes, & ils ſe mettoient tous deux ſur-le-champ dans l'attitude de combattre. Une minute après ils en venoient aux mains. Excepté dans le premier moment c'étoit une pure diſpute de force; chacun tâchoit d'abord de ſaiſir ſon adverſaire par la cuiſſe: & s'il n'en venoit pas à bout, par la main, les cheveux, la ceinture ou autrement; ils s'accrochoient enfin ſans dextérité ni bonne grace, juſqu'à ce que l'un des athletes, profitant d'un moment avantageux, ou ayant plus de force dans les muſcles, renverſât l'autre. Lorſque le combat étoit fini, les vieillards applaudiſſoient au vainqueur par quelques mots, que toute l'aſſemblée répétoit en chœur.

fur une efpece de chant, & la victoire étoit célébrée ordinairement par trois cris de joie : 1769.
le fpectacle étoit fufpendu alors pendant quelques minutes ; enfuite un autre couple de lutteurs s'avançoit dans l'arene, & combattoit de la même maniere. Après que le combat avoit duré une minute, fi l'un d'eux n'étoit pas mis à terre, ils fe féparoient d'un commun accord, ou par l'intervention de leurs amis, & dans ce cas chacun étendoit fon bras, en frappant l'air pour faire un nouveau défi au même rival ou à un autre. Tandis que les lutteurs étoient aux prifes, une autre troupe exécutoit une danfe qui duroit auffi l'efpace d'une minute ; mais les danfeurs & les lutteurs, entiérement occupés de ce qu'ils faifoient, ne donnoient pas la moindre attention les uns aux autres. Nous obfervâmes avec plaifir que le vainqueur ne montroit jamais d'orgueil à l'égard de l'adverfaire qu'il avoit défait, & que le vaincu ne murmuroit point de la gloire de fon rival. Enfin, pendant tout le combat on voyoit fe foutenir la bienveillance & la bonne humeur, quoiqu'il y eût au moins cinq cent fpectateurs, dont quelques-uns étoient des femmes : il eft vrai qu'elles étoient en petit nombre ; de plus, elles étoient toutes d'un rang diftingué, & nous avons des raifons de croire qu'elles n'affiftoient à ce fpectacle que par égard pour nous.

Ces combats durerent environ deux heures;

1769. pendant ce tems l'homme qui nous avoit fait faire place lors de notre débarquement, retenoit les Indiens à une distance convenable, en frappant rudement de son bâton ceux qui s'avançoient trop; nous nous informâmes de son état, & nous apprîmes que c'étoit un officier de Tootahah qui remplissoit les fonctions de maître des cérémonies.

Les lecteurs qui connoissent les combats des athletes de l'antiquité, remarqueront sans doute une ressemblance grossiere entre ces anciens jeux & les luttes des habitans d'une petite isle située au milieu de l'Océan Pacifique. Les dames peuvent se rappeller la description qu'en a donnée Fénelon dans son Télémaque; quoiqu'il raconte des événemens fabuleux, il il a copié fidélement les mœurs des anciens tems, d'après les auteurs qu'on regarde comme des historiens fideles.

Lorsque les combats de lutte furent terminés, on nous fit entendre qu'on préparoit deux cochons & des fruits-à-pain pour notre dîner: comme nous avions grand appétit, cette nouvelle nous fit plaisir. Tootahah cependant sembla se repentir de sa libéralité: au lieu de placer ses deux cochons devant nous, il en fit porter un dans notre bateau. Nous ne fûmes pas fâchés d'abord de ce nouvel arrangement, parce que nous pensions que nous dînerions plus à notre aise dans le bâtiment qu'à terre, & qu'il seroit plus facile d'écarter la foule,

Dès que nous fûmes arrivés à bord, il nous dit de retourner au vaiſſeau avec ſon cochon: 1769.
cet ordre n'étoit pas agréable; nous avions un trajet de quatre milles, & pendant ce tems le dîner ſe refroidiſſoit; nous crûmes pourtant devoir le ſatisfaire; il nous accompagna au vaiſſeau, ſuivi de quelques autres Indiens, & enfin nous mangeâmes les mêts qu'il avoit préparés, & dont lui & Toubouraï Tamaïdé eurent une bonne part.

Notre réconciliation avec ce chef, fit ſur les Otahitiens toute l'impreſſion que nous pouvions deſirer; car dès qu'ils ſurent qu'il étoit à bord, les fruits-à-pain, les noix de cocos & les autres proviſions arriverent au fort en grande abondance.

Les échanges ſe paſſoient dans le marché comme à l'ordinaire; mais les cochons y étant toujours fort rares, M. *Molineux*, notre maître, & M. Green, allerent dans la pinaſſe, à l'eſt d'Otahiti, le 8 dès le grand matin, afin d'examiner s'ils pourroient acheter des cochons ou de la volaille dans cette partie de l'isle. Ils parcoururent un eſpace d'environ vingt milles; ils apperçurent pluſieurs cochons & une tourterelle, qu'on ne voulut pas leur vendre; chacun leur diſoit qu'ils appartenoient tous à Tootahah, & qu'on ne pouvoit pas les échanger ſans ſa permiſſion. Nous commençâmes à croire que Tootahah étoit un grand prince, puiſqu'il avoit une autorité ſi abſolue, & qui

1769. s'étendoit ſi loin. Nous reconnûmes enſuite qu'il adminiſtroit, comme ſouverain, le gouvernement de cette partie de l'isle, au nom d'un mineur que nous n'avons jamais vu pendant notre ſéjour à Otahiti. M. Green à ſon retour, nous raconta qu'il avoit trouvé un arbre d'une grandeur ſi énorme & ſi incroyable, qu'il avoit ſoixante verges de circonférence. MM. Banks & Solander lui expliquerent bientôt que c'étoit une eſpece de figuier, dont les branches en ſe recourbant vers la terre, y avoient pris de nouvelles racines, & qu'il étoit facile de ſe tromper en regardant comme un ſeul arbre cet aſſemblage de tiges jointes de près les unes aux autres, & toutes réunies par une végétation commune.

Quoique le marché du fort fût aſſez bien fourni, cependant les proviſions y abordoient plus lentement; au commencement de notre ſéjour nous en achetions une quantité ſuffiſante pour notre conſommation, entre le lever du ſoleil & huit heures du matin: mais ce commerce nous prenoit alors la plus grande partie du jour. M. Banks plaça ſon petit bateau devant la porte du fort, & les Otahitiens venoient y faire leurs échanges. Juſqu'à préſent les petites verroteries avoient ſuffi pour payer les noix de cocos & les fruits-à-pain; comme ces denrées n'y étoient plus en ſi grande abondance, nous fûmes obligés pour la premiere fois, de montrer nos clous; pour un des plus

petits, qui avoit 4 pouces de long, les Indiens nous donnoient vingt noix de cocos & du fruit-à-pain en proportion, & dans peu de tems le marché fut approvisionné comme à l'ordinaire. 1769.

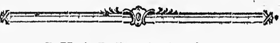
Le 9, dans la matinée, Oberéa vint nous faire sa premiere visite depuis la perte de notre quart de nonante & la malheureuse détention de Tootahah. Elle étoit accompagnée d'Obadée, qui étoit alors son favori, & de Tupia ; ils nous présenterent un cochon & quelques fruits-à-pain, & nous leur donnâmes en retour une hache. Nous avions fourni alors à la curiosité de nos amis les Indiens, un spectacle intéressant & nouveau : notre forge étoit dressée & travailloit presque continuellement ; ils nous donnoient des morceaux de fer, que nous pensâmes qu'ils avoient reçus du Dauphin, en nous priant de leur en fabriquer des instrumens de différente espece. Comme j'avois très-grande envie de faire tout ce qui pouvoit les contenter, on satisfaisoit leur empressement, à moins que les ouvrages du vaisseau n'exigeassent tout le tems du serrurier. Oberéa ayant reçu sa hache, nous engagea à lui en faire une autre avec du vieux fer qu'elle nous montra : cette opération n'étoit pas possible ; elle nous apporta alors une hache rompue, afin de la lui raccommoder. Je fus charmé de cette occasion qui me donnoit un moyen de regagner ses bonnes graces ; sa hache fut raccommodée, & elle parut satisfaite. Ils s'en

allerent le ſoir, & emmenerent la pirogue qui
1769. avoit reſté long-tems à la pointe du fort; mais ils nous promirent de revenir dans trois jours.

Le 10, je plantai quelques pepins de melons, & des graines d'autres plantes, dans un terrein qui avoit été préparé pour cet effet: nous les avions miſes pendant le voyage dans de petites bouteilles bouchées avec de la poix-réſine. Excepté la graine de moutarde, aucune autre ne germa, les concombres & les melons ne prirent pas, & M. Banks penſa que le défaut abſolu d'air avoit gâté les graines.

Nous apprîmes ce jour-là que les Indiens donnoient à leur isle le nom d'Otahiti. Nous vîmes, après beaucoup de peines, qu'il étoit abſolument impoſſible d'apprendre aux Otahitiens à prononcer nos noms; lorſqu'ils vouloient les articuler, ils produiſoient des mots tout-à-fait différens, dont ils ſe ſervoient pour nous déſigner; ils m'appellerent *Toute*, & M. Hicks *Hete*; ils ne purent jamais venir à bout d'articuler *Molineux*; ils appelloient notre maître *Baba*, de Robert ſon nom de baptême; M. Gore, *Toarro*; le docteur Solander, *Torano*; M. Banks, *Tapane*; M. Green, *Etérée*; M. Parkinſon, *Patini*; M. Sporing, *Polini*; Peterſgill, *Petrodoro*; ils avoient formé de cette maniere des noms pour preſque tous les gens de l'équipage. Il n'étoit cependant pas facile de découvrir dans ces nouveaux noms des traces de l'original: c'étoient peut-être moins des

sons arbitraires, déterminés par la disposition de leurs organes, que des mots significatifs 1769.
dans leur propre langue; par exemple, ils appellerent *Matte* M. Monkhouse, l'officier de poupe, qui commandoit le détachement lorsque le voleur du fusil fut tué. Ils lui donnoient ce nom, non pas en tâchant d'imiter le son de la premiere syllabe du mot Monkhouse, mais parce que *Matté* signifie mort. Il est probable que cette observation doit s'appliquer aux noms qu'ils donnerent à d'autres de nos gens.



CHAPITRE XII.

Quelques femmes viennent au fort. Cérémonies singulieres. Les Otahitiens assistent au service divin que nous célébrâmes; & le soir, ils nous donnent un spectacle très-extraordinaire. Toubouraï Tamaïdé succombe à une tentation.

Le 12 de mai, nous reçûmes la visite de quelques femmes que nous n'avions pas encore vues, & qui nous aborderent avec des cérémonies très-singulieres. M. Banks faisoit des échanges dans son bateau, à la porte du fort, accompagné de Tootahah, qui l'étoit venu voir le matin avec quelques autres naturels du pays. Entre neuf & dix heures, il arriva à l'en-

1769. droit du débarquement une double pirogue, dans laquelle étoient assis un homme & deux femmes. Les Indiens qui étoient autour de M. Banks, lui dirent par signes d'aller à leur rencontre, ce qu'il fit sur-le-champ. Mais pendant qu'il sortoit du bateau, l'homme & les deux femmes s'étoient déjà avancés jusqu'à quinze pas de lui; ils s'arrêterent alors, & l'inviterent par signes à faire la même chose; ils jeterent à terre une douzaine de jeunes planes, & quelques autres petites plantes. M. Banks s'arrêta; & les Indiens s'étant rangés en haie à ses côtés, un Otahitien qui sembloit être un serviteur, passant & repassant à six reprises différentes, en remit une branche à chaque tour à M. Banks, prononçant toujours quelques paroles en la lui donnant. Tupia qui étoit près de M. Banks, remplissoit les fonctions de son maître de cérémonie: à mesure qu'il recevoit les rameaux, il les plaçoit dans le bateau. Lorsque cette cérémonie fut achevée, un autre homme apporta un grand paquet d'étoffes qu'il étendit les unes après les autres sur la terre, dans l'espace qui étoit entre M. Banks & les Indiens qui lui rendoient visite: il y avoit neuf pieces, il en posa trois l'une sur l'autre, & alors une des femmes appellée Oorattooa, la plus distinguée d'entr'elles, monta sur ces tapis, & relevant ses vêtemens jusqu'à la ceinture, elle fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de sérieux & de

ſang froid, & un air d'innocence & de ſimplicité qu'il n'eſt pas poſſible d'imaginer ; elle laiſſa retomber enſuite ſes vêtemens, & alla ſe remettre à ſa place. On étendit trois autres pieces ſur les trois premieres, elle remonta alors & fit la même cérémonie qu'on vient de décrire : enfin les trois dernieres pieces furent étendues ſur les ſix premieres, & elle en fit le tour pour la troiſieme fois avec les mêmes circonſtances. Les Otahitiens replierent les étoffes & les offrirent à M. Banks, comme un préſent de la femme qui s'avança alors avec ſon ami pour le ſaluer. M. Banks fit à tous deux les dons qu'il jugeoit devoir leur être le plus agréables ; ils reſterent dans la tente l'eſpace d'une heure, & s'en allerent. Sur le ſoir, nos officiers qui étoient au fort reçurent la viſite d'Oberéa & d'une femme de ſa ſuite, ſa favorite, nommée Otheothea : c'étoit une fille d'une figure agréable ; ils furent d'autant plus charmés de la voir, qu'elle avoit paſſé quelques jours ſans venir au camp, & qu'on nous avoit rapporté qu'elle étoit malade ou morte. 1769.

Le 13, le marché étant fini à dix heures, M. Banks voulant ſe procurer un ombrage pendant la chaleur du jour, alla ſe promener dans les bois, portant ſon fuſil comme à l'ordinaire ; en s'en revenant, il rencontra Toubouraï Tamaïdé, près de la maiſon qu'il habitoit par intervalles. Comme il s'étoit arrêté

1769. pour passer quelque tems avec lui, l'Indien lui arracha subitement le fusil des mains, le banda, & l'élevant en l'air, il tira la détente. Heureusement l'amorce brûla sans que le coup partît. M. Banks lui reprit bientôt son fusil, très-surpris de voir qu'il eût acquis assez de connoissance du mécanisme de cette arme pour la décharger, & il lui reprocha avec beaucoup de sévérité ce qu'il venoit de faire. Comme il étoit très-important de ne pas apprendre aux Otahitiens comment on manioit ces armes, M. Banks dans toutes les occasions leur avoit dit qu'ils ne pouvoient pas nous faire une plus grande offense que de les toucher: il étoit nécessaire alors de réitérer ces défenses avec plus de force, & il ajouta pour cela les menaces à ses reproches. Toubouraï Tamaïdé supporta tout patiemment; mais dès que M. Banks eut traversé la riviere, l'Indien partit avec toute sa famille & ses meubles pour sa maison d'Eparre. Les Otahitiens qui étoient au fort, apprirent bientôt cette nouvelle; nous craignîmes les suites du mécontentement de Toubouraï Tamaïdé, qui dans toutes les occasions nous avoit été très-utile. M. Banks résolut de le suivre sans délai, afin de solliciter son retour. Il partit le même soir, accompagné de M. Molineux; ils le trouverent assis au milieu d'un grand cercle de ses compatriotes, à qui probablement il avoit raconté son aventure &

lès craintes qu'elle lui faisoit naître. Son visage présentoit l'image de la douleur & de l'abattement, & les mêmes passions étoient également marquées avec force sur la figure de tous les Otahitiens qui l'environnoient. Lorsque M. Banks & M. Molineux entrerent dans le cercle, une des femmes exprima son chagrin de la même maniere que Térapo dans une autre occasion, c'est-à-dire, en se perçant la tête à plusieurs reprises avec la dent d'un goulu de mer, jusqu'à ce qu'elle fut couverte de sang. M. Banks ne perdit point de tems pour tâcher de les consoler ; il assura le chef qu'il falloit oublier tout ce qui s'étoit passé, qu'il ne leur vouloit aucun mal, & qu'ils n'avoient rien à craindre. Toubouraï Tamaïdé fut bientôt calmé, & reprit sa confiance & sa tranquillité : il ordonna de tenir prête une double pirogue ; ils revinrent tous ensemble au fort avant le souper, & pour gage d'une parfaite réconciliation, l'Indien & sa femme passerent la nuit dans la tente de M. Banks. Leur présence cependant ne suffit pas pour nous mettre à l'abri des insulaires. Ente onze heures & minuit, un d'eux s'efforça d'entrer dans le fort, en escaladant les palissades, dans le dessein, sans doute, de voler tout ce qu'il pourroit trouver. La sentinelle qui le découvrit, heureusement ne fit pas feu, & le voleur s'enfuit avec tant de promptitude, qu'aucun de nos gens ne put l'atteindre. La forge de

1769.

1769. l'armurier étoit dreſſée dans le fort; & le fer & les inſtrumens de ce métal, dont on s'y ſervoit continuellement, étoient des tentations au vol, que les Otahitiens ne pouvoient ſurmonter.

Le dimanche 14, j'ordonnai qu'on célébrât le ſervice divin au fort. Nous deſirions que quelques-uns des principaux Otahitiens y aſſiſtaſſent; mais lorſque l'heure fut arrivée, la plupart s'en allerent dans leurs habitations. M. Banks cependant traverſa la riviere, & ramena Toubouraï Tamaïdé & ſa femme Tomio; il eſpéroit que les cérémonies occaſionneroient quelques queſtions de leur part, & donneroient lieu à quelque inſtruction de la nôtre. Il les fit aſſeoir ſur des ſieges, & ſe plaça près d'eux. Pendant tout le ſervice ils obſervoient attentivement ſes poſtures, & l'imitoient très-exactement; ils s'aſſeyoient, ſe tenoient debout ou ſe mettoient à genoux, lorſque M. Banks faiſoit de même. Ils ſentoient que nous étions occupés à quelque choſe de ſérieux & d'importent, & ils ordonnerent aux Otahitiens qui étoient hors du fort, de ſe tenir en ſilence. Cependant, après que le ſervice fut fini, ils ne firent ni l'un ni l'autre aucune queſtion, & ils ne vouloient pas nous écouter lorſque nous tâchions de leur expliquer ce qui venoit de ſe paſſer.

Les Indiens après avoir vu nos cérémonies religieuſes dans la matinée, jugerent à propos de nous montrer dans l'après-midi les leurs, qui étoient très-différentes. Un jeune homme de

de près de six pieds, & une jeune fille de onze à douze ans sacrifierent à Vénus, devant plu- 1769.
sieurs de nos gens & un grand nombre de naturels du pays, sans paroître attacher aucune idée d'indécence à leur action, & ne s'y livrant au contraire, à ce qu'il nous sembloit, que pour se conformer aux usages du pays. Parmi les spectateurs, il y avoit plusieurs femmes d'un rang distingué, & en particulier Obéréa, qui, à proprement parler, présidoit à la céremonie; car elle donnoit à la fille des instructions sur la maniere dont elle devoit jouer son rôle: mais quoique la fille fût jeune, elle ne paroissoit pas en avoir besoin.

Nous ne racontons pas cet événement comme un pur objet de curiosité, mais parce qu'il peut servir dans l'examen d'une question qui a été long-tems discutée par les philosophes. La honte qui accompagne certaines actions que tout le monde regarde comme innocentes en elles-mêmes, est-elle imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, ou provient-elle de l'habitude & de la coutume? Si la honte n'a d'autre origine que la coutume des nations, il ne sera peut-être pas aisé de remonter à la source de cette coutume, quelque générale qu'elle soit; si cette honte est une suite de l'instinct naturel, il ne sera pas moins difficile de découvrir comment elle est anéantie ou sans force parmi ces peuples, chez qui on n'en trouve pas la moindre trace.

1769. Le 14 & le 15, nous eûmes une autre occasion de connoître si tous les Otahitiens étoient de complot dans les projets que quelques-uns de leurs compatriotes méditoient contre nous. La nuit du 13 au 14, on vola une de nos pieces d'eau, qui étoit à côté du fort. Le matin nous ne vîmes pas un Indien qui ne fût instruit du vol : cependant nous jugeâmes qu'ils n'étoient pas d'intelligence avec les voleurs, ou qu'ils trahissoient leurs associés, car ils paroissoient tous disposés à nous indiquer où nous pourrions retrouver le tonneau. M. Banks alla, pour le chercher, dans un endroit de la baie, où l'on nous dit qu'il avoit été mis dans une pirogue; mais comme cette piece d'eau ne nous étoit pas fort nécessaire, il ne fit pas beaucoup de recherches afin de la recouvrer; lorsqu'il fut de retour, Toubouraï Tamaïdé lui dit qu'avant la matinée du lendemain, on nous voleroit un autre tonneau. Il n'est pas aisé de conjecturer comment il avoit appris ce projet; il est sûr qu'il n'étoit pas du complot, car il vint avec sa femme & sa famille dans l'endroit où étoient placées les pieces d'eau; il y dressa ses lits, en disant qu'en dépit du voleur, il nous donneroit un gage de leur sûreté. Nous ne voulûmes pas y consentir, nous lui fîmes entendre qu'on placeroit une sentinelle jusqu'au matin, pour faire la garde autour des tonneaux. Il retira alors ses lits dans la tente de M. Banks, où lui & sa fa-

mille passerent la nuit; il fit signe à la sentinelle en la quittant, d'être bien sur ses gardes. 1769.
Nous reconnûmes dans peu que l'Indien avoit été bien informé: le voleur vint vers minuit; mais s'appercevant qu'on avoit mis un soldat pour veiller sur les tonneaux, il s'en alla sans rien dérober.

L'aventure du couteau avoit beaucoup augmenté la confiance de M. Banks en Toubouraï Tamaïdé, & il ne se défioit point de lui; l'Otahitien fut exposé par la suite à des tentations que sa probité & son honneur ne purent pas surmonter. Il s'étoit trouvé plusieurs fois dans des occasions favorables de commettre quelque vol, & il avoit résisté; mais il fut enfin séduit par les charmes enchanteurs d'un panier de clous : ces clous étoient plus grands que tous ceux que nous avions donnés jusqu'alors en échange aux Indiens, & ils avoient été laissés peut-être par négligence dans un coin de la tente de M. Banks, où le chef avoit un libre accès. Celui-ci ayant relevé par inadvertance quelque partie de son habillement, sous lequel il en avoit caché un, le domestique de M. Banks le vit, & le dit à son maître. M. Banks sachant qu'on ne lui avoit pas donné ce clou, & qu'il ne l'avoit pas reçu en échange, examina sur-le-champ le panier où il y en avoit sept, & il remarqua qu'il en manquoit cinq. Il accusa avec répugnance Toubouraï Tamaïdé du délit; l'Ota-

1769. hitien avoua le fait, mais la douleur qu'il en reſſentit n'étoit probablement pas plus grande que celle de l'accuſateur : on lui redemanda ſur-le-champ les clous, & il répondit qu'ils étoient à Eparre ; cependant il jugea à propos d'en montrer un, parce que M. Banks paroiſſoit fort empreſſé de les ravoir, & qu'il lui faiſoit quelques ſignes de menace. Toubouraï Tamaïdé fut conduit au fort, pour y être jugé par la voix générale.

Nous ne devions pas faire voir que nous regardions ſon offenſe comme légere : cependant, après quelque délibération, nous lui dîmes qu'on lui pardonneroit, s'il vouloit rapporter les quatre autres clous au fort. Il conſentit à cette condition, mais je ſuis fâché de dire qu'il ne la remplit pas ; au lieu d'aller chercher les clous, il ſe retira avec ſa famille avant la nuit, en emportant tous ſes meubles.

Comme notre chaloupe ſembloit faire eau, j'en fis examiner le fond, & je fus fort ſurpris de trouver qu'il étoit tellement rongé par les vers, qu'il falloit abſolument en refaire un nouveau. Les officiers qui avoient été de l'expédition du Dauphin, me dirent que leurs bateaux n'avoient point eſſuyé de ſemblable accident, & c'eſt pour cela que je ne m'y attendois pas. Je craignis que la pinaſſe ne fût dans le même état ; mais en la viſitant, j'eus la conſolation de voir qu'elle n'avoit point été endommagée par les vers, quoiqu'elle fût conſ-

truite du même bois, & qu'elle eût été dans la même eau que la chaloupe : je penſe que cette différence provenoit de ce que la chaloupe avoit été enduite de goudron, & la pinaſſe d'une compoſition de blanc de plomb & d'huile. Les fonds de tous les bateaux qui navigueront dans ces mers, doivent donc être ſpalmés comme la pinaſſe, & les vaiſſeaux fournis de tout ce qui eſt néceſſaire, afin de pouvoir les recarener quand ils en auront beſoin. 1769

Après avoir reçu différens meſſages de Tootahah qui nous mandoit que ſi nous voulions lui rendre viſite, il reconnoîtroit cette faveur par un préſent de quatre cochons, j'envoyai M. Hicks, mon premier lieutenant, afin de voir s'il ne ſeroit pas poſſible de s'en procurer quelques-uns ſans cela; je lui ordonnai en même tems de faire à l'Indien toutes ſortes de politeſſes. M. Hicks le trouva éloigné d'Eparre, dans un endroit appellé Tottahah, ſitué cinq milles plus à l'oueſt. L'Otahitien le reçut avec beaucoup de cordialité; il lui montra ſur-le-champ un cochon, & lui dit que dans la matinée on ameneroit les trois autres qui étoient à quelque diſtance. M. Hicks attendit volontiers; mais comme les trois cochons ne venoient point, & qu'il ne jugea pas à propos de reſter plus long-tems, il s'en revint avec celui qu'on lui avoit donné.

Le 25, Toubouraï Tamaïdé, accompagné de ſa femme Tomio, parut à la tente, pour la

1769. premiere fois depuis qu'on l'avoit découvert volant les clous. Il paroiſſoit affligé & timide ; cependant il ne crut pas devoir chercher à regagner nos bonnes graces & notre amitié en rendant les quatre clous qu'il avoit emportés. La froideur & la réſerve avec leſquelles M. Banks & les autres le traiterent, n'étoient guere capables de lui inſpirer du calme & de la gaîté ; il ne demeura pas long-tems, & il partit d'une maniere bruſque. M. Monkhouſe le chirurgien alla le lendemain dans la matinée pour opérer la réconciliation ; il tâcha de lui perſuader de rendre les clous, mais il ne put pas y réuſſir.



CHAPITRE XIII.

Autre viſite rendue à Tootahah. Détail de différentes aventures. Amuſemens ſinguliers des Indiens, & remarques ſur ces amuſemens. Préparatifs pour obſerver le paſſage de Vénus. Ce qui nous arrive au fort.

Le 27, il fut décidé que nous irions voir Tootahah, quoique nous ne comptaſſions pas beaucoup ſur les cochons qu'il avoit promis pour nos peines. Je m'embarquai dès le grand matin dans la pinaſſe avec MM. Banks & So-

lander, & trois autres perſonnes. Il avoit quitté Tettahah où M. Hicks l'avoit trouvé, & il étoit dans un endroit appellé *Atahourou*, à ſix milles plus loin. Comme nous ne pûmes pas faire plus de la moitié du chemin dans le bateau, il étoit preſque nuit lorſque nous arrivâmes. Nous le vîmes aſſis comme à l'ordinaire ſous un arbre, & environné d'un grand nombre d'Otahitiens : nous lui fîmes nos préſens qui conſiſtoient en un habit & un jupon d'étoffe jaune, & quelques autres bagatelles qu'il reçut avec plaiſir. Il ordonna ſur-le-champ de tuer & d'apprêter un cochon pour le ſouper, en nous promettant qu'il nous en donneroit pluſieurs le lendemain; mais nous avions moins envie de nous régaler dans ce voyage, que de remporter des rafraîchiſſemens, dont le fort avoit beſoin ; nous le priâmes de ne pas faire tuer le cochon, & nous ſoupâmes des fruits du pays. Comme la nuit approchoit, & qu'il y avoit dans ce lieu plus de monde que les maiſons & les canots n'en pouvoient contenir, & entr'autres Oberéa, ſa ſuite & pluſieurs autres Indiens que nous connoiſſions, nous commençâmes à chercher des logemens. Nous étions au nombre de ſix ; M. Banks fut aſſez heureux pour qu'Oberéa lui offrît une place dans ſa pirogue ; il nous ſouhaita une bonne nuit, nous quitta, & alla ſe coucher de bonne heure, ſuivant la coutume du pays ;

1769

1769. il ôta ses habits comme à l'ordinaire, à cause de la chaleur : Oberéa lui dit amicalement qu'elle vouloit les garder, & qu'à coup sûr on les voleroit, si elle n'en avoit pas soin. M. Banks ayant une pareille sauve-garde, s'endormit avec toute la tranquillité imaginable; il s'éveilla sur les onze heures, & voulant se lever pour quelques besoins, il chercha ses habits dans l'endroit où il avoit vu Oberéa les placer; mais ils n'y étoient plus : il éveilla Oberéa sur-le-champ; dès qu'elle entendit sa plainte, elle se leva précipitamment, ordonna qu'on allumât des flambeaux, & se mit en devoir de retrouver ce que M. Banks avoit perdu. Tootahah dormoit dans la pirogue voisine : alarmé du bruit, il vint vers eux, & sortit avec Oberéa, afin de découvrir le voleur. M. Banks n'étoit pas en état de les accompagner, on ne lui avoit rien laissé que ses culottes; on avoit pris son habit, sa veste, ses pistolets, sa poire à poudre, & plusieurs autres effets qui étoient dans ses poches. Une demi-heure après, Oberéa & Tootahah revinrent, mais sans avoir rien appris ni sur les vètemens, ni sur le voleur. M. Banks commença à avoir des craintes : on n'avoit pas emporté son fusil; mais il avoit négligé de le charger; il ne savoit pas où le docteur Solander & moi passions la nuit; & dans ce qui devoit lui arriver, il ne pouvoit pas recourir à notre secours. Il crut cependant qu'il valoit mieux

ne point montrer de crainte ni de ſoupçon à l'égard des Otahitiens avec qui il étoit ; il 1769.
donna ſon fuſil à Tupia qui s'étoit éveillé au milieu du déſordre, & qu'il chargea d'en prendre ſoin, en le priant en même tems de reſter couché. Il ajouta qu'il étoit ſatisfait des peines que Tootahah & Oberéa avoient priſes pour retrouver ſes effets, quoiqu'elles euſſent été inutiles. M. Banks ſe recoucha aſſez déconcerté ; il entendit bientôt après de la muſique, & il vit des lumieres à peu de diſtance ſur le rivage : c'étoit un concert ou aſſemblée, qu'ils appellent *Heïva*, nom général qu'ils donnent à toutes les fêtes publiques. Comme ce ſpectacle devoit néceſſairement raſſembler beaucoup d'Indiens, & que je pouvois peut-être m'y trouver, ainſi que d'autres Anglois, M. Banks ſe leva pour y aller auſſi. Les lumieres & le ſon l'amenerent dans une caſe où j'étois avec trois autres perſonnes du vaiſſeau. Il nous diſtingua aiſément du reſte de la foule ; il s'approcha preſque nud, & nous raconta ſa triſte aventure. Nous le conſolâmes, comme les malheureux ſe conſolent entr'eux ; nous lui dîmes que nous avions été auſſi mal-traités que lui ; je lui fis voir que j'avois les jambes nues, & lui dis qu'on avoit volé mes bas ſous ma tête, quoique je fuſſe ſûr de ne pas avoir dormi pendant toute la nuit. Mes compagnons lui prouverent auſſi en ſe montrant, qu'ils avoient perdu leur juſte-au-corps. Nous réſolûmes pourtant d'en-

tendre la musique, quelque mal vêtus que nous
1769. fussions. Le concert étoit composé de quatre tambours, de trois flûtes & de plusieurs voix; il dura environ une heure; & lorsqu'il fut fini, nous nous retirâmes dans les endroits où nous avions couché, après être convenus que jusqu'au lendemain matin nous ne ferions aucune démarche pour retrouver nos habits.

Le 28, nous nous levâmes à la pointe du jour, suivant l'usage de l'isle. Le premier homme que vit M. Banks fut Tupia qui gardoit fidélement son fusil. Oberéa lui apporta bientôt quelques vêtemens de son pays, pour lui servir au défaut des siens; de sorte qu'en nous abordant il portoit un habillement bigarré, moitié à l'otahitienne, & moitié à l'angloise. Excepté le docteur Solander, dont nous ne connoissions pas le gîte, & qui n'avoit point assisté au concert, nous fûmes bientôt réunis. Peu de tems après, Tootahah parut, & nous le pressâmes de chercher nos habits qu'on avoit dérobés; mais nous ne pûmes jamais lui persuader, non plus qu'à Oberéa, de faire aucune démarche à cet effet, & nous soupçonnâmes alors qu'ils étoient complices du vol. Sur les huit heures, M. Solander vint nous joindre; il avoit passé la nuit dans une case à un mille de distance, chez des hôtes plus honnêtes que les nôtres, & on ne lui avoit rien pris.

Nous perdîmes alors tout eſpoir de recouvrer nos habits, dont en effet nous n'avons jamais entendu parler dans la ſuite, & nous paſſâmes toute la matinée à demander les cochons qu'on nous avoit promis; mais nos tentatives furent également ſans ſuccès. Sur le midi nous marchâmes vers le bateau, aſſez mécontens, & n'emportant rien avec nous que ce que nous avions acheté la veille, du boucher & du cuiſinier de Tootahah. 1769.

En retournant au bateau, nous eûmes un ſpectacle qui nous dédommagea en quelque maniere de nos fatigues & de nos pertes. Chemin faiſant, nous arrivâmes à un des endroits en petit nombre, où l'iſle n'eſt pas environnée par des récifs, & où par conſéquent une houle élevée briſe ſur la côte; les lames étoient des plus effrayantes que j'euſſe jamais vues, il auroit été impoſſible à un de nos bateaux de s'en tirer; & ſi le meilleur nageur de l'Europe avoit été par quelque accident expoſé à leur furie, je ſuis perſuadé qu'il y auroit été bientôt englouti par les flots, ou écraſé contre les groſſes pierres dont le rivage étoit couvert; cependant nous y vîmes dix ou douze Indiens qui nageoient pour leur plaiſir; lorſque les flots briſoient près d'eux, ils plongeoient par-deſſous, & reparoiſſoient de l'autre côté avec une adreſſe & une facilité inconcevables. Ce qui rendit ce ſpectacle encore plus amuſant, ce fut que les nageurs trouverent

1769. au milieu de la mer l'arriere d'une vieille pirogue ; ils le faisirent & le poufferent devant eux, en nageant jusqu'à une assez grande distance en mer. Alors deux ou trois de ces Indiens se mettoient dessus, & tournant le boût quarré contre la vague, ils étoient chassés vers la côte avec une rapidité incroyable, & quelquefois même jusqu'à la greve ; mais ordinairement la vague brisoit sur eux avant qu'ils fussent à moitié chemin, & alors ils plongeoient & se relevoient d'un autre côté, en tenant toujours le reste de pirogue : ils se remettoient à nager de nouveau au large, & revenoient ensuite par la même manœuvre, à peu-près comme nos enfans dans les jours de fêtes, grimpent la colline du parc de Greenwich, pour avoir le plaisir de se rouler en-bas. Nous restâmes plus d'une demi-heure à contempler cette scene étonnante. Pendant cet intervalle, aucun des nageurs n'entreprit d'aller à terre ; ils sembloient prendre à ce jeu le plaisir le plus vif. Nous continuâmes alors notre route, & enfin le soir nous arrivâmes au fort. On peut remarquer à cette occasion, que la nature humaine est douée de plusieurs facultés, qui ne sont portées que rarement au degré de développement dont elles sont susceptibles, & que tous les hommes sont capables de certains efforts qu'aucun d'eux ne fait, à moins qu'il n'y soit porté par le besoin ou par des circonstances extraordinaires. Ces nageurs, en déployant des forces

dont nous avons tous l'usage, à moins que nous ne soyons attaqués de quelque infirmité particuliere, opéroient des prodiges qui nous semblent au-dessus de la nature. Des exemples plus familiers montrent encore la vérité de cette observation. Les danseurs de corde & les voltigeurs ne font que perfectionner des facultés que tous les individus ont comme eux ; ils n'ont point reçu de don particulier de la nature. Tous les hommes, il est vrai, avec autant d'exercice & d'habitude, ne deviendroient pas aussi habiles dans leur art ; mais il est incontestable qu'ils y feroient du moins quelques progrès : il faut en dire autant de tous les autres arts. L'exemple des aveugles nous fournit une autre preuve, que l'homme a des facultés dont il ne fait presque jamais usage. On ne peut pas supposer que la perte d'un sens donne plus de force à ceux qui restent, comme l'amputation d'une branche d'arbre rend plus vigoureuses celles qui sont encore attachées au tronc. Tout homme peut donc acquérir pour les organes de l'ouie & du toucher, la délicatesse & la finesse qui nous surprennent dans ceux qui ont perdu la vue. Si les aveugles ne perfectionnent pas également leur intelligence, c'est qu'ils n'en ont pas également besoin. Celui qui jouit de la vue, est le maître de faire par choix ce que l'homme privé de ses yeux, fait par nécessité ; & s'il vouloit s'appliquer comme lui à

1769.

exercer ses organes, il les rendroit aussi par-
1769. faits. Afin d'encourager les efforts du genre humain, établissons donc pour principe d'un usage universel, que quiconque fera tout ce qu'il peut, fera beaucoup plus qu'on ne croit communément possible.

Parmi les Indiens qui nous étoient venus voir, il y en avoit quelques-uns d'une isle voisine, appellée par eux *Eimeo* ou *Imao*, & que le capitaine Wallis a nommée isle du duc d'York. Ils nous firent la description de vingt-deux isles situées dans les environs d'Otahiti.

Comme le jour où nous devions faire nos observations astronomiques approchoit, je résolus, en conséquence de quelques idées que m'avoit données le lord Morton, d'envoyer deux détachemens, afin d'observer le passage de Vénus dans différens endroits; espérant que, si nous ne réussissions pas à Otahiti, nous aurions ailleurs un meilleur succès. Nous nous occupâmes donc à préparer nos instrumens & à montrer l'usage qu'il en falloit faire, à ceux de nos officiers que je me proposois d'envoyer dehors.

Le premier juin, deux jours avant le passage de Vénus, je fis partir pour Imao, dans la grande chaloupe, M. Gore, & MM. Monkhouse & Sporing, à qui M. Green avoit donné des instrumens convenables. M. Banks jugea à propos d'aller avec eux, & il fut accompagné de Toubouraï Tamaïdé, de Tomio & de plu-

ſieurs naturels du pays. Dès le grand matin du 2, j'envoyai M. Hicks avec MM. Clerck & Petersgill nos contre-maîtres, & M. Saunders un des officiers de poupe, dans la pinaſſe, à l'eſt d'Otahiti, afin d'y choiſir, à quelque diſtance de notre principal obſervatoire, un lieu convenable où ils puſſent employer les inſtrumens qu'ils avoient auſſi emportés pour le même deſſein. 1769.

Malgré toute la célérité qu'on mit pour équiper la chaloupe, elle ne fut prête que dans l'après-midi; nos gens qui étoient à bord, après avoir ramé la plus grande partie de la nuit, l'amenerent enfin au-deſſous de la terre d'Imao. A la pointe du jour du 2, ils virent une pirogue qu'ils appellerent. Les Indiens qu'elle avoit à bord leur montrerent un paſſage à travers le récif: ils y entrerent, & ils choiſirent bientôt après, pour lieu de leur obſervatoire, un rocher de corail, qui s'élevoit hors de l'eau à environ cent cinquante verges de la côte; ce rocher en avoit quatre-vingt de longueur, & vingt de large; on trouvoit au milieu un lit de ſable blanc aſſez étendu pour y placer les tentes. M. Gore & ſes compagnons commencerent à les dreſſer & à faire les autres préparatifs néceſſaires pour l'opération importante du lendemain. Sur ces entrefaites, M. Banks, ſuivi des inſulaires d'Otahiti & des autres Indiens qu'ils avoient rencontrés dans la pirogue, alla dans l'intérieur de l'isle pour y ache-

ter des provisions : il s'en procura effectivement avant la nuit une quantité suffisante.
1769. Lorsqu'il revint au rocher, il trouva l'observatoire en ordre, & les télescopes fixés & éprouvés. La soirée fut très-belle ; cependant l'inquiétude ne leur permit pas de prendre beaucoup de repos pendant la nuit : chacun faisoit la garde à son tour l'espace d'une demi-heure, après quoi il alloit satisfaire l'impatience des autres, & il leur rapportoit la situation du tems ; quelquefois il encourageoit leur espérance, en disant que le ciel étoit serein, & d'autres fois il les alarmoit en leur annonçant qu'il étoit couvert.

Ils furent debout dès la pointe du jour du 3, & ils eurent la satisfaction de voir le soleil se lever sans nuage. M. Banks souhaitant alors un heureux succès à nos observateurs, M. Gore & M. Monkhouse, retourna une seconde fois dans l'isle pour en examiner les productions & y acheter des rafraîchissemens. Pour faire ses échanges avec les naturels du pays, il se plaça sous un arbre ; & afin de n'être pas poussé par la foule, il traça autour de lui un cercle, dans lequel il ne leur permit pas d'entrer.

Sur les huit heures, il apperçut deux pirogues qui voguoient vers l'endroit où il étoit, & les insulaires lui firent entendre qu'elles appartenoient à Tarrao, roi de l'isle, qui venoit lui rendre visite. Dès que les pirogues s'approcherent

s'approcherent de la côte, le peuple se rangea en haie depuis le rivage jusqu'au lieu du marché, & Sa Majesté débarqua avec sa sœur, nommée Nuna. Comme ils s'avançoient vers l'arbre sous lequel étoit M. Banks, il alla à leur rencontre, & il les introduisit en grande cérémonie dans le cercle dont il avoit écarté les autres insulaires. C'est la coutume de ces peuples de s'asseoir pendant leurs conférences. M. Banks développa une espece de turban d'étoffe de l'Inde qu'il portoit sur sa tête en place de chapeau, il l'étendit à terre, & ils s'assirent tous ensemble. On apporta alors le présent royal, qui étoit composé d'un chien, d'un cochon, de quelques fruits-à-pain, de noix de cocos & autres choses pareilles. M. Banks envoya un bateau à l'observatoire pour y porter ce présent; les messagers revinrent avec une hache, une chemise & des verroteries qu'il offrit à Sa Majesté, qui les reçut avec beaucoup de satisfaction. 1769.

Pendant cet intervalle, Toubouraï Tamaïdé & Tomio arriverent de l'observatoire. Tomio dit qu'elle étoit parente de Tarrao; elle lui fit présent d'un grand clou, & donna en même tems une chemise à Nuna.

Après le premier contact intérieur de Vénus avec le soleil, M. Banks retourna à l'observatoire, emmenant avec lui Tarrao, Nuna & quelques-uns des principaux personnages de leur suite, parmi lesquels il y avoit trois jeunes

femmes très-belles. Il leur montra la planete au-dessus du soleil, & tâcha de leur faire entendre que ses compagnons & lui avoient quitté leur pays pour venir observer ce phénomene. Bientôt après, M. Banks retourna avec eux à l'isle d'Imao ; il y passa le reste de la journée à en examiner les productions, qu'il trouva à-peu-près les mêmes que celles d'Otahiti. Les hommes qu'il y vit ressembloient aussi entiérement aux habitans de cette derniere isle, & il en reconnut plusieurs pour les avoir déja vus à Otahiti ; de maniere que tous ceux avec qui il fit des échanges, connoissoient ses marchandises & leur valeur.

1769.

Le lendemain au matin 4, nos observateurs plierent leurs tentes pour s'en revenir, & arriverent au fort avant la nuit.

L'observation fut faite avec un égal succès au fort, & par les personnes que j'avois envoyées à l'est de l'isle. Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il n'y eut pas un seul nuage au ciel ; & nous observâmes, M. Green, le docteur Solander & moi, tout le passage de Vénus avec la plus grande facilité. Le télescope de M. Green & le mien étoient de la même force, & celui du docteur Solander étoit plus grand. Nous vîmes tous autour de la planete une athmosphere ou brouillard nébuleux, qui rendoit moins distincts les tems des contacts, & sur-tout des contacts intérieurs : ce qui nous fit différer les uns les autres

dans nos observations, plus qu'on ne devoit l'attendre. Suivant M. Green, 1769.

	Heur.	Min.	Second.	
Le premier contact extérieur, ou la premiere apparence de l'entrée de Vénus au-dessus du disque du soleil fut à	9	25	42	Matin.
Le premier contact intérieur, ou l'immersion totale à	9	44	4	
Le second contact intérieur, ou le commencement de l'émersion à	3	14	8	Après-midi.
Le second contact extérieur, ou l'émersion totale à	3	32	10	

Nous trouvâmes que notre observatoire étoit situé au 17° 29′ 15″ de latitude, & au 149° 32′ 30″ de longitude O. de Greenwich. Le lecteur peut voir dans les Transactions philosophiques, vol. LXI, part. II, p. 397 & les suivantes, des tables, où nos observations sont plus détaillées, & une planche qui sert à les faire entendre.

Si nous avions des raisons de nous féliciter du succès de notre entreprise, quelques-uns de nos gens avoient profité du tems, de ma-

niere à nous caufer bien du regret. Pendant
1769. que les officiers étoient tous occupés à obſerver le paſſage de Vénus, des matelots enfoncerent un des magaſins, & volerent près d'un cent peſant de clous à fiche ; le cas étoit férieux & de grande importance : car ſi les voleurs avoient répandu ces clous parmi les Otahitiens, ils nous auroient fait un tort irréparable en diminuant la valeur du fer, qui étoit la principale marchandiſe que nous avions apportée pour commercer avec ces inſulaires. On découvrit un des voleurs ; mais on ne lui trouva que ſept clous : il fut puni par vingt-quatre coups de fouet, & il ne voulut jamais révéler ſes complices.



CHAPITRE XIV.

Deſcription particuliere des funérailles parmi les Otahitiens. Obſervations générales ſur ce ſujet. On trouve chez ces Indiens une claſſe d'hommes pour leſquels les anciens avoient beaucoup de vénération. Vol commis au fort. Suites de ce vol. Détails ſur la cuiſine des Otahitiens. Divers incidens.

LE 5, nous célébrâmes l'anniverſaire du jour de la naiſſance du roi : nous aurions dû

faire cette cérémonie la veille, mais nous attendîmes pour cela le retour de nos officiers qui étoient allés observer le passage de Vénus. Plusieurs des chefs Indiens assisterent à cette fête, ils bûrent à la santé de Sa Majesté sous le nom *Kihiargo*, qui étoit le son le plus approché qu'ils pouvoient rendre pour exprimer le roi George. 1769.

Il mourut pendant ce tems une vieille femme d'un certain rang, & qui étoit parente de Tomio. Cet incident nous donna occasion de voir comment ils disposent des cadavres, & nous confirma dans l'opinion que ces peuples n'enterrent jamais leurs morts, contre la coutume de toutes les autres nations actuellement connues. Au milieu d'une petite place quarrée, proprement palissadée de bambous, ils dresserent sur deux poteaux le pavillon d'une pirogue, & ils placerent le corps en-dessous, sur un chassis tel que nous l'avons décrit plus haut. Le corps étoit couvert d'une belle étoffe, & on avoit placé près de lui du fruit-à-pain, du poisson & d'autres provisions. Nous supposâmes que les alimens étoient préparés pour l'esprit du défunt, & que par conséquent ces Indiens ont quelques idées confuses de l'existence des ames après la mort; mais lorsque nous nous adressâmes à Toubouraï Tamaïdé, afin de nous instruire plus particuliérement sur cette matiere, il nous dit que ces alimens étoient des offrandes qu'ils présentoient à leurs dieux : ils ne supposoient

cependant pas que les dieux mangeassent, ainsi
1769. que les Juifs ne pensoient point que Johovah
pût habiter dans une maison. Il faut regarder leur offrande de la même maniere que le temple de Jérusalem, c'est-à-dire, comme un témoignage de respect & de reconnoissance, & un moyen de solliciter la présence plus immédiate de la Divinité. Vis-à-vis le quarré, il y avoit un endroit où les parens du défunt alloient payer le tribut de leur douleur; & audessous du pavillon, on trouvoit une quantité innombrable de petites pieces d'étoffes, sur lesquelles les pleureurs avoient versé leurs larmes & leur sang; car dans les transports de leur chagrin, c'est un usage universel parmi eux de se faire des blessures avec la dent d'un goulu de mer. A quelques pas de là on avoit dressé deux petites hutes; quelques parens du défunt demeurent habituellement dans l'une, & l'autre sert d'habitation au principal personnage du deuil, qui est toujours un homme revêtu d'un habillement singulier, & qui fait des cérémonies que nous rapporterons plus bas. On enterre ensuite les os des morts dans un lieu voisin de celui où on éleve ainsi les cadavres pour les laisser tomber en pourriture.

Il est impossible de deviner ce qui peut avoir introduit parmi ces peuples l'usage d'élever le mort au-dessus de la terre, jusqu'à ce que la chair soit consumée par la putré-

faction, & d'enterrer ensuite les os; mais c'est une chose digne de remarque, qu'Elien 1767.
& Apollonius de Rhodes attribuent une coutume semblable aux anciens habitans de la Colchide, pays autrefois situé près du royaume de Pont en Asie, & qu'on appelle aujourd'hui la Mingrelie; excepté pourtant que cette maniere de disposer des morts, n'avoit pas lieu pour les deux sexes : ils enterroient les femmes, mais ils enveloppoient les hommes morts dans une peau, & les suspendoient en l'air avec une chaîne. Cet usage des habitans de la Colchide avoit sa source dans leur croyance religieuse. La terre & l'air étoient les principaux objets de leur culte, & l'on croit que, par une suite de quelque principe superstitieux, ils dévouoient leurs morts à ces deux élémens. Nous n'avons jamais pu découvrir si les Otahitiens adoptent de pareils principes; mais nous reconnûmes bientôt que les cimetieres sont aussi des lieux où ils vont rendre une sorte de culte religieux. Nous observerons en passant, que quoiqu'il soit très-absurde d'imaginer que le bonheur ou le malheur d'une vie future dépend en quelque maniere de la façon dont on disposera des cadavres lorsque le tems de l'épreuve sera passé, cependant rien n'est plus général que cette espece d'inquiétude parmi les hommes. Malgré le mépris que nous avons pour les cérémonies funéraires qui ne sont point fami-

lieres par l'habitude, ou que la superstition ne
1769. nous a pas rendu sacrées, la plupart des hommes s'occupent gravement à empêcher que leur corps ne soit rompu dans un champ par le hoyau du laboureur, ou dévoré par les vers, lorsqu'il ne sera plus capable de sensation ; ils le font placer à prix d'argent dans une terre sainte, lors même qu'ils croient que le sort de sa future existence est irrévocablement décidé. Nous sommes si fortement portés à associer des idées de sensations agréables ou douloureuses aux opinions & aux actions qui nous affectent pendant la vie, que nous agissons involontairement, comme si après la mort elles devoient faire la même impression sur nous : ce que personne n'oseroit soutenir.

Ainsi il arrive que le desir de conserver sans tache ou de transmettre avec honneur le nom que nous laissons après nous, est un des plus puissans motifs qui reglent les actions même des nations les plus éclairées. On doit convenir dans tous les principes, que les morts sont insensibles à la réputation qu'ils laissent après eux; cependant, excepté dans les hommes vils que l'habitude de la bassesse & du crime a rendu indifférens à l'honneur & à la honte, la force de la raison & les réflexions du sage ne peuvent pas surmonter ce penchant que nous avons tous de laisser un nom irréprochable ou célebre, lorsque nous ne serons plus. C'est là, sans doute, une des heureuses imperfec-

tions de notre nature, dont le bien général de la société dépend jusqu'à un certain point; 1769.
& comme on prévient quelques crimes en suspendant avec des chaînes le corps d'un criminel après sa mort, de même, le desir d'écarter l'infamie de notre tombe, ou d'acquérir de l'honneur lorsqu'il ne restera plus de nous que le nom, procure de grands avantages à la société, & arrête bien des maux.

Des mœurs absolument nouvelles nous montrent les folies & les absurdités des hommes, séparées de ces idées particulieres, qui, par leur association, nous accoutument à les voir sans en être surpris. Le meilleur usage peut-être que nous puissions faire de la connoissance de ces mœurs étangeres, c'est de nous montrer combien les sottises du genre humain sont essentiellement les mêmes presque par-tout. Lorsqu'un zélé dévot de l'église romaine voit les Indiens des bords du Gange, persuadés qu'ils s'assurent le bonheur d'une vie future en mourant avec la queue d'une vache dans la main, il rit de leurs extravagances & de leur superstition; mais ces Indiens riroient à leur tour, si on leur disoit qu'il y a dans le continent de l'Europe, (*a*) des hommes qui imaginent qu'ils se procureront

(*a*) Les lecteurs qui trouveront ces expressions choquantes, doivent remarquer que c'est un protestant qui parle.

les mêmes avantages, en mourant avec les
1769. sandales d'un Franciscain.

Comme les Indiens depuis quelques jours nous apportoient du fruit-à-pain en moindre quantité qu'à l'ordinaire, nous en demandâmes la raison : l'on nous dit que les arbres promettoient une récolte abondante, & que chacun avoit alors cueilli une partie des fruits; pour en faire une espece de pâte aigrelette, que les naturels du pays appellent *mahie*, & qui, après avoir subi une fermentation, se conserve pendant un tems considérable, & leur sert d'alimens lorsque les fruits ne sont pas encore mûrs.

Le principal personnage du deuil devoit faire le 10, la cérémonie en l'honneur de la vieille femme, dont nous avons déjà décrit le tombeau. M. Banks étoit si curieux de voir tous les mysteres de la solemnité, qu'il résolut de s'y charger d'un emploi, après qu'on lui eut dit qu'il ne pouvoit pas y assister sans cette condition. Il alla donc le soir dans l'endroit où étoit déposé le corps, & il fut reçu par la fille de la défunte, quelques autres personnes, & un jeune homme d'environ quatorze ans, qui se préparoient tous à la cérémonie. Toubouraï Tamaïdé en étoit le chef; il avoit un habillement extrêmement bizarre, & qui pourtant lui seyoit assez bien. On dépouilla M. Banks de ses vêtemens à l'Européenne; les Indiens nouerent autour de ses reins une

petite piece d'étoffe, & ils lui barbouillerent tout le corps jusqu'aux épaules, avec du charbon & de l'eau, de maniere qu'il étoit aussi noir qu'un negre. Ils firent la même opération à plusieurs personnes, & entr'autres à quelques femmes qu'on mit dans le même état de nudité que lui ; le jeune homme fut noirci par-tout, & ensuite le convoi se mit en marche. 1769.

Toubouraï Tamaïdé proféroit près du corps quelques mots que nous avons jugé être une priere ; il récitoit les mêmes paroles lorsqu'il fut arrivé dans sa maison. Ils continuerent ensuite leur route vers le fort, dont nous leur avions permis d'approcher dans cette occasion. Les Otahitiens ont coutume de s'enfuir avec la plus grande précipitation à l'arrivée d'un convoi ; dès qu'il fut apperçu de loin par ceux qui étoient aux environs du fort, ils allerent se cacher dans les bois. Le convoi marcha du fort le long de la côte, & mit en fuite une autre troupe d'Indiens qui étoient plus de cent, & qui se retirerent tous dans le premier lieu écarté qu'ils purent rencontrer. Il traversa ensuite la riviere, & entra dans les bois, passant devant plusieurs maisons qui étoient toutes désertes, & l'on ne vit pas un seul Otahitien pendant le reste de la procession, qui dura plus d'une demi-heure. Ils appellent *nineveh*, la fonction que faisoit M. Banks; deux autres comme lui étoient chargés du

1769. même emploi. Comme les naturels du pays avoient tous difparu, ils allerent dire au principal perfonnage du deuil, *Imatata*, „ il n'y a perfonne „. Enfin on renvoya tous les gens du convoi fe laver dans la riviere, & prendre leurs habits ordinaires.

Le 12, quelques-uns des naturels du pays fe plaignirent à moi, que deux des matelots leur avoient pris des arcs, des fleches & des cordes faites avec des cheveux treffés. J'examinai l'affaire ; & trouvant que l'accufation étoit prouvée, je fis donner à chacun des coupables vingt-quatre coups de fouet.

Nous n'avons point encore parlé de leurs arcs & de leurs fleches, & ils n'en apportoient pas fouvent au fort ; cependant Toubouraï Tamaïdé vint ce jour-là nous voir avec fon arc, en conféquence d'un défi que lui avoit fait M. Gore. Le chef penfoit que c'étoit pour effayer à qui lanceroit la fleche plus loin, & M. Gore à qui frapperoit mieux le but ; & comme celui-ci ne tâchoit pas de pouffer la fleche le plus loin qu'il lui feroit poffible, & que l'autre ne vifoit point à atteindre le but, on ne put pas comparer leur adreffe. Toubouraï Tamaïdé voulant alors nous montrer ce qu'il étoit capable de faire, banda fon arc, & décocha une fleche à 274 verges, c'eft-à-dire, à un peu plus d'un fixieme de mille. Leurs fleches ne font jamais empennées, & leur maniere de tirer eft finguliere:

ils s'agenouillent ; & au moment où la fleche part, ils laiffent tomber l'arc. 1769.

M. Banks, dans fa promenade du matin, rencontra quelques naturels du pays, qu'il reconnut, après quelques queftions, pour des muficiens ambulans. Dès que nous eûmes appris l'endroit où ils devoient paffer la nuit, nous nous y rendîmes tous ; ils avoient deux flûtes & trois tambours, & un grand nombre d'Indiens s'étoient affemblés autour d'eux. Ceux qui battoient du tambour, accompagnoient la mufique avec leurs voix, & nous fûmes fort furpris de découvrir que nous étions l'objet de leurs chanfons. Nous ne nous attendions pas à rencontrer, parmi les habitans fauvages de ce coin folitaire du globe, une profeffion pour qui les nations les plus diftinguées par leur efprit & leurs connoiffances, avoient de l'eftime & de la vénération; tels font pourtant les bardes & les meneftrels d'Otahiti : ils improvifoient & joignoient la mufique de leurs inftrumens au fon de leurs voix ; ils alloient continuellement d'un lieu à un autre, & le maître de la maifon & l'affemblée leur donnoient en récompenfe les chofes dont ils pouvoient fe paffer, & dont ces bardes avoient befoin.

Le 15, on commit au fort un vol qui nous jeta dans de nouvelles difficultés, & dans de nouveaux inconvéniens. Au milieu de la nuit, un Otahitien trouva moyen de dérober un

fourgon de fer qui nous ſervoit pour le four ; on
1769. l'avoit dreſſé par haſard contre la paliſſade, de ſorte qu'on voyoit en-dehors le bout du manche ; nous apprîmes que le voleur, qui l'avoit lorgné le ſoir, étoit venu ſecrétement ſur les trois heures du matin, & que guettant le moment où la ſentinelle étoit détournée, il avoit adroitement ſaiſi le fourgon avec un grand bâton crochu, & l'avoit tiré par-deſſus la paliſſade. Je crus qu'il étoit important de tâcher de mettre fin à tous ces vols, en employant un moyen qui rendroit les naturels du pays intéreſſés eux-mêmes à les prévenir. J'avois donné ordre qu'on ne tirât pas ſur eux, lors même qu'ils étoient pris en flagrant délit : j'avois pour cela pluſieurs raiſons ; je ne pouvois pas donner aux ſoldats de garde un pouvoir de vie & de mort, dont ils ſeroient les maîtres de faire uſage quand ils le voudroient, & j'avois déjà éprouvé qu'ils n'étoient que trop empreſſés à tuer légérement lorſqu'ils en avoient la permiſſion. Je ne croyois pas d'ailleurs, que les vols que nous faiſoient les Otahitiens fuſſent des crimes dignes de mort. Parce qu'on pend les voleurs en Angleterre, je ne penſai pas qu'on dût les fuſiller à Otahiti : c'eût été exécuter ſur les naturels du pays, une loi faite après coup ; ils n'avoient point parmi eux de loi ſemblable, & il me ſembla que nous n'avions pas droit de la leur impoſer. En voulant jouir des avantages de la ſo-

ciété civile, ils n'ont pas, comme nous, accepté pour condition de s'abstenir de vol sous peine d'être puni de mort. Je ne voulois point les exposer à nos armes à feu chargées de balles, & je ne me soucíois pas trop qu'on tirât sur eux seulement avec de la poudre. Le bruit de l'explosion & de la fumée les auroit d'abord alarmés; mais dès qu'ils auroient vu qu'il ne leur en arrivoit point de mal, ils auroient peut-être méprisé nos armes, & ils en seroient venus à des insultes que nous aurions été forcés de repousser d'une maniere plus à craindre pour eux. Au contraire, en ne tirant jamais qu'à balle, nous pouvions les maintenir dans la crainte qu'ils avoient de nos armes à feu, & nous mettre à l'abri de leurs outrages. Il survint alors un incident que je regardai comme un expédient favorable à mon dessein. Une vingtaine de leurs pirogues étoient venues près de nous, chargées de poisson: je les fis saisir sur-le-champ, & conduire dans la riviere derriere le fort; & j'avertis tous les Otahitiens que nous allions les brûler, si on ne nous rendoit pas le fourgon & les autres choses qu'ils avoient volées depuis notre arrivée dans l'isle. Je hasardai de publier cette menace, quoique je ne fusse pas dans le dessein de la mettre à exécution. Je ne doutois pas qu'elle ne parvînt à ceux qui possédoient les effets qu'on nous avoit dérobés, & que dans peu on ne nous les rapportât, puisque tous

1769.

1769. les Otahitiens y étoient intéressés. J'en fis la liste; elle étoit composée principalement du fourgon, du fusil qui avoit été pris au soldat de marine lorsque l'Otahitien fut tué, des pistolets & des habits que M. Banks avoit perdus à Atahourou, d'une épée qui appartenoit à un de nos bas-officiers, & du tonneau. Sur le midi on rendit le fourgon, & ils firent de vives instances pour que je relâchasse les pirogues; mais je m'en tins toujours à mes premieres conditions. Le lendemain 15 vint, & on ne rapporta rien de plus; ce qui me surprit beaucoup, car les insulaires étoient dans le plus grand embarras pour leur poisson qui alloit se gâter dans peu de tems. Je fus donc réduit à l'alternative désagréable de relâcher les pirogues contre ce que j'avois déclaré solemnellement & en public, ou de les détenir au détriment de ceux qui étoient innocens, & sans que nous en retirassions aucun profit. J'avisai un expédient passager: je leur permis de prendre le poisson; mais je retins toujours les pirogues. Cette permission produisit de nouveaux désordres & de nouvelles injustices; comme il n'étoit pas facile de distinguer à qui le poisson appartenoit en particulier, ceux qui n'y avoient point de droit profiterent de la circonstance, & pillerent les pirogues. Ils réitérerent leurs sollicitations pour que je renvoyasse ces bâtimens; j'avois alors les plus

fortes

fortes raisons de croire que les effets dérobés n'étoient pas dans l'isle, ou que ceux qui souffroient par la détention des pirogues, n'avoient pas assez d'influence sur les voleurs pour les engager à abandonner leur proie; je me décidai enfin à les relâcher, très-mortifié du mauvais succès de mon projet. 1769.

Il arriva sur ces entrefaites, un autre accident qui fut sur le point de nous brouiller avec les Indiens, malgré toutes les précautions que nous prenions pour entretenir la paix. J'envoyai à terre la chaloupe, afin d'en rapporter du lest pour le vaisseau; l'officier qui la commandoit ne trouvant d'abord pas des pierres qui lui convînssent, se mit à abattre quelques parties d'une muraille qui enfermoit un terrein où ils déposoient les os de leurs morts: les Otahitiens s'y opposerent avec violence, & un messager revint aux tentes nous avertir qu'ils ne vouloient pas souffrir cette entreprise. M. Banks partit sur-le-champ, & termina bientôt la dispute à l'amiable, en envoyant les gens de la chaloupe à la riviere, où l'on pouvoit rassembler assez de pierres pour le lestage du bâtiment, sans offenser les naturels du pays. Il faut bien remarquer que ces Indiens paroissoient beaucoup plus jaloux de ce qu'on faisoit aux morts qu'aux vivans. Ce fut le seul cas où ils oserent nous résister; & excepté dans une autre occasion du même genre, ils n'ont jamais insulté qui que ce soit

1769. parmi nous. M. Monkhouſe cueillant un jour une fleur ſur un arbre ſitué dans un de leurs enclos funéraires, un Otahitien qui l'apperçut, vint tout-à-coup par-derriere lui & le frappa. M. Monkhouſe ſaiſit ſon adverſaire; mais deux autres Indiens approcherent à l'inſtant, prirent notre chirurgien par les cheveux, le forcerent de lâcher leur compatriote, & s'enfuirent enſuite ſans lui faire d'autre violence.

Le 19, nous retenions toujours les pirogues; nous reçûmes le ſoir une viſite d'Oberéa, & nous fûmes très-ſurpris en voyant qu'elle ne nous rapportoit aucun des effets qu'on nous avoit volés, car elle ſavoit qu'elle étoit ſoupçonnée d'en avoir quelques-uns en garde. Elle dit, il eſt vrai, qu'Obadée ſon favori, qu'elle avoit renvoyé & battu, les avoit emportés; mais elle ſembloit ſentir qu'elle n'avoit pas droit d'être crue ſur ſa parole; elle laiſſa voir les ſignes de crainte les plus marqués: cependant elle les ſurmonta avec une réſolution ſurprenante, & elle nous fit de très-grandes inſtances pour que nous lui permiſſions de paſſer la nuit elle & ſa ſuite dans la tente de M. Banks. Nous ne voulûmes pas y conſentir; l'hiſtoire des habits volés étoit trop récente, & d'ailleurs la tente étoit déjà remplie d'autres perſonnes. Aucun autre de nous ne fut diſpoſé à la recevoir, & elle coucha dans ſa pirogue, très-mortifiée & très-mécontente.

Le lendemain 20, dès le grand matin, elle revint au fort avec sa pirogue & ce qui y étoit contenu, se remettant à notre pouvoir avec une espece de grandeur d'ame qui excita notre étonnement & notre admiration. Afin d'opérer plus efficacement la réconciliation, elle nous présenta un cochon & plusieurs autres choses, & entr'autres un chien. Nous avions appris que les Indiens regardent cet animal comme une nourriture plus délicate que le porc, & nous résolûmes à cette occasion, de vérifier l'expérience. Nous remîmes le chien qui étoit très-gras, à Tupia, qui se chargea d'être le boucher & le cuisinier. Il le tua, en lui serrant fortement avec ses mains le nez & le museau, opération qui dura plus d'un quart-d'heure. 1769.

Pendant ce tems les Indiens firent un trou en terre d'environ un pied de profondeur, dans lequel on alluma du feu, & l'on y mit des couches alternatives de petites pierres & de bois pour le chauffer. Tupia tint pendant quelque tems le chien sur la flamme, & en le raclant avec une coquille, tout le poil tomba comme s'il avoit été échaudé dans une eau bouillante. Il le fendit avec la même coquille, & en tira les intestins, qui furent envoyés à la mer, où ils furent lavés avec soin & mis dans des coques de noix de cocos, ainsi que le sang qu'on avoit tiré du corps en l'ouvrant. On ôta le feu du trou lorsqu'il fut assez échauffé,

& on mit au fond quelques-unes des pierres
1769. qui n'étoient pas assez chaudes pour changer la couleur de ce qu'elles touchoient : on les couvrit de feuilles vertes, sur lesquelles on plaça le chien avec ses intestins : on étendit sur l'animal une seconde couche de feuilles vertes & de pierres chaudes, & on boucha le creux avec de la terre. En moins de quatre heures on le r'ouvrit, on en tira l'animal très-bien cuit, & nous convînmes tous que c'étoit un excellent mêt. On ne donne point de viande aux chiens qu'on nourrit dans l'isle pour la table, mais seulement des fruits-à-pain, des noix de cocos, des ignames & d'autres végétaux. Les Otahitiens apprêtent de la même maniere toutes les chairs & poissons qu'ils mangent.

Le 21, nous reçûmes au fort la visite d'un chef appellé *Oamo*, que nous n'avions pas encore vu, & pour qui les naturels du pays avoient un respect extraordinaire. Il amenoit avec lui un enfant d'environ sept ans, & une jeune femme qui en avoit à-peu-près seize; quoique l'enfant fût très en état de marcher, il étoit cependant porté sur le dos d'un homme, ce que nous regardâmes comme une preuve de sa dignité. Dès qu'on les apperçut de loin, Oberéa & plusieurs autres Otahitiens qui étoient au fort, allerent à leur rencontre après s'être découverts la tête & le corps jusqu'à la ceinture. A mesure qu'il approchoit, tous les

autres Indiens qui étoient aux environs du fort, faisoient la même cérémonie. Il est probable que découvrir son corps est dans ce pays un témoignage de respect ; & comme ils en laissent voir publiquement toutes les parties avec une égale indifférence, nous fûmes moins étonnés d'appercevoir Oorattooa se mettre nue de la ceinture en bas : ce n'étoit peut-être qu'une autre politesse adaptée à des personnes d'un rang différent. Le chef entra dans la tente ; mais toutes nos prieres ne purent pas engager la jeune femme à l'y suivre, quoiqu'elle parût refuser contre son inclination. Les naturels du pays étoient très-soigneux de l'en empêcher ; ils employoient presque la force, lorsqu'elle étoit sur le point de succomber. Ils retenoient l'enfant en-dehors avec autant d'inquiétude. Le docteur Solander le rencontrant à la porte, le prit par la main & l'introduisit dans la tente avant que les Otahitiens s'en apperçussent ; mais dès que d'autres Indiens qui y étoient déjà le virent arriver, ils le firent sortir. 1769.

Ces circonstances exciterent fortement notre curiosité ; nous nous informâmes de l'état de nos hôtes, & l'on nous dit qu'Oamo étoit le mari d'Obérea ; qu'ils s'étoient séparés depuis long-tems d'un commun accord, & que la jeune femme & le petit garçon étoient leurs enfans. Nous apprîmes aussi que l'enfant qui s'appelloit *Terridiri*, étoit l'héritier présomp-

tif de la souveraineté de l'isle, que sa sœur
1769. lui étoit destinée pour femme, & qu'on différoit le mariage jusqu'à ce qu'il eût un âge convenable. Le souverain actuel de l'isle étoit un fils de Whappaï, qu'on nommoit *Outou*; jeune homme dans l'âge de minorité, comme nous l'avons observé plus haut. Whappaï, Oamo & Tootahah étoient freres; comme Whappaï, l'aîné des trois, n'avoit point d'autre enfant qu'Outou, le fils d'Oamo son premier frere étoit l'héritier de la souveraineté. Il paroîtra peut-être étrange qu'un enfant soit souverain pendant la vie de son pere; mais, suivant la coutume du pays, il succede au titre & à l'autorité de son pere dès le moment de sa naissance. On choisit un régent; le pere du nouveau souverain conserve ordinairement sa place à ce titre, jusqu'à ce que son fils soit en âge de gouverner par lui-même; cependant on avoit dérogé à l'usage dans ce cas, & la régence étoit tombée sur Tootahah, oncle du petit roi, parce qu'il s'étoit distingué dans une guerre. Oamo me fit sur l'Angleterre & ses habitans plusieurs questions qui décéloient beaucoup de pénétration & d'intelligence.



1769.

CHAPITRE XV.

Navigation autour de l'isle. Différens incidens dans cette expédition. Description d'un lieu appellé Moraï, *où les Otahitiens enterrent les os des morts, & vont rendre un culte religieux.*

LE 26, sur les trois heures du matin, je m'embarquai dans la pinasse, accompagné de M. Banks, pour faire le tour de l'isle & dresser une carte de ses côtes & havres. Nous prîmes notre route vers l'est, & à huit heures du matin nous allâmes à terre, dans un district appellé *Oahounne*, gouverné par Ahio, jeune chef, que nous avions vu souvent dans nos tentes, & qui voulut bien déjeûner avec nous. Nous y trouvâmes aussi deux autres Otahitiens de notre connoissance, Titubōalo & Hoona, qui nous menerent dans leurs maisons, près desquelles nous rencontrâmes le corps de la vieille femme dont M. Banks avoit suivi le convoi. Cette habitation avoit passé par héritage de la défunte à Hoona; & comme il étoit pour cela nécessaire que le cadavre y fût placé, on l'avoit tiré du lieu où il avoit été déposé par le convoi, pour l'y transporter. Nous allâmes à pied vers le havre Ohidea, où

1769. mouilla M. de Bougainville. Les naturels du pays nous montrerent l'endroit où il avoit dressé ses tentes, & le ruisseau qui lui servit d'aiguade; nous n'y reconnûmes pourtant d'autres vestiges de son séjour que les trous où les piquets des tentes avoient été plantés, & un morceau de pot cassé. Nous vîmes Oreté, chef, qui étoit son principal ami, & dont le frere Outorrou s'embarqua sur la Boudeuse.

Ce havre est situé au côté occidental d'une grande baie, & sous l'abri d'une petite isle appellée Boourou, voisine d'une autre qu'on nomme Taawirrii; la coupure dans les récifs est très-grande, mais l'abri n'est pas trop bon pour les vaisseaux.

Après que nous eûmes examiné cet endroit, nous rentrâmes dans la pinasse qui nous suivoit; nous tâchâmes d'engager Tituboalo à venir avec nous à l'autre côté de la baie, mais il ne voulut point y consentir, il nous conseilla même de n'y pas aller; il nous dit que ce canton étoit habité par un peuple qui n'étoit pas sujet de Tootahah, & qui nous massacreroit, ainsi que lui. On imagine bien que cette nouvelle ne nous fit pas abandonner notre entreprise. Nous chargeâmes sur-le-champ nos armes à feu à balles; & Tituboalo qui comprit que cette précaution nous rendoit formidables, consentit alors à être de notre expédition.

Après avoir vogué jusqu'au soir, nous parvînmes à une langue basse de terre ou isthme

placé au fond de la baie, & qui partage l'isle en deux péninsules, dont chacune forme un 1769.
district ou gouvernement entiérement indépendant l'un de l'autre. Du port Royal, où le vaisseau étoit à l'ancre, la côte porte E. $\frac{1}{4}$ S. E. & S. E. dans un espace de dix milles, ensuite S. $\frac{1}{4}$ S. E., & S. dans un espace de onze milles jusqu'à l'isthme. Dans la premiere direction, la côte est en général plate, mais le reste est couvert de chaînes de rochers qui forment plusieurs bons havres, avec un mouillage sûr par 16, 18, 20 & 24 brasses, où il y a d'ailleurs tout ce qui est nécessaire à l'ancrage d'un bâtiment. Comme nous n'étions pas encore entrés dans le pays de notre ennemi, nous résolûmes de passer la nuit à terre. Nous débarquâmes, & nous trouvâmes peu de maisons; mais nous vîmes plusieurs doubles pirogues dont nous connoissions les maîtres, qui nous donnnerent à souper & un logis. M. Banks dut le sien à Ooratooa, la femme qui lui avoit fait ses complimens au fort d'une maniere si singuliere.

Le 27 au matin, nous examinâmes le pays; c'est une plaine marécageuse d'environ deux milles, au travers de laquelle les Indiens portent leurs canots jusqu'à l'autre côté de la baie. Nous nous préparâmes alors à continuer notre route vers le canton que Tituboaló appelloit l'autre royaume. Il nous dit qu'on nommoit Tiarrabou ou Otahiti-Eté cette par-

tie de l'isle, & Waheatua le chef qui y gouvernoit. Nous apprîmes aussi à cette occasion que la péninsule où nous avions dressé nos tentes, s'appelloit Opoureonu ou Otahiti-Nue.
1769.
Tituboalo sembloit avoir plus de courage que la veille; il ne répéta plus que le peuple de Tiarrabou nous tueroit, mais il assura que nous ne pourrions pas y acheter des provisions. Effectivement, depuis notre départ du fort, nous n'avions point vu de fruits-à-pain.

Nous fîmes quelques milles dans la mer, & nous débarquâmes dans un district qui étoit le domaine d'un chef appellé Maraitat, " le tombeau des hommes „ & dont le pere se nommoit Paahairedo " le voleur de pirogues „. Quoique ces noms parussent confirmer ce que Tituboalo nous avoit dit, nous reconnûmes bientôt qu'il s'étoit trompé. Le pere & le fils nous reçurent avec toute l'honnêteté possible; ils nous donnerent des rafraîchissemens, & après quelque délai, ils nous vendirent un gros cochon pour une hache. Une foule d'Indiens se rassemblerent autour de nous, & nous n'en vîmes que deux de notre connoissance. Nous ne remarquâmes parmi eux aucune des quincailleries ou autres marchandises de notre vaisseau; nous vîmes cependant plusieurs effets qui venoient d'Europe. Nous trouvâmes dans une des maisons, deux boulets de douze livres, dont l'un étoit marqué de la large fleche d'Angleterre, quoique les Indiens nous dissent

qu'ils les avoient reçus des vaiſſeaux qui étoient à la rade dans le havre de Bougainville. 1769.

Nous marchâmes à pied juſqu'au diſtrict qui dépendoit immédiatement de Waheatua, principal chef ou roi de la péninſule. Waheatua avoit un fils, mais nous ne ſavons ſi, ſuivant la coutume d'Opoureonu, il adminiſtroit le gouvernement comme régent ou en ſon propre nom. Ce diſtrict eſt composé d'une grande & fertile plaine arroſée par une riviere que nous fûmes obligés de paſſer dans une pirogue. Les Indiens qui nous ſuivoient, aimerent mieux traverſer à la nage, & ils ſe jeterent à l'eau comme une meute de chiens. Nous ne vîmes dans cet endroit aucune maiſon qui parût être habitée, mais ſeulement les ruines de pluſieurs grandes caſes. Nous tirâmes le long de la côte, qui forme une baie appellée Oaitipeha, & enfin nous trouvâmes le chef aſſis près de quelques pavillons de petites pirogues, ſous leſquelles nous ſuppoſâmes que lui & ſes gens paſſoient la nuit. C'étoit un vieillard maigre, dont les ans avoient blanchi la barbe & les cheveux; il avoit avec lui une jolie femme d'environ vingt-cinq ans, & qui ſe nommoit Toudidde. Nous avions ſouvent entendu parler de cette femme; & ce qu'on nous a dit, ainſi que ce que nous en avons vu, nous a fait penſer que c'étoit l'Oberéa de cette péninſule. Les récifs qui ſont le long de la côte, forment entre cet endroit

& l'isthme, des havres où les vaisseaux pour-
1769. roient être en parfaite sûreté. La terre porte S. S. E., & S. jusqu'à la partie S. E. de l'isle. Tearée, le fils de Wahcatua, de qui nous avions acheté un cochon, nous accompagnoit. Le pays que nous parcourûmes sembloit être plus cultivé que le reste de l'isle; les ruisseaux couloient par-tout dans des lits étroits de pierre; & les endroits de la côte baignés par la mer, paroissoient aussi couverts de pierres. Les maisons ne sont ni vastes, ni en grande quantité; mais les pirogues qui étoient amarrées le long de la côte, étoient innombrables; elles étoient plus grandes & mieux faites que toutes celles que nous avions vues jusqu'alors; l'arriere étoit plus haut, la longueur du bâtiment plus considérable, & les pavillons soutenus par des colonnes. Presque à chaque pointe de la côte il y avoit un bâtiment sépulcral; nous en vîmes aussi plusieurs dans l'intérieur des terres: ils étoient de la même forme que ceux d'Opoureonu, mais plus propres, mieux entretenus, & décorés de plusieurs planches qu'on avoit dressées debout, & sur lesquelles on avoit sculpté différentes figures d'oiseaux & d'hommes. Ils avoient représenté sur l'une de ces planches, un coq peint en rouge & jaune, pour imiter le plumage de cet animal. Nous en vîmes aussi où il y avoit des portraits grossiers d'hommes élevés les uns sur la tête des autres. Nous n'apper-

çûmes pas un seul fruit-à-pain dans ce canton, quoiqu'il soit fertile & cultivé; les arbres 1769.
étoient entiérement stériles, & il nous parut que les habitans se nourrissoient principalement de noix assez ressemblantes à une châtaigne, & qu'ils appellent *abée*.

Lorsque nous fûmes fatigués de marcher à pied, nous appellâmes la chaloupe. Les Indiens Tituboalo & Tuahow n'étoient plus avec nous. Nous conjecturâmes qu'ils étoient restés par-derriere chez Waheatua, attendant que nous irions les y rejoindre, en conséquence d'une promesse qu'ils nous avoient arrachée : mais il ne fut pas en notre pouvoir de la remplir.

Tearée, cependant, & un autre Otahitien s'embarquerent avec nous : nous allâmes jusques vis-à-vis une petite isle appellée Otooraeite ; il étoit nuit alors, nous résolûmes de débarquer, & nos Indiens nous conduisirent dans un endroit où ils dirent que nous pourrions coucher. C'étoit une maison déserte, près de laquelle il y avoit une petite anse où le bateau pouvoit être en sûreté. Nous manquions de provisions, parce que, depuis notre départ, nous en avions trouvé très-peu. M. Banks alla tout de suite dans les bois pour voir s'il étoit possible de nous en procurer. Comme il faisoit très-sombre, il ne rencontra personne, & ne trouva qu'une case inhabitée; il ne rapporta qu'un fruit-à-pain, la

moitié d'un autre, & quelques ahées. Nous les
1769. joignîmes à un ou deux canards, & un petit nombre de corlieux que nous avions: nous en fîmes notre souper assez abondant, mais désagréable, faute de pain, dont nous avions négligé de nous pourvoir, espérant trouver des fruits-à-pain. Nous nous logeâmes sous le pavillon d'une pirogue appartenant à Tearée, qui nous accompagnoit.

Le lendemain matin 28, après avoir fait une autre tentative inutile pour nous procurer des provisions, nous dirigeâmes notre marche autour de la pointe S. E. de l'isle, qui n'est couverte par aucun récif, mais ouverte à la mer, & où la côte est formée par le pied des collines. La côte de la partie la plus méridionale de l'isle est couverte d'un récif, & la terre y est très-fertile. Nous fîmes cette route en partie à pied, & le reste du tems dans le bateau. Lorsque nous eûmes parcouru environ trois milles, nous arrivâmes à un endroit où nous vîmes plusieurs grandes pirogues & un certain nombre d'Otahitiens, & nous fûmes agréablement surpris de trouver que nous les connoissions très-particuliérement. Nous achetâmes avec beaucoup de difficulté quelques noix de cocos; nous nous rembarquâmes ensuite, emmenant avec nous Tuahow, un des Indiens, qui nous avoit attendus chez Waheatua, & qui nous étoit venu rejoindre la veille bien avant dans la nuit.

Lorſque nous fûmes en travers de l'extrêmité S. E. de l'isle, nous allâmes à terre par le conſeil de notre guide Indien, qui nous dit que le pays étoit riche & fertile. Le chef nommé Mathiabo, vint bientôt près de nous, mais il parut ignorer totalement la maniere dont nous commerçions. Cependant ſes ſujets nous apporterent quantité de noix de cocos, & environ vingt fruits-à-pain. Nous achetâmes le fruit-à-pain très-cher, mais le chef nous vendit un cochon pour une bouteille de verre, qu'il préféra à toutes les autres marchandiſes que nous pouvions lui donner. Il poſſédoit une oie & une dinde, que le Dauphin avoit laiſſées dans l'isle; ces deux animaux étoient extraordinairement gras, & ſi bien apprivoiſés qu'ils ſuivoient par-tout les Indiens, qui les aimoient paſſionnément. 1769.

Nous vîmes dans une grande caſe de ce voiſinage un ſpectacle tout-à-fait nouveau pour nous. Il y avoit à l'un des bouts une planche en demi-cercle, à laquelle pendoient quinze mâchoires d'hommes; elles nous ſemblerent fraîches, & avoient toutes leurs dents. Un coup-d'œil ſi extraordinaire excita fortement notre curioſité: nous fîmes pluſieurs recherches; mais alors nous ne pûmes rien apprendre, le peuple ne vouloit ou ne pouvoit pas nous entendre.

Quand nous quittâmes cet endroit, le chef Mathiabo demanda permiſſion de nous accompagner, & nous y conſentîmes volontiers: il

passa le reste de la journée avec nous, & il
1769. nous fut très-utile, en nous servant de pilote sur les bas-fonds. Sur le soir, nous entrâmes dans la baie du côté N. O. de l'isle, qui répond à celui du S. E.; de maniere que l'isthme partage l'isle, comme je l'ai déjà observé. Après que nous eûmes côtoyé les deux tiers de cette baie, nous nous décidâmes à aller passer la nuit à terre. Nous vîmes à quelque distance une grande maison, que Mathiabo nous dit appartenir à un de ses amis. Bientôt après, plusieurs pirogues vinrent à notre rencontre; elles avoient à bord plusieurs femmes très-belles, qui par leur maintien, sembloient avoir été envoyées pour nous solliciter à descendre. Comme nous avions déjà résolu de coucher dans cet endroit, leurs invitations étoient presque superflues. Nous trouvâmes que la maison appartenoit au chef du district, nommé Wiverou; il nous reçut très-amicalement, & ordonna à ses gens de nous aider à apprêter nos provisions, dont nous avions alors une assez bonne quantité. Lorsque notre souper fut prêt, on nous conduisit dans la partie de la maison où Wiverou étoit assis. Mathiabo soupa avec nous; & Wiverou faisant venir des alimens en même tems, nous fimes notre repas d'une maniere très-sociable, & avec beaucoup de bonne humeur. Dès qu'il fut fini, nous demandâmes où nous coucherions, & on nous montra un endroit de la maison

maison qui nous étoit destinée pour cela. Nous envoyâmes alors chercher nos manteaux. M. Banks se déshabilla comme à son ordinaire; mais après ce qui lui étoit arrivé à Atahourou, il eut la précaution de faire porter ses habits au bateau, se proposant de se couvrir avec une piece d'étoffe d'Otahiti. Mathiabo s'appercevant de ce que nous faisions, prétendit qu'il avoit aussi besoin d'un manteau; comme il s'étoit très-bien comporté à notre égard, & qu'il nous avoit rendu quelques services, nous ordonnâmes qu'on en apportât un pour lui. Nous nous couchâmes, en remarquant que Mathiabo n'étoit pas avec nous; nous crûmes qu'il étoit allé se baigner, comme ces Indiens ont la coutume de le faire avant de dormir. A peine avions-nous attendu quelques instans, qu'un Otahitien, que nous ne connoissions pas, vint dire à M. Banks que Mathiabo & le manteau avoient disparu. Ce chef avoit tellement gagné notre confiance, que nous ne crûmes pas d'abord ce rapport; mais Tuahow notre Indien le confirma bientôt, & nous reconnûmes qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Nous ne pouvions pas espérer de rattraper le voleur, sans le secours des Indiens qui étoient autour de nous; M. Banks se leva promptement, leur raconta le délit, & les chargea de recouvrer le manteau; afin que sa demande fit plus d'impression, il montra un de ses pistolets de poche qu'il portoit tou- 1769.

jours avec lui. La vue du piſtolet alarma
1769. toute l'aſſemblée; & au lieu de nous aider à pourſuivre le voleur, ou retrouver ce qui avoit été pris, les Indiens s'enfuirent en grande précipitation. Nous ſaiſîmes pourtant un d'entr'eux, qui s'offrit alors à diriger nos pas du côté du voleur. Je partis avec M. Banks; & quoique nous couruſſions pendant tout le chemin, l'alarme nous avoit déja précédés, & dix minutes après nous rencontrâmes un homme qui rapportoit le manteau que Mathiabo, pénétré de frayeur, avoit abandonné. Nous ne voulûmes pas le pourſuivre plus longtems, & il s'échappa. En revenant, nous trouvâmes entiérement déſerte la maiſon qui étoit remplie auparavant de deux ou trois cents perſonnes. Les Indiens s'appercevant bientôt que nous n'avions du reſſentiment que contre Mathiabo, le chef Wiverou, ſa femme & pluſieurs autres ſe rapprocherent, & logerent dans le même endroit que nous pendant la nuit. Nous étions cependant deſtinés à une nouvelle ſcene de trouble & d'inquiétude; notre ſentinelle nous donna l'alarme ſur les cinq heures du matin, & nous apprit qu'on avoit pris le bateau. Il dit qu'il l'avoit vu amarré à ſon grappin une demi-heure auparavant, mais qu'en entendant enſuite le bruit des rames, il avoit regardé s'il y étoit encore, & qu'il ne l'avoit pas apperçu. Nous nous levâmes promptement à cette triſte nouvelle, &

nous courûmes au bord de l'eau. Les étoiles brilloient, & la matinée étoit claire ; la vue s'étendoit fort loin, mais nous n'apperçûmes point de bateau. Nous étions dans une situation capable de justifier les plus terribles craintes : il faisoit calme tout plat, il étoit impossible de supposer que le bateau s'étoit détaché de son grappin ; nous avions de fortes raisons d'appréhender que les Indiens ne l'eussent attaqué, & que profitant du sommeil de nos gens, ils n'eussent réussi dans leur entreprise. Nous n'étions que quatre, nous n'avions qu'un fusil & deux pistolets de poches chargés, mais sans aucune provision de balles ni de poudre. Nous restâmes long-tems dans cet état d'anxiété & de détresse, attendant à tout moment que les Indiens fondroient sur nous, lorsque nous vîmes revenir le bateau qui avoit été chassé par la marée. Nous fûmes confus & surpris de n'avoir pas fait attention à cette circonstance. 1769.

Dès que le bateau fut de retour, nous déjeûnâmes, & quittâmes bien vîte ce canton, de peur qu'il ne nous arrivât quelqu'autre accident. Il est situé au côté septentrional de Tiarrabou, péninsule S. E. d'Otahiti, à environ cinq milles au S. E. de l'isthme : on y trouve un havre grand & commode, & aussi bon qu'aucun autre qui soit dans l'isle : la terre dans les environs est très-riche en productions. Quoique nous eussions eu peu de

communication avec ce diſtrict, les habitans
1769. nous reçurent par-tout amicalement. Il eſt généralement fertile & peuplé, & autant que nous en pûmes juger, dans un état plus floriſſant qu'Opoureonu, quoiqu'il n'ait pas plus du quart de ſon étendue.

Nous débarquâmes enſuite dans le dernier diſtrict de Tiarrabou, qui étoit gouverné par un chef appellé *Omoé*. Omoé bâtiſſoit une maiſon, il avoit très-grande envie de ſe procurer une hache, qu'il auroit achetée volontiers au prix de tout ce qu'il poſſédoit. Malheureuſement pour lui & pour nous, nous n'en avions pas une dans le bateau. Nous lui offrîmes de commercer avec des clous; mais il ne voulut rien nous donner en échange de cette marchandiſe. Nous nous rembarquâmes; mais le chef n'abandonnant pas tout eſpoir d'obtenir de nous quelque choſe qui pût lui être utile, nous ſuivit dans une pirogue avec ſa femme Whanno-Ouda. Quelque tems après, nous les prîmes dans notre bateau; & lorſque nous eûmes vogué l'eſpace d'une lieue, ils demanderent que nous les miſſions à terre. Nous les ſatisfîmes ſur-le-champ, & nous rencontrâmes quelques-uns de leurs ſujets qui apportoient un très-gros cochon. Nous étions auſſi empreſſés d'avoir cet animal, qu'Omoé l'étoit d'acquérir la hache, & certainement il valoit bien la meilleure de celles que nous avions dans le vaiſſeau. Nous trouvâmes un

expédient : nous dîmes à l'Otahitien que, s'il vouloit amener son cochon au fort à Matavaï, 1769.
nom indien de la baie de Port-Royal, nous lui donnerions une grande hache, & par-dessus le marché un clou pour sa peine. Après avoir délibéré avec sa femme sur cette proposition, il y consentit, & il nous remit une grande piece d'étoffe de son pays, pour gage qu'il rempliroit la convention, ce qu'il ne fit pourtant pas.

Nous vîmes à cet endroit une curiosité singuliere : c'étoit la figure d'un homme grossiérement faite d'osier, mais qui n'étoit point mal dessinée ; elle avoit plus de sept pieds de haut, & elle étoit trop grosse d'après cette proportion. La carcasse étoit entiérement couverte de plumes blanches, dans les parties où ils laissent à leur peau sa couleur naturelle, & noires dans celles où ils ont coutume de se peindre ; on avoit formé des especes de cheveux sur la tête, & quatre protubérances, trois au front & une par-derriere, que nous aurions nommées des cornes, mais que les Indiens décoroient du nom de *tate-été*, petits hommes. Cette figure s'appelloit *Manioe*, & on nous dit qu'elle étoit seule dans son espece à Otahiti. Ils entreprirent de nous expliquer à quoi elle servoit, & quel avoit été leur but en la faisant ; mais nous ne connoissions pas assez leur langue pour les entendre. Nous apprîmes dans la suite que c'étoit une représentation

de Mauwe, un de leurs *eatuas* ou dieux de
1769. la seconde classe.

Après avoir arrangé nos affaires avec Omoé, nous nous mîmes en marche pour retourner au fort, & nous atteignîmes bientôt Opoureonu, la péninsule N. O Nous parcourûmes quelques milles, & nous allâmes encore à terre; nous n'y vîmes rien digne de remarque qu'un lieu de dépôt pour les morts, singuliérement décoré. Le pavé étoit extrêmement propre, & on y avoit élevé une pyramide d'environ cinq pieds de haut, entiérement couverte des fruits de deux plantes qui sont particulieres à Otahiti. Il y avoit près de la pyramide une petite figure de pierre grossiérement travaillée: c'est le seul exemple de sculpture en pierre que nous ayons apperçu chez ces peuples; les Indiens paroissoient y mettre un grand prix, car ils l'avoient revêtue d'un hangar fait exprès, pour la mettre à l'abri des injures du tems.

Notre bateau passa dans le seul havre qui soit propre pour un mouillage sur la côte méridionale d'Opoureonu. Il est situé à environ cinq milles à l'ouest de l'isthme, entre deux petites isles qui gisent près du rivage, & qui sont éloignées l'une de l'autre à peu près d'un mille; le fond y est bon par 11 ou 12 brasses d'eau Nous étions près du district appellé *Paparra*, qui appartenoit à Oamo & Oberéa nos amis, & nous nous proposions d'y coucher,

Lorsque nous allâmes à terre, une heure avant la nuit, ils étoient absens; ils avoient quitté 1769. leur habitation, pour aller nous rendre visite au fort. Nous ne changeâmes pas pour cela de projet; nous choisîmes pour logis la maison d'Oberéa, qui, quoique petite, étoit très-propre: il n'y avoit d'autre habitant que son pere, qui nous reçut de maniere à nous faire penser que nous étions les bien-venus. Nous voulûmes profiter du peu de jour qui restoit; nous allâmes à une pointe de terre sur laquelle nous avions vu de loin, des arbres qu'ils appellent *étoa*, & qui distinguent ordinairement les lieux où ils enterrent les os de leurs morts; ils donnent le nom de *morai* à ces cimetieres, qui sont aussi des lieux où ils vont rendre un culte religieux. Nous fûmes bientôt frappés de la vue d'un énorme bâtiment qu'on nous dit être le *morai* d'Oamo & d'Oberéa, & le principal morceau d'architecture qui fût dans l'isle: c'étoit une fabrique de pierre élevée en pyramide, sur une base en quarré-long, de deux cents soixante-sept pieds de long, & de quatre-vingt-sept de large; elle étoit construite comme les petites élévations pyramidales sur lesquelles nous plaçons quelquefois la colonne d'un cadran solaire, & dont chaque côté est en forme d'escalier; les marches des deux côtés étoient plus larges que celles des bouts, de sorte que l'édifice ne se terminoit pas en parallélograme, comme

Gg iv

1769. la base, mais en un faîte ressemblant au toit de nos maisons. Nous comptâmes onze rampes élevées chacune de 4 pieds, ce qui donne 44 pieds pour la hauteur du bâtiment. Chaque marche étoit composée d'un rang de morceaux de corail blanc, taillés & polis proprement. Le reste de la masse (car il n'y avoit point de cavité dans l'intérieur) consistoit en cailloux ronds qui, par la régularité de leur forme, sembloient avoir été travaillés. Quelques-unes des pierres de corail étoient très-grandes; nous en mesurâmes une qui avoit trois pieds & demi de long & deux & demi de large. La base étoit de pierres de roche taillées aussi en quarré; une d'elles avoit à-peu-près quatre pieds sept pouces de long, & deux pieds quatre pouces de largeur. Nous fûmes étonnés de voir une pareille masse construite sans instrumens de fer pour tailler les pierres, & sans mortier pour les joindre. La structure en étoit aussi compacte & aussi solide qu'auroit pu la faire un maçon d'Europe; seulement les marches du côté le plus long n'étoient pas parfaitement droites, elles formoient au milieu une espece de creux, de sorte que toute la surface d'une extrêmité à l'autre ne présentoit point une ligne droite, mais une ligne courbe. Comme nous n'avions point vu de carriere dans le voisinage, les Otahitiens avoient dû apporter les pierres de fort loin; & ils n'ont, pour transporter les fardeaux, que le secours de leurs

bras. Ils avoient ſans doute auſſi tiré le corail de deſſous l'eau : quoiqu'il y en ait dans la mer 1769.
en grande abondance, il eſt toujours au moins à la profondeur de trois pieds. Ils n'avoient pu tailler les pierres de rocher & le corail, qu'avec des inſtrumens de même matiere : ce qui eſt un ouvrage d'un travail incroyable. Il leur étoit plus facile de les polir ; ils ſe ſervent pour cela d'un ſable de corail dur, qu'on trouve par-tout ſur les côtes de la mer. Il y avoit au milieu du ſommet de cette maſſe une figure d'oiſeau ſculptée en bois, & près de celle-ci une autre figure briſée de poiſſon ſculptée en pierre. Toute cette pyramide faiſoit partie d'une place ſpacieuſe preſque quarrée, dont les grands côtés avoient trois cents ſoixante pieds de long, & les deux autres trois cents cinquante-quatre : la place étoit environnée de murailles & pavée de pierres plates dans toute ſon étendue ; il y croiſſoit, malgré le pavé, pluſieurs des arbres qu'ils appellent *étoa*, & des planes. A environ cent verges à l'oueſt de ce bâtiment, il y avoit une eſpece de cour pavée, où l'on trouvoit pluſieurs petites plate-formes élevées ſur des colonnes de bois, de ſept pieds de hauteur. Les Otahitiens les nomment *ewattas*. Il nous parut que c'étoient des eſpeces d'autels, parce qu'ils y plaçoient des proviſions de toute eſpece en offrande à leurs dieux. Nous avons vu depuis ſur ces autels, des cochons tout entiers, & nous y avons

1769. trouvé des crânes de plus de cinquante de ces animaux, outre ceux d'un grand nombre de chiens.

L'objet principal de l'ambition de ces peuples est d'avoir un magnifique morai : celui-ci étoit un monument frappant du rang & du pouvoir d'Oberéa. Nous avons déjà remarqué que nous ne la trouvâmes pas revêtue de l'autorité qu'elle exerçoit lors du voyage du Dauphin ; nous en savons à présent la raison. En allant de sa maison au morai, le long de la côte de la mer, nous apperçûmes par-tout sous nos pieds, une multitude d'ossemens humains, sur-tout de côtes & de vertebres : nous demandâmes l'explication d'un spectacle si étrange, & l'on nous dit que dans le dernier mois de décembre 1768, quatre ou cinq mois avant notre arrivée, le peuple de Tiarrabou, péninsule S. E. d'Otahiti, avoit fait une descente dans cet endroit, & tué un grand nombre d'habitans, dont nous voyions les os sur le rivage ; que dans cette occasion Oberéa & Oamo, qui administroit alors le gouvernemen de l'isle pour son fils, s'étoient enfuis dans les montagnes ; que les vainqueurs avoient brûlé toutes les maisons qui étoient très-grandes, & emmené les cochons & les autres animaux qu'ils avoient pu trouver. Nous apprîmes aussi que la dinde & l'oie que nous avions vues chez Mathiabo, le voleur de manteaux, étoient au nombre des dépouilles. Cette histoire expliqua

pourquoi nous les avions trouvés chez un peuple avec qui le Dauphin n'avoit point eu de communication, ou du moins fort peu. Lorsque nous dîmes que nous avions vu à Tiarrabou des mâchoires d'hommes suspendues à une planche dans une longue maison, on nous répondit que les conquérans les avoient emportées comme des trophées de leur victoire. Les Otahitiens font parade des mâchoires de leurs ennemis, ainsi que les naturels de l'Amérique septentrionale portent en triomphe les chevelures des hommes qu'ils ont tués. 1769.

Dès que nous eûmes satisfait notre curiosité, nous retournâmes à notre quartier, & nous y passâmes la nuit tranquillement & dans une parfaite sécurité. Le lendemain au soir, 20, nous arrivâmes à Atahourou, lieu de résidence de Tootahah notre ami, où l'on avoit volé nos habits, la derniere fois que nous y avions couché. Cette aventure parut oubliée de notre côté & du sien. Les Indiens nous reçurent avec beaucoup de plaisir; ils nous donnèrent un bon souper, & un logis où nous ne perdîmes rien, & où personne ne nous inquiéta.

Le premier juillet, nous retournâmes au fort à Matavaï, après avoir fait le tour de l'isle, que nous trouvâmes d'environ trente lieues, en y comprenant les deux péninsules. Nous nous plaignîmes alors de manquer de fruit-à-pain; mais les Indiens nous assurerent

1769. que la récolte de la derniere faifon étoit prefque épuifée, & que les fruits que nous avions vus fur les arbres ne feroient pas mangeables avant trois mois : ce qui nous fit concevoir pourquoi nous en avions trouvé fi peu dans notre voyage.

Pendant que le fruit-à-pain mûrit dans les plaines, les Otahitiens tirent quelques fecours des arbres qu'ils ont plantés fur les collines, afin d'avoir des alimens dans tous les tems; mais la quantité n'en eft pas fuffifante pour prévenir la difette. Ils fe nourriffent alors de la pâte aigrelette qu'ils appellent *mahie*, de fruits du plane fauvage & de noix d'ahée, qui font en maturité. A moins que les fruits-à-pain ne mûriffent quelquefois plutôt, je ne puis pas expliquer pourquoi le Dauphin, qui étoit dans l'isle à la même faifon que nous, y en trouva une fi grande abondance fur les arbres.

Les Indiens nos amis fe raffembloient en foule autour de nous, dès que nous fûmes de retour, & aucun ne s'approchoit les mains vuides. Quoique j'euffe réfolu de rendre les pirogues détenues à ceux qui en étoient les propriétaires, on ne l'avoit pas encore fait; les Otahitiens les redemanderent de nouveau, & enfin je les relâchai. Je ne puis m'empêcher de remarquer à cette occafion, que ces peuples pratiquent de petites fraudes les uns envers les autres avec une mauvaife foi réfléchie, qui me donna beaucoup plus mauvaife

opinion de leur caractere, que les vols qu'ils commettoient en succombant aux tentations violentes qui les sollicitoient à s'approprier nos métaux & les productions de nos arts, qui ont pour eux un prix inestimable. 1769.

Parmi ceux qui s'adresserent à moi pour me prier de relâcher leur pirogue, il y avoit un certain Pottatow, homme de quelque importance, que nous connoissions tous : j'y consentis, supposant que l'une d'elles lui appartenoit, ou qu'il la réclamoit en faveur d'un de ses amis ; il alla en conséquence sur le rivage s'emparer d'une des pirogues, qu'il commençoit à emmener à l'aide de ses gens. Cependant les véritables propriétaires du bateau vinrent bientôt le redemander ; &, soutenus par les autres Indiens, ils lui reprocherent à grands cris qu'il voloit leur bien, & ils se mirent en devoir de reprendre la pirogue par force. Pottatow demanda à être entendu, & dit, pour sa justification, que la pirogue avoit appartenu, il est vrai, à ceux qui la réclamoient ; mais que je l'avois confisquée, & la lui avois vendue pour un cochon. Ces mots terminerent toutes les clameurs. Les propriétaires sachant qu'ils ne pouvoient pas appeller de mon autorité, souscrivoient à ce qu'avoit dit le voleur, & il auroit profité de sa proie, si quelques-uns de nos gens ne m'étoient pas venu rendre compte de la dispute qu'ils avoient entendue. J'ordonnai sur-le-champ qu'on détrompât les

1769. Indiens; les légitimes propriétaires reprirent leur pirogue, & Pottatow sentit si bien son crime, que ni lui ni sa femme, qui étoit complice de sa friponnerie, n'oserent de long-tems nous regarder en face.



CHAPITRE XVI.

Expédition de M. Banks pour suivre le cours de la riviere. Vestiges d'un feu souterrein. Préparatifs pour quitter l'isle. Ce que nous dit Tupia sur Otahiti *& les environs.*

Le 3, dès le grand matin, M. Banks, accompagné de quelques Otahitiens qui lui servoient de guides, partit pour suivre le cours de la riviere, en remontant la vallée d'où elle sort, & voir jusqu'où ses bords étoient habités. Ils rencontrerent, dans les six premiers milles, de chaque côté de la riviere, des maisons qui n'étoient pas éloignées les unes des autres; la vallée avoit par-tout environ quatre cents verges de largeur entre les pieds des collines. On leur montra ensuite une maison qu'on dit être la derniere de celles qu'ils verroient.

Lorsqu'ils y arriverent, le propriétaire leur offrit pour rafraîchissemens, des cocos & d'autres fruits qu'ils accepterent : après s'y être

arrêtés peu de tems, ils continuerent leur route dans un espace assez long. Il n'est pas 1769.
facile de compter les distances par un mauvais chemin; mais ils crurent qu'ils avoient encore fait environ six milles; ils passerent souvent sous des voûtes formées par des fragments de rochers, où on leur dit que couchoient souvent les Indiens, lorsqu'ils étoient surpris par la nuit. Ils trouverent bientôt après, que des roches escarpées bordoient la riviere. Il en sortoit une cascade qui formoit un lac dont le courant étoit si rapide, que les Otahitiens assurerent qu'il étoit impossible de le passer. Ils ne paroissoient pas connoître la vallée au-delà de cet endroit; ils ne vont que sur le penchant des rochers, & sur les plaines qui sont au sommet, où ils recueillent une grande quantité de fruits du plane sauvage qu'ils appellent *vaé*. Le chemin qui conduisoit des bords de la riviere sur ces rochers étoit effrayant; les côtés presque perpendiculaires avoient quelquefois cent pieds d'élévation; les ruisseaux qui jaillissoient par-tout des fentes de la surface, le rendoient d'ailleurs extrêmement glissant; cependant à travers ces précipices, on avoit fait un sentier, au moyen de longues pieces d'écorces d'*hibiscus tiliaceus*, dont les morceaux joints l'un à l'autre, servoient de corde à l'homme qui vouloit y grimper: en la serrant fortement, il s'élevoit d'une saillie de rochers à l'autre, où il n'y avoit qu'un In-

dien ou une chevre qui puſſent placer le pied.
1769. L'une de ces cordes avoit près de trente pieds de long : les guides de M. Banks s'offrirent à l'aider s'il vouloit la monter; & ils lui firent entendre qu'à peu de diſtance de là, il trouveroit un chemin moins difficile & moins dangereux. M. Banks examina cette partie de la montagne, que les Otahitiens appelloient un meilleur chemin; mais il le trouva ſi mauvais, qu'il ne jugea pas à propos de s'y haſarder, d'autant plus que rien ne pouvoit récompenſer les fatigues & les dangers du voyage, qu'un bocage de planes ou de vaé, eſpece d'arbre qu'il avoit déjà vu ſouvent.

Pendant cette excurſion, il eut une occaſion favorable d'examiner s'il y avoit des mines dans les rochers, qui étoient preſque partout à nud; mais il n'en découvrit pas la moindre apparence. Il nous parut évident que ces rochers, ainſi que ceux de Madere, avoient été brûlés; & de toutes les pierres qui ont été recueillies à Otahiti, il n'y en a pas une ſeule qui ne porte des marques inconteſtables de feu, à l'exception, peut-être, de quelques morceaux d'un caillou dont ils forment des haches; & même parmi ceux-ci, nous en trouvâmes qui étoient brûlés juſqu'à être preſque réduits en pierre-ponce. On apperçoit auſſi les traces du feu dans l'argille qui eſt ſur les collines, & l'on peut ſuppoſer avec raiſon qu'Otahiti & les isles voiſines ſont les débris

bris d'un continent, que quelques naturalistes ont cru nécessaires dans cette portion 1769.
du globe, pour y conserver l'équilibre de ses parties, après qu'il eut été englouti sous la mer, par l'explosion d'un feu souterrein. D'autres croient que ces isles ont été détachées des rochers qui, depuis la création du monde, avoient servi de lit à la mer, & élevés par une explosion semblable, à une hauteur que les eaux ne peuvent jamais atteindre. L'une & l'autre de ces suppositions paroissent d'autant plus probables, que la profondeur de l'eau ne diminue point par degrés, à mesure qu'on approche de la côte, & que les isles sont presque par-tout environnées de récifs brisés & informes, & dans l'état où seroit naturellement la substance solide du globe qui seroit fracassée par quelque commotion violente. Il faut remarquer à cette occasion, qu'on doit vraisemblablement attribuer la cause des tremblemens de terre, à des eaux qui se précipitent tout-à-coup sur quelque grande masse d'un feu souterrein. Ces eaux raréfiées dans un instant, & réduites en vapeurs, la mine éclate & lance différens corps vitrifiés, les coquilles & autres productions marines qui deviennent fossiles, & enfin les couches qui couvroient le foyer; tandis que les portions de terre des environs du trou, s'éboulent & tombent dans le gouffre. Tous les phénomenes qu'on observe dans les tremblemens de terre, semblent être d'ac-

cord avec cette théorie ; la terre en s'affaiffant
1769. laiffe fouvent dans les endroits qu'elle occupoit, des lacs & différentes fubftances qui portent d'une maniere vifible l'empreinte de l'action du feu. Il eft vrai que le feu ne peut pas fubfifter fans air, mais il ne faut pas tirer de là une objection contre notre fyftême, qui fuppofe qu'il y a du feu au-deffous de cette partie de la terre qui forme le lit de la mer, parce qu'il y a un grand nombre d'ouvertures qui entretiennent une communication avec l'air extérieur, même fur les plus hautes montagnes, & à la plus grande diftance des côtes de la mer.

M. Banks planta lui-même le 4, beaucoup de pepins de melons d'eau, d'oranges, de limons & de graines d'autres plantes & arbres qu'il avoit raffemblés à Rio-Janeiro. Il prépara pour cela un terrein de chaque côté du fort & dans le bois, & choifit le fol qui parut le plus convenable ; on a lieu d'efpérer que ces femences réuffiront. Il en donna auffi une grande quantité aux Indiens ; il avoit mis en terre quelques pepins de melons dès les premiers jours de notre arrivée : les naturels du pays lui montrerent enfuite les plantes qui croiffoient très-bien, & ils lui en demandoient continuellement un plus grand nombre.

Nous commençâmes alors à nous difpofer à notre départ ; nous enverguâmes les voiles, & fîmes les autres préparatifs néceffaires. Notre

eau étoit déjà à bord, & nous avions examiné les provisions que nous devions mettre en mer. Sur ces entrefaites nous reçûmes une autre visite d'Oamo & d'Oberéa, accompagnés de leur fils & de leur fille; les Otahitiens témoignerent leur respect en se découvrant la partie supérieure du corps, ainsi que nous l'avons dit plus haut. La fille qui, à ce que nous comprîmes, s'appelloit Toïmata, avoit fort envie de voir le fort, mais son pere ne voulut pas le lui permettre. Téarée, fils de Wahéatua, souverain de Viarrabou, péninsule S. E. d'Otahiti, étoit aussi avec nous lors de cette visite. Nous apprîmes le débarquement d'un autre Indien que nous ne nous attendions pas à voir, & dont nous ne desirions point la compagnie; c'étoit l'habile filou qui vola notre quart-de-nonante. On nous dit qu'il prétendoit encore faire quelques tours d'adresse pendant la nuit; les Otahitiens s'offrirent tous avec beaucoup d'empressement à nous en garantir, & ils demanderent pour cela la permission de coucher au fort: ce qui produisit un si bon effet, que le voleur, désespérant du succès, abandonna son entreprise. 1769.

Les charpentiers passerent le 7 à abattre les portes & les palissades de notre petite forteresse, & elles nous servirent en mer de bois à brûler. Un des Indiens fut assez adroit pour dérober la penture & le gond sur lequel tournoit la porte. Nous poursuivîmes à l'instant

le voleur ; & nos gens, après une course de six
1769. milles, s'apperçurent qu'il s'étoit caché parmi des joncs, & qu'ils l'avoient dépassé. On visita les joncs ; le filou s'étoit échappé, mais on y trouva un rateau qui avoit été volé au vaisseau quelque tems auparavant ; & bientôt après Toubouraï Tamaïdé notre ami, rapporta la penture.

Nous continuâmes le 8 & le 9 à démanteler notre fort ; les Otahitiens qui étoient nos amis, s'y rendirent en foule, quelques-uns, je pense, fâchés de voir approcher notre départ, & les autres voulant tirer de nous tout ce qu'ils pourroient pendant notre séjour.

Nous espérions quitter l'isle sans faire ou recevoir aucune autre offense, mais par malheur il en arriva autrement. Deux matelots étrangers étant sortis du fort avec ma permission, on vola le couteau de l'un d'eux. Pour tâcher de le recouvrer, il employa probablement des moyens violens. Les Indiens l'attaquerent & le blesserent dangereusement d'un coup de pierre. Après avoir fait une autre blessure légere à la tête de son compagnon, ils s'enfuirent dans les montagnes. Comme j'aurois été mortifié de prendre aucune connoissance ultérieure de l'affaire, je vis sans regret que les délinquans s'étoient échappés ; mais je fus bientôt après enveloppé malgré moi dans une querelle qu'il n'étoit pas possible d'éviter.

Clement Webb & Samuel Gibson, deux

jeunes soldats de marine, déserterent le fort au milieu de la nuit du 8 au 9, & nous nous 1769.
en apperçûmes le matin. Comme on avoit publié que chacun devoit venir à bord le lendemain, & que le vaisseau mettroit à la voile ce jour ou le jour suivant, je commençai à craindre que les absens n'eussent dessein de rester dans l'isle. Je voyois qu'il n'étoit pas possible de prendre des mesures efficaces pour les retrouver, sans troubler l'harmonie & la bonne intelligence qui régnoient entre les Otahitiens & nous: je résolus d'attendre patiemment leur retour pendant une journée.

Le 10 au matin, voyant à mon grand regret que ces deux soldats de marine n'étoient pas de retour, on en demanda des nouvelles aux Indiens, qui nous avouerent franchement qu'ils avoient dessein de ne pas retourner à bord, & qu'ils s'étoient refugiés dans les montagnes, où il étoit impossible à nos gens de les trouver. Nous les priâmes de nous aider dans nos perquisitions; & après avoir délibéré pendant quelque tems, deux d'entr'eux s'offrirent à servir de guides à ceux de nos gens que je jugerois à propos d'envoyer après les déserteurs. Nous savions qu'ils étoient sans armes; je crus que deux hommes seroient suffisans pour les ramener; je chargeai de cette commission un bas-officier & le caporal des soldats de marine, qui partirent avec leurs conducteurs. Il étoit très-important pour nous de recouvrer ces deux dé-

1769. ferteurs; je n'avois point de tems à perdre; d'ailleurs les Otahitiens nous donnoient des doutes sur leur retour, en nous disant qu'ils avoient pris chacun une femme & qu'ils étoient devenus habitans du pays. Je fis signifier à plusieurs des chefs, qui étoient au fort avec leurs femmes, & entr'autres à Toubouraï Tamaïdé, Tomio & Oberéa, que nous ne leur permettrions pas de s'en aller, tant que les déserteurs ne seroient pas revenus. Cette précaution étoit d'autant plus nécessaire, que si les Indiens avoient caché nos deux hommes pendant quelques jours, j'aurois été forcé de partir sans les remmener. Je fus charmé de voir que cet ordre ne leur inspira ni crainte, ni mécontentement; ils me protesterent que mes gens seroient mis en sûreté & renvoyés le plutôt possible. Tandis que ceci se passoit au fort, j'envoyai M. Hicks dans la pinasse, pour conduire Tootahah à bord du vaisseau, & il exécuta sa commission, sans que le chef ni ses sujets en fussent alarmés. Si les Indiens qui servoient de guides, étoient fideles à leur parole & vouloient faire diligence, j'avois lieu d'attendre qu'ils rameneroient les déserteurs avant le soir. Mes craintes augmenterent en voyant mon espoir trompé; & à l'approche de la nuit, je pensai qu'il n'étoit pas sûr de laisser au fort les Otahitiens que je détenois pour otages, & en conséquence je fis mener au vaisseau Toubouraï Tamaidé, Oberéa &

quelques autres chefs. Cette démarche répandit une consternation générale; & lorsqu'on embarqua les Indiens dans le bateau, plusieurs d'entr'eux, & sur-tout les femmes, parurent fort émues, & témoignerent leur appréhension par des larmes. Je les accompagnai moi-même à bord, & M. Banks resta au fort avec quelques autres Otahitiens de trop peu d'importance pour chercher à m'en assurer autrement. 1769.

Quelques Indiens ramenerent Webb sur les neuf heures, & déclarerent qu'ils détiendroient Gibson, le bas-officier & le caporal, jusqu'à ce que Tootahah fût mis en liberté. Ils employoient contre moi le moyen que j'avois pris contre eux, mais j'étois allé trop loin pour reculer. Je dépêchai sur-le-champ M. Hicks dans la chaloupe avec un fort détachement de soldats, pour enlever les prisonniers, & je dis à Tootahah qu'il devoit envoyer avec eux quelques-uns de ses Otahitiens, leur ordonner d'aider M. Hicks dans son entreprise, & enfin demander en son nom le relâchement des gens de mon équipage; qu'autrement, sa personnne en répondroit. Il consentit à tout volontiers; M. Hicks reprit mes hommes sans la moindre opposition, & sur les sept heures du matin du 11 il les ramena au vaisseau; il ne put pourtant pas recouvrer les armes qu'on avoit prises au bas-officier & au caporal: cependant une demi-heure après, on les rap-

1769. porta au vaisseau, & je mis alors les chefs en liberté.

Lorsque je questionnai le bas-officier sur ce qui étoit arrivé à terre, il me répondit que les Indiens qui l'accompagnoient, ainsi que ceux qu'il rencontra dans son chemin, n'avoient pas voulu lui rien apprendre sur la retraite des déserteurs; qu'au contraire, ils l'avoient troublé dans ses recherches; qu'en s'en revenant au vaisseau pour y prendre des ordres ultérieurs, ils avoient été saisis tout-à-coup par des hommes armés, qui apprenant la détention de Tootahah, s'étoient cachés dans un bois pour exécuter ce projet; qu'enfin, ils avoient été attaqués dans un moment défavorable; que les Otahitiens leur avoient arraché les armes des mains, en déclarant qu'ils seroient détenus en prison, jusqu'à ce que leur chef fût mis en liberté. Il ajouta pourtant, que le sentiment des Indiens n'avoit pas été unanime sur cette violence; que quelques-uns vouloient qu'on les relâchât, & d'autres qu'on les retînt; que la dispute s'étant échauffée, ils en étoient venus aux coups, & qu'enfin le parti qui opinoit pour la détention avoit prévalu. Il dit encore que Webb & Gibson furent bientôt après ramenés par un détachement des naturels du pays, & qu'on les constitua prisonniers, pour servir de nouveaux otages à la personne de leur chef; qu'après quelque débat, ils se déciderent

à renvoyer Webb, pour m'informer de leur résolution, m'assurer que ses compagnons étoient sains & saufs, & m'indiquer un endroit où je pourrois faire parvenir ma réponse. On voit par-là, que quelque fâcheuse que fût pour nous la détention des chefs, je n'aurois jamais recouvré mes gens sans cette précaution. Quand les chefs renvoyés du vaisseau débarquerent à terre, on rendit la liberté aux prisonniers du fort, & après s'être arrêtés environ une heure avec M. Banks, ils s'en allerent tous. A cette occasion, ainsi qu'ils avoient déjà fait dans une autre semblable, ils nous donnerent des marques de leur joie, par une libéralité que nous ne méritions guere : ils nous presserent beaucoup d'accepter quatre cochons. Nous refusâmes absolument de les recevoir en présent; & comme il persisterent également à ne pas recevoir quelque chose en échange, nous laissâmes leurs cochons. En interrogeant les déserteurs, nous trouvâmes que le rapport des Indiens étoit vrai; ils étoient devenus fort amoureux de deux filles, & ils avoient formé le projet de se cacher jusqu'à ce que le vaisseau eût mis à la voile, & de fixer leur résidence à Otahiti. Comme nous avions transporté de terre tout ce qui étoit au fort, chacun passa la nuit à bord du vaisseau. 1769.

Tupia, dont on a parlé si souvent dans cette partie de notre voyage, étoit au nombre des

1769. naturels du pays qui vivoient presque toujours avec nous. Nous avons déjà observé qu'il avoit été premier ministre d'Oberéa, lorsqu'elle jouissoit de l'autorité souveraine ; il étoit d'ailleurs le principal Tahowa ou prêtre de l'isle, & par conséquent il étoit bien instruit des principes & des cérémonies de la religion de son isle. Il avoit aussi beaucoup d'expérience & de lumieres sur la navigation, & il connoissoit particuliérement le nombre & la situation des isles voisines. Tupia nous avoit témoigné plusieurs fois le desir de s'embarquer avec nous ; il nous avoit quittés le 11 avec ses autres compatriotes ; mais le lendemain il revint à bord, accompagné d'un jeune homme d'environ 13 ans, qui lui servoit de domestique, & il nous pressa de lui permettre de faire voyage sur notre vaisseau. Plusieurs raisons nous engageoient à y consentir ; en apprenant son langage, & en lui enseignant le nôtre, nous pouvions acquérir par-là beaucoup plus de connoissances sur les coutumes, le gouvernement & la religion de ces peuples, que nous n'en avions puisées pendant le court séjour que nous fîmes parmi eux ; & je le reçus volontiers à bord de notre bâtiment. Comme nous ne pûmes pas mettre à la voile le 12, parce que nous fûmes obligés de faire de nouveaux jas pour notre petite & notre séconde ancre d'affourche, qui avoient été entiérement rongés par les vers, Tupia dit qu'il vouloit encore aller à terre

une fois, & il nous fit ſigne de l'y faire tranſporter le ſoir ſur un bateau; il y alla effectivement, & emporta un portrait en miniature de M. Banks, qu'il avoit envie de montrer à ſes amis, & pluſieurs bagatelles pour leur donner, en faiſant ſes adieux. 1769.

Après dîner, M. Banks deſirant ſe procurer un deſſein du morai appartenant à Tootahah à Eparre, je l'y accompagnai, ainſi que le docteur Solander, dans la pinaſſe. Dès que nous eûmes débarqué, pluſieurs de nos amis vinrent à notre rencontre, d'autres cependant s'abſenterent par reſſentiment de ce qui étoit arrivé la veille. Nous marchâmes ſur-le-champ vers la maiſon de Tootahah, où nous rencontrâmes Oberéa & des Otahitiens qui ne nous étoient pas venus recevoir à la deſcente à terre. Nous eûmes bientôt fait une entiere réconciliation; & lorſque nous leur dîmes que nous mettrions ſûrement à la voile l'après-midi du jour ſuivant, ils nous promirent que, dès le grand matin, ils viendroient nous rendre viſite, pour nous faire leurs derniers adieux. Nous trouvâmes auſſi Tupia à Eparre, nous le ramenâmes avec nous au vaiſſeau, & il paſſa la nuit à bord pour la premiere fois.

Le lendemain 13 juillet, le vaiſſeau fut rempli des Otahitiens nos amis dès la pointe du jour, & il fut environné d'un grand nombre de pirogues qui portoient d'autres Indiens d'une claſſe inférieure. Nous levâmes l'ancre

1769. entre 11 heures & midi; & dès que le vaiſſeau fut ſous voiles, les naturels du pays prirent congé de nous, & verſerent des larmes, pénétrés d'une triſteſſe modeſte & ſilentieuſe qui avoit quelque choſe de très-tendre & de très-intéreſſant. Les Indiens qui étoient dans les pirogues, ſembloient au contraire ſe diſputer à qui pouſſeroit les plus grands cris; mais il y entroit plus d'affectation que de véritable douleur. Tupia ſoutint cette ſcene avec une fermeté & une tranquillité vraiment admirables: il eſt vrai qu'il pleura; mais les efforts qu'il fit pour cacher ſes larmes, faiſoient encore plus d'honneur à ſon caractere. Il envoya par Othéothéa une chemiſe pour dernier préſent à Potomaï, maîtreſſe favorite de Tootahah; il alla enſuite ſur la grande hune avec M. Banks, & il fit des ſignes aux pirogues tant qu'il continua à les voir.

C'eſt ainſi que nous quittâmes l'isle d'Otahiti & ſes habitans, après un ſéjour de trois mois. Nous vécûmes pendant la plus grande partie de ce tems, dans l'amitié la plus cordiale, & nous nous rendîmes réciproquement toute ſorte de bons offices: les petits différends qui ſurvinrent par intervalles, ne firent pas plus de peine aux Indiens, qu'à nous-mêmes: ces diſputes étoient toujours une ſuite de la ſituation & des circonſtances où nous nous trouvions, des foibleſſes de la nature humaine, de l'impoſſibilité de nous entendre mutuel-

lement, & enfin du penchant des Otahitiens au vol, que nous ne pouvions ni tolérer ni prévenir. Excepté dans un seul cas, ces brouilleries n'entraînerent pourtant point de conséquences fatales, & c'est à cet accident que sont dues les mesures que j'employai pour en prévenir d'autres pareilles qui pouvoient arriver dans la suite. J'espérois profiter de l'impression qu'auroit faite sur les Indiens la mort de ceux qui avoient péri dans leurs démêlés avec le Dauphin, & je comptois pouvoir séjourner dans l'isle, sans y répandre du sang. J'ai dirigé sur cela toutes mes démarches pendant le tems que j'y ai demeuré, & je desire sincérement que les navigateurs qui y aborderont à l'avenir, soient encore plus heureux. Notre trafic s'y fit avec autant d'ordre que dans les marchés les mieux réglés de l'Europe. Tous les échanges furent conduits surtout par M. Banks, qui étoit infatigable pour nous procurer des provisions & des rafraîchissemens, lorsqu'on pouvoit en avoir; mais sur la fin de notre séjour, les denrées devinrent rares, par la trop grande consommation que nous en faisions au fort & au vaisseau, & par l'approche de la saison où les noix de cocos & les fruits-à-pain commencent à manquer. Nous achetions tous ces fruits pour des quincailleries & des clous; nous ne cédions point de clous, qu'on ne nous donnât en échange quelque chose qui valût quarante *pences* (un

1769.

1769. peu moins de 4 liv. de France) ; mais dans peu, nous ne pouvions pas acheter un petit cochon de 10 ou 12 livres pesant, pour moins d'une hache. Quoique ces peuples missent une très-grande valeur aux clous de fiche, comme plusieurs des gens de l'équipage en avoient, les femmes trouverent une maniere beaucoup plus aisée de s'en procurer, qu'en nous apportant des provisions.

Les meilleurs articles pour le trafic d'Otahiti, sont les grandes & les petites haches, les clous de fiche, les grands clous, les lunettes, les couteaux & les verroteries; & avec quelques-unes de ces marchandises, on peut acheter tout ce que possedent ces insulaires. Ils aiment beaucoup les belles étoffes de toile, blanches & imprimées; mais une hache d'un demi-écu a chez eux plus de valeur qu'une piece d'étoffe de vingt shelins.

CHAPITRE XVII.

Description particuliere de l'isle d'Otahiti, de ses productions & de ses habitans. Habillemens, habitations, nourriture, vie domestique, & amusemens de ces insulaires.

Le capitaine Wallis, qui découvrit l'isle d'Otahiti le 9 juin 1767, a déterminé la lon-

gitude de la baie de Port-Royal ; nous avons reconnu qu'il ne s'étoit trompé que d'un demi-degré. D'après le résultat moyen d'un grand nombre d'obſervations faites ſur les lieux, nous avons trouvé que la pointe Vénus, extrémité ſeptentrionale de l'isle & pointe orientale de la baie, giſoit au 149° 30′ de longitude. L'isle eſt environnée par un récif de rochers de corail, qui forme pluſieurs baies & ports excellens. Le mouillage eſt aſſez vaſte, & l'eau eſt aſſez profonde pour contenir un grand nombre des plus gros vaiſſeaux. Nous avons déjà décrit en particulier quelques-uns de ces ports. La baie de Port-Royal, appellée par les naturels du pays *Matavai*, & qui ne le cede en bonté à aucune autre d'Otahiti, peut facilement être reconnue au moyen d'une très-haute montagne ſituée au milieu de l'isle, & au ſud de la pointe Vénus. Pour y entrer, il faut ranger de près la pointe occidentale du récif qui eſt en face de la pointe Vénus, ou prendre le large d'environ un demi-mille, afin d'éviter un petit banc de rochers de corail, ſur lequel il n'y a que 2 braſſes & demie d'eau. Le meilleur ancrage eſt au côté oriental de la baie, où la ſonde rapporte de 14 à 16 braſſes, fond de vaſe. La côte de la baie eſt compoſée d'une belle greve de ſable, & par-derriere il coule une riviere d'eau douce, où toute une flotte pourroit faire de l'eau, ſans que les vaiſſeaux s'incommodaſſent les uns les autres. Il n'y a

1769.

1769. dans toute l'isle d'autre bois à brûler, que celui des arbres fruitiers ; il faut l'acheter des naturels du pays, ou bien se brouiller avec eux. On rencontre à l'ouest de cette baie, quelques havres dont nous n'avons pas fait mention ; mais comme ils sont contigus à ceux que nous avons tracés, il n'est pas nécessaire d'en donner une description.

Excepté la partie qui borde la mer, la surface du pays est très-inégale ; elle s'éleve en hauteurs qui traversent le milieu de l'isle, & y forment des montagnes qu'on peut voir à soixante milles de distance. Entre le pied de ces montagnes & la mer, il y a une bordure de terre basse qui environne presque toute l'isle, & il y a peu d'endroits où les hauteurs aboutissent directement sur les côtes de l'Océan. La largeur de cette bordure varie suivant les différens endroits, mais elle n'a nulle part plus d'un mille & demi : hors sur le sommet des montagnes, le sol est par-tout extrêmement riche & fertile, arrosé par un grand nombre de ruisseaux d'une eau excellente, & couvert d'arbres fruitiers de diverses especes, qui ont un si épais feuillage & une tige si forte, qu'ils forment un bois continu ; quoique la cime des montagnes soit en général stérile & brûlée par le soleil, la terre y donne cependant des productions en plusieurs endroits.

Quelques-unes des vallées & la terre basse qui

qui est située entre le pied des montagnes & la mer, sont les seules parties de l'isle qui soient habitées, & l'on peut dire qu'elles sont très-peuplées. Les maisons n'y forment pas des villages; elles sont rangées le long de toute la bordure à environ cinquante verges de distance les unes des autres, & environnées de petites plantations de plane, arbre qui fournit aux Otahitiens la matiere premiere de leurs étoffes. Toute l'isle, suivant le rapport de Tupia, qui sûrement la connoissoit très-bien, pouvoit fournir six mille sept cents quatre-vingt combattans, d'où il est facile de calculer quelle étoit la population générale. 1769.

L'isle d'Otahiti produit des fruits-à-pain, des noix de cocos, des bananes de treize sortes, & les meilleures que nous ayons jamais mangées; des planes; un fruit assez ressemblant à la pomme, & qui est très-agréable lorsqu'il est mûr; des patates douces, des ignames, du cacao, une espece d'*arum*, un fruit connu dans l'isle sous le nom de *jambu*, & que les insulaires regardent comme le plus délicieux; des cannes de sucre que les habitans mangent crues, une racine de l'espece du salep qu'ils appellent *pea*, une plante nommée *etée*, & dont ils ne mangent que la racine; un fruit appellé par les naturels du pays *ahée*, qui croît en gousse comme la feve, & qui, lorsqu'il est rôti, a une saveur très-ressemblante à celle de la châtaigne; un arbre appellé *wharra*, qu'on

1769. nomme *pandanes* dans les Indes Orientales, & dont le fruit approche de la pomme de pin; un arbrisseau appellé *nono*, le *morinda* qui produit aussi un fruit, une espece de fougere dont on mange la racine & quelquefois les feuilles, une plante appellée *theve*, dont on mange la racine. Au reste, il n'y a que la classe inférieure des Otahitiens qui se nourrisse des fruits du *nono*, de la fougere & du *theve*; à moins que ce ne soit dans un tems de disette, ils ne servent pas d'alimens aux autres insulaires. Tous ces fruits, qui composent la nourriture des Otahitiens, sont des productions spontanées de la nature; ou bien la culture se réduit à si peu de chose, qu'ils semblent exempts de l'anathème général qui porte „ que l'homme „ mangera son pain à la sueur de son front. „ On trouve aussi dans l'isle le mûrier dont on fait le papier chinois „ *morus papyrifera*, „ que les naturels du pays appellent *aouta*; un arbre ressemblant au figuier sauvage des isles d'Amérique; une autre espece de figuier, qu'ils nomment *matte*; le *cordia sebestina orientalis*, qu'ils appellent *etou*; une espece de souchet, qu'ils appellent *moo*; une espece de *tournefortia*, qu'ils appellent *taheinoo*; une autre du *convolvulus poluce*, qu'ils appellent *eurhe*; le *solanum centifolium*, qu'ils appellent *ebooa*; le *calophyllum mophylum*, qu'ils appellent *tamanu*; le *hibiscus tiliaceus* appellé par eux *poerou*, & qui est une ortie en arbre; l'*urtica*

argetea, qu'il appellent *erowa*; & plufieurs autres plantes dont on ne peut pas faire ici une mention particuliere. 1769.

Les Otahitiens n'ont aucune efpece de fruits, jardinage, légumes ou graines d'Europe.

Les cochons, les chiens & la volaille font les feuls animaux apprivoifés de l'isle; excepté les canards, les pigeons, les perroquets, un petit nombre d'autres oifeaux & les rats, il n'y a point d'animaux fauvages; on n'y trouve aucun ferpent, & point de quadrupedes d'une race différente des deux dont nous venons de parler. La mer fournit à ces infulaires une grande quantité d'excellent poiffon de toute forte, qui eft de tous leurs alimens celui qu'ils aiment le mieux, & dont la pêche fait leur principale occupation.

Les Otahitiens font d'une taille & d'une ftature fupérieure à celle des Européens. Les hom- font grands, forts, bien membrés & bien faits. Le plus grand que nous ayons vu avoit fix pieds trois pouces & demi; il étoit habitant d'une isle voifine, appellée Huaheine. Les femmes d'un rang diftingué font en général au-deffus de notre taille moyenne; mais celles d'une claffe inférieure font au-deffous, & quelques-unes même font très-petites : cette diminution dans la ftature provient vraifemblablement de leur commerce trop prématuré avec les hommes; de toutes les circonftances qui peuvent affecter la taille, c'eft la feule dans

laquelle elles different des femmes d'un rang
1769. supérieur.

Leur teint naturel est cette espece de teint brun-clair ou olive, que plusieurs personnes d'Europe préferent au plus beau mêlange de blanc & de rouge. Il est très-foncé dans les habitans qui sont exposés à l'air & au soleil; mais dans ceux qui vivent à l'abri, & sur-tout chez les femmes d'une classe supérieure, il conserve sa nuance naturelle; leur peau délicate est douce & polie, & ils n'ont point sur les joues les teintes que nous appellons du nom de couleurs. La forme de leur visage est agréable; les os des joues ne sont pas élevés; ils n'ont point les yeux creux, ni le front proéminent. Le seul trait qui ne réponde pas aux idées que nous avons de la beauté, est le nez, qui en général est un peu applati. Leurs yeux, & sur-tout ceux des femmes, sont pleins d'expression, quelquefois étincelans de feu, ou remplis d'une douce sensibilité. Leurs dents sont aussi presque sans exception très-égales & très-blanches, & leur haleine est parfaitement pure.

Les cheveux sont ordinairement noirs & un peu rudes; les hommes portent leurs barbes de différente maniere; cependant ils en arrachent toujours une grande partie, & ils ont grand soin de tenir le reste très-propre. Les deux sexes ont aussi la coutume d'épiler tous les poils qui croissent sous les aisselles,

& ils nous accusoient de mal-propreté pour ne pas faire la même chose. Leurs mouvemens sont remplis de vigueur & d'aisance, leur démarche agréable, leurs manieres nobles & généreuses, & leur conduite entr'eux & envers les étrangers affable & civile. Il semble qu'ils sont d'un caractere brave, sincere, sans soupçon ni perfidie, & sans penchant à la vengeance & à la cruauté. Nous eûmes en eux la même confiance qu'on a en ses meilleurs amis; plusieurs de nous, & en particulier M. Banks, passerent souvent la nuit dans leurs maisons au milieu des bois sans être accompagnés de personne, & par conséquent entiérement à leur discrétion. Il faut pourtant convenir qu'ils sont tous voleurs; mais à cela près, ils n'ont point à craindre la concurrence d'aucun autre peuple de la terre. Pendant notre séjour à Otahiti, nous vîmes cinq ou six personnes semblables à celles que rencontrerent MM. Banks & Solander, le 24 avril, dans leur promenade à l'est de l'isle. Leur peau étoit d'un blanc mat, pareille au nez d'un cheval blanc; ils avoient aussi les cheveux, la barbe, les sourcils & les cils blancs, les yeux rouges & foibles, la vue courte, la peau teigneuse, & revêtue d'une espece de duvet blanc. Nous trouvâmes qu'il n'y avoit pas deux de ces hommes qui appartinssent à la même famille, & nous en conclûmes qu'ils ne formoient pas une race, mais que c'étoient plutôt de mal-

1769.

heureux individus, rendus anomales par maladie.

1769.

Dans la plupart des pays où les habitans ont des cheveux longs, les hommes ont coutume de les couper courts, & les femmes de tirer vanité de leur longueur. L'uſage eſt cependant contraire à Otahiti; les femmes les portent toujours coupés autour des oreilles, & les hommes, ſi l'on en excepte les pêcheurs qui ſont preſque continuellement dans l'eau, les laiſſent flotter en grandes boucles ſur leurs épaules, ou les relevent en touffe ſur le ſommet de la tête.

Ils ont auſſi coutume de s'oindre la tête avec ce qu'ils appellent du *monoe*, qui eſt une huile exprimée du coco, dans laquelle ils laiſſent infuſer des herbes & des fleurs odoriférantes; comme l'huile eſt ordinairement rance, l'odeur eſt d'abord très-déſagréable pour un Européen. Comme ils vivent dans un pays chaud, ſans connoître l'uſage des peignes, ils ne peuvent pas tenir leurs têtes exemptes de vermine, que les enfans & la populace mangent quelquefois. Cet uſage dégoûtant eſt entiérement différent du reſte de leurs mœurs. Leur délicateſſe & leur propreté à d'autres égards, ſont preſque ſans exemple; & ceux à qui nous donnâmes des peignes, ſe débarraſſerent bientôt de leurs poux, avec un empreſſement qui nous fit voir qu'ils n'avoient pas moins d'averſion que nous pour cette vermine.

Ils impriment sur leurs corps des taches, suivant l'usage de plusieurs autres parties du monde, ce qu'ils appellent *tattow*. Ils piquent la peau, aussi profondément qu'il leur est possible sans en tirer du sang, avec un petit instrument qui a la forme d'une houe. La partie qui répond à la lame est composée d'un os ou d'une coquille, qu'on a ratissé pour l'amincir, & qui est d'un quart de pouce à un pouce & demi de largeur. Le tranchant est partagé en dents ou pointes aiguës, qui sont depuis le nombre de trois jusqu'à vingt, suivant la grandeur de l'instrument : lorsqu'ils veulent s'en servir, ils plongent la dent dans une espece de poudre faite avec le noir de fumée qui provient de l'huile de noix qu'ils brûlent au lieu de chandelles, & qui est délayée avec de l'eau. On place sur la peau la dent ainsi préparée, & en frappant à petits coups sur le manche qui porte la lame, avec un bâton, ils percent la peau, & impriment dans le trou un noir qui y laisse une tache ineffaçable : l'opération est douloureuse, & il s'écoule quelques jours avant que les blessures soient guéries. On la fait aux jeunes gens des deux sexes, lorsqu'ils ont douze à quatorze ans ; on leur peint sur plusieurs parties du corps différentes figures suivant le caprice des parens, ou peut-être suivant le rang qu'ils occupent dans l'isle. Les hommes & les femmes portent ordinairement une de ces marques, 1769.

1769. dans la forme d'un Z, sur chaque jointure de leurs doigts du pied & de la main, & souvent autour du pied. Ils ont d'ailleurs tous des quarrés, des cercles, des demi-lunes & des figures grossieres d'hommes, d'oiseaux, de chiens, ou différens autres dessins peints sur les bras & les jambes. On nous a dit que quelques-unes de ces marques avoient une signification, quoique nous n'ayons jamais pu en apprendre le sens. Les fesses sont la partie du corps où ces ornemens sont répandus avec le plus de profusion ; les deux sexes les portent couvertes d'un noir foncé, au-dessus duquel ils tracent différens arcs les uns sur les autres jusqu'aux fausses-côtes. Ces arcs ont souvent un quart de pouce de large, & des lignes dentelées & non pas droites en forment la circonférence. Ces figures sur les fesses leur donnent de la vanité, & les hommes & les femmes les montrent avec un mêlange d'ostentation & de plaisir ; il nous est impossible de de décider s'ils les font voir comme un ornement, ou comme une preuve de leur intrépidité & de leur courage à supporter la douleur ; en général, ils ne peignent point leur visage, & nous n'avons vu qu'un seul exemple du contraire. Quelques vieillards avoient la plus grande partie de leur corps couverte de grandes taches peintes en noir, avec une dentelure profonde dans les bords, ce qui imitoit imparfaitement la flamme ; mais on

nous apprit qu'ils venoient d'une isle voisine appellée Noouoora, & qu'ils n'étoient pas ori- 1769.
ginaires d'Otahiti.

M. Banks a vu faire l'opération du tattow sur le dos d'une fille d'environ treize ans. L'instrument dont se servirent les Indiens dans cette occasion, avoit trente dents : ils firent plus de cent piquures dans une minute, & chacune entraînoit après soi une goutte de sérosité un peu teinte de sang. La petite fille souffrit la douleur pendant l'espace d'un quart-d'heure avec le plus ferme courage ; mais bientôt accablée par les nouvelles piquures qu'on renouvelloit à chaque instant, elle ne put plus les supporter ; elle éclata d'abord en plaintes, elle pleura ensuite, & enfin poussa de grands cris, en conjurant ardemment l'homme qui faisoit l'opération de la suspendre. Il fut pourtant inexorable ; & lorsqu'elle commença à se débattre, il la fit tenir par deux femmes, qui tantôt l'appaisoient en la flattant, & d'autres fois la grondoient & la battoient même lorsqu'elle redoubloit ses efforts pour échapper. M. Banks resta une heure dans une maison voisine, pour examiner l'opération, qui n'étoit pas finie lorsqu'il s'en alla : cependant on ne la fit que d'un côté, l'autre avoit déjà été gravé quelque tems auparavant, & il restoit à imprimer sur les reins ces arcs dont ils sont plus fiers que de toutes les autres figures qu'ils portent sur leur corps, & dont l'opération est la plus douloureuse.

1769. Il est étrange que ce peuple soit si jaloux d'avoir des marques qui ne sont pas des signes de distinction ; je n'ai vu aucun Otahitien, homme ou femme, qui, dans un âge mûr, n'eût le corps ainsi peint. Peut-être cet usage a-t-il sa source dans la superstition. Cette conjecture est d'autant plus probable, qu'il ne produit aucun avantage visible, & que l'on éprouve de grandes douleurs pour s'y conformer. Quoique nous en ayons demandé la raison à plusieurs centaines d'Indiens, nous n'avons jamais pu nous procurer aucune lumiere sur ce point.

Leur habillement est composé d'étoffes & de nattes de différentes especes, que nous décrirons en parlant de leurs manufactures. Ils portent dans les tems secs un habit d'étoffe qui ne résiste pas à l'eau ; & dans les tems de pluie, ils en prennent un fait de natte. Ils arrangent leur vêtement de diverses manieres, suivant leurs caprices : car il n'est point taillé en forme réguliere, & il n'y a jamais deux morceaux cousus ensemble. L'habillement des femmes les plus distinguées est composé de trois ou quatre pieces, l'une d'environ deux verges de large & onze de long, qu'elles enveloppent plusieurs fois autour des reins, de maniere qu'elle pend en forme de jupon jusqu'au milieu de la jambe : on l'appelle *parou*. Les deux ou trois autres pieces d'environ deux verges & demie de long, & d'une de large, ont cha-

cune un trou dans le milieu ; elles les mettent l'une sur l'autre, & passant la tête à travers l'ouverture, les deux bouts retombent devant & derriere en scapulaire qui, étant ouvert par les côtés, laisse le mouvement du bras en liberté ; les Otahitiens donnent à ces pieces le nom de *tebuta* : ils les rassemblent autour des reins, & les serrent avec une ceinture d'une étoffe plus légere, qui est assez longue pour faire plusieurs fois le tour du corps. Ce vêtement ressemble exactement à celui des habitans du Pérou & du Chili, que les Espagnols appellent *poucho*. L'habillement des hommes est le même que celui des femmes, excepté qu'au lieu de laisser pendre en jupon la piece qui couvre les reins, ils la passent autour de leurs cuisses en forme de culotte, & on la nomme alors *maro* : tel est le vêtement des Otahitiens de toutes les classes ; & comme il est universellement le même quant à la forme, les hommes & les femmes d'un rang supérieur se distinguent par la quantité d'étoffes qu'ils portent. On en voit qui enveloppent autour d'eux plusieurs pieces d'étoffe de huit ou dix verges de long, & de deux ou trois de large ; quelques-uns en laissent flotter une grande piece sur les épaules, comme une espece de manteau : si ce sont de très-grands personnages, & qu'ils veuillent paroître avec pompe, ils en mettent deux de cette maniere. Le peuple de la classe inférieure, qui n'a d'étoffe que la

1769.

1769. petite quantité que lui en donnent les tribus & les familles dont il dépend, eſt obligé d'être habillé plus à la légere. Dans la chaleur du jour il va preſque nud, les femmes n'ont qu'un mince jupon, & les hommes qu'une ceinture qui couvre les reins. Comme la parure eſt toujours incommode, & ſur-tout dans un pays chaud, où elle conſiſte à mettre une couverture ſur une autre, les femmes d'un certain rang ſe découvrent toujours vers le ſoir juſqu'à la ceinture, & elles ſe dépouillent de tout ce qu'elles portent ſur la partie ſupérieure du corps, avec auſſi peu de ſcrupule que nos femmes quittent un double fichu. Lorſque les chefs nous rendoient viſite, quoiqu'ils portaſſent ſur les hanches plus d'étoffe qu'il n'en falloit pour habiller douze hommes, ils avoient d'ordinaire le reſte du corps entiérement nud.

Leurs jambes & leurs pieds ne ſont point couverts; mais ils garantiſſent leur viſage du ſoleil, au moyen de petits bonnets de natte ou de feuilles de noix de cocos, qu'ils font dans quelques minutes lorſqu'ils en ont beſoin. Ce n'eſt pourtant pas là toute leur coëffure: les femmes, en outre, portent quelquefois de petits turbans ou bien une autre parure qu'ils appellent *tomou*, & qui leur ſied beaucoup mieux. Le *tomou* eſt compoſé de cheveux treſſés en fils qui ne ſont guere plus gros que de la ſoie à coudre. M. Banks en

a des pelotons qui ont plus d'un mille de long sans un seul nœud. Ils entortillent en très- 1769. grande quantité ces cheveux autour de la tête, & d'une maniere qui produit un effet agréable. J'ai vu une femme qui en portoit cinq ou six pelotons. Ils placent parmi ces cheveux des fleurs de différente espece, & en particulier du jasmin du Cap, dont ils ont toujours une grande quantité plantée près de leur maison. Les hommes qui, comme je l'ai observé, relevent leurs cheveux sur le sommet de la tête, y mettent quelquefois la plume de la queue d'un oiseau du tropique; d'autres fois ils portent une espece de guirlande bizarre, composée de diverses fleurs placées sur un morceau d'écorce de plane, ou collées avec de la gomme sur du bois. Ils portent aussi une sorte de perruque faite de cheveux d'hommes & de poils de chien, ou peut-être de filasses de noix de cocos, attachés sur un rézeau qui se place sous les cheveux naturels, de maniere que cette parure artificielle est suspendue par-derriere. Excepté les fleurs, les Otahitiens connoissent peu d'autres ornemens; les deux sexes ont des pendans d'oreilles, mais d'un seul côté. Lorsque nous arrivâmes dans l'isle, ils employoient pour cela de petites coquilles, des cailloux, graines, pois rouges ou petites perles, dont ils enfilent trois dans un cordon; mais nos quincailleries servirent bientôt seules à cet usage.

1769. Les enfans font entiérement nuds ; les filles vont dans cet état jufqu'à l'âge de trois ou quatre ans, & les garçons jufqu'à celui de fix ou fept.

Nous avons déjà eu occafion de parler des maifons, ou plutôt des huttes de ce peuple ; elles font toutes bâties dans le bois entre la mer & les montagnes. Pour former l'emplacement de leurs cafes, ils ne coupent des arbres qu'autant qu'il en faut pour empêcher que le chaume dont elles font couvertes ne pourriffe par l'eau qui dégoutteroit des branches ; de maniere qu'en fortant de fa cabane, l'Otahitien fe trouve fous un ombrage le plus agréable qu'il foit poffible d'imaginer : ce font par-tout des bocages de fruit-à-pain & de noix de cocos fans brouffailles, & entre-coupés de chaque côté par des fentiers qui conduifent d'une habitation à l'autre. Rien n'eft plus délicieux que ces ombrages dans un climat fi chaud, & il eft impoffible de trouver de plus belles promenades. Comme il n'y a point de brouffailles, on y goûte la fraîcheur ; un air pur y circule librement, & les maifons n'ayant point de murailles, elles reçoivent le zéphir & les vents du côté qu'ils foufflent. Je vais donner une defcription particuliere d'une de ces habitations d'une moyenne grandeur ; comme la ftructure eft la même par-tout, on pourra de là fe former une idée exacte de celles qui font plus étendues ou qui le font moins.

Le terrein qu'elle occupe eſt un parallélograme de vingt-quatre pieds de longueur, & de onze de large ; il y a un toît dreſſé ſur trois rangées de colonnes ou de poteaux paralleles entr'eux, un de chaque côté & l'autre au milieu : cette couverture eſt compoſée de deux côtés plats & inclinés l'un vers l'autre, & qui ſe terminent en faîte comme nos maiſons d'Angleterre couvertes de chaume. Sa plus haute élévation dans l'intérieur eſt de neuf pieds, & les bords de chaque côté du toît retombent en-bas à environ trois pieds de terre ; au-deſſous, la cabane eſt entiérement ouverte, ainſi qu'aux deux extrêmités juſqu'au ſommet du faîte. Le toît eſt couvert de feuilles de palmier ; du foin répandu ſur la ſurface de la terre à quelques pouces de profondeur, forme le plancher ; & par-deſſus ils étendent des nattes ſur leſquelles ils s'aſſeyent pendant le jour & dorment pendant la nuit. Dans quelques habitations pourtant, il y a un ſiege qui ſert ſeulement au maître de la famille : & ſi l'on y ajoute quelques petits billots creuſés dans la partie ſupérieure & qui leur ſervent d'oreillers, ils n'ont point d'autres meubles. 1769.

La hutte eſt deſtinée principalement à y paſſer la nuit ; car, à moins qu'il ne pleuve, ils mangent en plein air à l'ombre de quelque arbre voiſin. Les habillemens qu'ils portent pendant le jour, leur ſervent de couverture pendant la nuit ; le plancher eſt le lit

commun de tout le ménage, & il n'y a aucune séparation. Le maître de la maison &
1769. sa femme se couchent au milieu, & près d'eux les gens de la famille qui sont mariés, ensuite les filles qui ne le sont pas, & à peu de distance les garçons; les serviteurs ou toutous, comme les appellent les Otahitiens, dorment à la belle étoile, lorsqu'il ne tombe point de pluie; & dans ce cas, ils se réfugient sous les bords de l'habitation.

Il y a des huttes d'une autre espece, appartenantes aux chefs & moins ouvertes; elles sont plus petites que les autres, & construites de maniere qu'ils les transportent sur leurs pirogues d'un endroit à l'autre, & les dressent comme des tentes dans l'occasion. Elles sont enfermées par les côtés avec des feuilles de cocos, qui ne les bouchent pas assez exactement pour empêcher l'air d'y entrer; le chef & sa femme vont y coucher seuls.

Les Otahitiens ont d'autres maisons beaucoup plus grandes, qui ne sont pas bâties pour un seul chef ou une seule famille, mais pour servir d'assemblée ou de retraite à tous les habitans d'un canton: quelques-unes de celles-ci ont deux cent pieds de long, trente de large & vingt d'élévation jusqu'au faîte; elles sont construites & entretenues aux frais communs du district pour lequel elles sont destinées; & elles ont à un des cotés une vaste place environnée de petites palissades.

Ces maiſons, ainſi que celles des familles particulieres, n'ont point de murailles. Ce peuple n'a pas beſoin de lieu retiré ; il n'a aucune idée de l'indécence ; il ſatisfait en public ſes deſirs & ſes paſſions, avec auſſi peu de ſcrupule que nous appaiſons notre faim, en mangeant avec nos parens & nos amis. Des hommes qui n'ont point d'idée de la pudeur par rapport aux actions, ne peuvent pas en avoir relativement aux paroles. Il n'eſt pas beſoin de remarquer que la converſation de ces inſulaires roule principalement ſur ce qui eſt la ſource de leurs plus grands plaiſirs, & que les deux ſexes y parlent de tout ſans retenue & dans les termes les plus ſimples. 1769.

Les végétaux forment la plus grande partie de leur nourriture. Nous avons déjà dit, qu'excepté les cochons, les chiens & la volaille, ils n'ont point d'animaux apprivoiſés ; & ceux-là même n'y ſont pas en grande quantité. Lorſqu'un chef tue un cochon, il le partage preſqu'également entre ſes ſujets ; & comme ils ſont très-nombreux, la portion qui revient à chaque individu dans ces feſtins qui n'arrivent pas ſouvent, eſt néceſſairement très-petite. Les Otahitiens du commun ſe régalent plus fréquemment avec des chiens & de la volaille. Je ne peux point vanter beaucoup la ſaveur de leur volaille, mais nous convînmes tous qu'un chien de

1769. la mer du Sud étoit presqu'aussi bon qu'un agneau d'Angleterre; ils ont probablement cet excellent goût, parce qu'ils se nourrissent uniquement de végétaux. La mer fournit à ces insulaires beaucoup de poissons de toute espece; ils mangent cruds les plus petits qu'ils attrapent, comme nous mangeons les huîtres, & ils tirent parti de toutes les productions de la mer. Ils aiment passionnément les écrevisses de mer, les cancres & les autres coquillages qu'ils trouvent sur la côte. Ils ne mangent pas seulement les insectes de mer, mais encore ce que les marins Anglois appellent *blubbers*, quoiqu'ils soient si durs qu'il les faille laisser pourrir avant de pouvoir les mâcher. Parmi les végétaux qui leur servent d'alimens, le fruit-à-pain est le principal, & pour s'en procurer ils n'ont d'autre peine qu'à grimper sur un arbre. Cet arbre n'est pas tout-à-fait une production spontanée de la nature; mais l'Otahitien, qui dans sa vie en plante une dixaine, ce qui exige un travail d'une heure, remplit ses obligations à l'égard de ses contemporains & de la génération à venir, aussi parfaitement que l'habitant de nos climats moins tempérés, qui laboure pendant le froid de l'hiver, moissonne à la chaleur de l'été, toutes les fois que reviennent ces saisons, & qui, après avoir nourri sa famille, trouve moyen de laisser à ses enfans de l'argent & du bien.

1769

Il eſt vrai qu'ils n'ont pas toute l'année du fruit-à-pain ; mais les noix de cocos, les bananes, les planes & beaucoup d'autres fruits ſuppléent à ce défaut.

On imagine bien que la cuiſine chez ce peuple n'eſt pas un art bien perfectionné. Ils n'ont que deux manieres de faire cuire leurs alimens ; l'une de les griller, & l'autre de les cuire au four. L'opération de griller quelque choſe eſt ſi ſimple, qu'il n'eſt pas beſoin de la détailler ici. Nous avons déjà parlé de leur maniere de cuire au four (*a*) dans la deſcription du repas que nous prépara Tupia. Ils apprêtent ainſi fort bien les cochons & les gros poiſſons, & ſuivant nous ils ſont plus ſucculens & plus également cuits que dans nos meilleures cuiſines d'Europe. Ils cuiſent auſſi du fruit-à-pain dans un four pareil à celui que nous avons décrit ; il s'adoucit alors & devient aſſez ſemblable à une pomme-de-terre parbouillie, ſans être pourtant auſſi farineux qu'une pomme de terre de la meilleure eſpece. Ils apprêtent le fruit-à-pain de trois manieres, ils y mettent quelquefois de l'eau ou du lait de noix de cocos, & le réduiſent en pâte avec un caillou ; d'autres fois ils le mêlent avec des fruits du plane mûrs, ou des bananes, ou ils en font une pâte aigrelette qu'ils appellent *mahie*.

(*a*) Voyez la page 451.

Le mahie ſupplée au fruit-à-pain, lorſque
1769. la ſaiſon ne leur permet pas d'en avoir du frais: voici comment ils le font.

Ils cueillent le fruit avant qu'il ſoit parfaitement mûr, & après l'avoir mis en tas, ils le couvrent exactement avec des feuilles: dans cet état il ſubit une fermentation, & devient d'une douceur déſagréable; ils en ôtent tout le trognon & jettent enſuite le reſte dans un trou qui eſt creuſé pour cet effet, ordinairement dans les habitations: ce creux eſt garni proprement d'herbes au fond & dans les côtés; ils couvrent le tout de feuilles & de groſſes pierres; il éprouve alors une ſeconde fermentation, prend un goût aigrelet, & ſe conſerve enſuite pendant pluſieurs mois. Ils le tirent du trou à meſure qu'ils en ont beſoin; & après l'avoir mis en boule, & l'avoir enveloppé de feuilles, ils le font cuire dans leur eſpece de four; il ſe garde cinq ou ſix ſemaines ainſi apprêté. Les naturels du pays le mangent froid & chaud, & c'eſt communément un des mêts de tous leurs repas; il étoit pour nous d'un goût auſſi déſagréable qu'une olive fraîche, lorſqu'on en mange pour la premiere fois.

Le mahie ſe fait, comme la biere, par fermentation, & quelquefois, ainſi que dans nos braſſeries, l'opération manque ſans qu'on puiſſe en déterminer la cauſe; il eſt donc très-naturel que ce peuple groſſier joigne des idées & des cérémonies ſuperſtitieuſes à ce travail. Les

vieilles femmes en font chargées le plus souvent; excepté ceux qui les aident, elles ne souffrent pas que personne touche rien de ce qu'elles emploient, & même elles ne permettent point d'entrer dans cette partie de la maison où elles apprêtent ce fruit. Il arriva un jour que M. Banks toucha par inadvertence une des feuilles qui étoient sur la pâte. La vieille femme qui présidoit à ces mysteres, lui dit que l'opération manqueroit, & dans un transport de douleur & de désespoir elle découvrit le trou sur-le-champ. M. Banks regretta le malheur qu'il avoit causé; mais il se consola, parce qu'il eut occasion d'examiner par-là la maniere dont les Otahitiens procedent à cette grande œuvre, qu'il n'auroit peut-être pas pu connoître autrement. 1769.

Tels sont leurs alimens, auxquels l'eau salée, qu'ils emploient dans tous leurs repas, sert de sauce universelle. Ceux qui vivent près de la mer vont en puiser lorsqu'ils en ont besoin; & ceux qui habitent à quelque distance, la conservent dans des vases de bambous, qu'ils dressent pour cet usage dans leur habitation. Ils ont pourtant d'autre sauce que l'eau salée; ils en font une seconde avec l'amande de la noix de cocos, qu'ils laissent fermenter jusqu'à ce qu'elle se dissolve en pâte assez ressemblante à du beurre, & qu'ils pêtrissent ensuite avec de l'eau salée. La saveur de cette sauce est très-forte, & nous parut très-désagréable, lorsque

nous en goûtâmes pour la premiere fois; quel-
1769. ques-uns de nos gens cependant ne la trouverent pas dans la suite si mauvaise, & même ils la préféroient à celle que nous employions dans nos repas, sur-tout quand elle étoit mêlée avec le poisson. Les Otahitiens sembloient la regarder comme une friandise, & ils ne s'en servoient point dans leurs repas ordinaires; soit parce qu'ils imaginent que c'est prodiguer mal-à-propos la noix de cocos, ou que, lors de notre séjour dans l'isle, elles ne fussent pas assez mûres pour cela.

En général, l'eau & le jus de la noix de coco forment toute leur boisson. Ils ignorent heureusement l'art de faire, par la fermentation, des liqueurs enivrantes; ils ne mâchent aucun narcotique, comme les habitans de quelques autres pays font de l'opium, du bétel, ou du tabac. Quelques-uns des insulaires bûrent librement de nos liqueurs fortes, & s'enivrerent de tems en tems; mais ceux qui tomberent dans l'ivresse étoient si peu disposés à réitérer la même débauche, que par la suite ils ne voulurent jamais avaler une goutte de la boisson qui les avoit mis dans cet état. Nous avons cependant appris qu'ils s'enivrent quelquefois en buvant un jus exprimé des feuilles d'une plante qu'ils appellent *ava*, *ava*. Cette plante n'étoit pas dans sa maturité lorsque nous étions à Otahiti, de maniere que nous n'avons vu aucun exemple de ces effets; & puisqu'ils re-

gardent l'ivrognerie comme une chose honteuse, ils nous auroient probablement caché toutes les circonstances où ils s'y seroient livrés pendant notre séjour. Ce vice est presque particulier aux chefs & aux personnes d'un rang distingué, qui se disputent à qui boira le plus grand nombre de coups, & chaque coup est d'environ une pinte. Ils ont grand soin que les femmes ne goûtent point de ce jus enivrant. 1769.

Ils n'ont point de tables, mais leurs repas se font avec beaucoup de propreté; leurs mêts sont trop simples & en trop petit nombre, pour qu'il y regne de l'ostentation. Ils mangent ordinairement seuls; cependant lorsqu'un étranger leur rend visite, ils l'admettent quelquefois à manger avec eux. Je vais donner une description particuliere du repas d'un de leurs principaux personnages.

Il s'assied sous un arbre voisin ou au côté de sa maison qui est à l'ombre, & on étend proprement sur la terre, en forme de nappe, une grande quantité de feuilles de fruit-à-pain ou de bananes. On met près de lui un panier qui contient sa provision, & deux coques de noix de cocos, l'une remplie d'eau salée, & l'autre d'eau douce; la chair ou le poisson sont tout apprêtés & enveloppés de feuilles. Les gens de sa suite, qui ne sont pas en petit nombre, s'asseyent autour de lui; & lorsque tout est prêt, il commence par laver ses mains &

1769. sa bouche avec de l'eau douce, ce qu'il répete presque continuellement pendant le repas; il tire ensuite du panier une partie de sa provision qui est composée ordinairement d'un ou deux petits poissons, de deux ou trois fruits-à-pain, de quatorze ou quinze bananes mûres, ou de six ou sept pommes. Il prend d'abord la moitié d'un fruit-à-pain, qu'il pele, & dont il arrache la chair avec ses ongles; il en met dans sa bouche autant qu'elle en peut contenir, & pendant qu'il la mâche, il prend un de ses poissons qu'il morcele dans de l'eau salée, & il place l'autre, ainsi que le reste du fruit-à-pain, sur les feuilles qui sont étendues devant lui; il empoigne ensuite, avec tous les doigts d'une main, un petit morceau du poisson qui a été mis dans l'eau salée, & il le suce dans sa bouche de maniere à en exprimer autant d'eau qu'il est possible : il en fait de même sur les autres morceaux, & entre chacun d'eux, au moins ordinairement, il hume un peu d'eau salée, qu'il puise dans une coque de noix de coco ou dans le creux de sa main. Sur ces entrefaites, un des gens de sa suite prépare une noix de coco verte, en détachant l'écorce extérieure avec ses dents, opération qui paroît très-surprenante à un Européen; mais elle est si peu difficile, que plusieurs de nous en vinrent à bout avant notre départ de l'isle, quoiqu'auparavant ils pussent à peine casser une noisette. Lorsque le maître veut boire, il

prend la noix de coco ainsi préparée, & en y faisant un trou avec son doigt ou avec une pierre, il suce la liqueur qu'elle contient. Dès qu'il a mangé son fruit-à-pain & ses poissons, il passe aux fruits du plane, dont il ne fait de chacun qu'une bouchée, quoiqu'il soit aussi gros qu'un pudding noir. S'il a des pommes au lieu de fruits du plane, il ne les goûte jamais à moins qu'elles ne soient pelées; pour cela un de ses domestiques ramasse à terre une des coquilles qui y sont toujours en quantité, & la lui porte; il commence à couper ou racler la pelure, mais si mal-adroitement qu'il emporte une grande partie du fruit. Si au lieu de poisson, son repas est composé de viande, il doit avoir pour la couper, quelqu'instrument qui lui tienne lieu de couteau; dans ce cas, on lui présente un morceau de bambou qu'il partage transversalement avec ses ongles, & il découpe sa viande avec ces morceaux de bois. Pendant tout cet intervalle, quelques personnes de sa suite sont occupées à piler du fruit-à-pain avec un caillou sur un tronçon de bois. Lorsque le fruit-à-pain est pilé de cette maniere & arrosé d'eau de tems en tems, il se réduit à la consistance d'une pâte molle; on le met alors dans un vase assez ressemblant à un baquet de boucher: on y mêle quelquefois de la banane ou du mahie, suivant le goût du maître, en y versant de l'eau de tems en tems, & en l'exprimant ensuite avec la main. Le fruit-à-pain

1769. ainsi préparé, ressemble assez à un flan épais; on en remplit une grande noix de coco qu'on met devant lui; il l'hume, comme nous sucerions une gelée, si nous n'avions point de cuiller pour la porter à la bouche. Le repas finit alors, & le maître se lave encore les mains & la bouche. On replace ensuite dans le panier ce qu'il a laissé, & on nettoie les noix de cocos.

Ces peuples prennent une quantité prodigieuse d'alimens dans un seul repas : j'ai vu un homme manger deux ou trois poissons aussi grands qu'une perche, trois fruits-à-pain, dont chacun étoit plus gros que les deux poings; quatorze ou quinze fruits du plane ou bananes, qui avoient six ou sept pouces de long, & quatre ou cinq de circonférence, & près d'une quarte de fruit-à-pain pilé, qui est aussi substantiel que le flan le plus épais. Ce fait est si extraordinaire, qu'à peine voudra-t-on le croire; & je ne l'aurois pas rapporté, si je n'en avois d'autres garants que moi-même; mais MM. Banks & Solander, & plusieurs de nos officiers, en ont été témoins oculaires, & ils savent que j'interpelle leur témoignage dans cette occasion.

Il est très-surprenant que ce peuple qui aime passionnément la société, & sur-tout celle des femmes, s'en interdise les plaisirs dans les repas, quoique ce soit sur-tout à table que toutes les autres nations, policées & sauvages, aiment à jouir des agrémens de la société. Nous

avons souvent recherché comment les repas, qui par-tout ailleurs rassemblent les familles & les amis, les isolent à Otahiti, & nous n'avons jamais rien pu apprendre sur cette matiere : ils mangent seuls, disent-ils, parce que cela est convenable ; mais ils n'ont jamais entrepris de nous expliquer pourquoi il est convenable de manger seul. Telle est cependant la force de l'habitude, qu'ils témoignoient la plus grande répugnance, & même de l'aversion de ce que nous mangions en société, surtout avec nos femmes, & des mêmes mêts. Nous pensâmes d'abord que cette étrange singularité provenoit de quelque opinion superstitieuse ; mais ils nous ont toujours affirmé le contraire. Nous observâmes aussi dans cette coutume quelques caprices que nous fûmes aussi embarrassés d'expliquer que la coutume elle-même : nous ne pûmes jamais engager aucune des femmes à s'asseoir avec nous à table, lorsque nous dinions en compagnie ; elles alloient pourtant cinq ou six ensemble dans les chambres des domestiques, & y mangeoient de bon cœur tout ce qu'elles pouvoient trouver. J'en ai cité un exemple plus haut ; & lorsque nous les y attrapions, elles n'étoient point déconcertées. Si quelqu'un de nous se trouvoit seul avec une femme, elle mangeoit quelquefois avec lui ; mais alors elle témoignoit combien elle seroit fâchée que cette action fût connue, & exigeoit toujours par avance les

sermens les plus forts de garder le secret.

1769. Dans leurs familles, deux freres & même deux sœurs, ont chacun leur panier séparé, ainsi que les provisions & l'appareil de leurs repas. Lorsqu'ils vinrent nous rendre visite pour la premiere fois dans nos tentes, ils apportoient tous un panier où étoient leurs alimens; & quand nous nous asseyions à table, ils sortoient, se plaçoient à terre à deux ou trois verges de distance les uns des autres; & en se tournant le dos, chacun prenoit son repas de son côté, sans proférer un seul mot.

Les femmes ne s'abstiennent pas seulement de manger avec les hommes & de prendre les mêmes alimens, leur nourriture est encore apprêtée en particulier par des garçons qu'on entretient pour cela, & qui après avoir préparé les provisions, vont les déposer dans un hangar séparé, & assistent à leurs repas.

Quoique les Otahitiens ne mangeassent pas ensemble & ne voulussent pas s'asseoir à notre table, lorsque nous allions voir dans leurs maisons ceux que nous connoissions particuliérement, ils nous ont souvent engagés à dîner avec eux, & dans ces occasions nous avons plusieurs fois mangé au même panier & bu au même vase. Les vieilles femmes cependant parurent toujours offensées de cette liberté; & s'il nous arrivoit de toucher à leurs provisions, & même au panier qui les contenoit, sur-le-champ elles jetoient le tout fort loin.

Les Otahitiens d'un moyen âge & d'un rang distingué, dorment ordinairement après les repas & dans la chaleur du jour : ils sont extrêmement indolens, & ils n'ont pas d'autre occupation que de dormir & manger. Ceux qui sont plus âgés sont moins paresseux, & les jeunes garçons & les petites filles restent éveillés pendant tout le jour, par l'activité & l'effervescence naturelle de leur âge. 1769.

En rapportant les incidens qui nous arriverent pendant notre séjour dans l'isle, j'ai déjà parlé par occasion de leurs amusemens, & en particulier de leur musique, danse, combat de lutte & maniement de l'arc; ils se disputent aussi quelquefois à qui jetera le mieux une javeline. En lançant une fleche, ils ne visent point à un but, mais à la plus grande distance; en décochant la javeline, au contraire, ils ne cherchent pas à la pousser le plus loin possible, mais à frapper une marque qui est fixée : cette javeline est d'environ neuf pieds de long; le tronc d'un plane, placé à environ vingt verges de distance, sert de but.

Les flûtes & les tambours sont les seuls instrumens de musique qu'ils connoissent; les flûtes sont faites d'un bambou creux d'environ un pied de long, &, comme nous l'avons déjà dit, elles n'ont que deux trous & par conséquent que quatre notes, avec lesquelles ils ne semblent avoir composé jusqu'ici qu'un air : ils appliquent à ces trous l'index de la main gauche & le doigt du milieu de la droite.

1769. Le tambour eſt compoſé d'un tronc de bois de forme cylindrique, creuſé, ſolide à l'un des bouts & recouvert à l'autre avec la peau d'un goulu de mer : ils n'ont d'autres baguettes que leurs mains, & ils ne connoiſſent point la maniere d'accorder enſemble deux tambours de ton différent. Ils ont un expédient pour mettre à l'uniſſon les flûtes qui jouent enſemble ; ils prennent une feuille qu'ils roulent & qu'ils appliquent à l'extrêmité de la flûte la plus courte, ils la raccourciſſent ou ils l'alongent, comme on tire les tuyaux des téleſcopes, juſqu'à ce qu'ils aient trouvé le ton qu'ils cherchent, ce dont leur oreille paroît juger avec beaucoup de délicateſſe.

Ils joignent leurs voix à celles de ces inſtrumens, &, comme je l'ai remarqué ailleurs, ils improviſent en chantant : ils appellent *pehai* ou chanſon chaque diſtique ou couplet : ces vers ſont ordinairement rimés, & lorſqu'ils étoient prononcés par les naturels du pays, nous y reconnoiſſions un metre. M. Banks prit beaucoup de peine pour en écrire quelques-uns qui furent faits à notre arrivée ; il tâcha d'exprimer leurs ſons, par la combinaiſon de nos lettres, le plus parfaitement qu'il lui fut poſſible; mais en les liſant, comme nous n'avions pas leur accent, nous ne pouvions pas y retrouver ni le metre ni la rime. Le lecteur appercevra facilement que ces vers ſont d'une ſtructure très-différente.

Tede pahai de parow-a
Ha Maru no mina. 1769.
E pahah Tayo malama tai ya
No tabane tonatou whannomi ya.
E Turay eattu terara patee Whennua toai
Ino o maio Pretane to Whennuaia no Tute. (a)

Nous connoiſſons trop imparfaitement la langue d'Otahiti, pour entreprendre de traduire ces vers. Ils s'amuſent ſouvent à chanter des couplets pareils à ceux-ci, lorſqu'ils ſont ſeuls ou avec leur famille, & ſur-tout quand il eſt nuit: quoiqu'ils n'aient pas beſoin de feu pour ſe chauffer, ils ſe ſervent pourtant d'une lumiere artificielle, entre le coucher du ſoleil & le tems où ils vont ſe repoſer. Leurs chandelles ſont faites d'une eſpece de noix huileuſe, dont ils embrochent pluſieurs dans une baguette; après avoir allumé celle qui eſt à un des bouts, le feu prend enſuite à la ſeconde, en brûlant en même tems là partie de la brochette qui la traverſe, comme la meche de nos bougies: lorſque la ſeconde eſt conſumée, le feu ſe communique à la troiſieme, & ainſi de ſuite; quelques-unes de ces chandelles brûlent pendant un tems conſidérable, & donnent une lumiere aſſez forte. Les Otahitiens

(a) Le lecteur doit remarquer qu'un François qui auroit entendu ces vers, ne les auroit pas écrits de cette maniere, & que pour en apprécier les ſons & la rime, il faut ſavoir prononcer l'anglois.

se couchent ordinairement une heure après
1769. que le crépuscule du soir est fini ; mais lorsqu'ils ont des étrangers qui passent la nuit dans leurs habitations, ils laissent communément une de ces chandelles allumée pendant la nuit, probablement pour être à portée de veiller sur celles de leurs femmes, dont ils ne veulent pas faire les honneurs à leurs hôtes.

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai déjà dit des concerts de leurs ménétriers ambulans ; j'aurai occasion de les décrire ailleurs plus particuliérement, en rapportant ce qui nous arriva dans une autre isle.

En d'autres pays, les petites filles & toutes les personnes du sexe qui ne sont pas mariées, sont supposées ignorer entiérement les mysteres de l'amour ; leur conduite & leur conversation sont soumises à la plus grande réserve ; & on a soin d'écarter de leur esprit toutes les idées & les images qui tiennent à l'amour. Il arrive précisément ici le contraire : parmi les divertissemens de ces insulaires, il y a une danse appellée *timorodée*, exécutée par des jeunes filles, toutes les fois qu'elles peuvent se rassembler au nombre de huit ou dix. Cette danse est composée de postures & de gestes extrêmement lascifs, auxquels on accoutume les enfans dès leurs premieres années ; elle est accompagnée d'ailleurs de paroles qui expriment encore plus clairement la lubricité. Les Otahitiens observent la mesure avec autant

d'exactitude

d'exactitude que nos meilleurs danſeurs ſur les théatres d'Europe. Ces amuſemens, permis à une jeune fille, lui ſont interdits dès le moment qu'étant devenue femme, elle peut mettre en pratique les leçons & réaliſer les ſymboles de la danſe. 1769.

On ne peut pas ſuppoſer que ces peuples eſtiment beaucoup la chaſteté : les hommes offrent aux étrangers leurs ſœurs ou leurs filles, par civilité ou en forme de récompenſe ; & l'infidélité conjugale, même dans la femme, n'eſt punie que par quelques paroles dures ou par des coups légers. Ils portent la licence des mœurs & la lubricité à un point que les autres nations, dont on a parlé depuis le commencement du monde juſqu'à préſent, n'avoient pas encore atteint, & qu'il eſt impoſſible de concevoir.

Un nombre très-conſidérable d'Otahitiens des deux ſexes forment des ſociétés ſingulieres, où toutes les femmes ſont communes à tous les hommes : cet arrangement met dans leurs plaiſirs une variété perpétuelle, dont ils ont tellement beſoin, que le même homme & la même femme n'habitent guere plus de deux ou trois jours enſemble.

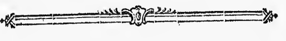
Ces ſociétés ſont diſtinguées ſous le nom d'*arreoy* ; ceux qui en ſont partie, ont des aſſemblées auxquelles les autres inſulaires n'aſſiſtent point : les hommes s'y divertiſſent par des combats de lutte, & les femmes y danſent

en liberté la timorodée, afin d'exciter en
1769. elles des desirs qu'elles satisfont souvent sur-le-champ, comme on nous l'a raconté. Ceci n'est rien encore : si une de ces femmes devient enceinte, ce qui arrive plus rarement que si chacune habitoit avec un seul homme, l'enfant est étouffé au moment de sa naissance, afin qu'il n'embarrasse point le pere, & qu'il n'interrompe pas la mere dans les plaisirs de son abominable prostitution. Quelquefois cependant il arrive que la mere ressent pour son enfant la tendresse que la nature inspire à tous les animaux pour la conservation de leur progéniture, & elle surmonte alors par instinct la passion qui l'avoit entraînée dans cette société ; mais dans ce cas-là même on ne lui permet pas de sauver la vie de son enfant, à moins qu'elle ne trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui. Elle prévient alors le meurtre ; mais l'homme & la femme étant censés, par cet acte, s'être donnés exclusivement l'un à l'autre, ils sont chassés de la communauté, & perdent pour l'avenir tout droit aux privileges & aux plaisirs de l'arreoy : la femme est appellée whannownow, „ qui a fait des enfans „ ; mot qu'ils emploient en cette occasion comme un terme de reproche, quoiqu'aux yeux de la sagesse, de l'humanité & de la saine raison, il n'y ait rien de plus honorable & de plus conforme aux sentimens qui distinguent l'homme de la brute.

Il ne faudroit pas attribuer à un peuple, ſur de légeres preuves, une pratique ſi hor- 1769.
rible & ſi étrange ; mais j'en ai d'aſſez convaincantes pour juſtifier le récit que je viens de faire. Les Otahitiens, loin de regarder comme un déshonneur d'être aggrégés à cette ſociété, en tirent au contraire vanité, comme d'une grande diſtinction : lorſqu'on nous a indiqué quelques perſonnes qui étoient membres d'un arreoy, nous leur avons fait, M. Banks & moi, des queſtions ſur cette matiere, & nous avons reçu de leur propre bouche les détails que je viens de rapporter. Pluſieurs Indiens nous ont avoué qu'ils étoient aggrégés à ces exécrables ſociétés, & que pluſieurs de leurs enfans avoient été mis à mort.

Je ne dois pas terminer la deſcription de la vie domeſtique des Otahitiens, ſans parler de leur extrême propreté. Si ce qui diminue le bien-être & augmente les maux de la vie eſt un vice, ſûrement la propreté doit être rangée au nombre des vertus : le défaut de cette qualité détruit la beauté & la ſanté de l'homme, & mêle du dégoût juſques dans ſes plaiſirs les plus vifs. Les inſulaires d'Otahiti ſe lavent conſtamment tout le corps dans une eau courante trois fois par jour, à quelque diſtance qu'ils ſoient de la mer ou d'une riviere ; le matin, dès qu'ils ſont levés, à midi, & le ſoir avant de ſe coucher. J'ai déjà remarqué que dans leurs repas ils ſe lavent les mains & la

bouche presque à chaque morceau qu'ils man-
1769. gent : on ne trouve sur leurs vêtemens & sur leur personne, ni tache ni mal-propreté ; de maniere que dans une grande compagnie d'Otahitiens on n'est jamais incommodé que de la chaleur, & il n'est peut-être pas possible d'en dire autant de nos assemblées les plus brillantes en Europe.



CHAPITRE XVIII.

Des manufactures, des pirogues & de la navigation des Otahitiens.

Si la nécessité est la mere de l'invention, on ne peut pas supposer que l'industrie ait fait beaucoup de progrès dans les pays où la prodigalité de la nature a rendu ses secours presque superflus. On en retrouve cependant chez les Otahitiens quelques exemples, qui font d'autant plus d'honneur à leur activité & à leur adresse, qu'ils ne connoissent point l'usage des métaux pour faire des instrumens.

L'étoffe qui leur sert d'habillement, forme leur principale manufacture : leur maniere de la fabriquer & de la teindre contient quelques détails qui peuvent être utiles même aux ouvriers d'Angleterre, & je donnerai pour cela un peu plus d'étendue à ma description.

Cette étoffe eſt de trois ſortes, & compoſée de l'écorce de trois différens arbres, le mûrier dont on fait le papier chinois, le fruit-à-pain, & un arbre qui reſſemble au figuier ſauvage des isles d'Amérique. 1769.

La plus belle & la plus blanche eſt faite avec le mûrier, qu'ils appellent *aouta*; elle ſert de vêtement aux principaux perſonnages de l'isle, & la couleur rouge eſt celle qu'elle prend le mieux; la ſeconde étoffe, fabriquée avec l'écorce du fruit-à-pain, nommée *ooroo*, eſt inférieure à la premiere en blancheur & en douceur, & ce ſont ſur-tout les Otahitiens de la derniere claſſe qui en font uſage; la troiſieme ſorte, manufacturée avec l'écorce du figuier, eſt groſſiere & rude, & de la couleur du papier gris le plus foncé: quoiqu'elle ſoit moins agréable à l'œil & au toucher que les deux autres; c'eſt pourtant la plus utile, parce qu'elle réſiſte à l'eau, avantage que n'ont pas les deux premieres. La plus grande partie de cette troiſieme étoffe, qui eſt la plus rare, eſt parfumée, & les chefs d'Otahiti la portent pour les habits de deuil.

Ils ont grand ſoin de multiplier tous les arbres qui fourniſſent la matiere premiere de ces étoffes; ils donnent ſur-tout une attention particuliere au mûrier, qui couvre la plus grande partie des terres cultivées. Ils ne s'en ſervent que lorſqu'il a deux ou trois ans, & qu'il eſt de ſix ou huit pieds de haut, & un

peu plus gros que le pouce. Les Otahitiens
1769. croient que la meilleure qualité qu'il puisse avoir est d'être mince, droit, élevé & sans branches : lorsque la tige porte quelques feuilles basses, dont le germe pourroit produire une branche, ils les arrachent soigneusement.

Quoique les étoffes composées de l'écorce de ces trois arbres soient différentes, elles sont cependant fabriquées de la même maniere. Je me contenterai donc de décrire les procédés qu'ils emploient pour manufacturer la plus fine : lorsque les arbres sont d'une grandeur convenable, les Otahitiens les arrachent, les dépouillent de leurs branches, & en coupent ensuite les racines & les sommets. L'écorce de ces arbrisseaux, étant fendue longitudinalement, se détache avec facilité; & lorsqu'ils en ont amassé une assez grande quantité, ils la portent à quelque ruisseau, & l'y laissent tremper, après l'avoir chargée de pierres pesantes, pour qu'elle ne soit point entraînée par le courant : quand ils jugent qu'elle est suffisamment macérée, les servantes vont au ruisseau, se mettent toutes nues, s'asseyent dans l'eau pour séparer l'écorce intérieure de la verte, qui sert d'enveloppe à l'arbre; elles placent pour cela le morceau de bois sur une planche polie & applatie, & elles le ratissent très-soigneusement avec la coquille que nos marchands appellent *langue de tigre*, *tellina gargadia*, & elles le plongent continuellement dans

l'eau, jusqu'à ce qu'il ne reste rien que les plus belles fibres de l'écorce intérieure. L'écorce ainsi préparée dans l'après-midi, est étendue le soir sur des feuilles de plane. Il paroît qu'il y a quelque difficulté dans cette partie de l'ouvrage, puisque la maîtresse de la famille est toujours chargée de surveiller à cette opération. Ils placent les écorces l'une à côté de l'autre, jusqu'à la longueur d'onze ou douze verges, & à la largeur d'environ un pied; ils en mettent deux ou trois couches l'une sur l'autre: ils ont grand soin que l'étoffe soit par-tout d'une égale épaisseur; & s'il arrive que l'écorce ainsi couchée soit plus mince dans un endroit que dans un autre, on en prend un morceau un peu plus épais pour le placer dans le vuide. L'écorce reste dans cet état jusqu'au lendemain au matin; alors la plus grande partie de l'eau qu'elle contenoit étant imbibée ou évaporée, les fibres adherent si bien ensemble, que toutes les couches se levent de terre en une seule piece.

1769.

Après qu'on a ainsi levé la piece, on la pose sur le côté poli d'une grande planche de bois préparée pour cet effet, & les servantes la battent avec de petits maillets d'environ un pied de long & de trois pouces d'épaisseur, faits d'un bois dur que les insulaires appellent *etoa*. La forme de cet instrument ressemble assez à un cuir quarré de rasoir, excepté seulement que le manche est un peu plus long, & que

chacune des quatre faces est sillonnée de rainures & de lignes prominentes, plus ou moins hautes ou profondes : celles d'un côté sont de la grosseur d'une petite ficelle, les plus petites de celles d'un fil de soie, & dans cet intervalle les autres diminuent par degrés.

1769.

Ils battent d'abord l'écorce avec le côté du maillet où sont les plus grosses rainures, & ils frappent en cadence comme nos forgerons sur leur enclume. L'écorce s'étend très-promptement sous les coups, & les rainures de l'instrument y laissent l'empreinte d'un tissu; on la bat successivement avec les autres côtés du maillet, & l'on finit par le plus uni : alors l'étoffe sort achevée de la main de l'ouvrier. Quelquefois on applique plusieurs doubles de cette étoffe qu'on bat avec le plus uni du maillet : dans ce cas elle s'amincit, devient presqu'aussi légere qu'une mousseline, & ils lui donnent le nom d'*hoboo*. L'étoffe se blanchit très-bien à l'air; mais elle acquiert plus de blancheur & de douceur, lorsqu'on la lave & qu'on la bat derechef après qu'on l'a portée.

Il y a plusieurs sortes de cette étoffe de différens degrés de finesse, suivant qu'elle est plus ou moins battue sans être doublée. Les autres étoffes sont aussi plus ou moins belles suivant qu'elles ont été battues; mais elles different en même tems les unes des autres par les différens matériaux dont elles sont composées. On ne prend l'écorce de l'arbre-à-pain, que

lorſque les tiges ſont beaucoup plus longues & plus épaiſſes que celles du figuier, qu'on emploie quand elles ſont plus jeunes. 1769.

Quand les Otahitiens veulent laver cette étoffe après qu'elle a été portée, ils la font tremper dans une eau courante, où ils la laiſſent pendant quelque tems, après l'avoir fixée au fond avec une pierre; ils la tordent enſuite légérement pour en exprimer l'eau: quelquefois ils lui donnent alors une nouvelle fabrication: ils en mettent pluſieurs pieces l'une ſur l'autre, & les battent enſemble avec le côté le plus raboteux du maillet: elles deviennent d'une épaiſſeur égale à nos draps d'Angleterre, & plus douces & plus unies que ces draps, après qu'elles ont un peu ſervi, quoiqu'en ſortant de deſſous le maillet, elles paroiſſent avoir été empeſées.

Cette étoffe ſe déchire quelquefois lorſqu'on la bat; mais ils la raccommodent aiſément, en y joignant un morceau avec une colle composée de la racine du *pea*, & ils font cette opération avec tant d'adreſſe qu'on ne s'en apperçoit pas. Les femmes s'occupent auſſi à enlever les taches, comme nos dames à faire de la broderie ou des nœuds.

La fraîcheur & la douceur ſont les principales qualités de cette étoffe; & ſon défaut eſt d'être ſpongieuſe comme le papier, & de ſe déchirer preſqu'auſſi facilement.

Ils teignent ſur-tout cette étoffe en rouge &

en jaune. Leur rouge eſt très-beau, & j'oſerai
1769. dire plus brillant & plus fin qu'aucun de ceux que nous avons en Europe. Notre véritable écarlate eſt celui qui en approche davantage; & le peintre d'hiſtoire naturelle, qu'avoit amené M. Banks, ne put l'imiter imparfaitement qu'en mêlant enſemble du vermillon & du carmin. Le jaune eſt encore très-brillant, mais nous en avons d'auſſi beau. Leur rouge eſt compoſé des ſucs de deux végétaux mêlés enſemble, & qui ſéparément pris n'ont aucune tendance à cette couleur; l'un eſt une eſpece de figuier appellée à Otahiti, *matte*, & l'autre le *cordia ſebeſtina*, que les Indiens nomment *étou*; ils emploient le fruit du figuier & les feuilles du cordia.

Le fruit du figuier eſt à-peu-près auſſi gros qu'un pois de ronceaux, ou qu'une très-petite groſeille; & lorſqu'on en rompt la tige, il ſort une liqueur laiteuſe reſſemblante au jus de nos figues, dont ce fruit eſt en effet une eſpece. Les femmes reçoivent cette liqueur dans une petite quantité d'eau de coco, & il faut trois ou quatre quartes de ces petites figues pour en préparer ainſi une roquille. Dès qu'ils en ont tiré une quantité ſuffiſante, on y trempe les feuilles de l'étou, & on les met enſuite ſur une feuille de plane; on les y retourne juſqu'à ce qu'elles ſoient plus flaſques; & quand elles ſont parvenues à ce point, on les ſerre doucement, en augmentant la preſſion par degrés, de ma-

niere à ne pas rompre les feuilles. A meſure qu'elles deviennent plus molles & plus ſpongieuſes, elles imbibent plus de liqueur ; dans l'eſpace d'environ cinq minutes, la couleur commence à paroître ſur les veines des feuilles, & dans dix minutes ou un peu plus elles en ſont parfaitement ſaturées. Les inſulaires les preſſent alors auſſi fortement qu'il leur eſt poſſible. 1769.

Les jeunes garçons préparent pour cela une grande quantité de moo, en l'épluchant avec leurs dents ou entre deux petits bâtons, juſqu'à ce qu'il ſoit dépouillé de ſon écorce verte & de la ſubſtance farineuſe qui eſt deſſous, & qu'il n'y reſte plus qu'un rézeau clair de fibres ; ils y enveloppent les feuilles de l'étou, qui diſtillent alors la liqueur qu'elles contiennent, à meſure qu'on les preſſe. Comme ces feuilles ont peu de ſuc par elles-mêmes, elles ne donnent guere que celui dont elles étoient imbibées. Lorſque ce premier ſuc eſt entiérement exprimé, ils impregnent de nouveau les feuilles, & on continue la même opération juſqu'à ce que la liqueur qui paſſe à travers ne ſoit plus teinte ; les feuilles de l'étou ſont jetées de côté, mais on conſerve le moo qui, étant profondément imbibé de la couleur, ſert de broſſe pour étendre la teinture ſur l'étoffe.

Ils reçoivent toujours la liqueur exprimée dans de petits vaſes faits de feuilles de plane. Je ne ſais pas ſi cette feuille a quelque qualité

favorable à la couleur, ou s'ils ont adopté cet
1769. usage parce qu'il est facile de se procurer du plane & de distribuer ces petits vases parmi les ouvriers.

Ils ne teignent ordinairement leur étoffe légere que dans les bords, & ils répandent des couleurs sur toute la surface de celle qui est plus épaisse. Ils ne les appliquent que d'un côté, comme la peinture; & quoique j'aie vu de l'étoffe légere trempée entiérement dans la liqueur, la couleur n'avoit pas le même brillant ni le même lustre, que lorsqu'elle y avoit été mise de l'autre maniere.

La feuille de l'etou est généralement employée dans ce procédé, & produit probablement la plus belle couleur; cependant ils composent un rouge avec le jus de leurs figues mêlé dans une espece de tournefortia, qu'ils appellent *taheinoo*, le *pohuc*, l'*eurhe* ou *convolvulus brasiliensis*, & une sorte de *solanum* qu'ils nomment *ebooa*. Le mêlange de ces diverses plantes, ou la différente dose qu'ils en emploient, produit sur leurs étoffes plusieurs nuances de couleurs, dont quelques-unes sont fort supérieures aux autres.

La beauté cependant de la meilleure n'est pas permanente; il est probable qu'on pourroit trouver quelque méthode pour la fixer, si l'on faisoit des expériences sur cette matiere; & il seroit très utile de rechercher les qualités que donneroit le mêlange d'une substance vé-

gétale avec une autre. La maniere dont on a découvert nos plus belles couleurs, suffit pour 1769.
encourager cette entreprise. A l'inspection de l'indigo, du pastel, de l'herbe du teinturier & de la plupart des plantes qu'on emploie dans nos teintures, on n'imagineroit pas qu'elles contiennent les couleurs qu'on en tire. Je terminerai ce que je viens de dire du rouge des Otahitiens, en ajoutant que les femmes, qui ont servi à le préparer ou à l'appliquer sur les étoffes, conservent avec soin, comme un ornement, cette couleur sur leurs ongles & leurs doigts, où elle paroît dans sa plus grande beauté.

Leur jaune est composé de l'écorce de la racine du *morinda citrifolia*, appellé *nono*, qu'ils ratissent & font infuser dans l'eau. Après qu'on l'y a laissé tremper pendant quelque tems, l'eau se colore & ils y plongent l'étoffe pour la teindre. On devroit examiner si le *morinda*, dont le *nono* est une espece, ne pourroit pas servir à la teinture. Brown, dans son histoire de la Jamaïque, fait mention de trois especes de *morinda* qui sont employées pour teindre en brun; & Rumphius dit que les insulaires des Indes Orientales se servent du *bancuda angustifolia*, qui approche beaucoup du *nono* d'Otahiti, comme d'une drogue qui fixe les couleurs rouges, avec lesquelles elle a une affinité particuliere.

Les habitans d'Otahiti teignent aussi en jaune

1769. avec le fruit du *tamanu*; mais nous n'avons pas eu occasion de découvrir comment ils en tirent cette couleur. Ils ont encore une maniere de teindre en brun & en noir ; ces couleurs sont si médiocres, que la méthode de les préparer n'a pas excité notre curiosité.

La fabrication des nattes est une autre manufacture considérable des Otahitiens ; il y en a quelques-unes qui sont plus belles & meilleures que celles que nous avons en Europe ; les plus grossieres leur servent de lits ; & ils portent les plus fines dans les tems humides. Les insulaires prennent bien des peines & emploient beaucoup de soins à faire ces dernieres, dont il y a deux especes. Les unes se font avec de l'écorce du poerou, l'hibiscus tiliaceus de Linné, & il y en a quelques-unes qui sont aussi fines qu'un drap grossier ; ils appellent *wanne* l'autre espece qui est encore plus belle : elle est blanche, lustrée & brillante : ils la fabriquent avec les feuilles de leur wharrou, espece de *pandanus*, dont nous n'avons pas eu occasion de voir les fleurs ni le fruit. Ils ont d'autres nattes ou, comme ils les nomment, des *moeas*, qui leur servent de sieges & de lits ; elles sont composées de joncs & d'herbes, & ils les fabriquent, ainsi que tous leurs ouvrages tressés, avec une facilité & une promptitude étonnantes.

Ils sont aussi très-adroits à faire des paniers & des ouvrages d'osier ; leurs paniers sont

de mille formes différentes, &, il y en a quelques-uns très-artistement travaillés; ils s'occupent tous, hommes & femmes, à ce travail. 1769.
Ils en fabriquent avec des feuilles de noix de cocos, dans l'espace de quelques minutes; & les femmes qui nous venoient voir de très-grand matin, avoient coutume, dès que le soleil étoit élevé sur l'horison, d'envoyer chercher quelques feuilles, dont elles formoient de petits chapeaux pour mettre leur visage à l'ombre : cette opération leur coûtoit si peu de travail & de tems, que lorsque le soleil baissoit sur le soir, elles les jetoient là : ces chapeaux cependant ne leur couvrent pas la tête, ils ne consistent qu'en une bande qui en fait le tour, & une corne avancée qui ombrage le front.

Ils font avec l'écorce du poërou des cordes & des lignes, dont les plus grosses ont un pouce d'épaisseur, & les plus minces sont de la grosseur d'une petite ficelle; ils forment avec ces dernieres des filets pour la pêche. Ils composent avec les fils de coco un cordage pour joindre ensemble les différentes parties de leurs pirogues, & d'autres courroies tordues ou tressées; & ils fabriquent avec l'écorce de l'erowa, espece d'ortie qui croît dans les montagnes, & qui pour cela est un peu rare, les meilleures lignes pour la pêche qu'il soit possible de trouver. Ils attrapent avec ces lignes les poissons les plus forts & les plus fretillans, tels que les

1765. bonites & les albicores, qui romproient dans un inftant nos lignes de foie les plus fortes, quoiqu'elles foient deux fois auffi épaiffes que celles des Otahitiens.

Ils font auffi une efpece de feine, d'une herbe qui a les feuilles larges & groffieres, & dont la tige reffemble au glayeul. Ils entortillent & joignent enfemble ces herbes, jufqu'à ce que le filet, qui eft à-peu-près auffi large qu'un grand fac, ait 60 à 80 braffes de long. Ils la tirent dans les bas-fonds, & le propre poids de la feine la tient fi bien au fond de la mer, qu'un feul poiffon peut difficilement échapper.

Les Otahitiens montrent une fagacité & une induftrie extrêmes dans tous les expédiens qu'ils emploient pour prendre des poiffons. Ils ont des harpons de bambous, dont la pointe eft d'un bois dur, & ils frappent le poiffon plus sûrement avec cet inftrument, que nous ne le pouvons faire avec nos harpons de fer; quoique les nôtres aient d'ailleurs l'avantage d'être attachés à une ligne, de maniere que fi le croc atteint le poiffon, nous fommes sûrs de l'attraper, quand même il ne feroit pas mortellement bleffé.

Ils ont deux fortes d'hameçons conftruits avec un art admirable, & qui répondent très-bien au but qu'ils fe propofent dans ces ouvrages; l'un d'eux eft appellé *wittee wittee*. La tige eft faite de nacre de perles, la plus brillante

brillante qu'ils peuvent trouver ; & l'intérieur, qui est ordinairement la partie la plus éclatante, se met par-derriere. Ils attachent à ces hameçons une touffe blanche de poil de chien ou de soie de cochon, de maniere qu'elle ressemble un peu à la queue d'un poisson. L'hameçon & l'amorce sont mis au bout d'une ligne d'érowa que porte une verge de bambou. Le pêcheur, afin de réussir dans son entreprise, fait attention au vol des oiseaux, qui suivent toujours les bonites lorsqu'elles nagent dans les bas-fonds ; il dirige sa pirogue sur leur marche ; & lorsqu'il a l'avantage d'être conduit par ces guides, il revient rarement sans avoir fait une bonne pêche. 1769.

La seconde espece d'hameçon est aussi faite de nacre de perles ou de quelqu'autre coquillage dur : ils ne peuvent pas les bardeler comme les nôtres ; mais pour suppléer à ce défaut, ils recourbent la pointe en-dedans. Ces hameçons sont de différente grandeur, & ils s'en servent avec beaucoup de succès pour attraper toute sorte de poissons. La maniere de les fabriquer est très-simple, & chaque pêcheur les travaille lui-même. Ils coupent d'abord la coquille en morceaux quarrés avec le taillant d'un autre coquillage ; & avec un corail qui est assez raboteux pour servir de lime, ils leur donnent la forme d'un hameçon ; ils font ensuite un trou au milieu, & ils n'ont pour cela d'autre villebrequin que la premiere pierre

qu'ils trouvent ayant une pointe aiguë ; ils
1769. attachent cette pierre au bout d'un petit bâton de bambou, & ils tournent cet instrument dans leurs mains, de la même maniere que nous tournons un moussoir à chocolat. Lorsque la coquille est percée, & que le trou est assez large, on y introduit une petite lime de corail, au moyen de laquelle l'hameçon est fini dans très-peu de tems, car l'ouvrier n'emploie guere plus d'un quart d'heure à ce travail.

Le lecteur a déjà pris quelque idée de la maçonnerie, de la sculpture & de l'architecture des Otahitiens, dans la description que j'ai donnée des morais ou lieux où ils déposent leurs morts. Les pirogues sont les autres articles les plus importans de leur art de construire & de sculpter en bois : c'est peut-être pour ces insulaires un aussi grand travail de fabriquer une de leurs principales pirogues avec leurs instrumens, que de construire un vaisseau de guerre avec les nôtres.

Ils ont une hache de pierre, un ciseau ou gouge fait avec un os humain, & ordinairement avec l'os de l'avant-bras ; une rape de corail, & la peau d'une espece de raye qui, avec du sable de corail, leur sert de lime ou de pierre à aiguiser.

Voilà le catalogue complet de leurs instrumens ; & avec ce petit nombre d'outils, ils bâtissent des maisons, construisent des piro-

gues, taillent des pierres, abattent, fendent, sculptent & polissent des bois. 1769.

La pierre dont ils forment le taillant de leurs haches est une espece de basalte d'une couleur noirâtre ou grise, qui n'est pas très-dure, mais qui ne s'égrene pourtant point facilement. Ces haches sont de différentes grandeurs : celles qui leur servent à abattre des bois, sont de six à huit livres ; d'autres qu'ils emploient pour sculpter, sont du poids de sept ou huit onces : comme il est nécessaire de les aiguiser presque à chaque instant, l'ouvrier a toujours près de lui pour cela une pierre & une noix de coco remplie d'eau.

Le travail le plus difficile pour les Otahitiens, c'est d'abattre un arbre : c'est aussi celui où ils ressentent davantage le défaut de leurs instrumens : cette besogne demande un certain nombre d'ouvriers, & le travail constant de plusieurs jours. Lorsque l'arbre est à bas, ils le fendent par les veines dans toute sa longueur & toute sa largeur, en planches de trois à quatre pouces d'épaisseur. Il faut remarquer que la plupart de ces arbres ont huit pieds de circonférence dans le tronc, & quarante dans les branches, & que l'épaisseur est à-peu-près la même dans toute leur longueur. Ils appellent *avie* l'arbre qui leur sert communément de bois de construction : la tige en est élevée & droite ; quelques-unes cependant des plus petites pirogues sont faites d'arbre à pain, qui

eſt un bois léger, ſpongieux, & qui ſe tra-
1769. vaille aiſément ; ils applaniſſent les planches avec leurs haches très-promptement, & ils ſont ſi adroits, qu'ils peuvent enlever une légere écorce ſans donner un ſeul coup mal-à-propos. Comme ils ne connoiſſent point la maniere de plier une planche, toutes les parties de la pirogue, creuſes ou plates, ſont taillées à la main.

On peut diviſer en deux claſſes générales les pirogues ou canots dont ſe ſervent les habitans d'Otahiti & des isles voiſines ; ils appellent les unes *ivahahs* & les autres *pahies*.

L'*ivahah* qu'ils emploient dans les petites excurſions, a les côtés perpendiculaires & le fond plat ; le *pahie*, qu'ils montent dans les voyages plus longs, a les côtés bombés & le fond en forme de quille. Les *ivahahs* ſont tous de la même forme, mais d'une grandeur différente, & ſervent à divers uſages. Leur longueur eſt de dix à ſoixante & douze pieds ; mais la largeur ne ſuit pas cette proportion. Les *ivahahs* longs de dix pieds ont à-peu-près un pied de large, & ceux qui ont plus de ſoixante & dix pieds de longueur, n'en ont guere que deux de largeur : ils diſtinguent l'*ivahah* de combat, l'*ivahah* de pêche, & l'*ivahah* de voyage ; car quelques-uns de ces derniers vont d'une isle à l'autre. L'*ivahah* de combat eſt le plus long de tous ; la poupe & la proue ſont fort élevées au-deſſus du corps du bâtiment dans

la forme d'un demi-cercle ; la poupe en particulier a quelquefois dix-sept à dix-huit pieds 1769.
de haut, quoique la pirogue en elle-même n'en ait guere que trois. Ces derniers *ivahahs* ne vont jamais seuls à la mer ; on les attache ensemble par les côtés, à la distance d'environ trois pieds, avec de grosses cordes de fibres ligneuses, qu'on passe à travers les bâtimens, & qu'on amarre sur les plat-bords. Ils dressent sur l'avant de ces *ivahahs* un échafaud ou plate-forme, d'environ dix ou douze pieds de long, un peu plus large que les pirogues, & qui est soutenue par des poteaux de six pieds d'élévation. Les combattans qui ont pour armes de trait les frondes & les javelines, se placent sur cette plate-forme, ils ne se servent de leurs arcs & de leurs fleches que pour se divertir, comme on s'amuse chez nous au disque & au palet, ce qui doit être rangé au nombre des singularités qu'on remarque dans les mœurs de ce peuple. Les rameurs sont assis au-dessous de ces plate-formes ; ils reçoivent les blessés, & font monter de nouveaux hommes en leur place. Quelques-unes de ces pirogues ont dans toute leur longueur une plate-forme de bambous ou d'autres bois légers, beaucoup plus large que tout le bâtiment qui porte alors un bien plus grand nombre de combattans ; mais nous n'en avons vu qu'une, équipée de cette maniere.

Les *ivahahs* de pêche ont de dix à quarante

1769. pieds de longueur ; tous ceux qui ont vingt-cinq pieds de long & plus, de quelque espece qu'ils soient, portent des voiles dans l'occasion. L'*ivahah* de voyage est toujours double & garni d'un petit pavillon propre, d'environ cinq ou six pieds de large, & de six ou sept de long, attaché sur l'avant du bâtiment, pour la commodité des principaux personnages qui s'y asseyent pendant le jour, & y dorment pendant la nuit. Les *ivahahs* de pêche sont quelquefois joints ensemble, & ont une cabane à bord ; mais cela n'est pas commun.

Les *ivahahs* qui ont moins de vingt-cinq pieds de long, portent rarement ou presque jamais des voiles. Quoique la poupe s'éleve de quatre ou cinq pieds, l'avant du bâtiment est plat, & il y a une planche qui s'avance en saillie sur le bord d'environ quatre pieds.

La longueur du *pahie* varie aussi depuis trente à soixante pieds ; mais ce bâtiment, comme l'*ivahah*, est très-étroit : l'un d'eux, que j'ai mesuré, avoit cinquante-un pieds de long, & seulement un pied & demi de largeur à l'un des bouts ; il n'a qu'environ trois pieds dans sa plus grande largeur : telle est la proportion générale qu'ils suivent dans leur construction. Le *pahie* ne s'élargit pourtant pas par degrés ; mais ses côtés étant droits & paralleles, pendant un petit espace, au-dessous du plat-bord, ils s'élargissent tout-à-coup, & se terminent en angles vers le fond ; de sorte

qu'en coupant tranſverſalement cette partie du bâtiment, elle préſente à-peu-près la forme d'un as de pique, & l'enſemble eſt beaucoup trop large pour ſa longueur. Les Otahitiens emploient ces *pahies* dans les combats, ainſi que les plus grands *ivahahs*, mais plus particuliérement pour les longs voyages. Le *pahie* de combat, qui eſt le plus grand de tous, eſt garni d'une plate-forme, qui eſt proportionnellement plus large que celle de l'*ivahah*, parce que ſa forme le met en état de ſoutenir un beaucoup plus grand poids. Lès *pahies* de voyage ſont ordinairement doubles, & leur grandeur moyenne eſt celle de nos gros bateaux de mer; ils ſont quelquefois d'une isle à l'autre des voyages d'un mois; nous avons de bonnes preuves qu'ils ſont quinze ou vingt jours en mer, & qu'ils pourroient y reſter plus long-tems, s'ils avoient plus de moyens d'y garder des proviſions & de l'eau douce. 1769

Lorſque ces pirogues portent une ſeule voile, elles font uſage d'un morceau de bois attaché au bout de deux bâtons, mis en travers du bâtiment, & qui s'avance ſur le côté du *pahié* de ſix à dix pieds, ſuivant la grandeur de la pirogue: il reſſemble à celui qu'emploient les pros volans des isles des Larrons, & auquel le voyage du lord Anſon donne le nom de balancier. Les haubans ſont attachés à ce balancier, qui eſt abſolument néceſſaire pour mettre le bateau en eſtive, lorſque le vent eſt un peu fort.

Quelques-uns de ces *pahies* ont un seul mât,
1769. & d'autres deux; ces mâts sont composés d'une seule perche; & quand la longueur de la pirogue est de trente pieds, celle du mât est d'un peu moins de vingt-cinq : il est attaché sur un chassis au pied de la pirogue, & reçoit une voile de nate qui est un tiers plus longue que lui-même. La voile est aiguë au sommet, quarrée dans le fond, & courbe dans les côtés; elle ressemble un peu à celle que nous appellons épaule de mouton, & dont nous nous servons sur les bateaux des vaisseaux de guerre : elle est placée dans un chassis de bois qui l'environne de chaque côté, de maniere qu'on ne peut ni la riser ni la ferler; & si l'une ou l'autre de ces deux manœuvres devient nécessaire, il faut la couper, ce qui pourtant arrive rarement dans ces climats où le tems est si uniforme. Les Indiens attachent au sommet du mât par forme d'ornement, des plumes qui ont une inclinaison oblique en avant : ce qui joint à la position du mât, forme une espece de pavillon. Les rames ou pagayes, dont on se sert dans ces pirogues, ont un long manche & une pale plate, & sont assez ressemblantes à la pelle d'un boulanger. Chaque personne à bord de la pirogue, excepté ceux qui sont assis sous le pavillon, manient une de ces rames, & font marcher le bâtiment assez vîte. Ces pirogues cependant font tant d'eau par les coutures, qu'il y a toujours au moins un Indien

occupé à la vuider. Ces bâtimens font très-propres pour le débarquement & pour s'éloigner de la côte, lorfqu'il y a de la houle; au moyen de leur grande longueur & de leurs poupes élevées, ils débarquent à fec quand nos bateaux pourroient à peine venir à bout d'aborder; & l'élévation de leur avant leur donne le même avantage pour s'éloigner d'un rivage. 1769.

Les *ivahahs* font les feules pirogues employées par les Otahitiens; mais nous vîmes plufieurs *pahies* qui venoient des autres isles. Je vais donner les dimenfions exactes d'un de ces derniers que nous mefurâmes avec foin, & je ferai enfuite une defcription particuliere de la maniere dont ils les conftruifent.

	Pieds.	Pouces.
Longueur de l'étrave à l'étambord, de tête en tête, c'eft-à-dire fans y comprende la courbure de ces deux parties, .	51	0
Largeur de l'avant au fommet, de dedans en dedans, . .	1	2
Largeur dans la partie la plus large, ...	1	6
Largeur de la poupe, . . .	1	3
Largeur de la carene à l'avant,	2	8
Dans la partie la plus large de la carene, ...	2	11
A l'arriere, ...	2	9

	Pieds.	Pouces.
1769. Profondeur à la maîtresse levée,	3	4
Hauteur au-dessus du terrein sur lequel le pahie étoit placé,	3	6
Hauteur de son avant au-dessus de la terre, sans y comprendre la figure, ...	4	4
Hauteur de la figure, ...	0	11
Hauteur de la poupe au-dessus du terrein, ...	8	9
Hauteur de la figure, ...	2	0

La partie d'en bas, ou la quille, est faite d'un arbre creusé en forme d'auge ; ils choisissent pour cela les arbres les plus longs qu'ils peuvent trouver, de maniere qu'il n'y en a jamais plus de trois dans toute la longueur du bâtiment. Le second étage est formé d'une planche étroite d'environ quatre pieds de long, quinze pouces de large & deux pouces d'épaisseur. Le troisieme étage est composé, comme la quille, de troncs d'arbres creusés dans les proportions de sa carene. Le dernier est aussi fait de troncs d'arbres creusés, de maniere que la partie recourbée & la partie perpendiculaire sont d'une seule piece. On imagine bien que ce n'est pas un travail facile que de fabriquer ces différentes parties de la pirogue sans avoir ni scie, ni rabot, ni ciseau ; mais la grande difficulté est de les joindre ensemble.

Lorsque toutes les parties du bâtiment sont

préparées, ils mettent la quille sur des billots ; & les planches étant soutenues par des étais, 1769. ils les cousent ou les amarrent ensemble avec de fortes liures de cordage tressé, qu'ils passent plusieurs fois dans des trous percés avec une gouge ou tarriere d'os, que j'ai déjà décrite plus haut. On peut juger de l'adresse de ce travail, puisque les coutures sont si bien serrées qu'elles vont à l'eau sans être calfatées. Comme les cordages mouillés se pourrissent bientôt, on les rechange au moins une fois tous les ans, & il faut pour cela détacher toutes les pieces du bâtiment. Le dessein de l'avant & de la poupe est grossiérement tracé, mais il est très-bien travaillé & parfaitement poli.

Ils conservent ces *pahies* avec beaucoup de soin dans une espece de hangar construit à cet effet ; ces hangars sont des poteaux fichés en terre, qui se rapprochent au sommet les uns vers les autres, & qu'ils attachent ensemble avec les plus forts de leurs cordages : ils forment une espece d'arc gothique, recouvert partout d'herbages jusqu'à terre, excepté seulement dans les deux bouts qui sont ouverts ; quelques-uns de ces hangars ont cinquante à soixante pas.

A l'occasion de la navigation de ces peuples, je parlerai de la sagacité étonnante à prévoir le tems qui arrivera, ou du moins le côté d'où soufflera le vent. Ils ont plusieurs manieres de

1769. pronostiquer ces événemens; mais je n'en connois qu'une : ils disent que la voie lactée est toujours courbée latéralement, mais tantôt dans une direction & tantôt dans une autre, & que cette courbure est un effet de l'action que le vent exerce sur elle; de maniere que si la même courbure continue pendant une nuit, le vent correspondant soufflera sûrement le lendemain. Je ne prétends pas juger de l'exactitude des regles qu'ils suivent; je sais seulement que, quelque méthode qu'ils emploient pour prédire le tems, ou au moins le vent qui soufflera, ils se trompent beaucoup plus rarement que nous.

Dans leurs plus grands voyages ils se dirigent sur le soleil pendant le jour, & sur les étoiles pendant la nuit, pour gouverner. Ils distinguent toutes les étoiles séparément par des noms; ils connoissent dans quelle partie du ciel elles paroîtront, à chacun des mois où elles sont visibles sur l'horison : ils savent aussi avec plus de précision que ne le croira peut-être un astronome d'Europe, le tems de l'année où elles commencent à paroître ou à disparoître.





1769.

CHAPITRE XIX.

De la division du tems à Otahiti. *Maniere de compter & de calculer les distances. Langue, maladies, funérailles & enterremens, religion, guerre, armes & gouvernement des Otahitiens. Quelques observations générales, à l'usage des navigateurs qui iront par la suite dans les mers du Sud.*

Nous n'avons pas pu acquérir une connoissance parfaite de la maniere dont les Otahitiens divisent le tems; nous avons cependant observé que, lorsqu'ils parlent du tems passé ou à venir, ils n'emploient jamais d'autre terme que *malama*, qui signifie lune: ils comptent treize de ces lunes & recommencent ensuite par la premiere de cette révolution, ce qui démontre qu'ils ont une notion de l'année solaire. Il nous a été impossible de découvrir comment ils calculent leurs mois, de façon que treize de ces mois répondent à l'année; car ils disent que chaque mois a vingt-neuf jours, en y comprenant un de ces jours, dans lequel la lune n'est pas visible. Ils nous ont annoncé souvent les fruits qui seroient de saison, & le tems qu'il feroit dans chacun de ces mois, pour

leſquels ils ont des noms particuliers : ils don-
1769. nent un nom général à tous les mois pris enſemble, quoiqu'ils ne s'en ſervent que lorſqu'ils parlent des myſteres de leur religion.

Le jour eſt diviſé en douze parties, ſix pour le jour & ſix pour la nuit, & chaque partie eſt de deux heures : ils déterminent ces diviſions avec aſſez d'exactitude par l'élévation du ſoleil, lorſqu'il eſt au-deſſus de l'horiſon ; mais il y en a peu qui pendant la nuit, à l'inſpection des étoiles, puiſſent dire quelle heure il eſt.

En comptant ils vont d'un à dix, nombre des doigts des deux mains ; & quoiqu'ils aient pour chaque nombre un nom différent, ils prennent ordinairement leurs doigts un par un & paſſent d'une main à l'autre, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus au nombre qu'ils veulent exprimer. Nous avons obſervé en d'autres cas que lorſqu'ils converſent entr'eux, ils joignent à leurs paroles des geſtes ſi expreſſifs, qu'un étranger peut facilement comprendre ce qu'ils diſent.

Quand ils comptent au-delà de dix, ils répetent le nom de ce nombre, & ils y ajoutent le mot *plus*, dix & un de *plus* ſignifie onze, dix & deux de *plus* ſignifie douze, & ainſi du reſte, comme nous diſons vingt & un, vingt-deux : s'ils arrivent à dix & dix de *plus*, ils ont une nouvelle dénomination pour ce nombre, ainſi que les Anglois comptent par vingtaines. Lorſ-

qu'ils calculent dix de ces vingtaines, ils ont un mot pour exprimer deux cents. Nous n'avons pas pu découvrir s"ils ont d'autres termes pour signifier un plus grand nombre; il ne paroît pas qu'ils en aient besoin, car ces deux cents dix fois répétés, montent à deux mille; quantité si forte pour eux, qu'elle ne se rencontre presque jamais dans leurs calculs. 1769.

Ils sont moins avancés dans l'art de mesurer les distances que dans celui de compter les nombres; ils n'ont qu'un terme qui répond à notre brasse : lorsqu'ils parlent de la distance d'un lieu à un autre, ils l'expriment, comme les Asiatiques, par le tems qu'il faut pour la parcourir.

La langue des Otahitiens est douce & mélodieuse, elle abonde en voyelles, & nous apprîmes aisément à la prononcer; mais nous trouvâmes qu'il étoit très-difficile de leur enseigner à prononcer un seul mot de la nôtre. Cette difficulté provenoit peut-être, non-seulement de ce que l'Anglois est rempli de consonnes, mais encore parce que cette langue a une composition particuliere; car ils prononçoient avec beaucoup de facilité les mots espagnols & italiens, lorsqu'ils finissoient par des voyelles.

Nous ne connoissons pas assez la langue d'Otahiti pour savoir si elle est abondante ou stérile; elle est sûrement très-imparfaite, car les noms & les verbes n'y ont presque aucune in-

1769. flexion : elle a peu de noms qui aient plus d'un cas, & peu de verbes qui aient plus d'un tems. Nous ne trouvâmes pas beaucaup de difficulté à nous entendre mutuellement, en parlant quelques mots de la langue de ces insulaires, ce qu'on aura peut-être de la peine à croire.

Ils ont pourtant certaines affixes en petit nombre qui leur sont très-utiles, mais qui nous embarrassoient extrêmement : un Otahitien demande à un de ses compatriotes : *harre hea ?* „ Où allez-vous ? „ l'autre répond *ivahinera*, „ auprès de mes femmes ; „ sur quoi le premier répétant, par maniere d'interrogation : „ auprès de vos femmes ? „ le second lui dit *ivahinereira*, „ oui, je vais auprès de mes femmes. „ Les syllabes *era* & *eira*, qu'ils ajoutent ainsi, sauvent plusieurs mots aux deux interlocuteurs.

J'ai inséré un petit nombre de mots, d'où on pourra peut-être se former quelqu'idée de la langue des Otahitiens.

Pupo,	*la tête.*
Ahewh,	*le nez.*
Roourou,	*les cheveux.*
Outou,	*la bouche.*
Niheo,	*la dent.*
Arrero,	*la langue.*
Meu-eumi,	*la barbe.*
Tiarraboa,	*le gosier.*

Tuamo,

1769.

Tuamo,	*les épaules.*
Tuah,	*le dos.*
Oama,	*la poitrine.*
Eu,	*les mammelles.*
Oboo,	*le ventre.*
Rema,	*le bras.*
Oporema,	*la main.*
Manneow,	*les doigts.*
Mieu,	*les ongles.*
Touhe,	*les fesses.*
Hoouhah,	*les cuisses.*
Avia,	*les jambes.*
Tapoa,	*les pieds.*
Booa,	*un cochon.*
Moa,	*une volaille.*
Euree,	*un chien.*
Eure-eure,	*fer.*
Ooroo,	*fruit-à-pain.*
Hearee,	*noix de coco.*
Mia,	*bananes.*
Vaee,	*planes sauvages.*
Poe,	*verroteries.*
Poe matawewwe,	*perle.*
Ahou,	*un vêtement.*
Avee,	*un fruit ressemblant à la pomme.*
Ahee,	*un autre fruit ressemblant à la châtaigne.*
Ewharre,	*une maison.*
Whennua,	*une isle élevée.*
Motu,	*une isle basse.*

Toto,	*sang.*
1769. Aeve,	*os.*
Aeo,	*chair.*
Mae,	*gras.*
Tuea,	*maigre.*
Huru-huru,	*poils.*
Eraow,	*un arbre.*
Ama,	*une branche.*
Tiale,	*une fleur.*
Huero,	*fruit.*
Etummoo,	*la tige.*
Aaa,	*la racine.*
Eiherre,	*plantes herbacées.*
Ooopa,	*un pigeon.*
Avigne,	*un perroquet.*
A-a,	*une autre espece de perroquet.*
Mannu,	*un oiseau.*
Mora,	*un canard.*
Mattow,	*un hameçon.*
Toura,	*une corde.*
Mow,	*un goulu de mer.*
Mahi-mahi,	*un dauphin.*
Mattera,	*une baguette à pêcher.*
Eupea,	*un filet.*
Mahanna,	*le soleil.*
Malama,	*la lune.*
Whettu,	*une étoile.*
Whettu-euphe,	*une comete.*
Erai,	*le ciel.*
Eatta,	*un brouillard.*

1769.

Miti,	*bon.*
Eno,	*mauvais.*
A,	*oui,*
Ima,	*non.*
Paree,	*laid.*
Paroree,	*pressé de la faim.*
Pia,	*plein.*
Timahah,	*pesant.*
Mama,	*léger.*
Poto,	*court.*
Roa,	*grand.*
Nehenne,	*doux.*
Mala-mala,	*amer.*
Whanno,	*aller loin.*
Harre,	*aller.*
Arrea,	*s'arrêter.*
Enoho,	*rester.*
Rohe-rohe,	*être fatigué.*
Maa,	*manger.*
Inoo,	*boire.*
Ete,	*comprendre.*
Warrido,	*dérober.*
Worridde,	*être en colere.*
Tepardhi (*a*),	*battre.*

Il n'est pas besoin de dire qu'il y a peu de maladies chez un peuple dont la nourriture

(*a*) Nous répétons ici que les mots de la langue d'*Otahiti* sont écrits d'après la prononciation angloise, ce qui explique en grande partie les différences qui se trouvent entre le vocabulaire précédent, & celui qu'a donné M. de Bougainville.

1769. de ses blessures : son nez, y compris l'os & le cartilage, étoit absolument ras ; l'une de ses joues & un de ses yeux avoient reçu de si terribles coups qu'ils y avoient laissé un creux où le poing pouvoit presque entrer, & où il ne restoit pourtant point d'ulceres. Tupia, qui s'embarqua avec nous, avoit été percé de part en part par une javeline armée à la pointe, de l'os d'une espece de raie ; l'arme étoit entrée par le dos, & sortie au-dessous de la poitrine. Excepté le traitement des fractures & des luxations, le plus habile chirurgien contribue très-peu à la guérison d'une blessure ; le sang est le meilleur de tous les baumes vulnéraires ; & lorsque les humeurs du corps sont pures, & que le malade est tempérant, il ne faut, pour guérir la blessure la plus considérable, qu'aider à la nature en tenant la plaie propre.

Le commerce des Otahitiens avec les habitans de l'Europe, les a déjà infectés de la maladie vénérienne, cette peste terrible qui venge les cruautés que les Espagnols ont commises en Amérique. Il est certain que le Dauphin, l'Endeavour & les deux vaisseaux commandés par M. de Bougainville, sont les seuls bâtimens Européens qui aient abordé à Otahiti, & ce sont les Anglois ou les François qui y ont porté cette maladie. Le capitaine Wallis s'est justifié sur cet article dans la relation de son voyage ; & il est très-sûr que, lorsque

nous arrivâmes dans l'isle, elle y avoit déjà fait les ravages les plus effrayans. Un de nos gens l'y contracta cinq jours après notre débarquement : nous fîmes des recherches à cette occasion ; & lorsque nous entendîmes un peu la langue des insulaires, nous apprîmes qu'ils en étoient redevables aux vaisseaux qui avoient mouillé sur le côté oriental de l'isle, quinze mois avant notre arrivée : ils la distinguoient par un mot qui revient à celui de pourriture, & auquel ils donnoient une signification beaucoup plus étendue. Ils nous décrivirent dans les termes les plus pathétiques, les souffrances des premiers infortunés qui en furent les victimes ; ils ajouterent qu'elle faisoit tomber les poils & les ongles, & pourrissoit la chair jusqu'aux os ; qu'elle répandit parmi eux une terreur & une consternation universelle ; que les malades étoient abandonnés par leurs plus proches parens, qui craignoient que cette calamité ne se communiquât par contagion, & qu'on les laissoit périr seuls dans des tourmens qu'ils n'avoient jamais connus auparavant. Nous avons pourtant quelque raison de croire qu'ils ont trouvé un spécifique contre ce mal. Pendant notre séjour dans l'isle, nous n'avons vu aucun Otahitien, chez qui il eût fait de grands progrès ; & un de nos gens, qui alla passer quelque tems à terre, attaqué de cette maladie, s'en revint peu de tems après parfaitement guéri ; d'où il

1769. fuit que la maladie s'étoit guérie elle-même ; ou qu'ils connoiſſent la vertu des ſimples, & n'ajoutent pas foi aux extravagances ſuperſtitieuſes de leurs prêtres. Nous avons tâché de découvrir les qualités médicinales qu'ils attribuent à leurs plantes ; mais nous entendions trop imparfaitement leur langage pour y réuſſir. Si nous avions pu apprendre le ſpécifique qu'ils emploient contre la maladie vénerienne, à ſuppoſer qu'ils en aient un, cette découverte auroit été très-utile pour nous ; car lorſque nous quittâmes l'isle, plus de la moitié de notre équipage l'avoit contractée.

En rapportant les incidens qui nous arriverent pendant notre ſéjour, il étoit impoſſible de ne pas anticiper ſur les détails des coutumes, des opinions & de l'induſtrie de ce peuple, dont nous traitons dans ce chapitre : afin d'éviter les répétitions, je ne ferai que ſuppléer à ce que je pourrois avoir omis. Nous avons déjà beaucoup parlé de la maniere dont ils diſpoſent de leurs morts : je dois obſerver encore ici qu'ils ont deux endroits où ils les dépoſent ; l'un eſt un hangar où ils laiſſent pourrir la chair du cadavre, & l'autre un lieu enclos par des murs & où ils enterrent les oſſemens : ils donnent à ces hangars le nom de *tupapow*, & à leurs cimetieres enclos celui de *morai* ; les morais ſont auſſi des lieux deſtinés à une eſpece de culte.

Dès qu'un Otahitien eſt mort, ſa maiſon ſe

remplit de parens qui déplorent cette perte ; les uns par de grandes lamentations, & d'autres par des cris moins forts, mais qui font des expressions plus naïves de la douleur. Les plus proches parens du défunt, qui sont réellement affectés par cet accident, restent en silence ; le reste des insulaires qui composent l'assemblée proferent de tems en tems en chœur des exclamations passionnées, & le moment d'après ils rient & parlent ensemble sans la moindre apparence de chagrin. Ils passent de cette maniere le reste du jour de la mort & toute la nuit suivante. Le lendemain au matin, le cadavre enveloppé d'étoffes est conduit au bord de la mer sur une biere que des hommes portent sur leurs épaules, & il est accompagné d'un prêtre qui, après avoir prié sur le corps, répete ses oraisons pendant la marche du convoi. Lorsqu'ils sont arrivés près de l'eau, ils déposent le défunt sur le rivage ; le prêtre réitere ses prieres, & prenant un peu d'eau dans ses mains, il la jete, non pas sur le corps, mais à côté. Ils remportent ensuite le cadavre à quarante ou cinquante verges de là, & bientôt après on le rapporte une seconde fois sur le rivage, où l'on renouvelle les prieres & les aspersions. Ils le portent & reportent ainsi plusieurs fois ; & tandis qu'ils font ces cérémonies, d'autres insulaires construisent un hangar & environnent de palissades un petit espace de terrein. Au centre de ce hangar ou tupapow, ils dressent des

1769.

poteaux pour ſoutenir la biere, & ſur leſquels
1769. elle eſt à la fin placée; on y laiſſe pourrir le cadavre juſqu'à ce que la chair ſoit entiérement détachée des os.

Ces hangars ſont d'une grandeur proportionnée au rang de la perſonne dont ils doivent contenir le cadavre; ceux qui ſont deſtinés aux Otahitiens de la derniere claſſe, n'ont que la longueur de la biere, & ils ne ſont point entourés de paliſſades. Le plus grand que nous ayons jamais vu avoit onze verges de long. Les plus beaux tupapows ſont ornés ſuivant les facultés & l'inclination des parens du défunt, qui ne manquent jamais de mettre autour du mort une grande quantité de pieces d'étoffes, & qui quelquefois en couvrent preſqu'entiérement l'extérieur du hangar. On dépoſe autour de ce lieu des guirlandes de noix de palmier, ou *pandanus*, & de feuilles de cocos que les prêtres entrelacent en nœuds myſtérieux, avec une plante qu'ils appellent *éthée no moray*, & qui eſt particuliérement conſacrée aux ſolemnités funéraires. Ils laiſſent auſſi à peu de diſtance du cadavre, des alimens & de l'eau; mais on en a déjà parlé ailleurs, ainſi que des autres décorations.

Dès que le corps eſt dépoſé dans le tupapow, le deuil ſe renouvelle. Les femmes s'aſſemblent & ſont conduites à la porte par la plus proche parente, qui s'enfonce à pluſieurs repriſes la dent d'un goulu de mer dans le ſommet

de la tête. Le sang qui coule en abondance est reçu soigneusement sur des morceaux de toile qu'ils jettent sous la biere ; les autres femmes suivent cet exemple, & elles réiterent la même cérémonie pendant deux ou trois jours, tant que le zele & la douleur peuvent la soutenir : ils reçoivent de même sur des pieces d'étoffes les larmes qu'ils versent dans ces occasions ; & ils les présentent comme des oblations au défunt. Quelques-uns des plus jeunes personnages du deuil se coupent les cheveux, & les jettent sous la biere avec les autres offrandes. Cette coutume est fondée sur ce que les Otahitiens qui croient que l'ame subsiste après la mort, imaginent d'ailleurs qu'elle erre autour du lieu où l'on a déposé le corps auquel elle étoit unie ; qu'elle observe les actions des vivans, & goûte du plaisir à voir ces témoignages de leur affection & de leur douleur. 1769.

Deux ou trois jours après que les femmes ont commencé ces cérémonies, les hommes prennent aussi le deuil ; mais avant ce tems, ils ne paroissent sentir en aucune maniere la perte du défunt. Les plus proches parens se revêtent chacun à leur tour de l'habillement, & exercent l'office dont nous avons déjà donné une description particuliere, en rapportant les funérailles d'une vieille femme qui mourut pendant notre séjour dans l'isle, & auxquelles Toubouraï Tamaïdé, son parent, faisoit les fonctions de principal personnage du deuil ;

nous n'avons pourtant pas encore expliqué
1769. pourquoi les Otahitiens s'enfuient à la vue du convoi. Le principal personnage du deuil porte un grand bâton plat, armé de la dent d'un goulu de mer; & dans un transport frénétique que sa douleur est supposée lui inspirer, il court sur tout ce qu'il voit; & s'il lui arrive d'attraper un Indien, il le frappe impitoyablement avec son bâton, ce qui ne peut pas manquer de causer une blessure dangereuse.

Ces processions ou convois continuent à certains intervalles pendant cinq lunes; mais ils deviennent moins fréquens par degrés, à mesure que le terme de ce tems approche. Lorsqu'il est expiré, le reste du cadavre est tiré de la biere; ils ratissent & lavent très-proprement les os, & les enterrent ensuite au-dedans ou au-dehors d'un morai, suivant le rang qu'occupoit le mort; si le défunt étoit un *earee* ou chef, ils n'enterrent pas son crâne avec le reste des os; ils l'enveloppent d'une belle étoffe, & le mettent dans une espece de boîte faite pour cela, qu'ils placent aussi dans le morai. Ce coffre est appellé *ewharre no te orometua*, la maison d'un docteur ou maître. Après cela le deuil cesse, à moins que quelques femmes ne soient toujours réellement affligées de la mort du défunt; & dans ce cas, elles se font quelquefois tout-à-coup des blessures avec la dent d'un goulu, quelque part qu'elles se rencontrent. Ce que nous venons de dire explique peut-

être pourquoi Térapo dans un accès de chagrin se blessa elle-même au fort. Quelque circonstance accidentelle pouvoit lui rappeller alors le souvenir d'un ami ou d'un parent qu'elle avoit perdu, & ranimer sa tendresse & sa douleur au point de lui faire répandre des larmes & répéter le rite funéraire. 1769.

Les cérémonies ne finissent pourtant pas avec le deuil ; le prêtre, qui est bien payé par les parens du défunt, & les offrandes qui se font au morai, récite toujours des prieres. Quelques-unes des offrandes qu'ils déposent de tems en tems au morai, sont emblématiques : un jeune plane représente le défunt, & la touffe de plumes la divinité qu'ils invoquent. Le prêtre, accompagné de quelques-uns des parens qui portent une petite offrande, se place vis-à-vis le symbole du dieu ; il répete ses oraisons, d'après une formule établie qui est composée de sentences détachées ; il entrelace en même tems des feuilles de noix de coco en différente forme, il les dépose ensuite sur la terre, dans l'endroit où les os ont été enterrés, & s'adresse à la divinité par un cri très-aigu, dont ils ne se servent que dans cette occasion. Lorsque le prêtre se retire, ils emportent la touffe de plumes, & laissent les provisions tomber en pourriture ou devenir la pâture des rats.

Il ne nous a pas été possible d'acquérir une connoissance claire & suivie de la religion

des Otahitiens ; nous la trouvâmes, ainſi que
1769. celle de la plupart des autres pays, envelop-
pée de myſteres & défigurée par des contra-
dictions apparentes. Leur langage religieux
eſt différent, comme à la Chine, du langage
ordinaire ; de maniere que Tupia qui prit beau-
coup de peines pour nous inſtruire, n'ayant
pas, pour exprimer ſes penſées, des mots que
nous entendiſſions, nous donna des leçons
aſſez inutilement. Je rapporterai cependant,
avec le plus de clarté que je pourrai, ce que
nous en avons appris.

Un être raiſonnable, quelque ignorant ou
ſtupide qu'on le ſuppoſe, apperçoit d'abord
que l'univers & ſes différentes parties qu'il
connoît, ſont l'ouvrage de quelque agent in-
finiment plus puiſſant que lui-même ; mais
la production de l'univers tiré du néant, que
nous exprimons par le mot *création*, eſt ce
qu'il y a de plus difficile à concevoir, même
pour les hommes les plus pénétrans & les plus
éclairés. Comme on ne voit point d'être ca-
pable en apparence de produire ce grand ou-
vrage, il eſt donc naturel de ſuppoſer qu'il
réſide dans quelque partie éloignée de l'uni-
vers, ou qu'il eſt inviſible par ſa nature, &
qu'il doit avoir originairement donné l'être
à tout ce qui exiſte, par une méthode ſem-
blable à celle que ſuit la nature dans la ſuc-
ceſſion d'une génération à l'autre ; mais l'idée
de procréation comprend celle de deux per-

ſonnes, & les Otahitiens imaginent que tout ce qui exiſte dans l'univers provient originairement de l'union de deux êtres. 1769.

Ils donnent à la divinité ſuprême, un de ces deux premiers êtres, le nom de *Taroataihetoomoo*, & ils appellent *Tepapa* l'autre qu'ils croient avoir été un rocher : ces deux êtres engendrerent une fille *Tettowmatatayo*, l'année ou les treize mois collectivement, qu'ils ne nomment jamais que dans cette occaſion ; *Tettowmatatayo* unie avec le pere commun, produiſit les mois en particulier, & les mois par leur conjonction les uns avec les autres donnerent naiſſance aux jours. Ils ſuppoſent que les étoiles ont été engendrées en partie par le premier couple, & qu'elles ſe ſont enſuite multipliées par elles-mêmes. Ils ont le même ſyſtême par rapport aux différentes eſpeces de plantes. Parmi les autres enfans de *Taroataihetoomoo* & de *Tepapa*, ils croient qu'il y a une race inférieure de dieux qu'ils appellent *Fatuas* ; ils diſent que deux de ces *Eatuas* habitoient la terre il y a fort long-tems, & engendrerent le premier homme. Ils imaginent que cet homme, leur pere commun, étoit en naiſſant rond comme une boule ; mais que ſa mere prit beaucoup de ſoin pour lui étendre les membres, & que leur ayant enfin donné la forme que nous avons à préſent, elle l'appella *Eothe*, qui ſignifie *fini*. Ils croient encore que ce premier pere entraîné

par l'instinct universel à propager son espece ;
1769. & n'ayant pas d'autre femelle que sa mere, en eut une fille ; & qu'en s'unissant avec cette fille, il donna naissance à plusieurs autres avant de procréer un garçon ; que cependant à la fin il en mit un au monde, & que celui-ci, conjointement avec ses sœurs, peupla le monde.

Outre leur fille *Tettowmatatayo*, les premiers parens de la nature eurent un fils qu'ils appelloient *Tane*. Ils donnent à *Taroataihetoomoo*, la divinité suprême, le nom emphatique de producteur des tremblemens de terre ; mais ils adressent plus ordinairement leurs prieres à *Tane*, qui, à ce qu'ils imaginent, prend une plus grande part aux affaires du genre humain.

Leurs *Eatuas* ou dieux subalternes en très-grand nombre, sont des deux sexes ; les hommes adorent les dieux mâles, & les femmes les dieux femelles ; ils ont chacun des morais auxquels des personnes d'un sexe différent ne sont pas admises, quoiqu'ils en aient aussi d'autres où les hommes & les femmes peuvent entrer. Les hommes font les fonctions de prêtre pour les deux sexes ; mais chaque sexe a les siens, & ceux qui officient pour les hommes n'officient pas ordinairement pour les femmes, & réciproquement.

Les Otahitiens croient que l'ame est immortelle, ou au moins qu'elle subsiste après la

la mort, & qu'il y a pour elle deux états de différens degrés de bonheur. Ils appellent *ta-virua l'eray*, le féjour le plus heureux, & ils donnent à l'autre le nom de *tiahoboo*; ils ne les regardent pourtant pas comme des lieux où ils feront récompenfés ou punis, fuivant la conduite qu'ils auront tenue fur la terre; mais comme des afyles deftinés aux différentes claffes d'hommes qui fe trouvent parmi eux. Ils imaginent que les chefs & les principaux perfonnages de l'isle entreront dans le premier, & les Otahitiens d'un rang inférieur dans le fecond; car ils ne penfent pas que leurs actions ici bas puiffent avoir la moindre influence fur l'état futur, ni même qu'elles foient connues de leurs dieux en aucune maniere. Si donc leur religion n'influe pas fur leurs mœurs, elle eft au moins défintéreffée, & les témoignages d'adoration & de refpect qu'ils rendent aux dieux par des paroles ou des actions, proviennent feulement du fentiment de leur propre foibleffe & de l'excellence ineffable des perfections divines. 1769.

Le caractere de prêtre ou *Tahova* eft héréditaire dans les maifons; cette claffe d'hommes eft nombreufe, & compofée d'Otahitiens de tous les rangs. Le chef des prêtres eft ordinairement le fils cadet d'une famille diftinguée, & ils le refpectent prefque autant que leurs rois. Les prêtres ont la plus grande partie du peu de connoiffances qui font répandues

1769. dans l'isle ; mais ces connoiſſances ſe bornent à ſavoir les noms & les rangs des différens *Eatuas* ou dieux ſubalternes, & les opinions ſur l'origine des êtres, que la tradition a tranſmiſes dans leur ordre : ces opinions ſont exprimées en ſentences détachées ; quelques prêtres en répetent un nombre incroyable, quoiqu'il s'y trouve très-peu des mots dont ils ſe ſervent dans leur langage ordinaire.

Les prêtres cependant ont plus de lumieres ſur la navigation & l'aſtronomie que le reſte du peuple, & le nom de *Tahowa* ne ſignifie rien autre qu'un homme éclairé. Comme il y a des prêtres pour toutes les claſſes, ils n'officient que dans celle à laquelle ils ſont attachés ; le *Tahowa* d'une claſſe inférieure n'eſt jamais appellé pour faire ſes fonctions par des inſulaires qui ſont membres d'une claſſe plus diſtinguée, & le prêtre d'une claſſe ſupérieure n'exerce jamais les ſiennes pour des hommes d'un rang plus bas.

Il nous paroît que le mariage à Otahiti n'eſt qu'une convention entre l'homme & la femme, dont les prêtres ne ſe mêlent point : dès qu'il eſt contracté, il ſemble qu'ils en tiennent les conditions ; mais les parties ſe ſéparent quelquefois d'un commun accord, & dans ce cas le divorce ſe fait avec auſſi peu d'appareil que le mariage.

Quoique les prêtres n'aient point impoſé de taxes ſur les Otahitiens pour une bénédic-

tion nuptiale, ils se sont approprié deux cérémonies dont ils retirent des avantages considérables. L'une est le *Tattow* (ou l'usage de se piquer la peau), & l'autre la circoncision qui n'ont toutes les deux aucun rapport avec la religion. Nous avons déjà décrit le *Tattow* : ce peuple a adopté la circoncision sans autres motifs que ceux de la propreté ; cette opération, à proprement parler, ne doit pas être appellée circoncision, parce qu'ils ne font pas au prépuce une amputation circulaire : ils le fendent seulement à travers la partie supérieure, pour empêcher qu'il ne se recouvre sur le gland. Comme les prêtres peuvent seuls faire les opérations du Tattow & de la circoncision, & que c'est le plus grand de tous les déshonneurs que de ne pas porter des marques de l'une & de l'autre, on peut les regarder comme des cérémonies qui rapportent des honoraires au clergé, ainsi que nos mariages & nos baptêmes. Les insulaires paient ces rétributions libéralement & de bon cœur, non d'après un tarif fixé, mais suivant le rang & les facultés des parties ou de leurs amis. 1769.

Les morais, ainsi que nous l'avons déjà observé, font tout à la fois des cimetieres & des endroits de culte, & en cela nos églises n'y ressemblent que trop. L'Otahitien approche de son morai avec un respect & une dévotion qui feroit honte au chrétien ; il ne croit cependant pas que ce lieu renferme rien de sa-

ré; mais il y va adorer une divinité invisible ;
1769. & quoiqu'il n'en attende point des récompenses & n'en craigne point de châtimens, il exprime toujours ses adorations & ses hommages de la maniere la plus respectueuse & la plus humble. J'ai donné ailleurs une description très-détaillée des morais & autels qui sont placés dans les environs. Lorsqu'un Indien approche d'un morai pour y rendre un culte religieux, ou qu'il porte son offrande à l'autel, il se découvre toujours le corps jusqu'à la ceinture, & ses regards & son attitude montrent assez que la disposition de l'ame répond à son extérieur.

Nous n'avons pas reconnu que ces peuples soient idolâtres ; du moins ils n'adorent rien de ce qui est l'ouvrage de leurs mains ; ni aucune partie visible de la création : il est vrai que les insulaires d'Otahiti, ainsi que ceux des isles voisines, ont chacun un oiseau particulier, les uns un héron, & d'autres un martin-pêcheur, auxquels ils font une attention particuliere. Ils ont à leur égard des idées superstitieuses relativement à la bonne ou à la mauvaise fortune, ainsi que la populace parmi nous en a sur l'hirondelle & le rouge-gorge. Ils leur donnent le nom d'*Eatuas* ; ils ne les tuent point, & ne leur font aucun mal ; cependant ils ne leur rendent aucune espece de culte.

Je n'ose pas assurer que ce peuple qui ignore

entiérement l'art d'écrire, & qui par conséquent ne peut avoir des loix fixées par un titre permanent, vive sous une forme réguliere de gouvernement ; il regne cependant parmi eux une subordination qui ressemble beaucoup au premier état de toutes les nations de l'Europe, lors du gouvernement féodal, qui accordoit une liberté licentieuse à un petit nombre d'hommes, & soumettoit le reste au plus vil esclavage. 1769

Voici les différens ordres qu'il y a dans l'isle ; l'*earee-rahie*, ou roi ; l'*earee*, ou baron ; le *manahouni*, ou vassal, & le *toutou*, ou paysan. L'isle d'Otahiti est divisée en deux péninsules ; il y a dans chacune un earee-rahie qui en a la souveraineté. Ces deux especes de rois sont traités avec beaucoup de respect, par les Otahitiens de toutes les classes ; mais ils ne paroissent pas exercer autant d'autorité que les earees en exercent dans leurs propres districts. J'ai dit ailleurs que, pendant notre séjour dans l'isle, nous n'avions pas vu une seule fois le souverain d'Obereohoo. Otahiti est divisé en différens districts, qui sont à-peu-près au nombre de cent ; les earees sont seigneurs d'un ou de plusieurs de ces cantons, ils partagent leurs territoires entre les *manahounis* qui cultivent le terrein qu'ils tiennent sous le baron. Les Otahitiens de la derniere classe appellés *toutous*, semblent être dans une situation approchante de celle des villains dans les gouvernemens

féodaux ; ils ſont tous les travaux pénibles, ils
1769. cultivent la terre ſous les manahounis, qui ne ſont que les cultivateurs de nom ; ils vont chercher le bois & l'eau, & ſous l'inſpection de la maîtreſſe de la famille, ils apprêtent les alimens ; ce ſont auſſi eux qui pêchent le poiſſon.

Chacun des earees tient une eſpece de cour, & a une ſuite nombreuſe compoſée principalement des fils cadets de ſa tribu. Quelques-uns de ceux-ci exercent dans la maiſon de l'earee des emplois particuliers ; mais nous ne pouvons pas dire exactement de quelle nature ils ſont. Les uns étoient appellés *eowa no l'earee*, & d'autres *whanno no l'earee* ; les barons nous envoyoient ſouvent leurs meſſages par ces officiers. De toutes les cours des earees, celle de Tootahah étoit la plus brillante, & il ne faut pas s'en étonner, puiſqu'il adminiſtroit le gouvernement au nom d'Outou ſon neveu, qui étoit earee-rahie d'Obereonoo, & vivoit ſur ſes terres. L'enfant du baron ou earee, ainſi que celui du ſouverain, ou earee-rahie, ſuccede dès le moment de ſa naiſſance au titre & aux honneurs de ſon pere. Un baron qui étoit un jour appellé *earee*, & dont on n'approchoit qu'en faiſant la cérémonie d'ôter une partie de ſes vêtemens & de découvrir la partie ſupérieure de ſon corps, eſt réduit le lendemain à l'état de ſimple particulier, ſi ſa femme eſt accouchée d'un fils la nuit précé-

dente. Tous les témoignages de respect qu'on rendoit à son autorité, passent à son enfant, 176 s'il ne le massacre pas en naissant ; mais le pere reste toujours possesseur & administrateur des biens. Parmi les raisons qui ont contribué à former les sociétés appellées *arreoy*, cette coutume peut y avoir eu quelque part.

S'il arrive que les insulaires voisins forment une attaque générale contre l'isle, chaque district, sous le commandement d'un earee, est obligé de fournir son contingent de soldats pour la défense commune. J'ai remarqué plus haut que Tupia faisoit monter à six mille six cents quatre-vingt-six le nombre des combattans que tous les districts pouvoient mettre en campagne.

Dans ces occasions les forces réunies de toute l'isle sont commandées en chef par l'earee-rahie. Les démêlés particuliers qui naissent entre deux earees, se décident par leurs propres sujets, sans troubler la tranquillité générale.

Ils ont pour armes, des frondes qu'ils manient avec beaucoup de dextérité, des piques pointues & garnies d'un os de raie, & de gros bâtons d'un bois très-dur, de six ou sept pieds de long. On dit qu'ainsi armés, ils combattent avec beaucoup d'opiniâtreté ; cela est d'autant plus probable, qu'il est sûr qu'ils ne font point de quartier aux hommes, femmes ou enfans qui tombent malheureusement dans leurs mains pendant la bataille, ou quelques

heures après; c'eſt-à-dire, avant que leur co-
1769. lere, qui eſt toujours violente ſans être durable, ſoit calmée.

Pendant que nous étions à Otahiti, l'earee-rahie d'Obereonoo vivoit en bonne intelligence avec l'earee-rahie de Tiarraboa, l'autre péninſule. Quoique celui-ci s'arrogeât le titre de roi de l'isle, l'autre ſouverain n'étoit pas plus jaloux de cette prétention chimérique que ne l'eſt Sa Majeſté très-Chrétienne de voir notre Souverain prendre le titre de roi de France.

On ne peut pas eſpérer que ſous un gouvernement ſi imparfait & ſi groſſier, la juſtice diſtributive ſoit adminiſtrée fort équitablement; mais il ne doit y avoir que peu de crimes dans un pays où il eſt ſi facile de ſatisfaire tous ſes goûts & toutes ſes paſſions, & où par conſéquent les intérêts des hommes ne ſont pas ſouvent oppoſés les uns aux autres.

Dans nos contrées d'Europe, un homme qui n'a point d'argent, s'imagine qu'il pourroit, avec ce brillant métal, ſatisfaire tous ſes deſirs; les Otahitiens n'ont ni monnoie, ni aucun ſigne fictif qui lui reſſemble: il n'y a, à ce qu'il paroît, dans l'isle aucun bien permanent dont la fraude ou la violence puiſſent s'emparer; & effectivement, ſi on retranche tous les crimes que la cupidité fait commettre aux peuples civiliſés, il n'en reſtera pas beaucoup. Nous devons ajouter que par-tout où les loix ne mettent point de reſtrictions au

commerce des femmes, les hommes ſont rarement tentés de devenir adulteres; d'autant plus qu'une femme doit être rarement l'objet d'une préférence particuliere ſur les autres, dans un pays où elles ſont moins diſtinguées par des ornemens extérieurs & par les circonſtances accidentelles qui résultent des raffinemens de l'art & du ſentiment. Il eſt vrai que ces inſulaires ſont voleurs; comme chez eux perſonne ne peut eſſuyer de grands dommages, ou tirer de grands profits par le vol, il n'a pas été néceſſaire de réprimer ce délit par les châtimens qui, dans d'autres nations, ſont abſolument indiſpenſables pour maintenir l'exiſtence de la ſociété. Tupia nous a dit pourtant que l'adultere & le vol ſe puniſſent quelquefois: dans tous les cas d'injure ou de délit, la punition du coupable dépend de l'offenſé. Le mari, dans un premier tranſport de reſſentiment, punit quelquefois l'adultere de mort, lorſqu'il ſurprend les coupables en flagrant délit; mais s'il n'y a point de circonſtances qui provoquent ſa colere, la femme en eſt ordinairement quitte pour quelques coups. Comme la punition n'eſt autoriſée par aucune loi, & qu'il n'y a point de magiſtrat chargé de la vindicte publique, les coupables échappent ſouvent au châtiment, à moins que l'offenſé ne ſoit le plus fort; cependant un chef punit de tems en tems ſes ſujets immédiats, pour les fautes qu'ils commettent les uns envers les autres, & même il

1769.

1769. châtie des insulaires qui ne dépendent point de lui, lorsqu'ils sont supposés s'être rendus coupables de quelque délit dans son propre district.

Après avoir décrit le mieux qu'il m'a été possible l'état présent de l'isle & du peuple qui l'habite, des coutumes & des mœurs, du langage & des arts, je terminerai ce chapitre par quelques observations générales qui peuvent servir aux navigateurs, si quelques-uns des vaisseaux de la Grande-Bretagne reçoivent par la suite des ordres pour aborder à Otahiti : comme cette isle ne produit rien qui puisse devenir un objet de commerce, & qu'elle ne présente d'autre utilité aux Européens que des ports pour s'y rafraîchir, lorsqu'ils passeront dans les mers du Sud, il faudroit, pour en tirer tout le parti possible, y transporter des moutons, des chevres, des bêtes à cornes, des légumes & graines d'Europe, ainsi que d'autres plantes, qui vraisemblablement réussiroient très-bien dans un si beau climat & un sol si fertile.

Quoique l'isle d'Otahiti & les isles voisines soient situées dans le tropique du capricorne, la chaleur n'y est pas incommode, & les vents n'y soufflent pas toujours de l'est ; nous avons eu souvent pendant deux ou trois jours un vent frais du S. O., & quelquefois, mais rarement, du N. O. Tupia nous a dit que les vents S. O. regnent en octobre, novembre, décembre ; & nous ne doutons pas du fait. Lorf-

que les vents ſont variables, ils ſont toujours accompagnés d'une groſſe mer, qui vient du S. O. ou O. S. O.; quand il fait calme, & que l'athmoſphere eſt chargé de brouillards, il regne auſſi une groſſe mer, qui a ſa direction du même côté, ce qui eſt un préſage ſûr que les vents ſont variables ou viennent de l'oueſt, en pleine mer; car le tems eſt toujours clair avec un vent alizé régulier. La rencontre des vents d'oueſt, dans les limites générales du commerce d'Orient, a porté quelques navigateurs à penſer qu'ils étoient alors près de quelque grande étendue de terre; mais je crois que ces vents n'autoriſent pas leur conjecture. 1769.

Nous avons reconnu, ainſi que le Dauphin, que les vents alizés, dans ces parages, ne s'étendent pas au ſud à plus de 20 degrés; & au-delà, nous avons trouvé communément un vent frais d'oueſt. Il eſt raiſonnable de ſuppoſer que, lorſque ces vents ſont forts, ils rechaſſent le vent d'eſt, & empietent par conſéquent ſur les limites dans leſquelles ils ont coutume de ſouffler: ce qui produit néceſſairement des vents variables & une groſſe mer S. O. Cette ſuppoſition eſt d'autant plus probable, que chacun ſait que les vents alizés ſoufflent très-foiblement, lorſqu'ils ſont à quelque diſtance de leurs limites; ils peuvent donc facilement être arrêtés ou chaſſés en arriere par un vent contraire: il eſt auſſi très-connu que les limites des vents alizés ne va-

1769. rient pas seulement aux différentes saisons de l'année, mais quelquefois dans la même saison d'une année à l'autre.

On n'a donc point de raison de supposer que les vents S. O., dans ces limites, soient causés par la proximité de quelque grande étendue de terre, d'autant plus qu'ils sont toujours accompagnés de grandes lames qui ont la même direction que le vent; & nous avons trouvé d'ailleurs que les houles battent avec beaucoup plus de force sur les côtes S. O. des isles qui sont situées dans les limites des vents alizés, que sur les autres parties.

Les marées, dans les environs de ces isles, sont peut-être aussi peu considérables que dans aucune autre partie du monde. Une lune S. ou S. $\frac{1}{4}$ S. O. rend la marée haute dans la baie de Matavaï à Otahiti; mais l'eau s'éleve rarement au-dessus de dix ou douze pouces, d'après le résultat d'un grand nombre d'épreuves faites avec les quatre aiguilles du D. Knight, adaptées au compas azimuth: j'ai trouvé que la variation de l'aiguille étoit de 4° 46′ E. Je crois que ces compas sont les meilleurs qu'on puisse se procurer: cependant, lorsqu'ils sont appliqués à la ligne du méridien, j'ai reconnu qu'il n'y avoit pas seulement entr'eux une différence d'un degré & demi; mais que des observations faites le même jour, avec la même aiguille, varioient d'un demi-degré dans le résultat. Je ne me souviens pas d'avoir jamais

vu que deux aiguilles se soient exactement rencontrées dans le même tems & le même lieu, 1769.
quoique différentes épreuves avec la même aiguille, faites l'une après l'autre, se soient souvent trouvées d'accord. Cette imperfection de la boussole n'est d'aucune importance pour la navigation, parce qu'on peut toujours trouver la variation de l'aiguille à un degré d'exactitude plus que suffisant pour toutes les opérations nautiques.

Fin du premier livre & du tome deuxieme.



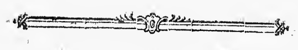


TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le second volume.

VOYAGE DU CAPITAINE WALLIS.

Pages.

VOYAGE DU CAPITAINE COOK.

Fin de la table des chapitres.

